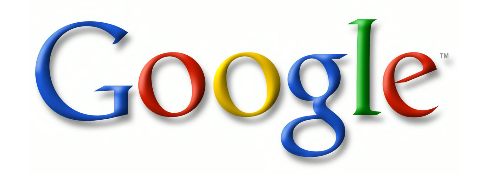
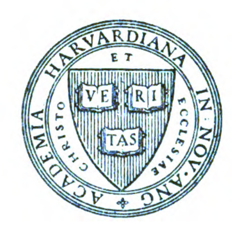



HD WIDENER
HW JMRH 5


HARVARDIANA
ET
VE RI
TAS
ACADEMIA
IN NOV·ANG
CHRISTO
ECCLESIAE



Philips del. *Adèle Ethiou sc.*

Noel Byron.

Publié par Dondey-Dupré père et fils, *Rue Richelieu, N° 47 bis*

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LORD BYRON.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LORD BYRON,

AVEC NOTES ET COMMENTAIRES,

COMPRENANT

SES MÉMOIRES PUBLIÉS PAR THOMAS MOORE,

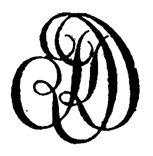
ET ORNÉES D'UN BEAU PORTRAIT DE L'AUTEUR.

Traduction Nouvelle

PAR M. PAULIN PARIS,

DE LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI.

TOME PREMIER.



Paris.

DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMPR.-LIBR., ÉDITEURS,

RUE SAINT-LOUIS, Nº 46,

ET RUE RICHELIEU, Nº 47 *bis*.

1830.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ,
Rue St.-Louis, nº 46, au Marais.

Préface des Éditeurs.

Lord Byron et Walter Scott tiennent aujourd'hui dans la littérature la même place que l'on assignait, dans le siècle dernier, à Voltaire et à J. J. Rousseau. Ces deux écrivains, d'un génie si divers, mais d'un talent peut-être égal, ont été traduits dans toutes les langues de l'Europe, sans que l'empressement des lecteurs ait rien perdu de son activité. La récente réimpression de l'auteur de Waverley, dans deux éditions rivales, devait être naturellement suivie de celle de Byron, et désormais les œuvres de ces grands littérateurs seront, pour ainsi dire, inséparables.

Sans prétendre rabaisser, au profit de la nôtre, le mérite d'une traduction publiée il y a plusieurs années, et dont le prix d'ailleurs est fort élevé, nous ne craignons pas de dire que celle-ci est digne, en tous points, de figurer à côté du travail de l'heureux traducteur de Walter Scott (M. Defauconpret). Nommer Mr P. Paris qui déjà a fait passer dans une traduction de Don Juan

la verve admirable et la capricieuse malice de ce poëme original, comme ayant bien voulu se charger d'accomplir cette grande tâche, c'en est assez, sans doute, pour justifier notre assertion. Toutefois le mérite de la traduction ne recommande pas seul notre édition, et nous avons fait tous nos efforts pour qu'elle fût aussi correcte et aussi soigneusement imprimée que possible. Ajoutons qu'elle est aussi la plus complète, puisqu'elle doit contenir, outre les *pièces inédites* promises par MM. Galignani [1], les Mémoires de Lord Byron, confiés par l'illustre auteur à son ami Thomas Moore, et dont la publication a déjà rempli en partie l'attente générale [2].

Ce n'est pas sans de mûres réflexions que nous avons adopté pour notre édition l'ordre dans lequel sont placés les divers ouvrages de Byron, et si nous avons commencé par le Don Juan, c'est que ce poëme nous a paru le mieux fait pour donner une idée complète du prodigieux génie de son auteur. Scènes pathétiques et bouffonnes, détails grotesques, réflexions morales, caractères passionnés, critiques piquantes et tableaux satiriques, tout se réunit dans ce poëme extraordinaire, pour en faire un sujet continuel d'étude et de surprise.

Après ce que nous avons dit, il serait superflu de faire ici l'éloge des nombreuses productions d'un poëte dont le nom est inscrit parmi les plus grands noms. Cette

[1] MM. Galignani, éditeurs célèbres par leur belle collection des poëtes modernes de la Grande-Bretagne, préparent une édition originale des œuvres du poëte anglais : c'est dans cette édition que doivent entrer les pièces inédites dont il est ici question.

[2] Deux volumes seulement ont paru; les deux autres sont attendus incessamment.

tâche, d'ailleurs, est réservée au jeune écrivain qui s'est plu à tracer l'histoire d'une vie aussi glorieuse qu'elle fut de courte durée. Usant avec délicatesse et talent du droit d'une saine critique, il a su distinguer, dans de judicieux commentaires, les véritables beautés des défauts qui parfois déparent son modèle, et souvent il a rétabli avec bonheur certains passages qui, avant lui, n'avaient été qu'imparfaitement compris.

Terminons par dire que lord Byron, si dédaigneux des honneurs, est peut-être le seul grand poète qui n'ait pas cru, du moins en apparence, à son immortalité. Sans doute son incrédulité ne fut pas, dans cette circonstance, d'accord avec son amour-propre. Que de poésie et quel sentiment d'ironie raffinée renferment ces deux strophes si belles dans l'original, et qui, dans l'heureuse version de M. Paris, n'ont presque rien perdu de leur beauté. — Citons-les comme un spécimen de son talent comme écrivain et de sa fidélité comme traducteur.

218. A quoi se réduit la gloire? à tenir une certaine place sur un léger papier. Quelques gens la comparent à l'action de gravir une hauteur dont le sommet, comme celui de toutes les montagnes, s'évanouit en vapeur. C'est pour elle que les hommes écrivent, parlent, déclament, que les héros massacrent, que les poètes consument ce qu'ils appellent leur « lampe nocturne. » C'est afin d'obtenir, quand ils seront poussière, un nom, un misérable portrait, un buste pire encore.

219. Quel est l'espoir des mortels? Un ancien roi d'Égypte, Chéops, érigea la première et la plus

haute des pyramides, dans la ferme espérance qu'elle conserverait le souvenir de sa vie et qu'elle déroberait à tous les yeux son cadavre; mais un inconnu en fouillant brisa le couvercle de son tombeau. Fondez maintenant vous ou moi quelque espérance sur un sépulcre, quand il ne reste pas de Chéops un grain de poussière.

What is the end of fame? 'tis but to fill
  A certain portion of uncertain paper:
Some liken it to climbing up a hill
  Whose summit, like all hills, is lost in vapour;
For this men write, speak, preach, and heroes kill,
  And bards burn what they call their « midnight taper, »
To have, when the original is dust,
  A name, a wretched picture, and worse bust.

What are the hopes of man? Old Egypt's king
  Cheops erected the first pyramid
And largest, thinking it was just the thing
  To keep his memory whole, and mummy hid,
But somebody or other rummaging,
  Burglariously broke his coffin's lid:
Let not a monument give you or me hopes
  Since not a pinch of dust remains of Cheops.

Don Juan, C. I.

VIE DE BYRON.

Il est certains hommes qui jouissent du dangereux privilége de pouvoir tenir leur imagination presque toujours distraite des intérêts de la vie privée, et qui, dévorés de passions, trouvent partout de nouveaux alimens à l'activité naturelle de leur ame. Génies indépendans, ils ne savent pas transiger avec les nécessités de l'état social; toute espèce d'entrave ou d'injustice les révolte. Surtout, ils sont tourmentés du désir de pénétrer les profonds mystères de la nature humaine; et, ne pouvant se contenter des joies de l'ambition, de la richesse ou de l'amour-propre, ils demandent à l'univers entier des jouissances plus solides, ou des croyances métaphysiques plus satisfaisantes. Mais, comme si la voix de la raison se joignait à celle de toutes les religions positives, pour nous interdire la recherche des vérités d'un ordre élevé, il est rare qu'ils ne retirent pas de leurs sublimes contemplations de plus grands doutes et de plus vives inquiétudes.

De tels hommes seraient bien à plaindre s'ils

n'avaient aucun moyen de soulager leur cœur de toutes les pensées qui l'oppressent : mais le talent de peindre avec vérité leurs sentimens est, pour ainsi dire, la conséquence de leur caractère ; et si leur passage sur la terre est ordinairement douloureux, du moins naissent-ils pour recueillir l'admiration et faire les délices de leurs semblables.

Si jamais quelqu'un avait reçu en partage le *génie poétique*, c'était sans doute l'auteur de *Childe Harold* et de *Don Juan*. Non-seulement Byron était né poète, il vécut encore en poète : jamais il ne contempla l'univers qu'à travers le radieux prisme de la poésie ; et tandis que les esprits les plus heureusement nés laissent souvent flétrir dans les intérêts mesquins de la société leurs plus fraîches inspirations, Lord Byron alla jusqu'à sacrifier à sa vocation (et qui maintenant oserait le lui reprocher?) tous les liens de famille et de patrie. Ainsi, la vie la plus orageuse et la plus indépendante alimentant sans cesse le feu divin qui l'embrasait, il en résulta que, pour donner à la poésie le plus sublime essor, il n'eut besoin que de recueillir les sensations que tout ce qui l'environnait semblait, comme à l'envi, lui offrir.

Il faut remonter au-delà des Normands pour arriver à la source de l'illustration des Byron. Déjà puissante dans le XIIe siècle, cette famille

est originaire de la province du Périgord [1]. En France, ses branches diverses s'éteignirent vers le milieu du XIII[e] siècle dans la personne d'une fille qui, en épousant un *Gontaut*, transporta dans cette dernière maison l'héritage et le surnom des Byron. Mais une autre branche avait suivi la fortune de Guillaume-le-Bâtard, et, dès les premiers tems de la conquête, on la trouve en possession de vastes domaines dans le duché de Lancastre et dans les comtés d'York, de Nottingham et de Derby: on les voit sur les champs de bataille de Créci, de Poitiers, de Bosworth; et, à l'époque des guerres civiles, on les compte parmi les plus ardens défenseurs de la cause royale. Notre poète aimait à rappeler la gloire de ses premiers ancêtres; son respect pour leur mémoire est même consigné dans les premières stances des *Heures de loisirs* [2].

L'élévation des Byron à la pairie date de 1652. William, cinquième Lord Byron, ayant, en 1765, à la suite d'une querelle, tué M. Chaworth, l'un de ses proches parens, fut enfermé à la Tour de Londres, et peu de tems après déclaré, dans la chambre haute, coupable d'ho-

[1] Une circonstance singulière, c'est que les ancêtres maternels de Byron sont également originaires du Périgord: et, bien plus, c'est que les ruines du château de *Gourdon* ou *Gordon* subsistent encore aujourd'hui près de celles du château de Byron.

[2] Il avait à peine quinze ans quand elles furent composées.

micide; mais ayant réclamé son privilége de pair, le jugement n'intervint pas. Il était si loin de rougir d'avoir tué ce M. Chaworth, spadassin de profession, qu'il porta toujours une sorte de culte à l'épée dont il s'était servi pour le frapper. C'était, au reste, un de ces hommes singuliers plus communs en Angleterre que dans aucun autre pays. Il consuma les longues années de sa vieillesse dans le château de *Newstead*, ancienne abbaye de chanoines réguliers de saint Augustin, devenue, depuis Henri VIII, la principale résidence des Byron; et c'est là qu'ayant pris en horreur tous les hommes (particulièrement tous les membres de sa famille), son occupation favorite était d'apprivoiser plusieurs grillots : il était parvenu à les habituer à recevoir ses caresses ou ses châtimens; quand leur familiarité devenait excessive, il les fouettait avec des brins de paille réunis. William mourut en 1798, sans laisser ou ressentir, en quittant la vie, le moindre regret.

Il n'avait pas d'enfans, et son frère, le célèbre commodore Byron, malheureux dans sa famille comme dans ses voyages, n'avait laissé qu'un fils, dont les intrigues galantes avaient été le scandale des trois royaumes. John Byron épousa d'abord lady Carmarthen, quand la publicité de ses coupables liaisons avec cette dame eut amené un divorce entre elle et son premier

mari. Après sa mort [1], il avait aimé, enlevé et épousé miss Catherine Gordon, riche héritière du duché d'Aberdeen, et descendue en ligne droite du roi d'Écosse, Jacques II. Mais en quelques années il eut dévoré le patrimoine de sa nouvelle femme : obligé de quitter l'Angleterre, il était mort à Valenciennes en 1791, n'ayant plus conservé, depuis sa fuite, les moindres rapports avec sa femme et le fils unique qu'il avait eu d'elle.

Ce dernier était notre poète. Georges Byron Gordon naquit le 22 janvier 1788, à Londres suivant les uns, à Marlodge, près d'Aberdeen, suivant les autres, et enfin à Douvres suivant M. Dallas. C'est aux Anglais qu'il appartient de rechercher le lieu qui peut réellement se glorifier d'avoir vu naître Lord Byron. Nous remarquerons seulement qu'on ne doit pas s'étonner de lire dans les écrivains de l'antiquité que plusieurs villes se soient disputé l'honneur d'avoir été la patrie d'Homère, puisque la même incertitude enveloppe, à nos yeux, le berceau du plus illustre barde contemporain.

Ce qu'il y a de certain, et ce qu'il est plus important de mentionner, c'est que les premières années du jeune Gordon se passèrent

[1] Elle mourut en mettant au monde miss Maria Byron, qui épousa, par la suite, sir H. Leigh.

dans une campagne située à quelques milles d'Aberdeen. Demeuré la seule consolation de sa mère, il en devint bientôt l'idole; et, grâce à de nombreux signes d'une constitution délicate, madame Gordon, au lieu de lui faire apprendre à lire, le laissa jusqu'à neuf ans gravir à son gré, du matin au soir, les monts neigeux, hérissés et pittoresques, qui font de l'Écosse le pays le plus inspirateur de l'Europe. Bien qu'il eût un léger défaut de conformation dans l'un de ses pieds, c'était le plus infatigable, le plus agile de tous les enfans de son âge; et sa mère, en le voyant chaque soir revenir les habits en lambeaux et les membres déchirés, ne pouvait s'empêcher, comme la mère de Duguesclin et de Henri IV, de se plaindre au ciel de lui avoir donné un si méchant et si remuant enfant. « Ah! mon fils, s'écriait-elle dans sa douleur, vous serez bien un jour un vrai Byron! »

Ainsi, comme Walter Scott et Campbell, Lord Byron fit ses premières études (celles peut-être qui ont sur le reste de la vie la plus ineffaçable influence) au milieu des montagnards de l'Écosse. Chaque jour sa jeune imagination ruminait des chants mélancoliques, de vieux et héroïques récits, et des superstitions pleines de poésie. On respire d'ailleurs, sur les montagnes, je ne sais quel air de liberté, dont il serait également impossible d'expliquer

la raison, ou de contester l'influence. Dans la suite, Byron se rappela toujours, avec délices, les montagnes de l'Écosse; il est peu de ses poèmes dans lesquels il ne se soit plu à chanter quelque montagne, et les plus belles stances des *Heures de loisir* sont adressées aux rochers de *Loch-na-Garr*.

Quand la santé de Gordon, ainsi fortifiée par une première éducation généreuse, eut cessé d'inspirer des alarmes à sa mère, on lui fit suivre les leçons des pédagogues d'Aberdeen. Il se fit alors plus remarquer par son caractère indomptable que par une profonde aptitude aux exercices classiques.

En 1798, quand, par la mort du vieux Lord Byron, ses droits à la pairie eurent été définitivement reconnus, le censeur de l'école d'Aberdeen avait effacé de la liste des collégiens son ancien nom de *Georgius Byron Gordon* pour y substituer celui de *Dominus de Byron*. Georges avait alors dix ans, et précisément la veille, il avait reçu (non sans résistance) le fouet, à l'occasion de la faute d'un autre écolier. L'un de ses amis, étonné, et peut-être jaloux de ce nouveau titre, lui en demanda la raison. « Elle ne vient pas de moi, répondit fièrement Byron; le hasard a voulu que je fusse fouetté hier pour ce qu'un autre avait fait, il me donne aujourd'hui le titre de Lord pour ce qu'un autre a cessé de

faire. Je n'ai rien dont je puisse le remercier ; je ne lui avais rien demandé. »

Quelque tems après, le comte de Carlisle, époux d'Isabelle, sœur du défunt Lord Byron, et désigné, en cette qualité, pour servir de tuteur à son jeune neveu, l'appela à Londres auprès de lui, afin de le mettre en état, disait-il, de recevoir une éducation vraiment libérale et digne de son rang. A douze ans, Byron fut envoyé à Harrow, pension située à dix milles de Londres, où sont, en général, élevés les enfans de la haute société anglaise. Dans cette pension, son esprit reçut de nouveaux développemens ; tour à tour on le vit se livrer aux plus violens exercices, à la gaîté la plus franche, à la plus profonde tristesse : quelquefois ardent à l'étude, ordinairement distrait de tous les travaux universitaires ; lisant Ossian et négligeant les classiques ; dédaignant de faire les moindres efforts pour obtenir les palmes de collége ; toujours fier, dédaigneux et inquiet ; objet de la haine de la plupart de ses maîtres, et, comme à Aberdeen, de l'admiration de ses condisciples.

Un jour, à sa voix, les élèves de Harrow se révoltèrent. Dans leur rage, ils voulaient mettre le feu à leurs salles d'étude : Byron les apaisa comme il les avait d'abord enflammés, avec quelques mots. Montrant les noms de leurs pères écrits sur les murailles, il leur demanda

s'ils auraient bien le courage d'effacer ces chers vestiges. Tous les enfans se turent, et le *mouvement* fut arrêté.

Chaque année il allait passer le tems des vacances dans le château de *Newstead-Abbey*, devenu mille fois plus célèbre pour avoir été la résidence d'un poète que pour avoir vu les exploits des meilleurs chevaliers du moyen âge. On peut en lire la magnifique description dans le quinzième chant de *Don Juan*. — C'est alors qu'il vit Maria Chaworth, et que, pour la première fois, il devint amoureux. Les deux familles de Chaworth et de Byron étaient alliées; mais, depuis la mort de l'un des oncles de Maria, tué, comme nous l'avons dit, par le dernier Lord Byron, elles avaient cessé de se voir. En dépit de tous les calculs de famille, le jeune Byron trouva moyen de déclarer son naissant amour à la belle Maria. Celle-ci, plus âgée que lui de quelques années, n'attacha pas d'abord un grand prix à la passion d'un enfant de quinze ans; elle le désola : elle fit pis encore, elle le trompa. Long-tems son adroite coquetterie, sans renoncer à de plus vulgaires conquêtes, eût voulu s'attacher Lord Byron; mais enfin, cessant de dissimuler, elle disparut un jour avec l'un des plus ridicules *dandys* des trois royaumes. Byron la regretta comme jadis Gallus avait regretté Lycoris, et les larmes qu'il répan-

dit révélèrent l'ardente sensibilité de son ame; mais cette première passion eut sur toute sa vie la plus heureuse influence. C'est à miss Chaworth qu'il n'hésita pas d'attribuer son génie poétique, et du moins elle lui donna, la première, le désir de bégayer des vers. Depuis ce tems le nom de *Maria* eut toujours sur son imagination un pouvoir presque magique.

De Harrow il fut envoyé à Cambridge pour y finir ses études. On a beaucoup parlé d'un jeune ours qu'il y avait choisi pour son ami et son compagnon de chambre; Byron eut, toute sa vie, une grande tendresse pour les animaux: en Italie, il traînait après lui plusieurs singes, un boule-dogue, un mâtin anglais, deux chats, trois paons et quelques poules. Il n'est donc pas surprenant qu'il essayât, à Cambridge, d'apprivoiser un ours, tâche difficile, et par cela même attrayante pour lui. A ceux de ses condisciples qui, jaloux peut-être de l'intérêt presque exclusif qu'il portait à ce grossier animal, lui demandèrent ce qu'il prétendait en faire, Lord Byron avait répondu: « Un docteur de l'université de Cambridge. » Ce mot fit fortune, et plus tard on y trouva la preuve de son caractère misanthrope: on n'aurait dû y voir qu'une saillie de gaîté satirique. Quand il quitta Cambridge, il y laissa son ours, de l'éducation duquel il désespérait sans doute.

A dix-neuf ans, il disait adieu au collége, sans avoir été revêtu d'un seul degré universitaire; mais il s'était déjà créé des titres plus honorables. Les souvenirs religieux des montagnes écossaises et des hauts faits d'armes de ses ancêtres, les regrets et les transports d'un premier amour, Ossian et les poètes classiques; telles furent les premières inspirations de Byron. Les *Heures d'oisiveté*, livrées à l'impression six mois après sa sortie de Cambridge, firent d'abord une vive sensation. Un jeune homme, possesseur d'un beau nom et d'une grande fortune, déjà maître de ses actions, et qui cependant dévouait les plus beaux jours de sa vie au culte des muses; bien plus, dans le volume qu'il publiait, des vers charmans, des idées nobles et grandes, des preuves nombreuses de sensibilité, de délicatesse et de goût, voilà ce qui d'abord excita une véritable admiration: mais le premier des oracles périodiques de l'opinion, la *Revue d'Édimbourg*, avait encore gardé le silence; elle le rompit en 1808. Jamais satire plus accablante n'avait peut-être rempli les colonnes d'une gazette; celles dont l'auteur *des Martyrs* était l'objet en France, justement à la même époque, sont des modèles d'urbanité quand on les compare à ce fameux article. Bientôt (tant il est facile aux critiques de frapper de ridicule les poésies graves!) le public parut rou-

gir d'avoir admiré ce que la *Grand'mère d'Édimbourg* avait dénigré. Les *Heures d'oisiveté* devinrent le sujet de toutes les plaisanteries de bon ton; on alla jusqu'à refuser à l'auteur la moindre étincelle d'imagination, et le comte de Carlisle se joignit même à la foule des aveugles dépréciateurs du beau génie de son jeune parent.

Cependant Byron attendait, à Newstead, l'instant de sa majorité, en s'abandonnant à toutes les violentes passions de son âge. Lui-même nous apprend que chaque jour de nouvelles et séduisantes maîtresses se disputaient son cœur, et qu'une foule d'amis, attirés auprès de son inexpérience par l'appât des voluptés, ou d'autres motifs moins excusables, ne cessaient de faire retentir les échos de la vieille abbaye d'accens de joie oubliés depuis long-tems.

Mais, tout en s'abandonnant avec une espèce de fureur aux plaisirs des sens, Byron n'était pas leur esclave. Il semblait, dans ces jours de délire, vouloir analyser chaque sensation voluptueuse, afin d'apprécier lui-même la nature du bonheur qu'il était possible d'en attendre : il en eut donc bientôt reconnu tout le vide. Les tendres coquetteries de ses indignes maîtresses n'effleuraient plus son cœur; ses anciens amis, impatiens du fier et mâle génie d'un homme auquel ils se comparaient jadis, devinrent moins

nombreux de jour en jour. Enfin, après l'expérience d'une année, l'être qu'il chérissait le plus était un grand chien de Terre-Neuve, avec lequel il se baignait ordinairement. Souvent, pour éprouver son intelligente sollicitude, il disparaissait quelque tems sous les flots, et le chien, à la grande joie de son maître, ne manquait pas de se précipiter à sa recherche et de le ramener sur le rivage. Byron fit graver, en 1808, une inscription sur la pierre qui recouvrait ses os ; elle finit par ces mots : « Ce monu» ment indique la demeure d'un ami ; je n'en » ai encore connu qu'un seul, et c'est ici qu'il » repose. »

On raconte aussi que, dans le même tems, Byron fit arranger et monter en coupe un crâne d'une énorme capacité ; il appartenait à l'un des moines qui jadis avaient habité Newstead. Dans les jours de réceptions bachiques, le crâne faisait le tour de la table, et, comme aux festins d'Anacréon et d'Horace, chacun des convives, ne trouvant plus qu'un aiguillon d'enjouement dans ces souvenirs de la mort, se livrait à l'envi aux plus folles saillies. Byron fit même, sur cette coupe, des vers qui rappellent la grâce philosophique du chantre du Falerne et de Lydie.

Mais l'article de la *Revue d'Édimbourg* vint bien autrement aiguillonner sa muse, et le généreux désir de se venger lui fit oublier la pro-

messe qu'il avait faite, en publiant les *Heures d'oisiveté*, de ne plus rien livrer à l'impression. Toute la république littéraire avait méconnu son génie ! tous les prétendus oracles du goût, les Southey, les Scott, les Wordsworth, les Jeffery, avaient affecté de ne voir en lui qu'un méprisable rival : il saura les désabuser. Dès ce jour, il renonce aux éloges, aux flatteries d'indignes Aristarques ; il dédaigne l'approbation de cette Angleterre, qui ne rappelle à son cœur que ses propres égaremens ou les injustices des autres, et quand il aura dignement relevé le gant qu'on lui a jeté, il ira, loin de sa patrie, chercher des inspirations plus grandes encore.

Les Bardes anglais et les Reviseurs écossais firent toute la sensation que Lord Byron en avait espérée ; les journaux, épouvantés, n'osèrent même rentrer en lice contre un si *rude joûteur*. Le lendemain de la publication de cette satire, le poète, ayant atteint sa majorité, vint prendre sa place dans la chambre des pairs. A peine eut-il prononcé, à haute voix, le serment d'usage devant la *balle de laine* qui sert de siége au chancelier, que celui-ci (Lord Eldon) vint à lui, et, d'un air riant, lui tendit cordialement la main ; mais Byron ne répondit à ces avances qu'en s'inclinant légèrement et en posant l'extrémité de deux doigts dans la large main du chancelier : puis il chercha des yeux les bancs

de l'opposition, et alla nonchalamment s'y étendre. Comme il sortait quelques minutes après, l'un de ses amis lui demanda pourquoi il avait si mal répondu aux avances de Lord Eldon. « Si je lui avais serré la main, répondit-il, il m'aurait cru de son parti; je ne veux rien avoir à démêler ni avec lui ni avec l'autre côté de la chambre : j'ai pris mon siége, et maintenant je vais voyager en pays étranger. »

Il s'éloigna de l'Angleterre au mois de juin 1809, après avoir mis quelque ordre dans ses affaires, acquitté complètement ses nombreuses dettes, fait un testament, appelé sa mère à Newstead et l'avoir embrassée. Un ancien ami de collége, John Cam Hobhouse, déjà connu par plusieurs ouvrages de poésie et de politique, mais devenu, depuis, plus célèbre par le courage et la franchise de son opposition parlementaire, offrit à Lord Byron de l'accompagner dans ses voyages, et, sans en avoir précisément arrêté le plan, les deux amis mirent à la voile, de Falmouth, le 2 juillet 1809. Leur suite consistait en deux domestiques, dont l'un (Fletcher) avait instamment sollicité la faveur d'abandonner sa femme pour suivre la fortune de Lord Byron. C'était un personnage qui rappelait assez bien le Sganarelle du *Don Juan* de Molière; présomptueux, craintif et superstitieux à l'excès; aimant tendrement son maître,

et redoutant toute espèce de fatigues ou de dangers.

Nos deux poètes débarquèrent à Lisbonne, visitèrent avec empressement Cintra, endroit, dit Lord Byron, le plus délicieux de l'Europe, et le château de Mafra, orgueil du Portugal. Peu satisfaits du patriotisme et du caractère des Portugais, ils s'empressèrent d'arriver à Séville. C'est là que Byron dépouilla ses premières impressions sauvages. Le ciel de l'Andalousie, les cris de liberté qui, de toutes parts, y retentissaient, les scènes pittoresques d'une nature ravissante, et, plus que tout cela encore, les grâces et la beauté des dames de Séville, eurent bientôt fait évanouir ses sermens de haine à la société, de calme et de continence philosophiques. Son départ de Séville fit même verser des larmes d'amour, que l'incertitude de son retour eut sans doute bientôt taries. A Cadix, de nouveaux liens aussi tendres et aussi passagers l'attendaient encore.

Il est peu de personnes (même celles qui n'ont jamais lu ses vers) qui n'aient vu, et par conséquent admiré quelques portraits de Lord Byron : ils rappellent, en général, l'expression de ses traits. Cette expression est tellement remarquable qu'elle est venue offrir aux artistes, si j'ose le dire, un nouveau type de physionomie, en même tems que le *Childe Harold*, le

Corsaire et le *Don Juan* ouvraient aux littérateurs un autre magnifique horizon poétique. Le dessin qui précède cette édition reproduit exactement la tête de Lord Byron à vingt-cinq ans. Plus tard, ses traits perdirent quelque chose de leur grâce et de leur pureté, mais sa physionomie n'en fut pas altérée; comme celle de tous les hommes de génie, elle était indépendante des formes matérielles; elle exprimait l'habitude des passions et des pensées sublimes, le dédain et presque l'ignorance des tracasseries vulgaires, le sentiment du beau sous toutes ses formes : en un mot, elle était l'image fidèle de son ame.

Le 16 août, le vaisseau qui devait transporter en Grèce nos deux voyageurs mit à la voile de Gibraltar et mouilla successivement à Cagliari en Sardaigne, à Girgenti en Sicile, à Malte, et enfin, le 29 septembre, à Prévesa sur la côte d'Albanie.

Leur plan était enfin arrêté avec précision : ils devaient traverser la Grèce et la Morée, passer l'hiver à Athènes, et, de là, se rendre à Constantinople; mais, pour avoir les moyens de voyager en sûreté, il leur fallait capter la bienveillance du redoutable visir qui gouvernait alors toutes ces contrées. Aly-Pacha, surnommé le Bonaparte musulman, assiégeait alors son ennemi, Ibrahim, dans le château de Bé-

rat en Illyrie. Byron se rendit à Tépalène, quartier-général du visir, et éloigné de deux journées de Bérat. Aly, de son côté, ayant appris l'arrivée, dans ses états, d'un seigneur anglais, avait ordonné que toutes les commodités de voyage lui fussent gratuitement prodiguées. Lui-même le reçut avec la plus haute distinction. Ses petites mains blanches, ses petites oreilles et sa chevelure bouclée attiraient surtout l'attention d'Aly, qui croyait y voir les signes irrécusables d'une haute naissance et d'une éducation distinguée. A chaque heure de la journée il envoyait à nos voyageurs des fruits, des confitures et des sorbets, et, quand ils demandèrent à prendre congé, Sa Hautesse leur donna une garde de cinquante braves Souliotes, en les recommandant spécialement à son fils, Vely-Pacha, alors gouverneur de la Morée.

L'aspect d'une cour orientale et la physionomie de ce peuple albanais, mélange de maraudeurs chrétiens et musulmans, firent une vive impression sur l'imagination de Lord Byron. Dans les notes de *Childe Harold* il a tracé une peinture détaillée de la beauté et de la gracieuse démarche des femmes; du courage, de l'hospitalité et du caractère vindicatif des hommes. — De retour à Prévesa, ils ne tardèrent pas à s'embarquer, dans l'espoir d'aborder à Patras sur la côte de la Morée; mais, par suite de l'ignorance

des matelots turcs, leur bâtiment, emporté par le vent, alla échouer sur les rochers de Souli, et ils ne durent leur salut qu'au généreux secours des villageois albanais qui habitaient derrière ces rochers. Pendant la crise, « Fletcher » jetait les hauts cris et appelait sa femme; les » Grecs invoquaient tous les saints, et les Mu» sulmans *Alla*. Le capitaine fondait en larmes, » en nous disant de nous recommander à Dieu. » Les mâts étaient fendus, la grande vergue en » pièces; le vent redoublait de force, la nuit » approchait, et nous n'avions d'autre chance » (comme le disait Fletcher) que de nous voir » ensevelis dans les flots. » (*Lettre de Lord Byron à sa mère.*) Tel fut l'événement qui, sans doute, fournit plus tard au poète les terribles couleurs du deuxième chant de *Don Juan.*

De Souli, nos voyageurs revinrent encore à Prévesa, et, renonçant au trajet de mer, se dirigèrent vers Patras, à travers les forêts de l'Acarnanie et de l'Étolie : ils firent une halte de quelques jours à Missolonghi et à Smyrne; ils parcoururent la plus grande partie de la Grèce, et s'arrêtèrent le reste de l'hiver à Athènes, comme ils en avaient formé, depuis long-tems, le projet.

Ce n'était pas assez qu'Athènes expiât sous le cimeterre des barbares son ancienne gloire; des étrangers, et surtout des Anglais, venaient à

l'envi disputer aux rivages de Grèce les débris de statues, de colonnes et d'inscriptions qui faisaient, seuls encore, sa richesse. Les monumens ont en eux-mêmes peu de valeur : transportez sous le ciel de la Grèce les arceaux et les ogives de nos châteaux gothiques, l'ame les considérera sans émotion, sans enthousiasme. On a donc de la peine à comprendre la rage qui porte les Anglais à encombrer leur île des monumens enlevés à la religion des autres peuples ; et certes, il est déplorable que le gouvernement applaudisse à de pareilles profanations. Bas-reliefs, chapiteaux, inscriptions, statues, tous les débris des siècles passés viennent chaque jour se presser dans les tristes galeries britanniques. Cépendant une seule inscription, échappée aux outrages du tems, rappelle aux Grecs, mieux que toutes les déclamations modernes, quelle a été et quelle doit être leur patrie, et l'on ne peut trop les louer d'avoir regardé les vols de l'Écossais Elgin comme le plus grand des outrages. Il appartenait à Lord Byron et à M. de Châteaubriand de se rendre les échos de l'exécration à laquelle ils vouèrent les spoliateurs du Parthenon. Mais Byron ne se contenta pas de flétrir, dans le *Childe Harold* et dans *la Malédiction de Minerve*, la conduite de Lord Elgin ; il alla lui-même, au péril de sa vie, effacer le nom du moderne Verrès, inscrit sur le fron-

tispice du temple d'Érichtée, et il le remplaça par ces deux lignes :

Quod non fecerunt Gothi
Hoc fecerunt Scoti.

De retour dans sa patrie, Lord Elgin n'en a pas moins reçu de son gouvernement d'énormes sommes pour prix de la dépouille des temples d'Athènes. — Nos voyageurs s'éloignèrent de la Grèce au commencement du printems. Avant de gagner Constantinople, ils visitèrent les ruines d'Éphèse. Le 15 avril 1819, la frégate *la Salsette*, qui les transportait, jeta l'ancre sur les côtes de la Troade, non loin des fameux tombeaux que l'on aime à croire ceux des héros grecs morts au siége d'Ilion. Comme ils attendaient le firman du Grand-Seigneur à l'embouchure des Dardanelles, et justement à quelques centaines de pas du château d'Abydos, il prit envie à Byron de vérifier par lui-même si les savans avaient eu raison de révoquer en doute le récit des tendres traversées de Léandre. Dans le dernier siècle, notre Académie des Inscriptions et Belles-Lettres avait aussi, après de longues dissertations, reconnu que l'histoire d'Héro et Léandre était nécessairement une fable, attendu l'*impossibilité du trajet de l'Hellespont à la nage*. La tentative de Byron fit évanouir tout d'un coup l'autorité de tant de doctes recherches. Un lieutenant de la frégate (M. Ekenhead)

offrit de partager la gloire et les dangers de cette épreuve : les deux nageurs partirent en même tems et firent le trajet en une heure et quelques minutes. Ekenhead eut à peine atteint le rivage de Sestos, qu'il se hâta de regagner, sur une barque, l'autre bord, où le rappelaient ses fonctions; mais Lord Byron, épuisé de fatigue et grelottant de fièvre, se traîna, demi-nu, dans une cabane voisine, et reçut l'hospitalité d'un pauvre pêcheur turc, qui, pendant cinq jours, lui prodigua les soins les plus assidus. A peine revenu sur le rivage d'Abydos, Byron envoya au pêcheur, par l'un des hommes de sa suite, un assortiment de filets, un fusil de chasse, une paire de pistolets et douze pièces de soie pour sa femme. Surpris de ce présent, le pauvre Turc voulut, le lendemain, traverser l'Hellespont, afin de remercier sa seigneurie. Hélas! à peine éloigné de son rivage, une rafale s'éleva, fit submerger sa barque et l'engloutit dans les flots. Qu'on juge du désespoir de Lord Byron! Il s'empressa d'aller lui-même consoler la veuve; la pria de le regarder à l'avenir comme son ami, et lui laissa une bourse de cinquante dollars. Cette anecdote est peu connue; elle honore trop le caractère de Lord Byron pour que lui-même pensât jamais à la divulguer : mais les officiers alors employés sur *la Salsette* en ont tous attesté l'exacte vérité.

A Constantinople, il se sépara de Cam Hobhouse, qui brûlait déjà de revoir l'Angleterre. Byron le vit partir sans beaucoup de regret : son projet était de retourner en Grèce, et voulant, dans cette seconde excursion, s'arrêter à loisir dans les lieux les plus poétiques de cette terre de poésie, la société d'un ami, tel que Hobhouse lui-même, dérangeait, jusqu'à un certain point, son plan de rêverie. Il écrivit *Childe Harold* en Grèce ; il en composa même un grand nombre de strophes sur le Parnasse. C'était, il faut l'avouer, une heureuse et grande idée que celle d'aller puiser des inspirations à une pareille source, et quand on songe, en lisant *Childe Harold,* que ces vers ont été tracés sur les sommets sacrés de l'Hélicon, je ne sais quelle vénération religieuse se joint naturellement à l'admiration que produit une aussi magnifique création.

Il choisit Athènes pour sa principale résidence. C'est là qu'une jeune Grecque devint éperdument éprise de lui : elle était belle ; elle ne tarda pas à toucher son cœur. Mais les jours du Ramasan arrivèrent, et, pendant ce carême, tout commerce entre les deux sexes était puni de mort. Une aussi longue interruption parut un siècle à Lord Byron : dans son impatience, il avait formé un plan de rendez-vous, et l'avait fait parvenir à sa maîtresse ; la trame fut décou-

verte, et la jeune fille condamnée à être sur-le-champ enfermée dans un sac et jetée à la mer. Byron n'était prévenu de rien, quand un soir, en côtoyant à cheval le rivage de la mer avec deux Albanais qu'il avait pris à son service, il voit plusieurs soldats s'avancer de son côté. Il apprend qu'ils ont la mission de noyer une femme; dès-lors il ne pouvait plus hésiter : au risque de s'attirer une mauvaise affaire, il court à l'officier du détachement, parvient à l'intimider, et se fait remettre l'infortunée, dans laquelle il reconnaît son amante. Grâce à son intervention, et à une forte somme d'argent, le magistrat consentit à rétracter son arrêt, mais la jeune fille fut obligée de quitter Athènes, et, quelques mois après, elle mourut de regrets et à la suite d'une fièvre lente. Tel fut l'événement qui offrit à Lord Byron la première inspiration du *Giaour*.

Pour se distraire de cette mort douloureuse, il s'éloigna d'Athènes, et résolut de parcourir le Péloponèse. Il n'emmena pas avec lui Fletcher; le pauvre diable, las de vivre loin de sa femme, de la bière et du pudding, avait obtenu la permission de retourner en Angleterre. Pour Byron, à peine arrivé à Patras, il fut saisi d'une fièvre violente, qui mit de nouveau ses jours en danger. Un médecin ignorant était chargé de le soigner, et les deux Albanais dont

nous avons déjà parlé s'étaient engagés, par serment, à couper la tête au tremblant Esculape, s'il n'opérait pas avant quinze jours une cure complète. Or, ils n'étaient pas hommes à se parjurer; aussi, quand Byron recouvra la santé, le médecin se livra-t-il aux plus extravagantes démonstrations de joie.

Les embarras de sa fortune le rappelaient lui-même en Angleterre. On peut lire dans le *Childe Harold* le récit touchant de la douleur des deux braves Albanais en se séparant de lui. Le 2 juillet 1811, après deux années de pélerinage, Byron débarqua au port de Falmouth. Il était dit que sa patrie ne lui offrirait jamais que de pénibles impressions ou des illusions funestes. A peine arrivé à Londres, un courrier parti de Newstead lui apprend que sa mère est à l'extrémité. Byron quitte tout pour accourir auprès d'elle; mais il était trop tard, et il ne put recueillir son dernier soupir.

Le besoin de combattre sa profonde mélancolie le ramena à Londres. Il était d'ailleurs assez curieux d'y publier une nouvelle satire composée, pendant les derniers jours de sa traversée maritime, sur le modèle de l'*Art poétique* d'Horace. Il avait aussi terminé les deux premiers chants de *Childe Harold*; mais il voyait d'avance tous les *reviseurs* plaisanter sur la tournure romanesque de ses idées, et il tremblait

de publier ce chef-d'œuvre de la littérature contemporaine. Un ami parvint à le détromper : « Votre imitation d'Horace, lui dit courageusement M. Dallas, est au-dessous de vous, tandis que *Childe Harold* est un ouvrage délicieux, admirable, enchanteur. — Vous vous trompez, répondit Byron; mais tels qu'ils sont, je vous abandonne mes vers : s'ils ont du succès, que le profit vous en revienne. » Ainsi furent publiés les deux premiers chants de *Childe Harold*.

Ce *Roman* (c'est le titre que lui donna l'auteur) ne se recommande pas à l'attention de nos classiques par une régularité symétrique; vous croyez, en le lisant, glisser rapidement en mer, à quelques pieds d'un rivage toujours varié, et constamment enrichi des plus ravissantes beautés. Sous vos yeux se succèdent le Portugal, devenu la proie des Anglais; l'Espagne, sur laquelle s'abat le vautour gaulois; la Troade, sépulcre des anciens héros; Constantinople, calme séjour du despotisme; l'Albanie, déjà préludant à secouer les chaînes du croissant; la Grèce, enfin, dont toutes nos ames ont plus d'une fois rêvé les doux rivages; la Grèce, dont les malheureux enfans fléchissent sans murmurer sous le bâton barbare, tandis qu'ils pleurent de rage en voyant s'écrouler, à la voix de Lord Elgin, les colonnes de Sunium ou du Parthenon. Quelle chaleur pénétrante! et partout quel sentiment

exquis de la beauté ! quel dédain pour les favoris de la fortune ! quel enthousiasme pour la liberté !

Le *Pèlerinage de Childe Harold* (dont plusieurs de nos littérateurs n'ont jamais essayé de lire même la traduction française) fit proclamer Lord Byron, dans sa patrie, le premier des poètes vivans : il avait alors vingt-quatre ans. Ses ennemis les plus implacables rendirent hommage à l'évidente supériorité de son génie : mais, en se déclarant douloureusement ses admirateurs, on pense bien qu'ils n'oublièrent pas de relever dans ses vers les propositions *impies*, *déistes*, *athéistes* et *séditieuses*, cortége ordinaire des ouvrages qui n'ont pas été composés sous l'influence immédiate d'une secte, d'une cour ou d'une coterie. Leurs sourdes protestations ne l'empêchèrent pas d'obtenir, dans ces premiers momens, toute la justice qu'il n'était en droit d'attendre que de la postérité.

Ce fut sous de pareils auspices qu'il fit sa première entrée dans le monde. Les dames, bien que jalouses de la préférence donnée sur elles, par *Childe Harold*, aux beautés de l'Orient et de l'Espagne, caressaient l'espoir de ramener le jeune poète à de plus tendres sentimens : elles l'accueillirent donc avec émotion et coquetterie. Byron n'était pas de ces hommes dont la prestigieuse réputation ne supporte pas l'épreuve de

l'intimité : vu de près, il parut grandir encore. On ne se lassait pas d'admirer cette belle physionomie, également faite pour exprimer l'enthousiasme, le dédain, l'amour ou la haine. Mais le caractère de ses pensées comportait une dignité sérieuse dont il lui était presque impossible de se dépouiller : si quelquefois il se livrait à une bruyante gaîté, ces éclats étaient rapidement remplacés par une teinte de tristesse importune. Il tombait fréquemment dans une grande préoccupation mélancolique, et même, au milieu des cercles les plus avides de recueillir ses moindres paroles, il semblait faiblement combattre ce penchant à la distraction. Lui arrivait-il de le vaincre? on admirait aussitôt une conversation d'autant plus étonnante, qu'il cherchait moins à exciter l'étonnement : les saillies les plus vives se pressaient sur ses lèvres; ses yeux, dit-on, lançaient des éclairs, et nul homme ne se vantait d'avoir pu l'écouter sans émotion, sans une sorte de respect. Il n'en était pas ainsi des femmes qui, ne rougissant pas auprès de lui de leur infériorité intellectuelle, laissaient ordinairement parler en sa présence leur imagination ravie.

Toutefois cet universel engouement ne fut pas de longue durée: pour le prolonger, il eût fallu faire preuve d'affectation, et ce défaut général de la société anglaise était justement celui dont

Lord Byron était le moins susceptible ; il eût fallu caresser l'amour-propre des automates qui se pressaient autour de lui, et Byron ne savait jamais dissimuler ses impressions dédaigneuses. D'abord les *dandys*, espèce de fats qui, dans la grande société anglaise, forme une majorité compacte (comme en France nos merveilleux et nos petits-maîtres), briguèrent long-tems sa bienveillance, en composant sur son extérieur leur maintien et leur costume. Une foule de fades et languissantes beautés essayèrent à l'envi sur son cœur la puissance de leurs charmes ; Byron accueillit du même silence les grimaces des uns et les vaporeuses œillades des autres. Dès-lors une cabale sourde se ligua contre lui ; un plan de calomnie fut organisé, et le succès dépassa bientôt toutes les espérances que ses auteurs en avaient pu concevoir.

Fatigué des cercles de la capitale, il fit, dans le Westmoreland, une course vers ces lacs devenus célèbres par les mélancoliques et monotones élucubrations des Wordsworth, des Coleridge et des Southey. Ce voyage augmenta encore le nombre de ses ennemis; les poètes *lakistes* se montrèrent humiliés de l'indépendance de ses opinions, et furieux des épigrammes dont il accablait leur politique bigoterie. L'apparition presque simultanée du *Giaour*, de *la Fiancée d'Abydos*, du *Corsaire* et de *Lara*, leur

offrait une occasion d'attaquer ses principes et de noircir sa vie. « Qui peut, s'écrièrent-ils, fournir à Lord Byron les couleurs dont il se sert pour peindre tous ces héros dévorés de passions et de remords? qui l'initia aux mystères des plus horribles angoisses de la vie? qui lui apprit à revêtir de formes séduisantes les plus odieux scélérats? Ah! sans doute, la source de son génie est empoisonnée; elle n'a pu naître que de la perversité de son caractère. Rien dans sa conduite, il est vrai, ne justifie d'injurieux soupçons; mais l'a-t-on suivi dans ses courses lointaines? Qui sait si quelque crime secret ne trouble pas le repos de sa vie? Trop de rapports sensibles existent entre Childe Harold, Conrad et lui pour que l'on puisse encore douter de l'identité de l'auteur et de ses personnages. Et quel insensé pourrait envier un talent qu'il faudrait acheter à pareil prix?... »

Lord Byron jugeait indigne de lui de repousser d'aussi infâmes soupçons : cependant, il suivait avec assez d'assiduité les séances de la chambre des Lords. Toujours étranger aux ambitieuses intrigues qui se trament jusque dans les conseils de l'opposition populaire, il prononça à la chambre haute trois discours assez remarquables, dans lesquels il peignit de couleurs énergiques la détresse des ouvriers et l'asservissement des catholiques. Mais l'inutilité de

ses efforts refroidit bientôt sa ferveur parlementaire, et il sentit qu'il servirait plus efficacement la cause de la justice et de la liberté, du haut de la tribune poétique que s'était élevée son génie. Il acheta, à la même époque, une action au théâtre de *Drury-Lane*, et quelques jours après il fut nommé directeur du jury chargé d'y recevoir les ouvrages dramatiques.

La mobilité de son imagination, sa passion pour les voyages, et les souvenirs de plusieurs beautés qu'il avait peintes dans le *Giaour* et le *Corsaire*, tout aurait dû le détourner du mariage, et surtout de l'idée d'en former les redoutables nœuds avec une Anglaise : il n'en fut rien. Anne-Isabelle, seule fille de sir Ralph Milbank Noël, fut celle sur laquelle il fit tomber son choix : elle était belle ; mais, sous l'apparence d'une bienveillante douceur, elle cachait un caractère inflexible et un orgueil de pruderie qui devait faire le malheur du plus pacifique des époux ; à plus forte raison celui de Lord Byron. Elle apprit avec une sorte de transport que le jeune Lord songeait à demander sa main, et quand on lui rappela les défauts de Byron, dans les cercles de bas-bleus (*blue stockings*), dont elle était l'un des ornemens, elle répondit qu'elle espérait ramener son époux à force de douceur, de leçons et d'exemples. Le mariage fut célébré le 2 janvier 1815.

Bien que formé sous de funestes auspices, il eût peut-être été fortuné sans l'intervention, presque toujours fâcheuse, d'une belle-mère. Les Milbank conservaient dans leur famille la tradition du vieil esprit d'austérité et d'intolérance qui distinguait les puritains; aussi l'honorable miss Milbank avait-elle consenti avec répugnance à l'union de sa fille avec Byron. Elle ne tarda pas à devenir une mortelle ennemie : la *lune de miel* même ne fut pas exempte d'orage. Byron eût voulu en passer le cours loin du tumulte de Londres; il craignait les folles dépenses, et surtout les insipides distractions du grand monde : il fut obligé de renoncer à son projet. Partout recherchés avec empressement, recevant à leur tour avec grandeur, la dot de la nouvelle lady fut bientôt dissipée en prodigalités, et Byron prévit de nouveaux embarras pécuniaires. D'un autre côté, son amour de l'étude et des méditations solitaires s'accommodait mal de visites fréquentes et de la présence continuelle d'une épouse soupçonneuse; parfois il accueillait avec fatigue les tendres expansions de lady Byron, et cette femme altière, se croyant alors dédaignée, revenait prêter une crédule oreille aux suggestions de sa mère et d'une ancienne nourrice. Ce n'était pas tout : plusieurs espions féminins venaient nourrir les défiances de ces trois femmes et suivaient sans relâche

toutes les démarches de Lord Byron. Dans un secrétaire que lady Byron fit enfoncer, on avait trouvé des lettres amoureuses : par malheur, le nom de l'ancienne maîtresse n'y était pas tracé ; il fallut recourir aux conjectures. Une actrice de Drury-Lane (mistress Mardync) est soupçonnée : sur-le-champ elle est reconnue pour l'indigne cause des froideurs conjugales de Byron. Des pieux salons de la famille Milbank, la nouvelle se fut bientôt répandue dans tous ceux de la capitale, et (voyez la retenue de la haute société anglaise!) quand la pauvre Mardyne reparut sur le théâtre, les dames se couvrirent modestement de leurs éventails ou de leurs mouchoirs ; les jeunes *dandys* sifflèrent, et l'actrice fut obligée de se retirer, en protestant de son innocence. Il fut prouvé, plus tard, qu'elle n'avait jamais dit un seul mot, ni même vu une seule fois Lord Byron.

Lady Byron avait un caractère fort *excentrique*. Elle s'imagina un autre jour que la froideur de son mari pour ses charmes et surtout pour ses conseils dénotait un certain dérangement de *sensorium commune*. Par ses ordres, plusieurs inconnus pénétrèrent dans le cabinet d'étude de Byron (il composait alors *le Siége de Corinthe*); on l'accabla de questions inintelligibles pour lui, et auxquelles sa fierté lui permit à peine de faire quelques réponses. Plus tard, il apprit

qu'il avait reçu la visite de docteurs en médecine, chargés d'examiner ses droits au séjour de Bedlam. Il est inutile de dire que ces docteurs ne répondirent pas à l'attente de lady Byron.

Il semblait que la naissance d'une fille, arrivée le 10 décembre 1815, dût mettre un terme à la soucieuse mésintelligence des deux époux; mais, dans le même tems, de nombreux créanciers ayant demandé la garantie de leurs créances, Byron se vit forcé de vendre les somptueuses propriétés qu'il avait, en se mariant, achetées à Londres, à la sollicitation de lady Byron. Les poursuites judiciaires cessèrent: mais, sous prétexte de les prévenir, ils se décidèrent, d'assez bonne grâce, à vivre, pendant deux ou trois mois, éloignés l'un de l'autre. Lady Byron retourna donc chez son père; et quelques jours après, à l'instigation de sa famille, elle écrivit à Lord Byron que jamais elle ne consentirait à le revoir.

Tel est le récit exact de cette séparation, qui a fourni matière à tant d'invectives et de calomnies contre la conduite de notre grand poète. Si le public devint le confident de ses ennuis domestiques, il faut en accuser les indiscrétions ridicules de lady Byron. Écoutons Byron lui-même :

« Il existe dans le mariage une foule de causes
» inappréciables de dégoûts mutuels et de griefs,

» dont nos plus intimes amis, ou nos plus pro-
» ches parens, ne sauraient estimer la juste va-
» leur. Les époux seuls peuvent s'en former une
» véritable idée; eux seuls ont le droit d'en
» parler. Tant que le mari n'a pas de torts scan-
» daleux à l'égard de sa femme; tant qu'il ne
» commet aucune action préjudiciable à la com-
» munauté, de quel droit vient-on le blâmer,
» s'il juge à propos de vivre éloigné d'une femme
» qu'il connaît mieux, sans doute, que ceux qui
» prennent sa défense? N'est-il pas absurde de
» vouloir contraindre deux individus qui se dé-
» testent à rester unis, quand ils soupirent tous
» deux après l'instant de leur séparation? Telle
» est du moins l'intention de ceux qui, se tar-
» guant d'une ancienne liaison, interviennent
» dans les débats domestiques. »

Quoi qu'il en soit, la séparation de Lord et de lady Byron fit revivre tous les anciens contes dont les précieuses de Londres (les *bas bleus*) avaient les premières répandu le bruit : tous les écrits périodiques, à l'exception d'un seul (*l'Examinateur*), les répétèrent à l'envi : une mistress Lee composa un roman dont le héros (Lord Byron) était, sous le nom de *Glenarvon*, accusé de plusieurs assassinats. On alla jusqu'à imprimer qu'étranger à tous les sentimens de bienveillance et d'humanité il n'était pas même susceptible d'être captivé par les attraits ou les

vertus d'une femme; et les stances ravissantes qu'il avait adressées à Thirza, à Maria, à Janthé, ne lui avaient été inspirées que par son attachement pour un ours et le chien de Terre-Neuve dont il avait composé l'épitaphe. Il ne paraissait plus à Drury-Lane sans être accueilli par des huées; les dames le désignaient du doigt, les enfans poursuivaient sa voiture quand il se rendait à la chambre des pairs, et sa *vertueuse* femme écoutait avec une merveilleuse sérénité le récit des calomnies dont il était abreuvé.

Cependant, cet homme était Lord Byron, le chantre de *Childe Harold* et du *Giaour!* celui qui avait défendu de toutes ses forces les catholiques d'Irlande et les chrétiens de l'Orient! Ah! si, pour l'honneur de la France, un aussi puissant génie, une aussi grande ame, eût reçu le jour dans son sein, lui eût-on décerné les mêmes récompenses? Les clameurs de misérables et ridicules coteries auraient-elles ainsi aveuglé l'opinion publique? Nous avons l'orgueil d'en douter.

Il ne faut pas s'étonner si, depuis ce moment, Byron conserva contre l'Angleterre une haine profonde : elle n'était plus digne de ses hommages. Pour comble de disgrâces, il se vit obligé de vendre l'abbaye de Newstead, demeure de ses ancêtres, afin de restituer aux Milbank la dot de lady Byron. Newstead seule

le retenait en Angleterre ; quand il s'en fut dépouillé, il s'éloigna une seconde fois d'une ingrate patrie, avec la résolution de n'y jamais revenir.

Quelques jours avant son départ, une jeune dame, que ses talens n'avaient pu tirer de la misère, se présente chez lui, et le prie d'honorer de sa protection un recueil de vers qui formait son unique ressource. Elle était belle, ses parens étaient éloignés, et ceux qui d'abord l'avaient encouragée à se dévouer au culte des muses lui avaient retiré leur protection, avant d'avoir pu apprécier si réellement elle en était digne. Byron l'écouta avec attention. Quand elle eut fini de parler : « Puissiez-vous, madame, répondit-il en lui présentant un billet plié, être plus heureuse que moi ; puissent vos talens, vos vertus et votre beauté désarmer l'envie! Voici ma souscription. Mais tous deux nous sommes jeunes, et le monde est pervers ; je ne veux donc pas avoir l'air de m'intéresser à vos succès : ce serait vous faire plus de tort que de bien. » La jeune dame prit alors congé de lui, et sa surprise fut grande, en rentrant chez elle, de voir que le poète lui avait remis un bon de cinquante louis sur son banquier. Avant qu'elle songeât à publier ce trait de générosité, Byron touchait au rivage de la France.

C'était au printems de 1816. Il emmenait avec

avait adressées à sa femme en quittant l'Angleterre, elle s'écria : « Mesdames, je ne sais quel est le coupable, mais je me consolerais d'avoir été malheureuse comme lady Byron, si j'avais inspiré à mon époux de semblables adieux. » En effet, pour ceux qui ne sont pas dépourvus de sensibilité, ces vers seront toujours, à défaut d'autres *Mémoires*, la condamnation de lady Byron.

C'est à la campagne *Diodati* qu'il composa *Manfred*, la première et la plus grande de ses compositions dramatiques, et *le Prisonnier de Chillon*, dans lequel il semble, comme en se jouant, avoir réuni à l'imagination de Dante celle de Châteaubriand. De la Suisse il descendit en Italie, accompagné de Shelley et du docteur Polidori, son secrétaire, le même qui publia quelques mois plus tard, à Londres, la fameuse histoire du *Vampire*. Arrivés à Montanvers, le prieur des bénédictins les pria de mettre leurs noms sur l'album du couvent. Shelley répondit à cette invitation en y inscrivant le mot Αθεος. Mais Byron, jetant à son tour un regard sur le livret, se hâta de passer un trait sur le mot que Shelley avait eu la ridicule hardiesse de tracer. Telle fut pourtant la seule preuve qu'osa plus tard donner le poète Southey de l'athéisme de Lord Byron. Les ouvrages de l'illustre poète se chargent à l'envi de démentir cette odieuse imputation : Byron fut, au contraire, et toute sa

vie, tourmenté de ces doutes métaphysiques, nobles et sûrs indices d'une ame profondément religieuse; et quant à Shelley lui-même, auteur d'un poème satirique, *la Reine mob*, dans lequel les opinions dogmatiques sont peu respectées, il est certain qu'il avait sur l'immortalité de l'ame, et sur l'indépendante dignité de son essence, les idées les plus respectables. Nous ajouterons toutefois qu'elles offraient quelques rapports visibles avec celles de Spinosa, si souvent accusées, si rarement approfondies.

La première résidence de Lord Byron, en Italie, fut Milan. Il y passa l'automne et une partie de l'hiver de 1816; il allait, presque tous les soirs, entendre, à l'opéra de la *Scala*, ces belles partitions dont la France commence à préférer la large mélodie aux ariettes de sa lourde, maigre et vieille musique. Des premiers jours de l'année 1817 aux derniers de 1819, il vécut à Venise: il y composa *Mazeppa*, les deux drames de *Marino Faliero* et des *Deux Foscari* et le quatrième chant de son cher *Childe Harold*. Dans les derniers vers de cet immortel poème on sent l'influence des impressions du ciel vénitien sur son cœur; les ruines de l'ancienne reine du monde glissent, moins désolantes, devant ses yeux: il sourit même à la vue des danses et de la guitare adriatique, et l'Italie, semblable aux jardins d'Armide, entremêle sans cesse, à

ses mélancoliques méditations, de suaves accens de mollesse et d'amour. Au coucher du soleil, qui n'est nulle part aussi magnifique qu'à Venise, il parcourait la ville dans une élégante gondole, tandis que, pour quelques pièces d'argent, deux bateliers reproduisaient, dans leurs chants alternatifs, les octaves d'Arioste et de Tasse. Le jour, il allait sur les sables du *Lido* exercer ses chevaux ou se baigner dans la mer. Il parcourait les campagnes, et, pénétrant dans les plus humbles cabanes, il prodiguait aux malheureux des secours et des consolations. Le feu prit un jour à la boutique d'un cordonnier : chargé d'une nombreuse famille, ce malheureux se voyait privé de toutes ressources. Byron l'apprend ; lui fait passer la valeur de tous les objets que les flammes avaient dévorés, et quelques jours après il l'invite à retourner chez lui. Sa maison était reconstruite, plus commode, plus élégante qu'auparavant. Le hasard fit découvrir aux Vénitiens étonnés plusieurs semblables traits de générosité.

Mais un penchant invincible l'entraînait en même tems au plaisir : gardons-nous de le lui reprocher : cette passion pour les femmes, dont on lui fit un si grand crime dans son immorale patrie, fut sans doute l'une des sources de son génie. A Venise, il fréquenta les brillantes réunions, les bals masqués, les concerts et les théâ-

tres : mais les faciles enchanteresses de Venise entourèrent vainement sa tête de fleurs ; les souvenirs de l'injustice de ses compatriotes, de son premier amour et de sa fille, ne cessèrent de l'y poursuivre. Il demandait et recevait fréquemment, par l'entremise de sa sœur, des nouvelles de sa chère *Ada ;* et quand ses lettres éprouvaient quelque retard, il tombait dans de profonds accès de mélancolie.

Tandis que son tems semblait ainsi consacré à de frivoles distractions, il faisait paraître une succession de nouveaux chefs-d'œuvre. Las de ne présenter que les inspirations d'un noble enthousiasme à un monde qu'il avait appris à mépriser en le connaissant mieux, il parut se repentir d'avoir pris au sérieux les malheurs et les turpitudes humaines, et il forma le plan d'un ouvrage dans lequel il reproduirait, sous un nouveau point de vue, la grande scène de la société. Dans ce poème extraordinaire de *Don Juan*, vers, octaves, chants, conception, tout d'abord paraît improvisé ; mais ce désordre apparent est un heureux effet de l'art. L'intention profondément calculée de Byron fut de peindre le monde tel qu'il était, avec ses courtes joies et ses souffrances inénarrables ; il voulut fatiguer les ames capables de réfléchir, en les obligeant à considérer à quel degré d'abaissement, de honte, leurs préjugés les faisaient

descendre. Jamais projet ne fut mieux exécuté. Vices de l'éducation, malheurs de l'humanité, innocens plaisirs, honteuse débauche, horreurs de la guerre, intrigues et vanités des cours, peinture d'une nation parvenue au dernier degré de corruption, tel est le vaste et instructif tableau que déroule à nos yeux le *Don Juan*. On pourrait lui appliquer ces vers charmans du second chant :

I can't describe it, though so much is strike;
Nor liken it, — I never saw the like.

« Je ne puis le décrire, quoiqu'il m'ait fait une » vive impression, ni le comparer à quelque » chose. — Je n'ai jamais rien vu de pareil. »

On a pourtant comparé *Don Juan* à *la Pucelle;* c'était juger d'un arbre d'après son écorce. Voltaire, dans son poème, s'empare de toutes les idées nobles que notre imagination aime à nourrir : il lutte contre elles, il ne les quitte qu'après les avoir imprégnées de ridicule. Du reste, il ne démêle rien avec les turpitudes de la vie : elles sont, au contraire, son point de départ et le niveau auquel il s'efforce de ramener toutes choses. Que s'il s'arrête avec complaisance sur des scènes d'amour, son pinceau ne produit encore qu'un tableau infernal dont, fort heureusement, on chercherait en vain, dans la nature, le modèle. Les deux poèmes ont pour-

tant cela de commun, qu'ils sont tous deux l'effet d'une débauche d'esprit. Mais *la Pucelle* fut premièrement destinée à égayer [1] les loisirs de Frédéric-le-Grand, tandis que le *Don Juan* fut composé pour une génération qui avait lu avec enthousiasme *Werther*, *Réné*, *Childe Harold* et *Manfred*. La verve de gaîté ne pouvait donc être de la même espèce dans les deux ouvrages. Dans *Juan* on aperçoit l'ironie, mais jamais cette ironie ne flétrit une ame, une action, une idée, nobles ou grandes. Byron y développe nos sociales misères avec un calme qui est loin de son cœur; à chaque instant il trahit son émotion, et quelquefois, en s'y abandonnant avec franchise, il nous fait fondre en larmes. Enfin, pour me servir des belles expressions de madame Belloc [2], son but bien évident est « d'o-
» bliger les hommes à se relever à force de mé-
» pris. Les saillies de *Don Juan* ressemblent à
» des fleurs dont on aurait entouré une cou-
» ronne d'épines; on devine que le front qui la
» porte en est ensanglanté. »

Lord Byron quitta Venise en 1819, et vint s'établir à Ravenne. De tous les séjours qu'il essaya, Ravenne fut celui qui lui plut davantage. Dante, son poète favori, y avait passé plusieurs

[1] Ou, comme disait Voltaire, pour le régaillardir.

[2] *Lord Byron*, par madame L. Sw. Belloc, 1824.

années d'exil : à quelques milles de la ville s'élevait la forêt de pins plusieurs fois mentionnée dans *le Décameron* de Boccace. C'est là qu'il composa la *Prophétie du Dante*, les troisième, quatrième et cinquième chants de *Don Juan*; *Sardanapale*, *Caïn* et *le Ciel et la Terre*. *Juan* et *Caïn* offrirent, en Angleterre, un nouvel aliment aux ennemis du noble poète. Lord Byron ne répondit aux injures qu'en citant, pour justifier Caïn, l'exemple péremptoire de Milton. Le parti des hypocrites, s'emparant alors de sa vie privée, lui reprocha une avarice sordide : à les entendre, il ne prodiguait le *scandale* que pour mieux trouver à vendre ses poèmes. Comme il gardait un dédaigneux silence, ses amis répondirent pour lui, que jusqu'alors le noble Lord n'avait rien touché pour ses ouvrages, et qu'il leur en avait constamment abandonné le profit. Cependant le directeur du théâtre de Drury-Lane faisait représenter sa tragédie de *Marino Faliero*, qui n'avait pas été destinée à être jamais jouée; elle n'eut pas, au théâtre, le même succès qu'à la lecture, et, après trois représentations, le libraire de Lord Byron réclama et obtint, de l'autorité, le droit de la retirer.

Lord Byron fut moins sensible à tous ces désagrémens qu'à la mort du commandant militaire de Ravenne. Cet homme, vétéran de Napoléon, avait fini par s'attacher à la maison d'Autriche;

mais, à cette époque où l'Espagne était en feu, où l'Italie préludait à sa passagère révolution, la haute police germanique vint à le soupçonner de *carbonarisme*. Il fut assassiné, en plein jour, dans la ville de Ravenne, à une portée de fusil de la demeure de Lord Byron. Celui-ci entendant une détonnation, accourt, met vainement ses gens à la recherche des meurtriers, et transporte la victime dans son palais; mais à peine déposé sur les escaliers intérieurs, le pauvre commandant n'existait plus. Cet événement fit sur lui une impression qu'il a fidèlement consignée dans le cinquième chant de *Don Juan*. Les coupables de ce meurtre ne furent nullement poursuivis.

Quelque tems après éclata l'insurrection du Piémont. Byron ne prit aucune part directe à tous ces mouvemens tumultueux qui s'étendaient jusqu'à Pise; seulement il ouvrit un asile à ceux qui, au moment de la réaction, cherchèrent à se dérober aux vengeances de la police. Il avait réuni dans son palais une centaine d'armures complètes, dont il avait l'intention arrêtée de faire usage si les révoltés voulaient sérieusement se défendre; mais il n'en fut rien. Étouffée aussi facilement qu'elle avait été exécutée, la conspiration carbonarienne échoua en Allemagne, en Italie, en Espagne, en France; en un mot, sur tous les points de l'Europe.

Dès ce moment il ne fut plus en sûreté à Ravenne : chaque jour il recevait des lettres menaçantes, mais rien ne pouvait le décider à interrompre le cours de ses promenades. Enfin, la voix de l'amour fut plus puissante que celle de la crainte sur cette ame passionnée. Depuis quelques années, il était l'amant heureux de la comtesse Guiccioli : Theresa Gamba, mariée à seize ans au vieux comte Guiccioli, douée d'une beauté merveilleuse et de tous les dons qui peuvent ajouter à celui de la beauté, devint facilement éprise du plus grand poète, et de l'un des plus beaux cavaliers de son tems. Le vieux mari se plaignit, non pas d'avoir un rival, mais d'avoir un rival hérétique et soupçonné de *libéralisme*. Bientôt, demande en séparation simultanément faite par les deux époux : le pape, juge de l'affaire, consent à rompre des nœuds mal assortis, mais à condition que la jeune comtesse sera reléguée dans un couvent. Byron ne trouva qu'un moyen de rendre vaine la décision du souverain pontife; du consentement du père et du frère de la comtesse, il disparut de Ravenne avec elle, en 1821, au commencement de l'automne, et alla poser sa tente dans la ville de Pise.

Il y loua, pour une année, le vieux et magnifique palais *Lanfranchi*, au nom duquel se rattachaient plusieurs grands souvenirs poéti-

ques et légendaires. Il semblait trouver des inspirations dans les murs d'un vieux et gothique édifice comme dans l'aspect des montagnes ou de la mer. Les petites ames de sa patrie prétendirent qu'il recherchait le voisinage de ces imposantes ruines pour exciter la curiosité; mais l'auteur de *Childe Harold* connaissait, par expérience, de plus sûrs moyens de faire naître l'admiration de ses contemporains; et, à vrai dire, ce n'est pas comprendre l'homme de génie que de le supposer, un instant, capable de calculs aussi misérables.

Tandis qu'il était à Pise, il reçut la nouvelle de la mort de lady Noël, mère de sa femme. Il écrivit aussitôt à cette dernière une lettre de condoléance dans laquelle, revenant sur les motifs de leur séparation, il lui témoignait l'ardent désir de la revoir et d'embrasser sa fille. La mort de sa plus ardente ennemie lui faisait espérer que lady Byron consentirait avec joie à ce rapprochement : il se trompa encore. Il ne reçut d'Angleterre aucune réponse.

Quelques jours après le départ de cette lettre, un anonyme lui fit parvenir un médaillon renfermant une boucle des cheveux de sa chère Ada. Rien ne peut donner une idée de la joie qu'il montra dans cette occasion : il baisait ces cheveux, les touchait, les contemplait avec des yeux passionnés. Il pendit le précieux médaillon

autour de son cou, et ne s'en sépara plus qu'à la mort.

Les journaux anglais lui apprirent alors que Leight Hunt était persécuté dans sa patrie; c'était l'éditeur de *l'Examiner*, le seul journal qui eût pris à cœur sa défense, à l'époque de ses démêlés matrimoniaux : Byron lui écrivit pour lui demander en grâce de venir habiter l'Italie, et lui offrit pour asile le palais *Lanfranchi*. Hunt accepta sans délai, et à peine arrivé à Pise il fit goûter à Lord Byron le plan d'un journal qui, assurait-il, ne pouvait manquer d'intéresser vivement l'Europe. Il parut trois numéros du *Libéral*: mais les rédacteurs, et Byron le premier, se lassèrent bientôt de coopérer à cette entreprise, pour laquelle ils n'avaient peut-être pas une vocation merveilleuse. Dans le *Libéral* fut publiée *la Vision du jugement*, excellente satire d'un poème louangeur du lauréat Southey.

Lord Byron, Shelley et les deux Gamba se promenaient un jour à cheval, à quelques pas de la ville, quand un sous-officier, passant au grand galop au milieu d'eux, renverse l'un des domestiques et continue sa route sans articuler la moindre excuse. Byron s'élance à sa poursuite, lui demande raison d'une pareille insolence et reçoit pour réponse de grossières injures : d'autres soldats viennent alors soutenir

leur camarade ; une rixe s'engage entre eux et les gens de la suite de Lord Byron, et au nombre des blessés se trouve le sous-officier provocateur. L'affaire s'instruisit devant les tribunaux. Lord Byron ne fut pas compromis dans les débats ; mais les juges condamnèrent le comte Gamba, son fils et plusieurs des gens de Byron à s'éloigner de Pise. Comme la belle comtesse suivait le sort de son père, Lord Byron se décida à les accompagner à Livourne. Mais de nouvelles persécutions y attendaient les Gamba : obligés de quitter la Toscane, ils choisirent Gênes pour leur nouvelle résidence, et cependant, la comtesse demandait à Byron un asile et revenait avec lui à Pise, au palais Lanfranchi.

A quelque tems de là mourut son meilleur ami, Bishe Shelley, âgé seulement de vingt-neuf ans. Ce fut un grand malheur pour la littérature ; car, après la mort de Byron il eût pu donner au public, sur lui, des détails qui ne se trouvèrent plus que dans les mains craintives de Thomas Moore. Les tristes impressions que cet événement laissa dans l'esprit de Byron le décidèrent à s'éloigner une seconde fois de Pise. Il se retira dans une maison charmante située à une demi-lieue de Gênes, sur une hauteur qui dominait le golfe et le vaste horizon qui s'étend autour de la ville. On remarqua, dès ce

moment, qu'il devenait plus sédentaire, qu'il négligeait ses courses à cheval et tous les divertissemens auxquels il se livrait précédemment. Il avait laissé à Pise la belle comtesse Guiccioli; il refusait de voir la société : enfin, il mettait dans ses dépenses une économie qui surprenait tous ceux qui avaient été témoins de ses prodigalités antérieures. On sut bientôt le secret de cette énigme : au mois de juillet 1823, un officier westphalien, nommé Det Striitz, aborda à Gênes à son retour de Grèce, où il avait combattu sous les drapeaux des insurgés, depuis 1821. A peine Lord Byron l'eut-il appris, qu'il descendit à Gênes, et n'ayant pu l'y rencontrer, il lui écrivit pour l'inviter à se rendre à sa maison de campagne. Ici nous laisserons raconter madame Belloc qui entendit tous les détails de l'entrevue, de la bouche même de M. Det Striitz.

« M. Det Striitz y alla le lendemain, et trouva Lord Byron devant une table, examinant une carte de la Grèce. Il se leva et lui fit l'accueil le plus favorable..... Il adressa à cet officier plusieurs questions sur la situation des Grecs. « Il » parlait avec tant de feu, me dit le colonel, » que j'avais quelquefois de la peine à suivre le » cours de ses idées; je m'efforçai cependant de » le mettre au fait de tout ce qu'il désirait savoir.» Après être entré dans une foule de particu-

larités, il retint à dîner le colonel, et en sortant de table il prit son bras et le conduisit dans le parc qui entourait la maison. « Tout d'un coup, » au détour d'une allée, il s'arrête brusquement » et me dit : *Pensez-vous que ma présence pût » être utile aux Grecs? me verraient-ils avec plai- » sir?* Je ne pouvais croire qu'il voulût échanger » l'existence agréable qu'il menait pour une vie » de privations, d'inquiétudes et de dangers. Je » n'hésitai pourtant pas à répondre que sa pré- » sence serait pour les Grecs un bienfait, et qu'il » était digne de travailler à une régénération » que ses écrits avaient en partie commencée. » *Je le voudrais de grand cœur*, répondit-il; *mais » je crains que mes moyens ne soient en dispro- » portion avec ma tâche. Enfin, je ferai ce que » je pourrai. Mon projet d'aller en Grèce ne date » pas d'aujourd'hui; je le nourris depuis long- » tems. Je ne suis plus indécis sur mon voyage; » mais ce qui m'importe, c'est de le rendre utile.* » Et le lendemain matin, en me revoyant, il me » dit encore : « *Je n'ai pu dormir cette nuit que » d'un sommeil agité. Je me voyais toujours à la » tête des braves Souliotes, ou à côté d'un de leurs » intrépides chefs, combattant les Turcs sans » vouloir leur faire grâce, et il se pourrait que » mon rêve se réalisât un jour; car je n'irai pas » en Grèce pour y être oisif. Je veux me faire faire » des armes avant de partir.* »

Deux mois s'étaient à peine écoulés depuis cette entrevue, quand il s'embarqua à Livourne accompagné du comte de Gamba et de ses compatriotes sir Edouard Trelawney, Hamilton Browne, etc. Dans les derniers jours d'août le vaisseau jeta l'ancre dans un des ports de Céphalonie.

Céphalonie est l'une des îles ioniennes laissées sous la protection du gouvernement anglais, depuis le traité de paix de 1814. Lord Byron qui n'ignorait pas, en se dévouant désormais à la cause des Grecs, les dissentions déplorables qui régnaient parmi eux, craignit, s'il descendait de prime abord sur le théâtre de l'insurrection, de ne servir qu'un parti en voulant soutenir la cause commune. Il connaissait les Grecs, leur turbulence, leur jalouse indépendance, leur misère et leur avidité; il n'ignorait pas que déjà ces défauts, suite naturelle du genre de vie des Arnautes, avaient fait retourner sur leurs pas un grand nombre d'Européens accourus en Grèce dans l'espoir chimérique d'avoir pour compagnons des milliers d'Aristides ou de Périclès. Ces dissentions, ces motifs de découragemens, voilà ce que Byron voulait essayer de détruire en se rendant en Grèce; mais il fallait avant tout qu'il connût l'exacte situation des choses.

Les Grecs venaient de commencer la troi-

sième campagne sous d'heureux auspices. Tandis que l'armée des deux pachas Yussuf et Mustapha était taillée en pièces dans les défilés des Thermopyles par le brave Odysseus, l'ancien Péloponèse était presque entièrement affranchi du joug des Turcs; mais, du côté de l'Étolie, une nouvelle armée, commandée par le pacha de Scutari, s'avançait jusqu'aux murs de Missolonghi, et cette ville importante et tous les ports de la Grèce occidentale étaient déjà bloqués par les armées de terre et de mer des Turcs.

Byron commença par envoyer sur le continent MM. Trelawney et Browne, avec la mission d'explorer l'état de tous les partis. En attendant leur retour, il fixa son séjour dans la petite ville de Metaxata, qui devint aussitôt, pour ainsi dire, le point central du gouvernement grec, tant était grande la réputation qui le précédait.

Elle grandissait encore tous les jours; ceux qui l'approchaient, Anglais, Français, Allemands et Grecs, ne se lassaient pas d'admirer la profondeur de ses plans et la magnanimité de ses intentions. Sans cesse appliqué à rechercher des instructions positives, il écoutait avec attention les rapports les plus contradictoires : il répandait l'or à pleines mains, mais avec discernement.

Voici la source de tout l'argent qu'il prodiguait : « J'ai écrit, dit-il dans une lettre du » 13 octobre 1823, à notre ami D. Kinnaird, le » priant de m'envoyer *tous les crédits* qu'il pourra » réunir. De plus, j'ai en avance une année de » revenu et la vente d'une terre par-devers moi. » — Jusqu'à ce que les Grecs trouvent un em- » prunt, il est probable que je serai leur meil- » leur banquier, c'est-à-dire tant que ma signa- » ture aura cours. Répétez-lui *cela*, et dites-lui » que je vais tirer d'une manière effrayante sur » M. R***. Je ne lésine pas quand nos braves se » décident à reprendre les armes; et s'ils persé- » vèrent ils seront encore mieux venus. Ils ont » eu hors de ma poche, et d'un seul coup, quatre » mille livres sterlings (outre quelques distri- » butions partielles), et le prochain déboursé » sera au moins aussi considérable. Et comment » pourrais-je, dites-moi, leur refuser s'ils se » battent? et si je suis avec eux? etc. »

Cependant il reçut des nouvelles de M. Trelawney. Ce loyal ambassadeur avait assisté au congrès de Salamis, et l'on y avait décidé qu'Odysseus marcherait sur Négrepont, Colocotroni sur Patras, et que Mavrocordato serait chargé de défendre Missolonghi. « Si cette ville tombe, » écrivait Trelawney, Athènes et des milliers de » têtes sont en péril. Il faut que la flotte secoure » cette ville. Je donnerais ma tête à *monnayer*

» pour *sauver cette clef de la Grèce.* » Byron comprit ce langage; il fit équiper deux navires ioniens et quitta Céphalonie le 29 décembre, faisant voile pour Missolonghi. Le 31, à la hauteur de Zante, ils furent rencontrés par un corsaire turc. Le premier navire, sur lequel il était, parvint à l'éviter; le second, qui transportait le comte Gamba et plusieurs domestiques de Lord Byron, fut moins heureux : les captifs furent conduits à Patras, devant Yussouf-Pacha. Grâces au sang-froid de Gamba qui, en réclamant hautement le privilége des pavillons anglais, parvint à intimider le chef musulman, il leur fut permis de se rendre à Missolonghi; mais, à leur grand étonnement, ils n'y trouvèrent pas Lord Byron. Les vents contraires l'avaient forcé de s'arrêter sur des rochers situés à quelques milles de Missolonghi; et en se remettant en mer, son navire avait touché un bas-fond. Heureusement, Mavrocordato envoya bientôt à sa rencontre plusieurs bateaux qui le prirent à bord, avec sa suite, et le conduisirent à Missolonghi.

Lord Byron fut reçu, par les Grecs, au milieu des transports de joie et de reconnaissance. Il profita de ces premiers instans d'enivrement pour servir la cause de l'humanité. Le jour de son arrivée, un Turc, tombé entre les mains de quelques bateliers, allait expirer dans les

tourmens : Byron le fait venir et s'empresse de réclamer sa grâce; mais il avait affaire à des hommes peu accoutumés à de semblables rémissions, et sa demande ne fut pas accueillie. Alors il soustrait à toutes les recherches le prisonnier, et quand les Grecs furieux viennent le réclamer à grands cris : « Vous me tuerez, leur dit-il, avant de me forcer à vous livrer cet homme. Barbares que vous êtes, comment osez-vous agir ainsi, et vous dire chrétiens ? » Il garda chez lui, pendant quelque tems, le Turc que la frayeur avait rendu malade, puis il profita de la première occasion pour le renvoyer, guéri, à Patras où demeurait sa famille.

Ce n'est pas tout. A quelques jours de là il obtint encore du prince Mavrocordato la délivrance de plusieurs autres prisonniers, qu'il fit habiller à ses frais et reconduire au pacha de Scutari. Ces Turcs remirent, de sa part, à leur maître une lettre dont nous citerons les dernières phrases : « Si cette circonstance trouve » place dans votre souvenir, j'ose prier Votre » Hautesse de traiter les Grecs qui pourraient, » par la suite, tomber en votre pouvoir, avec » humanité : j'insiste d'autant plus sur ce point, » que les horreurs de la guerre sont déjà assez » grandes sans les aggraver, des deux côtés, » par des cruautés inutiles. — Missolonghi, 23 » janvier 1824. » C'est, je crois, la première et

la seule fois que la plume de Lord Byron ait tracé l'expression de formes obséquieuses et suppliantes.

Je passe sous silence d'autres traits nombreux du même genre. Il eut, d'ailleurs, moins de peine à ramener à des sentimens généreux les Grecs altérés de vengeance, que les officiers européens, à des plans sages et raisonnables. Certes, il ne fallait pas une grande profondeur de jugement pour sentir que, dans les circonstances présentes, les premiers besoins des Grecs étaient des canons, des vaisseaux, des munitions de guerre de toute espèce, et peut-être encore avant tout cela, de l'argent monnayé. « Nous avons assez d'hommes, criaient les Grecs aux Européens; envoyez-nous des armes, du fer et de l'or; nous sommes sauvés. » Cependant, les comités, organisés dans toute l'Europe, cédaient à d'autres influences. Le brave Stanhope et quelques autres aveugles Phillellènes les pressaient, quand l'insurrection était déclarée, de s'occuper, avant tout, de rendre les Grecs dignes de la liberté, de la liberté constitutionnelle, et, je crois même, représentative! A les entendre, il fallait transformer les aumônes de toutes les ames généreuses en imprimeries, en livres, en cartes géographiques, en mappes, etc. On sent que ces recommandations étaient accueillies avec ardeur; le com-

merce européen saluait l'aurore d'une liberté qui s'alliait si bien avec l'intérêt industriel, et les pauvres Grecs, sans artillerie, sans solde, perdaient chaque jour quelque chose de leur enthousiasme.

« J'avoue, disait Lord Byron, que je ne » puis comprendre l'usage des presses d'impri- » merie pour un peuple qui ne sait pas lire. Le » comité nous envoie des mappemondes; mais » il suppose donc qu'en venant en Grèce j'ai » l'intention d'ouvrir un cours de géographie? » On donne des livres à des gens qui manquent » de fusils; ils implorent des sabres, et le co- » mité leur adresse des caractères typographi- » ques! Son secrétaire, M. Bowring, m'écrit » une longue lettre sur la *terre classique de la* » *liberté*, *le berceau des arts*, *la source du génie*, » *le séjour des dieux*, *le ciel de la poésie*, et je » ne sais quelle centaine d'autres belles choses. » Je lui ai répondu de manière à le dissuader » de m'écrire une seconde fois sur le même ton. » *Assez de bavardage*, lui dis-je, *mais au fait*, » *au fait*. Depuis ce tems, je n'entends plus par- » ler de lui [1]. »

[1] Consultez les lettres de Stanhope à Bowring. Dans une d'elles, rapportée par madame Belloc, il dit : « Odysseus, *à ma prière*, a » changé en musée un ancien temple de Minerve : le docteur Psyas » est nommé directeur. On assemblera le peuple, et on lui adres- » sera un discours à ce sujet. La société des *Philomuses* surveillera

Rien ne donnait plus d'humeur à Byron que ce déplorable aveuglement; mais il ne faut pas croire que tous ces démêlés fissent naître aucun refroidissement entre lui et les autres défenseurs de la Grèce. La liberté de la presse ayant été votée par le gouvernement, Lord Byron contribua à la formation des imprimeries pour plus de cinq cents louis; mais il profita de l'occasion pour se plaindre avec force de l'inaction dans laquelle on laissait languir les guerriers. Il avait, en arrivant à Missolonghi, après avoir payé les arrérages de la flotte, pris à sa solde cinq cents Souliotes d'élite, dans l'espoir de bientôt employer ces braves gens à quelque entreprise périlleuse; mais le gouvernement, qui lui supposait des trésors inépuisables comme sa générosité, tremblait de lui voir exposer sa vie et faisait, avec une lenteur condamnable, les préparatifs de la campagne. Mavrocordato ne put toujours résister, et il fut décidé qu'aussitôt l'arrivée de l'artillerie sous les ordres du capitaine Parry, Lord Byron s'avancerait contre le château de Lépante, à la tête de trois mille Souliotes.

Malheureusement, le capitaine Parry et son artillerie se firent long-tems attendre : tandis

» cet établissement. Cette société n'a *aucun caractère politique;* son » seul but est de conserver les antiquités, etc. »

qu'on laissait ainsi perdre un tems précieux, les Souliotes, guerriers sauvages et indomptables, se livraient, dans les rues de Missolonghi, à toutes sortes d'excès. Habitués à une guerre d'escarmouches, ils accusaient Lord Byron de vouloir les *mener au combat contre des pierres ;* et quand le capitaine Parry arriva, leur mécontentement était à son comble. Byron menaça de les licencier ; mais, de leur côté, les soldats de l'artillerie, nouvellement arrivés, refusaient de marcher avant de recevoir une partie de leur solde. Il fallut remettre le siége de Lépante à un tems plus favorable.

L'irritation continuelle que lui causaient tant de contre-tems, fut la première cause du dérangement de sa santé, naturellement assez délicate. Le 15 février, il se trouvait chez le colonel Stanhope, quand tout à coup on remarqua une violente altération dans ses traits. Il voulut faire quelques pas, ses jambes refusèrent de se mouvoir ; on le transporta sur un lit : il y resta, pendant quelques minutes, en proie à une effrayante attaque de nerfs, qu'il faisait des efforts inouis pour surmonter. Enfin, il revint à lui ; mais le même accident se renouvela quatre fois dans l'espace d'un mois. Il ne put remonter à cheval, et reprendre ses travaux habituels, que dans les derniers jours de mars. Comme le climat de Missolonghi était trop humide pour lui,

un habitant de Zante le conjura de venir habiter durant quelque tems sa maison de campagne. Byron lui répondit : « Je ne puis quitter » la Grèce tant qu'il y aura une chance, même » douteuse, de mon utilité. Il y va d'un enjeu » qui vaut des millions d'hommes tels que moi, » — et tant que je pourrai me soutenir le moins » du monde, je soutiendrai la cause. Tout en » parlant ainsi, je suis parfaitement averti des » dissensions et des défauts des Grecs, mais tous » les gens raisonnables doivent les comprendre » et les excuser. »

Le siége de Lépante avait été remis après la tenue d'un nouveau congrès à Salone, auquel devaient assister Mavrocordato, Byron, Stanhope et Odysseus. Malgré tant de chagrins et de désappointemens, le cœur de Byron était toujours le même. On lit dans une de ses dernières lettres adressées à M. Bowring, secrétaire du comité grec de Londres : « Moi (Lord » Byron), prie M. B. de presser l'honorable D. » Kinnaird d'envoyer des crédits pour le mon» tant de *toutes les ressources* de Lord Byron. Il » y a ici, pour le moment, les plus grands em» barras de toute espèce, mais nous conservons » l'espérance, et nous en viendrons à bout. » Hélas, cette espérance ne devait pas se réaliser. Le 9 avril, à la suite d'une longue course à cheval, il rentra chez lui avec une fièvre qui ne

l'empêcha pas de donner son attention et de répondre à plusieurs lettres. Le lendemain, l'indisposition offrit des symptômes plus graves; il toussait beaucoup, il dormait péniblement, il éprouvait de vives douleurs dans tous les membres. Mais les deux médecins, Bruno et Millingen, ayant déclaré avec assurance que la maladie n'avait rien d'alarmant, on retarda pendant plusieurs jours la saignée : leur sécurité ne se démentit qu'à la dernière extrémité. « Ce n'est » rien, disaient-ils; il serait ridicule de con» sulter d'autres médecins pour une si légère » indisposition. » Lord Byron, de son côté, s'obstinait à dire que son mal était d'une espèce sérieuse. Enfin, on le saigna le 16, et on recommença le 17 avril; son sang était enflammé, et chaque fois le malade éprouva un évanouissement. La crainte de devenir fou s'empara de sa grande ame : « Je ne peux pas dormir, disait-il au fidèle Fletcher; je sais qu'un homme ne peut être sans dormir qu'un certain tems, après quoi il devient nécessairement fou, sans qu'on puisse y trouver le moindre remède; or, j'aimerais mieux dix fois me brûler la cervelle que d'être fou. »

Cependant, il s'affaiblissait d'heure en heure, et le désordre de ses expressions annonçait même des accès de délire. A la fin d'un de ces accès : « Écoutez, Fletcher, dit-il; je com-

mence à croire que je suis sérieusement malade, et si je mourais subitement, je veux que vous ayez quelques instructions que vous aurez, j'espère, soin de faire exécuter. » Ses paroles étaient rapides. Le valet ayant dit qu'il espérait le voir assez vivre pour exécuter lui-même ses volontés : « Non, répondit-il avec la même volubilité ; c'en est fait, il faut tout vous dire sans perdre un moment. — Irai-je, milord, chercher une plume, de l'encre et du papier[1] ? — Oh ! mon Dieu, non ; vous perdriez trop de tems, et je n'en ai pas à perdre. — Faites attention. — O mon enfant ! ma chère fille, ma chère Ada ; mon Dieu ! si j'avais pu la voir ! donnez-lui ma bénédiction, donnez-la à ma sœur Augusta[2]. Vous irez chez lady Byron ; — dites-lui tout. — Vous êtes bien dans son esprit..... »

Ici sa voix s'affaiblit ; il parlait entre ses dents, il agitait ses lèvres sans rien exprimer ; son visage avait quelque chose de solennel, et parfois il élevait la voix pour s'écrier : « Fletcher, si vous n'exécutez pas les ordres que je vous donne, je vous tourmenterai plus tard, si je puis. — Milord, dit Fletcher, je n'ai pas entendu un mot de ce que vous m'avez dit. — Oh ! Dieu ! reprit Byron, tout est fini. Se peut-il que vous

[1] Cette question de Fletcher était bien intempestive : c'est peut-être ce qui dérangea le plus la suite d'idées de son bon maître.

[2] Augusta miss Leight.

ne m'ayez pas entendu! » Il essaya encore de parler, mais il ne prononçait distinctement que les noms de *Grèce* et de *ma fille*; le reste était inintelligible. Sur ces entrefaites arriva le capitaine Parry qui l'engagea à se tranquilliser. Byron fit de nouveaux efforts pour exprimer ses pensées, mais vainement, et il répandit un torrent de larmes. A peine M. Parry était-il sorti, qu'il parut vouloir sommeiller. « Il faut que je dorme maintenant, » dit-il. Il laissa tomber sa tête, et ce fut le commencement de l'agonie; elle se prolongea pendant vingt-quatre heures: le 19, à six heures du soir, Byron ouvrit les yeux et les referma aussitôt : ce fut l'instant de son dernier soupir.

La terrible nouvelle parcourut aussitôt toutes les rues de Missolonghi. C'était le jour de Pâques : les exercices religieux sont interrompus; les hymnes d'allégresse se changent en cris, en sanglots, en hurlemens de désespoir. Tous les citoyens, se pressant à l'envi autour de ce qui restait de Lord Byron, accusent le ciel, et maudissent le coup qui, au lieu de frapper chacun d'eux, vient d'atteindre leur ami, leur protecteur, leur père. Ils veulent tous, pour la dernière fois, le contempler. Ses traits conservaient le sceau d'une beauté sublime et solennelle : car la mort n'est pas toujours hideuse, et souvent l'ame, après avoir violemment brisé ses liens,

dépose sur le corps qu'elle abandonne une trace presque sensible d'immortalité.

Mais les compatriotes de Byron réclament son corps au nom d'une ingrate patrie : heureusement, on se rappelle que le poète avait souvent exprimé le désir de laisser son cœur au milieu de ses chers Hellènes, et ce souvenir semble adoucir la douleur générale. Le gouvernement, organe de tout un peuple, prescrit aussitôt la forme des funérailles. Trente-sept coups de canon seront tirés en mémoire des années de Byron; toutes les occupations, toutes les séances judiciaires ou administratives seront interrompues; la célébration des solennités pascales est ajournée; un deuil universel sera porté pendant vingt et un jours; enfin, dans toutes les paroisses, un service et une oraison funèbre seront faits sur la tombe de Byron.

Ce fut le 22 avril que le plus précieux reste de sa dépouille mortelle fut transporté, sur les épaules des officiers du régiment soldé par lui, dans l'église où déjà reposaient les corps de Botzaris et de Normann. De distance en distance, le fardeau était repris par des jeunes citoyens grecs : le cercueil, formé de quatre planches assez mal jointes, était recouvert d'un drap noir; au-dessus étaient déposés un sabre, un casque et une couronne de lauriers. Un orateur, Spiridion Tricoupi, fut alors l'organe de ses conci-

toyens; ses paroles redoublèrent les sanglots et ranimèrent l'espoir de liberté que pouvait éteindre une si grande catastrophe. Nous citerons la fin de son discours :

« Je m'étais peint à moi-même tout ce que » mon cœur désire. J'avais imaginé les béné- » dictions de nos évêques, les hymnes, les cou- » ronnes de lauriers et les danses des vierges de » la Grèce, autour de la tombe du bienfaiteur » de la Grèce; mais cette tombe ne contiendra » pas ses précieux restes : le tombeau restera » vide; encore quelques jours, et son corps dis- » paraîtra de la surface de notre terre, — de la » nouvelle patrie qu'il s'était choisie. Il faut qu'il » soit porté dans la contrée qui fut honorée de » sa naissance.

» O toi! sa fille, tendrement chérie de lui, » tes bras le recevront; tes larmes baigneront » la tombe qui recouvrait son corps, et les pleurs » des orphelines de la Grèce tomberont sur » l'urne qui renferme son cœur précieux. Comme » dans le dernier moment de sa vie, toi et la » Grèce fûtes seules dans son cœur et sur ses » lèvres, il est juste qu'elle garde aussi une por- » tion de ses précieux restes. Apprends, noble » dame, que des chefs le portèrent, sur leurs » épaules, jusqu'à l'église. Des milliers de sol- » dats grecs bordaient le chemin à travers le- » quel il passait; leurs fusils, qui avaient détruit

» tant de tyrans, s'abaissaient devant lui : une » foule de soldats entourèrent la couche funèbre ; ils jurèrent de ne jamais oublier les » sacrifices faits par ton père pour nous, et de » ne jamais souffrir que le lieu où son cœur restera fût profané par les pieds des barbares ou » des tyrans. »

Le 2 mai, le corps de Lord Byron, confié aux soins du colonel Stanhope, s'éloigna de la Grèce. Il prit la route de la Grande-Bretagne, et aborda à *Stangate-Crew,* le 1er. juillet, pour y subir la quarantaine d'usage. Cam Hobhouse et John Hanson, exécuteurs testamentaires de Lord Byron, s'empressèrent de réclamer le corps, et s'occupèrent du soin d'entourer les funérailles de l'illustre poète de toute la pompe demandée par son titre de pair d'Angleterre. Tout ce que la nation renfermait d'opulent et d'élevé alla jeter un coup-d'œil sur les pièces destinées à briller dans cette occasion; mais quand le convoi sortit de Londres pour se rendre à Newstead, on ne vit qu'un petit groupe d'amis intimes accompagner le convoi. Une multitude de voitures, traînées par des chevaux noirs, et conduites par des laquais en deuil, suivait lentement le char funéraire; mais ces équipages étaient vides, au nombre des premiers étaient les carrosses de lady Byron et du comte de Carlisle, et dans ceux-là on ne vit ni Carlisle ni lady

Byron, et, faut-il le dire? ni la pauvre petite *Ada!* Un seul homme suivit à pied le catafalque, depuis Londres jusqu'à Newstead; c'était un marin qui avait servi sur la frégate *la Salsette*, lors du premier voyage de Byron en Grèce. Enfin, le 16 juillet 1824, le corps de ce dernier fut déposé, suivant ses intentions, auprès de la tombe de sa mère, dans le village de Hucknall, à deux milles de Newstead. Une inscription fut placée dans le chœur de l'église, par les soins de miss Leight; nous la rapporterons telle qu'elle est :

SOUS CETTE VOUTE
OU BEAUCOUP DE SES ANCÊTRES ET SA MÈRE SONT
ENSEVELIS,
REPOSENT LES RESTES DE
GEORGES GORDON NOEL BYRON,
LORD BYRON DE ROCHDALE,
DANS LE COMTÉ DE LANCASTRE,
AUTEUR DU *PÈLERINAGE DE CHILDE HAROLD*.
IL NAQUIT A LONDRES LE
22 JANVIER 1788,
IL MOURUT A MISSOLONGHI, DANS LA GRÈCE
OCCIDENTALE,
LE 19 AVRIL 1824,
ENGAGÉ DANS LE GLORIEUX PROJET DE RENDRE A
CETTE CONTRÉE SES ANCIENNES LIBERTÉ
ET GLOIRE.

Telle fut donc la mort de Lord Byron, tels les honneurs rendus à sa mémoire. En lisant

ses œuvres poétiques on sentira que le récit de sa vie en était l'introduction indispensable. Simple narrateur, je n'essaierai pas maintenant de diriger le jugement que les lecteurs porteront de son caractère. Ils reconnaîtront, sans doute, que Byron eut des égaremens et quelques torts à se reprocher; mais peut-être conviendront-ils que ces contrastes d'une si belle vie étaient la condition nécessaire de tant de nobles facultés, et regarderont-ils ce puissant génie comme l'un des hommes destinés à montrer tout ce que le Créateur peut faire de sa créature. Ils apprécieront aussi, sans doute, la conduite de Walter Scott qui, sous prétexte d'honorer la mémoire de son illustre ami, n'a pas craint, lorsque son corps était à peine refroidi, de s'appesantir sur quelques prétendus torts de sa vie privée[1]. Enfin, ils déverseront le

[1] Voyez la singulière oraison funèbre insérée dans un journal anglais, et signée *W. Scott,* dans laquelle le romancier écossais s'arrête, avec une visible complaisance, sur les blâmables opinions politiques de Lord Byron, etc., etc. M. A. Pichot, en traduisant cette *apologie,* a cru devoir admirer la magnanimité de sir W. Scott. Nous ne partageons nullement son avis. Scott était l'homme que Lord Byron aimait, vantait et admirait le plus; lui appartenait-il d'être, dans un pareil moment, plus sévère que le reste du monde?

Le même M. A. Pichot, dans un *Essai sur le génie de Lord Byron,* n'a pas craint de comparer, et même de préférer, les poèmes de sir Walter à ceux de l'auteur de *Don Juan* et de *Childe Harold*: c'était trop compter sur l'ineptie du lecteur. Scott est un admirable ro-

blâme le plus juste sur Thomas Moore, dont le premier soin, en apprenant la mort de Byron, fut de livrer aux flammes des *Mémoires* destinés à justifier l'illustre défunt contre les calomnies de sa femme et de la plupart de ses compatriotes; des *Mémoires* qu'il avait reçus de Byron lui-même, comme un religieux dépôt [1]. Honte éternelle à ceux qui trahirent l'amitié dont un aussi grand homme les avait honorés: et puisse la postérité, qui peut-être admirera les ouvrages de Scott et de Moore, ne jamais oublier la déloyauté de leur conduite dans une circonstance aussi solennelle!

Au reste, les calomnies et les injustices dont Lord Byron eut trop souvent à se plaindre dans sa patrie, n'ont pas trouvé d'écho en Europe. Les membres de la *Sainte-Alliance* n'ont pas même essayé d'interdire, dans leurs états, la

mancier, mais c'est un poète singulièrement médiocre. En Angleterre il plaît assez, parce que ses vers sont hérissés d'expressions et de traditions locales; mais en France, je défie un seul homme de lire, sans un mortel ennui, la *Dame du Lac, Marmion, le Roi des Iles, la Bataille de Waterloo*, etc. Figurez-vous le docte Scaliger essayant de mettre en vers la prose grecque de Pausanias ou de Strabon, et vous aurez une idée exacte de la manière de Walter Scott. C'est plutôt mille fois un émule de Ducange qu'un rival de Lord Byron.

[1] On voit que ce morceau fut composé avant que Moore essayât de justifier sa conduite. Les *Mémoires* qu'il vient de publier semblent devoir aujourd'hui lever tous les soupçons qu'on fut, trop long-tems peut-être, en droit de former contre lui.

publication de ses audacieuses poésies ; et, si quelques Anglais, organes d'une envieuse hypocrisie, ont désigné fréquemment le défenseur des chrétiens de l'Orient comme le chef d'une *école satanique*, le reste de l'Europe proteste aujourd'hui en masse contre ce titre odieux, tous ceux chez qui n'est pas entièrement étouffé l'amour des arts, du génie et de la liberté, tressaillent et s'attendrissent encore au seul nom de Byron.

A.-P. Paris.

Janvier 1827.

DON JUAN.

Difficile est propriè communia dicere.
(HORACE, *Epist. ad Pison.*)

Crois-tu, parce que tu es vertueux, qu'il n'y aura plus n'y ale ni galettes? — Oui, par sainte Anne! et que le gingembre nous brûlera la bouche.
(SHAKSPEARE, *la Douzième Nuit*, ou *Ce que vous voudrez.*)

Chant Premier.

1. J'ai besoin d'un héros. — Besoin singulier quand chaque année, chaque mois nous en apporte un nouveau, qui, après avoir fatigué le bavardage des gazettes, cesse bientôt d'être l'objet de l'admiration du siècle désabusé. De cette espèce-là, je ne me soucie guère d'en parler; j'aime mieux choisir notre ancien ami Don Juan, que nous avons tous vu un peu trop tôt envoyé au diable sur le théâtre.

2. Vernon, Cumberland-le-Boucher [1], Wolfe, Hawke, le prince Ferdinand, Gramby, Burgoyne, Keppel, Howe ont, bons ou mauvais, obtenu la dîme des conversations; ils ont rempli les dépêches de la poste, comme aujourd'hui Wellesley. Mais courant tous après la gloire (neuf marcassins d'une seule laie [2]), ils ont défilé à leur tour, comme les rois du sang de Banquo. La France eut aussi Dumourier et Bonaparte que vantaient le *Moniteur* et le *Courrier*.

[1] Le duc de Cumberland a mérité cet exécrable surnom par les froides cruautés qu'il exerça sur les Jacobites désarmés, après la bataille de Culloden.

[2] Allusion à ce que dit la sorcière, dans *Macbeth*, acte IV, scène 1re : « Versons le sang d'une laie qui ait dévoré ses neuf marcassins. »

3. Barnave, Brissot, Condorcet, Mirabeau, Péthion, Clootz, Danton, Marat, Lafayette, ont encore été fameux chéz les Français. Ils ont Joubert, Hoche, Marceau, Lannes, Dessaix, Moreau et bien d'autres guerriers dont l'ancienne et prodigieuse renommée n'est pas même entièrement oubliée; mais mes rimes ne s'arrangent pas de leurs noms.

4. Il y eut un tems où Nelson était le dieu de la guerre des Anglais, il devrait l'être encore; mais le vent a changé. On ne dit plus un mot de Trafalgar, son souvenir repose dans l'urne de notre héros. L'armée de terre est devenue l'objet de la faveur publique; ce qui donne de l'humeur à nos gens de mer. D'ailleurs le prince est tout pour le service de terre, il ne se rappelle plus Duncan, Nelson, Howe et Jervis.

5, Il y eut des braves avant Agamemnon [1]; et depuis, il s'est rencontré une foule de gens sages et hardis comme lui, bien qu'ils ne lui ressemblassent pas en tout. Mais comme ils n'ont pas brillé sous la plume du poète, ils ont été oubliés. Moi, je ne condamne personne : mais pour mon nouveau poème, je ne vois personne aujourd'hui qui me convienne. Je prends donc, comme je l'ai dit, mon ami Don Juan.

6. Bien des poètes héroïques se lancent *in medias res* (Horace prescrit même cette route à l'Épopée) : alors, quand vous le jugez à propos, votre héros ra-

[1] *Vixere fortes ante Agamemnona*, etc.
(HORACE.)

conte par forme d'épisode ce qui lui est advenu précédemment, tandis qu'il est assis à son aise, après dîner, aux côtés de sa maîtresse, dans quelque agréable asile, palais, jardin, grotte ou paradis, dont l'heureux couple fait bientôt une taverne.

7. C'est la méthode ordinaire, mais non la mienne. Je veux commencer par le commencement, et la régularité de mon plan m'interdit comme une énorme faute, toute espèce d'écarts. Je débuterai donc par un fil (dussé-je mettre une demi-heure à l'étendre) qui vous apprendra quelque chose du père de Don Juan, et de sa mère, si vous l'aimez mieux.

8. Il naquit à Séville, agréable cité, fameuse par ses oranges et ses femmes. — Qui ne l'a pas vue est bien à plaindre; le proverbe le dit, et je suis de son avis. De toutes les villes d'Espagne, c'est la plus jolie, si ce n'est Cadix; — mais vous verrez bientôt. Les parens de Don Juan vivaient près de la rivière dont le noble cours s'appelle Guadalquivir.

9. Son père avait nom José, — Don de race, véritable hidalgo, franc de toute souillure de sang mauré ou hébreu, et traçant sa généalogie à travers les gentilshommes les plus Visigoths de l'Espagne. Jamais cavalier ne monta à cheval, ou une fois monté ne redescendit à terre comme José, qui engendra notre héros, qui engendra — mais c'est encore dans l'avenir. — Bon, pour *mémoire* [1].

[1] Ici, comme dans la plupart de ses ouvrages, Lord Byron, sous des noms supposés, rappelle l'histoire de sa vie. Nous renvoyons les lecteurs

10. Sa mère était une dame savante, fameuse par ses connaissances dans toutes les branches de sciences qui ont un nom dans les idiomes chrétiens. Ses vertus seules pouvaient égaler son esprit ; elle surprenait les plus habiles, et les gens de bien eux-mêmes ressentaient une secrète envie en voyant ses bonnes œuvres surpasser en tout genre les leurs.

11. Sa mémoire était une mine ; elle savait par cœur tout Caldéron, et la plus grande partie de Lopez : si quelque acteur eût oublié son rôle, elle aurait pu lui tenir lieu du livre du souffleur. Pour elle l'art de Feinaigle[1] aurait été inutile, et elle l'eût obligé de fermer sa classe. — Il n'eût jamais formé une mémoire aussi belle que celle qui ornait le cerveau de Donna Inès.

12. Sa science favorite était celle des mathématiques ; sa plus belle vertu était la magnanimité : son esprit (elle visait quelquefois à l'esprit) était tout attique, ses paroles graves se perdaient dans le sublime ; enfin, sur tous les points, c'était bien ce que j'appelle un prodige. — Sa robe du matin était de basin, celle du soir était de soie, ou en été de mousseline, et autres tissus desquels je ne veux pas m'embarrasser davantage.

aux passages des Mémoires du capitaine Medwine, dans lesquels Lord Byron parle de sa femme et de leur séparation. On trouve ici, dans Inès, le portrait de Lady Byron, et dans les chagrins de José tous ceux que le mariage fit éprouver à Byron lui-même.

[1] Inventeur de la mnémotechnique.

13. Elle savait le latin, c'est-à-dire l'oraison dominicale; et de la langue grecque — l'alphabet, j'en suis presque sûr : par-ci, par-là, elle lisait quelques romans français, bien qu'elle ne parlât pas purement cette langue. Quant à l'espagnol qui lui était naturel, elle y mettait peu de soin, au moins sa conversation était-elle obscure. Ses pensées étaient des théorèmes et ses paroles de vrais problèmes, comme si elle eût cru que le mystère devait les ennoblir [1].

14. Elle aimait les langues anglaise et hébraïque, et elle disait qu'il y avait entre elles de l'analogie; elle le prouvait en citant quelque chose des Saintes-Écritures : mais je laisse les preuves à ceux qui les ont vues. Je lui entendis dire, et on ne peut le révoquer en doute, chacun en pensera ce qu'il lui plaira : « Il est étrange que le nom hébreu, qui signifie *God*, soit toujours employé en anglais pour gouverner *Damne* [2].

15 . . . .
. . . .
. . . .
. . . .

[1] « Lady Byron, disait Lord Byron, avait de bonnes idées, mais ne » pouvait les exprimer. Ses lettres étaient toujours énigmatiques, souvent » inintelligibles; elle avait des principes classés mathématiquement. »
(*Les Conversations.*)

[2] *Je suis*, en hébreu, signifie aussi, *Dieu*, *God*. Il est probable que le poète a eu surtout en vue de se moquer d'une célèbre *blue* (peut-être Lady Byron), en rappelant ici une de ses singulières réflexions.

16. Enfin, c'était un système ambulant, — les Nouvelles de miss Edgeworth, ou les livres sur l'éducation de mistress Trimmer, échappés de leur reliure : ou bien, « la femme de Celebs[1] » partie à la recherche des amans. C'était la morale pour la première fois personnifiée, et chez laquelle l'envie n'aurait pu découvrir une seule paille. Les autres pouvaient se partager *les défauts féminins ;* pour elle, elle n'en avait pas un seul, — le pire de tous.

17. Oh ! elle était parfaite, au-dessus de tout parallèle, — de toute comparaison, avec la plus sainte des femmes de ce tems. Elle prévalait tellement sur les puissances de l'enfer que son ange-gardien s'était dispensé de la surveiller. Même ses plus légers mouvemens étaient aussi réguliers que celui des meilleures montres de Harrison. Rien sur la terre ne pouvait la surpasser en vertus, excepté, « ô Macassar, ton huile incomparable[2] ! ! ! »

18. Elle était parfaite : mais comme la perfection est insipide dans ce monde corrompu, dans lequel nos grands parens n'apprirent à se caresser qu'après avoir été exilés de leurs premiers bosquets, où tout était paix, innocence et bénédiction (j'admire ce qu'ils faisaient pendant douze heures), Don José, en digne enfant d'Ève, allait souvent ravir çà et là différens fruits sans la permission de sa femme.

[1] Titre d'un roman moral de Miss Anna More.

[2] Voyez la Notice qui accompagne ordinairement la bouteille de l'huile incomparable de Macassar.

(*Note de Byron.*)

19. C'était un mortel d'un naturel insouciant, peu curieux du savoir et des savans, allant toujours où l'appelait son inclination, et ne songeant pas que sa dame pût s'en inquiéter. Le monde, comme c'est l'usage, toujours méchamment disposé à voir un royaume ou un ménage bouleversés, murmurait qu'il avait une maîtresse; quelques-uns en comptaient deux : mais pour les querelles domestiques une seule pouvait suffire.

20. Or, Donna Inès, avec tout son mérite, avait une haute opinion de tout ce qu'elle valait; et certes, pour supporter l'abandon, il faudrait une sainte. Inès l'était bien dans son système de conduite, mais elle avait un diable d'esprit : quelquefois elle mêlait à la réalité ses propres illusions, et elle laissa passer peu d'occasions de faire tomber dans le piége son légitime seigneur.

21. C'était une chose facile avec un homme souvent dans son tort et jamais sur ses gardes : même les plus sages, quelle que soit leur vertu, ont des momens, des heures, des jours si malencontreux, que vous pourriez les *abattre avec l'éventail de leurs femmes*; souvent aussi les dames frappent trop fort, et l'éventail, sous leurs jolies mains, s'effile en lame de couteau. Comment et pourquoi? on ne le sait jamais bien.

22. C'est pitié que des doctes vierges se marient avec des personnes sans instruction, ou qui, malgré leur bonne famille et leur éducation, restent au-

dessous des conversations scientifiques. Je ne puis en dire beaucoup sur ce sujet, moi brave homme et de plus célibataire. Mais vous, époux de dames beaux-esprits, informez-vous au juste si elles ne vous ont pas toutes menés par le nez ?

23. Don José et sa femme se querellèrent. — *Pourquoi ?* Pas un ne le devinait, bien que plusieurs milliers de curieux essayassent de l'apprendre, ce qui sûrement leur importait aussi peu qu'à moi. Je déteste le vice ignoble de la curiosité : mais si j'ai quelque talent remarquable, c'est celui d'arranger les affaires de tous mes amis, n'ayant pour mon compte aucun embarras domestique.

24. J'intervins donc, et avec les meilleures intentions ; mais leur procédé ne fut pas affectueux. Je pense qu'ils avaient le diable au corps, car je ne pus dans la maison découvrir l'un ou l'autre. Il est vrai que par la suite leur portier m'avoua — mais ceci importe peu ; le pire de l'aventure, c'est que le petit Juan, sans m'en prévenir, jeta du haut des escaliers sur moi le seau d'eau de la chambrière.

25. C'était un petit vaurien, aux cheveux bouclés, singe malfaisant depuis le jour de sa naissance. Ses parens ne tombèrent jamais d'accord qu'en raffolant du plus turbulent diablotin de la terre. Au lieu de quereller, s'ils eussent eu leur bon sens, ils auraient envoyé ce jeune docteur à l'école, ou l'auraient fouetté d'importance à la maison, pour lui apprendre à réformer ses manières à l'avenir.

26. Pendant quelque tems, Don José et Donna Inès menèrent un triste genre de vie, se souhaitant mutuellement non le divorce, mais la mort. Comme époux et femme, ils sauvaient les apparences; leur conduite était excessivement mesurée, et nul signe extérieur n'attestait les débats intérieurs, jusqu'à ce qu'enfin le feu cessa de couver, et toute l'affaire fut mise hors de doute.

27. Inès appela quelques droguistes et médecins, et voulut faire déclarer fou son cher mari; mais comme il avait quelques intervalles lucides, elle finit par décider qu'il n'était que mauvais époux. Encore, lorsqu'on voulut recueillir ses dépositions, ne donna-t-elle aucun éclaircissement, si ce n'est que ses devoirs envers Dieu et les hommes exigeaient d'elle cette conduite : ce qui parut fort singulier [1].

28. Elle tint un journal où furent notées toutes ses fautes; elle ouvrit certains coffres de livres et de lettres, toutes choses que l'on pouvait avoir occasion de citer : alors elle se fit des partisans de tout Séville, sans compter sa bonne vieille grand'mère (qui radotait) [2]. Les auditeurs de son histoire en devinrent ensuite les échos; puis accoururent avo-

[1] « Je fus surpris de voir entrer chez moi, un jour, un médecin et un » procureur qui avaient forcé ma porte... Si j'avais pu soupçonner qu'on » les avait envoyés pour constater que j'étais devenu fou... »

(*Les Conversations.*)

[2] « Sa mère m'a toujours détesté. »

(*Ibid.*)

cats, inquisiteurs et juges, quelques-uns pour s'en amuser, les autres par un vieil esprit de rancune.

29. Alors, cette femme, des femmes la meilleure et la plus douce [1], supporta les chagrins de son mari avec une sérénité toute comparable à celle des dames de Sparte, quand, apprenant la mort de leurs époux, elles prirent le noble parti de ne jamais parler d'eux à l'avenir. — Elle écouta avec calme toutes les calomnies qui s'élevèrent, et telle fut la sublime froideur avec laquelle elle vit son agonie, que tout le monde s'écria : « Quelle magnanimité! »

30. Cette patience de nos meilleurs amis, quand le monde nous condamne, est sans doute bien philosophique ; il est doux aussi de paraître magnanime, surtout quand c'est un moyen d'arriver à nos fins ; et ce que les juristes appellent *malus animus* ne peut avoir ici d'application : car sans doute il n'est pas bien de se venger soi-même, mais ce n'est pas *ma* faute si *les autres* vous accablent.

31. Et si nos querelles ont ressuscité de vieux contes, et les ont surchargés d'un ou deux nouveaux mensonges, on ne peut, comme vous le savez, *m'en* blâmer ni quelqu'autre. Ils étaient devenus traditionnels ; leur renaissance est d'ailleurs utile à notre gloire par un contraste que tous deux nous sommes également curieux d'établir ; de plus elle tourne au

[1] « On me regardait comme le plus mauvais mari qui fût sur la terre, » le plus méchant, le dernier des hommes, et ma femme était un ange. »

(*Les Conversations.*)

profit de la science. — Les scandales morts sont de bons sujets à disséquer.

32. Leurs amis cherchèrent à les réconcilier, puis leurs parens; ils empirèrent l'affaire (dans un cas semblable il est difficile de décider à qui l'on doit plutôt avoir recours, je suis faiblement porté pour les amis ou les parens). Les avocats firent tout pour obtenir le divorce, mais à peine avaient-ils été payés de quelques frais préliminaires que Don José vint à mourir.

33. Il mourut, et bien mal à propos, car d'après ce que m'en ont rapporté les avocats au fait de ces sortes de lois (malgré la circonspection et l'obscurité ordinaire de leur langage), sa mort arriva pour prévenir la plus belle des causes; il faut aussi plaindre la sensibilité publique qui dans cette occasion fut singulièrement émue.

34. Mais hélas! il mourut. Avec lui furent ensevelis la sensibilité publique et les frais de justice. Sa maison fut vendue, ses valets renvoyés, un juif prit l'une de ses maîtresses, un prêtre l'autre. — Au moins l'a-t-on raconté. J'interrogeai les médecins après son décès; il mourut de la fièvre lente appelée tierce, et il laissa sa femme en proie à sa haine.

35. Cependant José était un homme d'honneur: je l'ai assez connu pour le dire; je ne m'occuperai donc plus de ses faiblesses. D'ailleurs on ne pourrait guère lui en trouver d'autres; si quelquefois ses

passions excédèrent la juste convenance, et ne furent pas aussi paisibles que celles de Numa (qu'on nommait encore Pompilius), c'est qu'il avait été mal élevé, c'est qu'il était né bilieux.

36. Quoi qu'on puisse dire de ses qualités ou de ses défauts, il avait, le pauvre homme! bien des sujets de douleur. Ce fut un cruel moment pour lui que de se trouver seul auprès de son triste foyer, autour de ses dieux domestiques brisés en morceaux. Sa sensibilité ou sa fierté ne pouvaient choisir qu'entre la mort ou les *Doctors Commons*. — Il mourut donc [1].

37. Étant mort intestat, Juan demeura l'unique héritier d'un procès, de plusieurs fermes et terres qui, à l'aide de soins et d'une longue minorité, promettaient de bien tourner entre ses mains. Inès devint seule sa tutrice, ce qui était sagement fait et conforme aux justes vœux de la nature. Un fils unique, confié à une mère veuve, est élevé bien mieux que tout autre.

38. En sa qualité de la plus sage des épouses et même des veuves, elle décida que Don Juan devait

[1] Les *doctors commons* sont les juges qui connaissent des divorces, en Angleterre.

« J'étais à la merci de mes créanciers. Je fus obligé de vendre New-» stead, ce que je n'aurais pas osé faire du vivant de ma mère... La né-» cessité la plus impérieuse m'a seule décidé à ce sacrifice. Il fallait rem-» bourser ce que j'avais reçu de Lady Byron... Du moment que j'eus mis » mes affaires en règle, je quittai l'Angleterre, mais avec l'intention de » n'y jamais revenir. »

(Medwine, *Convers. de L. Byron.*)

être une merveille, digne en tout de sa très-noble race (son père était de Castille, sa mère de l'Aragon). Et pour qu'il se montrât un chevalier accompli, dans le cas où notre sire roi aurait encore à guerroyer, il apprit l'art de monter à cheval, celui de faire des armes, de dresser l'artillerie, et d'escalader une forteresse — ou un couvent.

39. Mais ce que désirait le plus Donna Inès, ce dont elle s'assurait par elle-même chaque jour avant tous les savans maîtres qu'elle réunissait autour de son fils, c'était que la plus stricte morale présidât à son éducation : elle s'informait avec soin de ses sujets d'études, et l'on commençait d'abord par les lui soumettre tous ; aucune branche dans les arts ou dans les sciences n'était dérobée aux regards de Juan, à l'exception de l'histoire naturelle.

40. Il était profondément versé dans les langues, —surtout les mortes ; dans les sciences, les plus abstraites de préférence ; dans les arts, ceux au moins dont on ne faisait plus communément usage. Mais on ne lui laissait pas lire une page d'un ouvrage licencieux, ou qui traitât de la reproduction des espèces ; on eût craint de le rendre vicieux.

41. Ses études classiques donnèrent quelque inquiétude, à cause des indécens amours des dieux et des déesses, qui, dans le premier âge, occupaient vivement l'attention, mais qui ne mirent jamais de corsets ou de pantalons. Ses révérends tuteurs encouraient quelquefois le blâme, et se voyaient for-

cés de demander une espèce de grâce pour leur *Énéide*, leur *Iliade* et leur *Odyssée*, car Donna Inès redoutait la mythologie.

42. Ovide est un vaurien, comme l'attestent la moitié de ses vers; Anacréon offre une morale encore plus relâchée; on trouve à peine dans Catulle une pièce de vers qui soit décente, et pour Sapho, son ode ne me semble pas d'un bon exemple, en dépit de ce que dit Longin, qu'il n'y a pas d'hymne où le sublime se fasse mieux sentir [1]. Cependant, les chants de Virgile sont chastes, si l'on excepte cette horrible églogue commençant par *Formosam pastor Corydon*.

43. L'impiété hardie de Lucrèce est une nourriture indigeste pour de jeunes estomacs, et je ne puis pardonner à Juvénal, malgré la droiture de ses intentions, d'avoir, dans ses vers, poussé la franchise jusqu'à la grossièreté. Quant à Martial, quel est l'homme bien élevé qui aimerait ses dégoûtantes épigrammes?

44. Juan étudiait sur la meilleure édition expurgée par des hommes instruits, qui judicieusement avaient placé hors de la vue des écoliers les endroits les plus obcènes. Seulement, dans la crainte de défigurer par ces rognures leur modeste poète et par pitié pour ses membres mutilés, ils les avaient

[1] Ινα μη εν τι περι αυτην παθος φαινεται, παθων δε συνοδος.

(Longin, Section X.)

tous ajoutés dans un appendice [1], ce qui réellement évite la peine de faire un index.

45. Car, au lieu d'être éparpillés dans toutes les pages, nous les voyons réunis en une seule masse. Ils forment un charmant ordre de bataille pour lutter contre l'ingénuité de la jeunesse future, jusqu'à ce que quelque éditeur moins rigide les desserre pour les replacer dans leurs cases respectives, au lieu de les laisser en face l'un de l'autre comme de nouveaux dieux des jardins, et plus indécemment encore.

46. Le missel (c'était le missel de famille) était aussi orné d'espèces de grotesques enluminés, tels qu'on en trouve dans beaucoup de vieux livres de messe. D'expliquer comment, après avoir jeté les yeux sur ces figures qui se caressent toujours, il est possible de les reporter sur le texte et les prières, c'est plus que je ne saurais faire. — Au reste, la mère de Don Juan garda ce livre pour elle, et en donna un autre à son fils.

47. Il lisait des sermons, et supportait des lectures d'homélies et des vies de tous les saints. Endurci à Chrysostôme et à Jérôme, il ne trouvait pas ces études trop rigoureuses : mais pour acquérir et fortifier la foi, rien, dans ce que nous venons de désigner, n'est comparable à saint Augustin qui,

[1] Historique. Il y a, ou il y avait une édition comme celle-ci, avec toutes les épigrammes licencieuses de Martial rejetées à la fin.

(*Note de Byron.*)

dans ses belles *Confessions*, fait envier au lecteur ses égaremens.

48. Ce fut encore pour le petit Juan un livre défendu. — Je ne puis qu'approuver en cela sa maman, s'il est vrai que ce système d'éducation soit le seul convenable. Elle le quittait à peine des yeux; ses femmes étaient vieilles, ou si elle en prenait une jeune, c'était, soyez-en sûr, un véritable épouvantail. Elle en agissait déjà ainsi du vivant de son mari, et je le recommande à toutes les épouses.

49. Le jeune Juan croissait en grâces et en vertus; charmant à six ans, il promettait à onze d'avoir les plus beaux traits que pût désirer un adolescent. Il étudiait avec ardeur, apprenait facilement, et semblait être en tout sur le chemin du Paradis, car il passait la moitié de son tems à l'église, l'autre avec ses maîtres, son confesseur et sa mère.

50. J'ai dit qu'à six ans c'était un enfant charmant; à douze il était aussi beau, mais plus calme : dans sa première enfance il avait été un peu sauvage, mais il s'était adouci au milieu d'eux, et leurs efforts pour étouffer son premier naturel avaient été couronnés de succès; du moins tout portait à le croire. Le bonheur de sa mère, c'était de vanter la sagesse, la douceur et l'assurance de son jeune philosophe.

51. J'avais bien mes doutes, et peut-être les ai-je encore; mais ce que je dis n'est pas fondé. Je connaissais son père, et je juge assez bien les caractères; — mais il ne convient pas d'augurer bien ou

mal du fils par le père ; lui et sa femme étaient un couple mal assorti, — mais le scandale m'est odieux ; — je me déclare contre tous ceux qui médisent, même en riant.

52. Pour ma part, je ne dis rien. — Rien ; — mais je pourrais dire, — telle est ma manière de voir, — que, si j'avais un fils unique à élever (grâces à Dieu, je n'en ai pas), ce n'est pas avec Donna Inès que je le renfermerais pour apprendre son catéchisme. — Non, — non, — je l'enverrais au collége, car c'est là que j'ai appris ce que je sais.

53. C'est là qu'on apprend — je n'ai pas sujet de m'en glorifier, quoi que j'y aie acquis, — mais passons sur cela, comme sur tout le grec que depuis j'ai perdu ; c'est donc le lieu, dis-je, — mais *Verbum sat.* Je crois que je me suis trop livré comme bien d'autres à cette espèce d'étude. — N'importe laquelle. Je ne fus jamais marié ; — mais il me semble que ce n'est pas ainsi qu'il faut élever les enfans.

54. Le jeune Juan, à l'âge de seize ans, était grand, beau, svelte ; mais bien neuf. Il paraissait actif, mais non pas sémillant comme un page. Tout le monde, excepté sa mère, le prenait pour un homme ; mais Inès devenait furieuse, et se mordait les lèvres pour ne pas éclater avec violence, si quelqu'un venait à le lui dire. Car elle ne pouvait s'empêcher de voir dans la précocité quelque chose d'atroce.

55. Parmi ses nombreuses connaissances, toutes distinguées par leur modestie et leur dévotion, se

trouvait Donna Julia. En disant qu'elle était jolie, j'offrirais l'idée bien faible d'une foule de charmes qui lui étaient aussi naturels qu'aux fleurs le parfum, le sel à l'Océan, la ceinture à Vénus et l'arc à Cupidon (mais cette dernière comparaison est fade et usée).

56. Le jais oriental de ses yeux rappelait son origine mauresque (son sang n'était pas purement espagnol, et vous savez que dans ce pays c'est une espèce de crime). Lorsque tomba la fière Grenade, et que Boabdil gémit d'être forcé de fuir, quelques-uns des ancêtres de Julia passèrent en Afrique, d'autres restèrent en Espagne, et son archi-grand'mère préféra ce dernier parti.

57. Alors elle épousa (j'oubliais sa généalogie) un hidalgo qui, par cette union, altéra le noble sang qu'il transmit à ses enfans. Ses pères auraient frémi de cette alliance; car, sur ce point, tels étaient leurs scrupules qu'ils se reproduisaient ordinairement en famille, et qu'on les voyait, à chaque degré, épouser leurs cousins, leurs oncles ou leurs nièces; épuisant ainsi leur sang à mesure qu'ils en étendaient les rameaux.

58. Cette païenne conjonction renouvela la vie et embellit les traits de ceux dont elle flétrissait le sang. De la souche la plus laide de l'Espagne sortit tout-à-coup une génération pleine de charmes et de fraîcheur. Les fils n'étaient plus rabougris, ni les filles plates : mais la rumeur publique (j'espère bien la

faire cesser) assure que la grand'mère de Donna Julia dut à l'amour plutôt qu'à l'hyménée les héritiers de son mari.

59. Quoi qu'il en puisse être, cette famille alla toujours en embellissant jusqu'à ce qu'elle se concentra dans un seul fils qui laissa une fille unique. Mon récit sans doute a déjà fait deviner que cette fille unique ne peut être que Julia (dont je vais avoir l'occasion de parler long-tems). Elle était mariée, charmante, chaste, et âgée de vingt-trois ans.

60. Ses yeux (je suis fou des beaux yeux) étaient grands et noirs : elle en adoucissait la vivacité lorsqu'elle était silencieuse ; mais quand elle parlait il y avait dans leur expression, en dépit de ses charmans efforts, plus de noblesse que de courroux et plus d'amour que de tout autre chose. On découvrait sous ses paupières un sentiment qui n'était pas le désir, mais peut-être le serait-il devenu si son ame, en se peignant dans ses yeux, ne les eût ainsi rendus le siége de la chasteté.

61. Ses cheveux polis étaient rassemblés sur un front brillant de génie, de douceur et de beauté; l'arc de ses sourcils semblait modelé sur celui d'Iris; ses joues, colorées par les rayons de la jeunesse, avaient quelquefois un éclat transparent, comme si dans ses veines eût circulé un fluide lumineux. En un mot, elle était douée d'une figure et d'une grâce vraiment singulières. Sa taille était élevée. — Je haïs les femmes exiguës.

62. Elle était mariée depuis quelques années, et à un homme de cinquante ans : de tels maris il en est à foison. Pourtant, à mon avis, au lieu d'un semblable, il serait mieux d'en avoir deux de vingt-cinq, surtout dans les contrées plus rapprochées du soleil; et, maintenant que j'y pense, *mi viene in mente*, les femmes, même de la plus farouche vertu, préfèrent toujours un mari qui n'a pas atteint trente ans.

63. Il est bien déplorable, je ne puis le dissimuler (et c'est entièrement la faute de ce soleil libertin, qui s'attache à notre faible matière, et la fait brûler, rôtir et bouillir), qu'en dépit des jeûnes et des prières, la chair soit fragile, et l'ame si facile à abuser. Dans les climats brûlans il y a bien plus d'exemples de ce que les hommes appellent galanterie, et les dieux adultère.

64. Heureux les peuples du moral septentrion! Là, tout est vertu, et la saison des frimas n'y montre le péché que sous un vêtement de glace. (C'était la neige qui mettait saint Antoine à la raison.) Là, les jurys calculent le prix d'une femme, fixent comme ils l'entendent le montant de l'amende que doit payer son amant; car c'est là un vice évaluable [1].

65. Alphonso, c'était le nom du mari de Julia, était un homme encore de bonne mine, et qui, sans

[1] On sait qu'en Angleterre les délits contre la pudeur, les adultères et les viols, sont soumis à des amendes pécuniaires, énormes il est vrai, mais qui entraînent la prison dans les cas seulement où le coupable se trouve dans l'impossibilité de les acquitter.

être fort chéri, n'était pas non plus détesté. Ils vivaient ensemble comme le plus grand nombre, supportant d'un commun accord leurs mutuels défauts, et n'étant exactement ni un ni deux. Cependant, Alphonso était jaloux, mais il se gardait de le paraître ; car la jalousie tremble toujours qu'on ne la reconnaisse.

66. Julia était, — je n'ai jamais su pourquoi, — l'amie intime de Donna Inès. Il y avait peu de rapports dans leurs goûts, car Julia n'avait jamais écrit une ligne. Aucuns disent (sans doute ils mentent, car la méchanceté veut tout expliquer) qu'Inès, avant le mariage de Don Alphonso, avait oublié avec lui quelque chose de sa vertu habituelle;

67. Et que, conservant cette ancienne connaissance, dont le tems avait bien purifié les sentimens, elle avait témoigné la même affection à l'épouse d'Alphonso : certainement elle ne pouvait mieux faire. Elle flattait Julia en lui accordant sa sage protection, et elle faisait l'éloge du bon goût d'Alphonso. De cette manière, si elle ne faisait pas taire la médisance (chose impossible), au moins rendait-elle ses coups moins redoutables.

68. Je ne raconterai pas comment Julia vit l'affaire, par les yeux du monde ou par les siens propres : on ne peut le deviner; du moins elle ne le laissa pas soupçonner : peut-être ne sut-elle rien, ou ne s'en embarrassa-t-elle pas, soit par indifférence ou par habitude. Je ne sais vraiment qu'en dire et

penser, tant ses sentimens furent secrets dans cette occasion.

69. Elle vit Don Juan, et, comme un bel enfant, souvent elle le caressait; c'était une chose bien naturelle et nullement inquiétante, quand elle avait vingt ans et lui treize; mais je ne sais pas si j'en aurais également souri quand elle eut vingt-trois ans et lui seize. Ce léger surcroît d'années opère de singuliers changemens, surtout chez les peuples brûlés du soleil.

70. Quelle qu'en fût la cause, il est sûr qu'ils étaient changés. La jeune dame restait à quelque distance, et le jeune homme était devenu timide. Leurs regards étaient baissés, leurs salutations presque muettes, leurs yeux singulièrement embarrassés. Sans doute bien des gens croiront que Julia devinait bien ce que signifiait tout cela; pour Juan, il n'en avait pas plus l'idée que de l'Océan ceux qui ne l'ont jamais vu.

71. Cependant, il y avait quelque chose de tendre dans la froideur de Julia; quand sa jolie main tremblante s'éloignait de celle de Juan, elle y laissait un demi-serrement vif, caressant et léger, si léger, que l'esprit hésitait encore à le croire; mais il n'est pas de magicien qui ait opéré, avec la baguette et tout le savoir d'Armide, un changement comparable à celui que ce léger toucher produisait sur le cœur de Juan.

72. Le rencontrait-elle? elle ne lui souriait plus,

et son regard avait une tristesse bien plus douce que son sourire ; il semblait dire que son ame brûlante nourrissait mille pensées qu'elle ne pouvait avouer, mais qu'elle chérissait à mesure qu'elles y étaient plus comprimées. L'innocence elle-même a ses ruses ; elle n'ose mettre dans ses aveux une entière franchise, et le premier maître de l'amour c'est l'hypocrisie.

73. Mais c'est en vain que la passion s'entoure d'obscurité, elle finit par se trahir. Semblable aux sombres nuages qui présagent une tempête affreuse, la discrétion de ses yeux signale ses sentimens intimes. On aperçoit de l'hypocrisie dans tous ses mouvemens ; et la froideur, la colère, le dédain ou la haine, sont des masques dont elle se couvre bien souvent, et cependant toujours trop tard.

74. Ils en vinrent bientôt aux soupirs, et la résistance les rendit plus profonds ; aux œillades, plus délicieuses parce qu'elles étaient dérobées. Leurs joues brûlantes se colorèrent quand leur cœur ne pouvait rien se reprocher encore. A son arrivée on éprouvait de l'émotion ; à son départ, de l'inquiétude, et tout cela était autant de légers préludes à la possession, que les jeunes amans ne peuvent éviter, et qui servent seulement à prouver que l'amour est fort embarrassé pour s'introduire chez un novice.

75. Pauvre Julia ! son cœur était dans une situation désespérée ; elle sentit qu'il s'en allait, et résolut de faire la plus noble résistance pour son bien et

celui de son époux, de son honneur, de sa gloire, de sa religion, de sa vertu. Il y avait vraiment de la grandeur d'ame dans ces projets, et ils auraient attendri un Tarquin. Elle implora les grâces de la vierge Marie, comme de celle qui se connaissait le mieux aux cas féminins.

76. Elle fit vœu de ne plus voir Juan, et le jour suivant elle rendit à sa mère une visite. Ses regards se portèrent vivement sur la porte quand elle s'ouvrit; grâces à la Vierge, c'était un autre qui entrait. Elle en remercia Marie, non pourtant sans quelque tristesse. — On ouvre encore, ce ne peut être que lui; c'est sans doute Juan? — Non! J'ai peur que la nuit suivante on ait oublié de prier la sainte Vierge.

77. Maintenant elle trouve plus convenable à une femme vertueuse de lutter en face contre les tentations; la fuite lui semble un expédient honteux et inutile. Nul ne pourra jamais produire la moindre sensation sur son cœur; c'est-à-dire quelque chose au-delà de ce sentiment de préférence ordinaire, qu'inspirent toujours certaines personnes plus aimables que les autres; mais alors on suppose qu'ils sont simplement des frères.

78. Et si, même par hasard (que sait-on? le diable est bien fin), elle découvrait que tout en elle n'est pas absolument calme; si, libre encore, tel ou tel amant venait à lui plaire, une femme vertueuse réprime de telles idées, il est plus beau pour elle de savoir les gouverner. Mais si l'on demande? il suffit

de refuser. Je conseille aux jeunes dames d'en faire l'épreuve.

79. D'ailleurs, il est des sentimens semblables à l'amour divin, ravissans, immaculés, purs et sans mélange, aussi déliés que la pensée des anges, et des matrones qui les prennent le plus pour modèles. Il existe un amour platonique, parfait, « tel enfin que le mien. » Ainsi parlait Julia ; ainsi vraiment pensait-elle, et ainsi l'aurais-je pensé, si j'eusse été l'objet de ses célestes rêveries.

80. Un tel amour est innocent ; il peut unir un jeune couple sans danger. On peut baiser une main, puis même une lèvre ; pour moi, je suis étranger à ces procédés-là ; mais *écoutez !* Ces libertés sont les dernières qu'un amour semblable puisse permettre ; si l'on va plus loin, on commet un crime. Ce ne sera pas ma faute, je les en avertis bien à tems.

81. L'innocent projet de Julia fut donc de conserver l'amour, mais l'amour dans ses bornes convenables, en faveur du jeune Don Juan. Celui-ci, dans l'occasion, pourrait en faire son profit ; nourri d'une flamme trop pure pour jamais perdre de sa divine ardeur, avec quelle douce persuasion l'amour et elle-même lui apprendraient — je ne sais vraiment quoi, et Julia non plus.

82. Forte de ces belles intentions, et ayant armé contre toutes les épreuves la pureté de son ame, persuadée qu'à l'avenir elle serait invincible, et que son honneur était un rocher ou une digue inatta-

quable, Julia, dès cette heure, eut l'extrême sagesse de déposer toute espèce d'inquiétans remords ; mais si elle fut toujours maîtresse d'elle-même, c'est ce que nous ferons voir par la suite.

83. Son plan lui paraissait aussi facile qu'innocent. Il est certain qu'un jouvenceau de seize ans ne pouvait guère appeler les griffes du scandale, et dans ce cas-là même, satisfaite de n'avoir rien fait de blâmable, son cœur était tranquille. Le repos de la conscience donne tant de sérénité! Les chrétiens se sont mutuellement rôtis, bien persuadés que les apôtres en eussent fait autant qu'eux.

84. Et si, pendant ce tems, son mari venait à mourir, mais le ciel la préserve d'en avoir pu concevoir l'idée, même en songe (et alors elle soupirait). Jamais elle n'aurait la force de soutenir une telle perte ; mais enfin, supposé que ce moment pût arriver. Je dis seulement supposons, — *inter nos* (c'est-à-dire *entre nous*, car Julia pensait en français ; mais alors il aurait fallu compter la rime pour rien).

85. Je dis donc supposé cette supposition : Juan, ayant alors l'importance d'un homme fait, conviendrait parfaitement à une dame de condition ; dans sept ans il ne serait pas encore trop tard, et, en attendant (pour continuer le songe), le mal ne serait pas après tout bien grand, quand il apprendrait les élémens de l'amour ; j'entends les élémens séraphiques des habitans du ciel.

86. Assez pour Julia. Revenons maintenant à Don

Juan. Pauvre enfant ! il n'avait nulle idée de ce qu'il éprouvait ; il ne pouvait en deviner la cause. Ardent dans ses sentimens, comme la miss Medea d'Ovide, il se jetait avidement sur une chose toute nouvelle pour lui, mais il n'imaginait pas qu'elle fût naturelle, et que, loin d'être redoutable, elle pût, avec un peu de patience, devenir ravissante.

87. Silencieux et pensif, languissant, inquiet, accablé, il quittait sa demeure pour la solitude des bois : tourmenté d'une blessure qu'il n'apercevait pas, il recherchait, comme tous les chagrins profonds, les plus noires solitudes. Et moi aussi j'aime la solitude, mais alors il faut que vous m'entendiez bien ; je veux parler de la solitude d'un sultan dans son harem, et non de celle d'un ermite dans sa grotte.

88. « Oh ! amour, c'est dans un tel désert où » s'entrelacent le transport et la sécurité, que ton » empire est vraiment enchanteur, et que tu es un » dieu vraiment divin. » Les vers du poète que je cite [1] ne sont pas mauvais, à l'exception du second, où l'entrelacement du transport et de la sécurité s'entrelace à une phrase de quelque obscurité.

89. Le poète, sans doute, et c'est ainsi qu'il en appelle au bon sens et aux sens de tout le monde, voulait parler d'une chose que chacun a, ou pourra dans l'occasion éprouver, savoir que l'on n'aime pas à être dérangé à la table ni au lit. — Je n'en dirai

[1] Campbell (*Gertrude de Wyomyng*).

pas davantage sur l'entrelacement ou le transport, nous les connaissons suffisamment; mais je désire ici fermer la porte par la sécurité[1].

90. Errant sur les bords de frais ruisseaux, le jeune Juan se livrait à des pensées inénarrables; ensuite il se perdait dans les sombres réduits où se croisent les énormes rameaux du liége. C'est là que les poètes trouvent des sujets pour leurs chants; c'est là que nous tous nous allons les relire, et juger du mérite de nos sujets et de nos vers, à moins que, comme ceux de Wordsworth, ils ne soient inintelligibles.

91. Il continuait ainsi (Juan, et non pas Wordsworth) à s'entretenir avec sa belle ame, afin d'adoucir, sinon de surmonter entièrement les peines de son cœur. Il avait recours, autant qu'il le pouvait, à des idées qui n'offraient aucune prise aux remords, et comme Coleridge, il devenait métaphysicien avant de s'être lui-même sondé.

92. Il jetait les yeux sur lui, sur toute la terre, sur la merveille de l'homme et du firmament; il se demandait comment tous deux avaient été créés; il songeait aux tremblemens de terre et à la guerre, au nombre de milles qui pouvaient former la circonférence de la lune; aux ballons, aux obstacles nombreux qui s'opposent à la connaissance exacte des cieux, et après tout cela, il revenait aux yeux de Donna Julia.

[1] C'est-à dire : « Je désire terminer cette digression par le mot *sécurité*. » M. A. P. n'a pas entendu ce jeu de mots.

93. La vraie sagesse peut voir, dans les pensées de cette espèce, une noble curiosité et une avidité sublime dont quelques-uns apportent le germe en naissant; mais la plupart ont appris à s'en troubler l'esprit, on ne sait pourquoi. Il était étonnant qu'une si jeune tête pût se soucier de la marche du firmament; mais si, selon vous, la philosophie l'inspirait alors, elle fut bientôt, selon moi, secondée par la voix de la puberté.

94. Il s'occupait des feuilles et des fleurs. Il entendait une voix dans tous les vents; alors il pensait aux nymphes des bois, aux ombrages sacrés, au tems où les déesses se montraient aux hommes. Il oubliait son chemin aussi bien que les heures, et quand il interrogeait sa montre, il s'apercevait que le vieux Saturne avait beaucoup gagné,—et que pour lui, il avait perdu son dîner.

95. Quelquefois il revenait à ses livres, Boscan ou Garcilasso. — Mais comme le vent fait parfois trembler les pages que nous lisons, ainsi, l'imagination venait agiter son ame au milieu de sa lecture mystique : on eût dit que les magiciens dirigeaient sur lui leurs enchantemens, et qu'ils chargeaient le vent de les lui porter, comme dans quelques contes de bonnes vieilles femmes.

96. C'est ainsi qu'il passait les heures dans la solitude; toujours triste et toujours ignorant ce qui lui manquait. Les tendres rêveries, les chants des poètes, ne pouvaient lui offrir ce dont il avait réel-

lement besoin : un sein sur lequel il pût reposer sa tête..., entendre un cœur battre d'amour ; et — bien d'autres choses que j'ai oubliées, ou que, du moins, je n'ai pas besoin de mentionner.

97. Ces promenades solitaires, ces rêveries profondes, ne pouvaient échapper aux yeux de l'aimable Julia : elle vit bien que Juan n'était pas à son aise ; mais ce qui peut et doit surprendre avant tout, c'est que Donna Inès ne fatigua pas son fils de ses questions ou de ses soupçons : soit qu'elle n'eût vu, ou n'eût voulu rien voir, ou soit, comme les plus habiles, qu'elle ne l'eût pas pu.

98. Ceci peut paraître singulier, et pourtant, rien de plus commun. Par exemple : — Les maris dont les femmes outrepassent les droits écrits des épouses, et violent le.... — Quel est donc ce commandement qu'elles violent ? (Je l'ai oublié, et, selon moi, il ne faut pas citer au hasard, de crainte de se tromper.) Enfin, quand ces mêmes maris sont jaloux, ils font toujours quelque bévue que leurs dames viennent nous raconter.

99. Un véritable époux est toujours soupçonneux ; mais il n'en est pas plus clairvoyant. Jaloux de celui qui ne pensait à rien, il devient l'artisan de sa propre disgrâce, en accueillant un intime ami rempli de vices ; l'accident est dès-lors inévitable, et quand l'épouse et l'ami ont ensemble disparu, il demeure stupéfait de leur corruption, et non pas de sa propre sottise.

100. Ainsi, quelquefois, s'aveuglent les parens; malgré toute leur vigilance de lynx, ils ne savent pas que le public malin s'amuse de l'histoire de la maîtresse du jeune Hopeful, ou de l'amant de miss Fanny. Enfin, quelque escapade scandaleuse vient déranger le plan de vingt années; tout est perdu : alors la mère crie, le père jure et demande pourquoi diable il a des héritiers.

101. Mais Inès était si soupçonneuse et si clairvoyante, que je suis forcé de penser qu'en cette occasion elle avait quelque motif secret d'abandonner Juan à cette nouvelle tentation. Quel était ce motif? c'est ce que je ne pourrais dire. Peut-être voulait-elle ainsi couronner son éducation, ou bien encore ouvrir les yeux de Don Alphonso, dans le cas où il aurait eu de la vertu de sa femme une opinion exagérée.

102. Un jour, c'était un jour d'été, — c'est vraiment une saison dangereuse que l'été, et même le printems, depuis les derniers jours de mai. Nul doute que le soleil n'en soit la cause efficace; mais en tout cas, on peut dire et demeurer convaincu, non pas de trahison, mais bien de véracité, qu'il est des mois dans lesquels la nature se plaît à répandre les plaisirs. Si celui de mars a ses lièvres, mai doit avoir son héroïne [1].

[1] M. A. P. a traduit : « Il est des mois où la nature se complaît *dans » certains caprices : mars est renommé pour ses lièvres*, mai *veut » qu'on parle de ses héroïnes.* » Byron semble avoir employé l'expres-

103. C'était donc un jour d'été, — le 6 juin : — J'aime l'exactitude dans les dates ; j'en mets non-seulement dans celle des siècles et des années, mais encore dans celle des mois. Les mois sont des espèces de maisons de poste où les destins changent de chevaux, et font changer de ton à l'histoire. Ensuite ils traversent, à bride abattue, les empires et les républiques, et ne laissent guère après eux que la chronologie, si vous en exceptez les post-obits théologiques [1].

104. C'était le 6 juin, vers six heures et demie, peut-être même plus près de sept, que Julia s'assit dans un aussi joli berceau que ceux destinés aux houris, dans les profanes cieux décrits par Mahomet et par Anacréon Moore, — Moore, à qui furent accordés la lyre, les lauriers et tous les trophées de la victoire poétique. Il était digne de les obtenir ; puisse-t-il les conserver long-tems encore [2] !

105. Elle s'y assit, mais elle n'était pas seule. Je ne sais pas au juste comment s'était ménagée une pareille entrevue ; je le saurais, d'ailleurs, que je ne le dirais pas. — Il faut toujours savoir se taire. Qu'importe les moyens dont ils se servirent ? il suffit d'être sûr que c'est Julia et Juan qui se trouvent là,

sion *héroïne*, parce qu'elle forme un jeu de mots avec celle de *hare*, lièvre, qu'on prononce *hère*.

[1] C'est-à-dire les messes et *recommandises* fondées à perpétuité par les moribonds, pour le repos de leur ame.

[2] C'était à cette époque que Moore recevait en dépôt les Mémoires de Byron, et qu'il jurait de les publier après la mort de son confiant ami.

face à face. — Quand deux semblables visages sont dans cette situation, il serait sage à chacun d'eux, mais aussi bien difficile de fermer les yeux.

106. Qu'elle était belle en le regardant! L'émotion de son cœur avait coloré ses joues, et cependant elle ne se reprochait rien. O amour, quelle est donc la mystérieuse perfection de ton art? il donne au faible des forces, il foule aux pieds le fort. Comme ils s'abusent eux-mêmes ces sages mortels que tu as enveloppés de tes filets! — Le précipice ouvert sous les pas de Julia était immense; mais la confiance que lui donnait sa vertu l'était également.

107. Elle pensa à ses propres forces, à la jeunesse de Juan, au ridicule de la pruderie, aux triomphes de la vertu, de la foi conjugale, et alors aux cinquante ans de Don Alphonso. A dire vrai, je n'aime pas que cette idée lui soit venue; car c'est un nombre rarement propre à donner du cœur; et dans tous les climats, sur la neige ou sous l'équateur, il sonne aussi mal en amour que bien en finance.

108. Quand quelqu'un dit : « Je vous ai répété *cinquante* fois, » il veut chercher querelle, et souvent il y réussit. Quand les poètes disent : « J'ai fait *cinquante* vers; » ils vous font craindre de les leur entendre réciter. C'est par troupes de *cinquante* que les voleurs font leurs coups; c'est à *cinquante* ans qu'il est vraiment rare d'inspirer amour pour amour; mais alors il est facile de beaucoup obtenir avec *cinquante* louis.

109. Julia avait de l'honneur, de la vertu, de la fidélité; elle aimait Don Alphonso; elle formait intérieurement tous les sermens qu'on adresse d'ici-bas aux divinités de là-haut, de ne jamais souiller l'anneau qu'elle portait, et de ne former aucun souhait qui fût contraire à la sagesse : tout en mûrissant ces résolutions, et d'autres encore plus vertueuses, l'une de ses mains était appuyée languissamment sur celle de Juan : uniquement par erreur; elle croyait ne toucher que la sienne propre.

110. Insensiblement elle s'appuya sur l'autre main de Juan, qui jouait dans les tresses de ses cheveux; son attitude distraite semblait indiquer qu'elle luttait avec des pensées qu'elle ne pouvait étouffer. Certainement, la mère de Juan avait bien tort, après avoir tant surveillé son fils pendant plusieurs années, de laisser ensemble ce couple imprudent. Je suis sûr que ma mère en eût agi tout autrement[1].

111. Peu à peu la main qui tenait encore celle de Juan confirma doucement, mais d'une manière sensible, la pression qu'elle recevait; elle semblait dire : « Retenez-moi si vous voulez. » Cependant elle ne voulait presser les doigts de Juan que d'une étreinte platonique; elle les eût lâchés comme une couleuvre ou un crapaud, si elle eût imaginé qu'un semblable mouvement pouvait faire naître des sentimens dangereux pour une épouse prudente.

112. Je ne sais pas ce qu'en pensait Juan, mais

[1] M. A. P. a oublié de traduire cette jolie strophe.

il fit ce que tous vous voudriez faire : ses jeunes lèvres remercièrent la main par un reconnaissant baiser ; et aussitôt, confus de son ivresse, il la quitta avec l'air du désespoir, comme s'il eût commis un crime. Combien l'amour est timide la première fois ! Julia rougit, mais ne se courrouça pas : elle chercha à parler, mais elle retint sa langue, tant sa voix était affaiblie.

113. Le soleil disparaît, et la jaune Phœbé se lève[1] : mais, par malheur, le diable est dans la lune. Ceux qui ont donné à cet astre le surnom de *Chaste* l'avaient, je crois, observé de trop bonne heure. Les plus longs jours, même le 24 de juin, ne voient jamais autant d'actes licencieux que le bienveillant regard de la lune n'en éclaire en trois heures seulement, — et c'est ainsi que toute l'année elle atteste sa modestie[2] ?

114. Il y a du danger dans le silence de cette heure : c'est un calme qui permet à l'ame oppressée de se mettre à l'aise, sans lui donner la liberté d'appeler la conscience à son secours. La lumière argentée qui inonde cet arbre et cette tour, et les couvre

[1] Les traducteurs ont substitué l'épithète *pâle* à celle de *jaune* ; mais ce n'est pas par distraction que Byron, le plus grand poète descriptif qui ait jamais été, s'est servi ici de l'adjectif *yellow*. Ce sont les rayons de la lune qui sont pâles, et non pas elle.

[2] M. A. P. traduit : « *Pourtant on admire* son aspect modeste pendant qu'elle parcourt les cieux. » Byron veut dire ici que toutes les nuits éclairées par la lune sont aussi indécentes que les trois heures auxquelles il vient de comparer les plus longs jours.

d'une beauté, d'un charme si profond, pénètre aussi notre cœur, et le jette dans une tendre langueur, bien éloignée d'être le repos[1].

115. Julia était assise près de Juan, à demi embrassée, et écartant à demi ses bras amoureux, qui tremblaient comme le sein sur lequel ils reposaient : cependant elle pouvait croire encore qu'il n'y avait pas de danger, et qu'il était facile de débarrasser sa taille ; mais alors la position avait ses charmes, alors, — Dieu sait le reste ; je ne m'y arrêterai pas ; je suis même presque fâché d'en avoir commencé le récit.

116. O Platon! Platon! c'est avec tes suppositions erronées, c'est par cet empire imaginaire que ton système nous accorde sur les penchans les plus impétueux du cœur, que tu as ouvert une route plus immorale que ne le firent jamais poètes ou romanciers. — Tu es un niais, un sot, un charlatan, — et l'on ne doit tout au plus te prendre que pour un entremetteur[2].

117. La voix de Julia s'éteignit ou se perdit en soupirs, jusqu'au moment où tous les discours auraient été inutiles ; ses beaux yeux étaient noyés dans les larmes. Pourquoi ne coulaient-elles pas sans

[1] J'ai traduit mot à mot. M. A. P. a cru devoir paraphraser ainsi l'idée de Byron : « Cette lumière pénètre dans le cœur, et y répand une » amoureuse langueur qui n'est pas le calme de l'indifférence. »

[2] M. A. P. traduit ce dernier vers : « *Pendant ta vie* tu as été tout au » plus un entremetteur d'intrigues amoureuses. » Il ne s'agit pas ici de la conduite de Platon, mais de l'influence de ses écrits.

cause ? Mais, hélas! qui peut aimer et conserver la sagesse ? Les remords, cependant, luttaient contre ses désirs : elle résistait encore un peu, elle se repentait beaucoup. « Jamais, jamais ! » murmurait-elle, et elle consentait à tout.

118. On dit que Xercès offrait une récompense à ceux qui pourraient lui trouver un nouveau plaisir. Cette découverte était, selon moi, bien difficile, et sa majesté n'aurait pu la payer trop cher. Pour moi, poète rempli de modération, je suis heureux d'un peu d'amour (ce que je nomme mon passe-tems), et je n'aspire pas après de nouveaux plaisirs. Les anciens me suffisent, puissent-ils seulement durer !

119. O plaisir ! réellement tu es une douce chose, bien que nous devions tous être damnés pour toi. Chaque printems je jure de réformer ma vie avant la fin de l'année, et mes vœux de chasteté finissent toujours par s'envoler. Cependant cette année, je pense, il serait encore possible de les tenir. J'en suis vraiment désolé, j'en rougis de honte : mais c'est à l'autre hiver que je remets ma conversion.

120. Ici ma chaste muse va se permettre une liberté. — Nè tremblez pas, lecteur plus chaste encore, — elle ne cessera plus d'être pudique, et vous n'avez pas sujet de vous effrayer. Cette liberté est une licence poétique qui peut donner à mon plan quelque irrégularité ; et, comme je suis hautement pénétré des règles d'Aristote, il est convenable de demander pardon quand je viens à les violer.

121. Cette liberté consiste à espérer que le lecteur voudra bien, du 6 juin (jour fatal sans lequel le défaut d'action aurait rendu inutile tout mon talent poétique), se transporter à plusieurs mois de distance, sans perdre de vue Julia et Don Juan. Je sais bien que c'était en novembre, mais je n'ai pas bien retenu le jour précis. — Cette date est un peu obscure.

122. Nous causerons de ceci tout à l'heure. — Il est doux d'entendre, au milieu de la nuit, sur les flots bleus et argentés de l'Adriatique, la voix et la rame du gondolier qui, dans un lointain affaiblissant, fend le sein des eaux. Il est doux de voir l'étoile du soir se lever; il est doux d'écouter les vents de la nuit murmurer de feuille en feuille; il est doux de voir Iris mesurer le ciel en s'élevant du sein de l'Océan sur le sommet des montagnes.

123. Il est doux d'entendre les fidèles aboiemens du chien de garde accueillir vivement notre approche du toit domestique; il est doux de savoir qu'il y a dans cet endroit un œil qui remarquera notre venue, et brillera de plaisir en nous revoyant; il est doux d'être éveillé par l'alouette, ou bercé par la chute des eaux; doux est le bourdonnement des abeilles, la voix des vierges, le chant des oiseaux, le bégaiement et les premiers mots d'un enfant.

124. Douce est la vendange quand les grappes humides roulent par milliers sur la terre qu'elles rougissent. Il est doux d'échapper au tumulte des villes,

pour jouir des plaisirs de la campagne. Doux sont pour l'avare les monceaux d'or, et pour un père la naissance de son premier né. Douce est la vengeance, — surtout pour les femmes; le pillage, pour les soldats, les prises d'argent pour les gens de mer.

125. Doux est un legs, douce surtout la mort imprévue d'une vieille dame ou d'un personnage de soixante-dix ans accomplis qui nous faisait, « nous jeunes », attendre mille fois trop long-tems son train, son or, ou ses propriétés. Il se plaignait toujours, mais son corps était si robuste que tous les Israélites furieux voulaient mettre en pièces ses héritiers pour leurs maudites créances après décès.

126. Il est doux de cueillir des lauriers, soit avec l'épée, soit avec la plume. Il est doux de terminer une dispute; il est doux d'en faire naître une avec un ami ennuyeux. Doux est le vin vieux en bouteille, et l'ale en barrique; douce est pour nous la créature faible que nous défendons contre tout le monde; doux enfin le collége que nous n'oublions jamais, et qui nous oublie si promptement.

127. Mais mille fois plus doux encore que tout cela est le premier et brûlant amour. — Seul il reste gravé dans notre ame, comme dans celle d'Adam le souvenir du Paradis terrestre. Quand l'arbre de la science a été ébranlé et que tout est connu, la vie n'offre plus rien de comparable à cette ambroisiale faute, que sans doute la fable a voulu peindre par le feu ravi des cieux par le téméraire Prométhée.

128. L'homme est un étrange animal, et il fait un singulier usage de ses facultés et des différens arts. Avant tout il aime à essayer mille espèces d'épreuves pour attirer l'attention sur lui. Dans ce siècle qui est celui des bizarreries, tous les talens ont leurs tréteaux. Mieux vaudrait rechercher d'abord la vérité, au risque de spéculer sur l'imposture, après avoir perdu son tems.

129. Combien n'avons-nous pas vu de découvertes opposées (signes d'un génie véritable et de poches vides)? L'un fait de nouveaux nez, l'autre une guillotine; celui-ci nous brise les os, celui-là nous les replace; pour la vaccine, elle fut sans doute la compensation des fusées Congrèves[1]. . . . .

. . . .

130. On a fait, avec les pommes de terre, du pain aussi bon que l'autre; le galvanisme a fait grimacer quelques cadavres, mais il n'a pas satisfait autant que l'appareil inventé dans les premières séances de la société des amis des hommes, par le moyen duquel on désasphyxie gratuitement. Combien de merveilleuses machines depuis peu de tems! . .

131. . . . .

. . . .

. . . .

. . .

[1] Ces fusées, inventées par sir W. Congrève, sont de petites bombes dont l'effet est plus sûr et beaucoup plus meurtrier que celui de l'obus; elles portent une mèche inextinguible. Elles furent employées, avec un succès trop meurtrier, à Waterloo.

132. Ce siècle est encore celui de découvertes pour tuer les corps et sauver les ames ; elles sont propagées dans les meilleures intentions. Par la lanterne de sir Humphrey Davy [1], l'extraction du charbon de terre n'est plus dangereuse, et les voyages à Tombuctoo, les excursions vers les pôles peuvent servir au bonheur des hommes autant que Waterloo à leur malheur.

133. L'homme est un phénomène, un je ne sais quoi, une merveille au-delà de toute merveilleuse expression ; c'est pourtant une pitié sur cette sublime terre, que le plaisir soit un crime et que parfois le crime soit un plaisir. Peu de mortels savent bien ce qu'ils désirent, mais que ce soit la gloire, la puissance, l'amour ou la richesse, ils en trouvent la route semée d'écueils, et quand le but est atteint nous mourons ; vous le savez, — et alors — »

134. Quoi alors? — Je ne le sais pas plus que vous. — Ainsi bonne nuit ; — et revenons à notre histoire. C'était en novembre, quand les beaux jours sont devenus rares, quand les montagnes lointaines paraissent chenues et jettent un chapeau éclatant de blancheur sur leurs manteaux azurés ; quand la mer vient mugir autour des promontoires et les flots se briser contre les rochers : quand enfin le soleil moins ardent disparaît sur les cinq heures.

135. C'était, comme disent les *Watchmen* [2], une

[1] Célèbre chimiste anglais.

[2] *Watchmen*, les gens qui font, à Londres, la garde urbaine ; ce qu'étaient autrefois, en France, les chevaliers du guet.

nuit grise, pas de lune, pas une étoile ; un vent doux ou furieux par intervalles, et dans beaucoup de foyers une flamme brillante de bois menu que toute une famille entourait. Il y a dans cette espèce de flamme quelque chose de gai, même quand le soleil d'été n'est obscurci d'aucun nuage. J'aime singulièrement le feu et les grillots, aussi bien que les homars, la salade, le champagne et les causeries.

136. Il était minuit. — Donna Julia dans son lit dormait probablement — lorsqu'à sa porte s'éleva un bruit capable de réveiller les morts, s'ils l'eussent jamais été auparavant ; car nous avons tous lu que les morts furent, et seront encore, au moins une fois, réveillés. La porte était fermée, mais une voix et des doigts donnèrent la première alarme ; on entendit : « Madame ! — Madame ! — Chut !

137. » Au nom de Dieu, Madame, — Madame —
» voici mon maître, avec la moitié de la ville à sa
» suite. — Vit-on jamais une chose plus affreuse ?
» Ce n'est pas ma faute. — Je faisais bonne garde. —
» Hélas, retirez donc plus vite le verrou, je vous
» prie. — Ils montent maintenant l'escalier, dans une
» seconde ils seront ici ; il pourrait peut-être s'échap-
» per. — La fenêtre n'est certainement pas si haute ! »

138. Cependant arrivait Don Alphonso, avec des torches, des amis et des valets, en grand nombre ; la plupart, depuis long-tems mariés, étaient ravis de troubler le sommeil de la femme coupable qui voulait outrager à la dérobée le front d'un époux :

une pareille conduite était trop contagieuse, et si l'on n'en punissait pas une, toutes les femmes suivraient bientôt son exemple.

139. Je ne puis dire comment, pourquoi et de quel genre étaient les soupçons de Don Alphonso : mais pour un cavalier de son rang, il y avait bien de la grossièreté à lever ainsi une armée autour du lit nuptial, avant d'avoir le moins du monde averti sa femme, et à prendre des laquais armés d'épées et de flambeaux pour attester l'affront qu'il craignait le plus de recevoir.

140. La pauvre Julia, sortant comme d'un profond sommeil (remarquez bien que je ne dis pas qu'elle n'eût pas dormi), se mit en même tems à crier, bâiller et verser des larmes. Pour sa suivante Antonia, qui était au fait de tout, elle se hâtait de rejeter la couverture du lit en morceau pour donner à penser qu'elle-même venait d'en sortir. Je ne sais pas vraiment pourquoi elle se donnait tant de peine pour prouver que sa maîtresse n'avait pas couché seule :

141. Mais il était à croire que la dame et sa suivante étaient deux pauvres petites femmes tremblantes qui, par crainte des farfadets, et plus encore des hommes, avaient cru pouvoir mieux résister à un homme si elles restaient deux. Elles s'étaient donc innocemment couchées côte à côte, en attendant que les heures d'absence fussent écoulées, et que l'infâme mari eût reparu en disant : « Chère amie, c'est moi » qui ai le premier songé à repartir. »

142. Julia retrouva enfin la parole et s'écria : « Au » nom du ciel, Don Alphonso, que prétendez-vous » faire ? êtes-vous devenu fou ? Dieu ! que ne suis-je » morte avant d'être sacrifiée à un monstre sem- » blable! quel est le motif de cette violence nocturne, » l'ivrognerie ou le spleen! pouvez-vous bien me » soupçonner d'une conduite dont l'idée seule me » ferait mourir! Cherchez alors dans cette chambre. » — C'est mon intention, » répondit Alphonso.

143. Il chercha, ils cherchèrent, tout fut retourné, cabinet, gardes-robes, armoires, embrasures de fenêtres. Ils trouvèrent beaucoup de linge et de dentelles, des paires de bas, des mules, des brosses, des peignes, des nécessaires, et les autres articles à l'usage des jolies femmes, propres à conserver la beauté et entretenir la propreté. Ils percèrent de leurs épées des rideaux et des tapisseries, ils arrachèrent des volets, ils brisèrent des tables.

144. Ils cherchèrent sous le lit, et y trouvèrent, —peu importe, — ce n'était pas ce qu'ils désiraient; ils ouvrirent les fenêtres pour découvrir si la terre ne portait pas l'empreinte de quelque semelle, la terre était muette. Alors ils se regardèrent les uns les autres. Il est étrange, et cela me semble même une bévue, que nul d'entre eux n'ait songé à regarder dans le lit aussi bien que dessous.

145. Pendant cette perquisition, la voix de Julia ne dormait pas. « Oui, cherchez et recherchez, s'écriait-elle; accumulez insultes sur insultes, outrages

» sur outrages. Était-ce pour cela que j'ai pris le
» nom d'épouse! pour cela que j'ai si long-tems
» sans me plaindre souffert à mes côtés un époux
» comme Alphonso! Mais je ne le souffrirai plus,
» je quitterai cette maison; s'il y a des lois et un
» seul légiste en Espagne.

146. » Oui, Don Alphonso, vous n'êtes plus mon » époux, si jamais toutefois vous avez mérité ce titre. » Est-il digne de votre âge?—Vous êtes à votre » dixième lustre; cinquante ou soixante ans — c'est » bien la même chose. Est-il sage, est-il décent de » faire de pareilles recherches pour déshonorer une » femme vertueuse? Don Alphonso! homme ingrat, » parjure, barbare; osez-vous bien concevoir de » pareils soupçons sur votre épouse?

147. » Est-ce pour cela que j'ai dédaigné ce que » l'on permet ordinairement à mon sexe? que j'ai » fait choix d'un confesseur si vieux et si lourd qu'il » eût été insupportable à toute autre? Hélas! jamais » il n'a eu l'occasion de me faire un reproche; au » contraire, il me voyait tellement inquiète de mon » innocence; — qu'il a toujours douté que je fusse » mariée. — Oh! combien il sera désolé de voir » comme je suis traitée!

148. » Était-ce pour cela que je n'ai pas encore » choisi de cortejo [1] parmi la jeunesse de Séville? » Est-ce pour cela que j'évite la plupart des réunions,

[1] Ce mot répond à celui de *sigisbé* en Italie.

» si ce n'est pour assister aux combats de taureaux, » à la messe, au théâtre, aux bals et aux festins? » Est-ce pour cela que, quels que fussent mes adorateurs, je les ai tous éconduits (j'y mettais même » de l'impolitesse)? Est-ce pour cela que le général » comte O'Reilly, celui-là même qui prit Alger [1], a » prétendu que je l'avais traité indignement?

149. » Mon cœur n'a-t-il pas été sourd pendant » six mois aux soupirs et aux accords du musico ita- » lien Cazzani? N'est-ce pas moi que son compatriote » le comte Corniani appelait la seule femme vertueuse d'Espagne? N'ai-je pas vu à mes pieds une » foule de Russes et d'Anglais? J'ai désolé le comte » Strongstroganof, et lord Mount Coffee-House, ce » pair d'Irlande qui s'est tué l'année dernière par » excès d'amour (et de vin).

150. » N'ai-je pas eu deux évêques à mes pieds? » Le duc d'Ichar, Don Fernand Nunès? et c'est une » femme de ma sorte que vous traitez ainsi? Je ne sais » pas dans quelle phase de la lune nous nous trou- » vons : je vous sais gré vraiment d'avoir l'extrême » indulgence de ne pas encore me battre, quand le » tems est si favorable : — Oh! vaillant héros! avec » votre épée au vent, et votre pistolet armé, ne faites- » vous pas là, dites-moi, une jolie figure?

[1] Donna Julia se trompe. Le comte O'Reilly ne prit pas Alger, mais ce fut Alger qui fut sur le point de le prendre; lui, son armée et sa flotte levèrent le siége de la ville en 1774, après avoir éprouvé de grandes pertes.

(*Note de Byron.*)

151. » Voilà donc le motif de ce voyage imprévu, » de cette affaire indispensable avec votre procureur, » ce modèle de bassesse qui se tient droit là-bas » comme s'il commençait à sentir qu'il a joué le rôle » d'un fou. Je vous méprise tous les deux; mais l'in- » famie de sa conduite est encore plus inexcusable; » puisqu'il n'a certainement agi que pour percevoir » ses amendes odieuses, et nullement par un senti- » ment d'intérêt pour vous et pour moi.

152. » S'il est ici pour dresser un acte, n'empê- » chez pas ce brave monsieur de procéder; vous » avez mis cet appartement dans un bel état; — il » s'y trouve de l'encre et une plume pour vous, quand » vous le désirerez. — Ayez soin de tout mentionner » avec précision, je ne veux pas que vous rece- » viez pour rien des honoraires. — Mais comme ma » femme de chambre est déshabillée, veuillez mettre » à la porte vos espions. — Oh! dit en sanglotant » Antonia : je veux leur arracher les yeux.

153. » C'est ici le cabinet, là la toilette, de ce côté » l'antichambre. — Cherchez dessus, dessous : voilà » le sopha, le grand fauteuil, la cheminée; — on » pourrait bien y cacher un amant, mais je voudrais » dormir; faites, je vous prie, moins de bruit, jus- » qu'à ce que vous ayez découvert le trou secret qui » renferme ce cher trésor. Alors veuillez m'en don- » ner aussi le plaisir.

154. » Et vous, hidalgo, qui venez de faire pla- » ner des soupçons sur moi, et de la honte sur tous

» ces visages, ayez la complaisance de me faire con» naître — quel est celui que vous cherchez! Com» ment le nommez-vous? de quelle famille? Montrez» le-moi? — Sans doute il est jeune et agréable? — » Il est grand? Parlez et prouvez que vous avez eu » de justes motifs pour ternir ainsi ma réputation.

155. » Au moins peut-être, il n'a pas soixante » ans; il serait à cet âge trop vieux pour être mis à » mort, ou pour éveiller la jalousie d'un mari aussi » jeune que vous. — (Antonia! donnez-moi un verre » d'eau.) Je rougis d'avoir répandu des larmes, elles » sont indignes de la fille de mon père; ma mère pou» vait-elle prévoir en me mettant au monde que je » tomberais au pouvoir d'un monstre!

156. » Mais c'est peut-être d'Antonia que vous » êtes jaloux? Vous avez vu qu'elle dormait à mes » côtés quand vous frappâtes à la porte avec votre » suite. Regardez où vous voudrez, nous n'avons rien » à vous cacher, monsieur : une autre fois seulement, » je l'espère, vous nous avertirez; ou, par égard » pour la pudeur, vous attendrez un instant à la porte, » afin de nous permettre de nous habiller pour rece» voir une aussi bonne compagnie.

157. » J'ai fini, monsieur, je cesse de parler. Le » peu que j'ai dit doit assez vous apprendre qu'une » ame pure sait dévorer en silence des torts dont » elle ne pourrait parler sans rougir. — Je vous » livre comme auparavant à votre conscience; un » jour elle vous demandera raison de vos procédés

» à mon égard. Dieu veuille que vous ne vous en » tourmentiez pas plus qu'aujourd'hui ! Antonia, où » est mon mouchoir de poche ? »

158. Elle s'arrête et retombe sur son oreiller. Elle est pâle et ses yeux noirs abîmés dans les pleurs rappellent un ciel obscurci par la pluie et les éclairs; ses cheveux ondoyans sont comme un voile jeté sur ses joues décolorées : en vain leurs noires boucles cherchent-elles à couvrir ses épaules charmantes; leur neige se faisait encore jour à travers. — Ses lèvres de rose sont entr'ouvertes, et son cœur bat plus fort que sa respiration.

159. Le senor Don Alphonso restait confondu. Antonia remuait sans cesse dans la chambre bouleversée; puis, tout d'un coup tournant la tête, elle intriguait par ses malignes œillades le maître et ses mirmidons, qui ne paraissaient pas s'amuser beaucoup, à l'exception du procureur. Mais celui-ci, fidèle jusqu'au tombeau, comme un autre Achates, s'embarrassait peu de la cause des querelles, pourvu qu'il y en eût; car elles devaient toujours être apaisées en justice.

160. Comme un chien en arrêt [1], il suivait de ses petits yeux, et sans remuer, chacun des mouvemens d'Antonia; son attitude exprimait les plus vifs soupçons. Du scandale il s'en embarrassait peu; et s'il trouvait à justifier une poursuite ou une action judi-

[1] *Avec un nez flairant inquiet* (with prying snubnose).

ciaire, la jeunesse, la beauté ne le touchaient que faiblement : quant aux dénégations, il lui fallait des témoignages faux, mais juridiques, pour qu'il y ajoutât foi.

161. Cependant Don Alphonso, les yeux baissés, faisait, il faut le dire, une triste figure ; après avoir cherché de cent côtés, et traité si durement une jeune femme, il n'en était pas plus avancé ; seulement il sentait des reproches intérieurs se joindre à ceux que son épouse venait de lui prodiguer pendant une demi-heure, aussi vifs, aussi serrés, aussi cuisans qu'une pluie d'orage.

162. D'abord il essaya de bégayer une excuse ; on ne lui répondit que par des pleurs, des sanglots et les préludes d'une attaque de nerfs, lesquels sont toujours certaines douleurs, des palpitations, des étouffemens, et ce que les patientes choisissent de préférence. Alphonso vit sa femme et se rappela celle de Job ; il vit encore en perspective tous les parens de Julia indignés, et il jugea plus à propos de ne pas perdre patience.

163. Il fit mine de vouloir parler, ou plutôt balbutier ; mais avant de s'être exposé à servir encore d'enclume au marteau de sa femme, la sage Antonia vint l'arrêter, en lui disant : « Monsieur, je vous » en prie, quittez cette chambre, et ne dites pas » mot, ou madame va mourir. — Qu'elle aille » au diable ! » murmura Alphonso ; mais rien de plus : le moment de parler était passé. Il lança un ou

deux regards menaçans, et sans savoir comment, il fit ce qu'on lui ordonnait.

164. Avec lui s'éloigna son *posse comitatus*, le procureur à l'arrière-garde s'arrêtant auprès de la porte et se retournant toujours jusqu'à ce qu'Antonia l'eût poussé dehors. — Il était vraiment fâché de l'inexprimable extravagance d'Alphonso qui, dans ce moment-là même, semblait avoir perdu le sens; mais, comme il y rêvait, la porte se ferma sur sa face magistrale.

165. Dès qu'elle fut bien fermée, — Oh! honte, oh! crime, oh! douleur, et oh! sexe féminin! comment feriez-vous de semblables choses sans perdre l'honneur! — si ce monde, et même si l'autre n'étaient pas aveugles? Combien il est rare de trouver des réputations non usurpées! mais continuons. — Car je ne suis pas à la moitié de ma tâche, et il faut le dire, non sans grande répugnance; à demi suffoqué, le jeune Juan s'élança hors du lit.

166. Il s'était caché, — je ne prétends pas dire comment, ni expliquer dans quelle position. — Jeune, svelte et flexible, il s'était tapi sans doute dans un mince espace rond ou carré. Mais de le plaindre d'avoir été étouffé sous deux aussi jolis corps, c'est ce que je ne dois ni ne veux faire; il eût mieux valu sans doute mourir ainsi, que d'être comme le buveur Clarence, plongé dans une tonne de Malvoisie [1].

[1] Georges, duc de Clarence, condamné à mort, en 1478, par son frère

167. En second lieu je ne le plains pas, parce qu'il n'avait pas besoin de commettre un péché défendu par le ciel et taxé par les lois humaines : ou du moins il s'y prenait de trop bonne heure. Mais à seize ans, la conscience n'est pas timorée comme à soixante, lorsque rappelant nos anciennes dettes, et calculant tous les à-comptes donnés en fautes, nous voyons que le diable emporte déjà les deux côtés de la balance.

168. Je ne dirai rien de la position qu'il avait gardée : on voit dans les chroniques juives comment, lorsque le sang du vieux roi David était devenu pesant, les médecins, laissant pillules et potions, lui avaient conseillé de se servir d'une jeune et jolie fille en guise de cataplasme, et comment le remède eut les meilleurs effets [1]. On le lui avait peut-être appliqué différemment, car David en fut guéri, et Juan fut près d'en mourir.

169. Que faire maintenant? Alphonso va revenir aussitôt qu'il aura congédié ses misérables : Antonia met son esprit à la torture, mais elle ne peut concevoir aucun expédient : — comment pourra-t-on

Édouard IV. Pour toute faveur, il obtint d'être noyé dans un tonneau de Malvoisie, choix qui suppose, dit Hume, une violente passion pour cette liqueur. (Voyez le *Richard III* de Shakspeare.)

[1] « Et le roi David avait vieilli..., et quand on le couvrait d'habillemens il n'était pas réchauffé. Ses serviteurs cherchèrent donc une belle » jeune fille dans toute l'étendue d'Israël, et lui trouvèrent Abisag, la » Sunamite ; elle était singulièrement belle, et elle dormait avec le roi... » Or, le roi ne la *connut* pas. »

(III. *Livre des Rois*, ch. 1er.)

soutenir une nouvelle attaque? Ajoutez que le jour allait paraître dans peu d'heures; Antonia ne savait qu'imaginer, Julia ne parlait pas, mais elle pressait de ses lèvres décolorées les joues de Don Juan.

170. Il rapprocha ses lèvres des siennes, et de sa main, il rejeta en arrière les boucles de ses cheveux épars; même alors, ils ne pouvaient faire entièrement taire leur amour, ils oubliaient à demi leurs dangers, leur désespoir. La patience d'Antonia ne put se contenir. « Comment, s'écria-t-elle en fu-
» reur, est-ce là le moment de vous amuser encore?
» il faut que je mette ce beau monsieur dans le ca-
» binet.

171. » Remettez à une autre plus heureuse nuit
» vos caresses. — Qui peut avoir mis mon maître
» dans le secret? Que va-t-il résulter de cela? Je
» suis dans une frayeur, et ce vilain enfant a le
» diable au corps; est-ce le moment de faire des
» folies? En avons-nous le tems? Comment oubliez-
» vous que cela peut finir par du sang? Vous y per-
» drez la vie, moi ma place, ma maîtresse tout; et
» cela pour ce petit visage de fille.

172. » Si, du moins, c'était un brave cavalier de
» vingt-cinq ou trente ans (allons, hâtez-vous)!
» Mais un enfant, quel beau chef-d'œuvre! (En vé-
» rité, madame, je ne conçois pas votre goût; —
» allons! monsieur, là-dedans!) — Mon maître ne
» doit pas être loin. — Au moins le voilà pour le
» moment renfermé. Et si nous pouvons tenir conseil

» avant le jour — (Juan, souvenez-vous de ne pas » dormir). »

173. L'arrivée de Don Alphonso, qui cette fois était seul, interrompit la fidèle suivante. Elle faisait mine de demeurer, mais il lui donna l'ordre de sortir, ce qu'elle fit de mauvaise grâce. Au reste, il n'y avait rien à faire, et sa présence ne pouvait être d'un grand secours. En ce moment elle les regarda donc tous deux lentement et avec un soupir, moucha la chandelle, s'inclina et partit.

174. Alphonso s'arrêta une minute ; — ensuite il commença quelques excuses singulières de sa conduite précédente, non qu'il voulût justifier ce qu'il avait fait, et, à dire vrai, il s'était montré extrêmement impoli ; mais il avait eu pour cela de fortes raisons qu'il ne spécifia pas dans son plaidoyer : à tout prendre, son discours offrit un bel exemple de cette figure que les savans appellent *Rigmarole* [1].

175. Julia ne dit rien : cependant elle avait sur tous les points une de ces bonnes réponses qui donnent, aux dames instruites du faible de leurs époux, le pouvoir de tout changer en quelques paroles. Si par ce moyen elles n'imposent pas un parfait silence, elles amènent du moins un repos, même quand elles ne disent pas un mot de vrai. Il s'agit de rétorquer

[1] Nous n'avons découvert nulle part l'emploi de ce mot. Si ce n'est pas la faute de notre ignorance, il se peut que Byron l'ait forgé pour mystifier ses lecteurs.

avec fermeté, et s'il vous soupçonne d'*une* faiblesse, de lui en reprocher *trois*.

176. Au fait, Julia avait des motifs d'excuse, car les amours d'Alphonso avec Inès étaient connues du public : ce fut donc le sentiment de sa faute qui la rendit confuse ; mais, comme on l'a souvent démontré, cela ne peut pas être : une dame a toujours des raisons justificatives ; elle se tut peut-être par égard pour l'oreille de Juan qui avait fort à cœur, comme elle ne l'ignorait pas, la réputation de sa mère.

177. Un second motif encore, c'est qu'Alphonso n'avait jamais paru s'inquiéter de Juan ; il montrait de la jalousie, mais il ne parlait pas de l'heureux amant qui la faisait naître, et laissait ainsi ses prémisses sans conclusion. Cependant son esprit travaillait à éclaircir ce mystère, et l'on peut dire qu'en parlant d'Inès c'était le mettre à la piste de Juan.

178. Il suffit d'un rien dans les affaires délicates, et mieux vaut alors se taire. D'ailleurs il est un *tact* (cette expression moderne me semble d'une mauvaise fabrique, mais elle me fournit une fin de vers) qui avertit une dame pressée de questions trop inciviles, de se tenir toujours à une certaine distance de la vérité. — Le mensonge donne aux dames une grâce singulière, et convient mieux à leur charmante physionomie que tout autre chose.

179. Elles rougissent et nous les croyons ; au moins l'ai-je toujours fait : il est à peu près inutile d'essayer une réplique, car leur éloquence devient alors

de la profusion ; et quand elles sont épuisées, elles soupirent, laissent tomber leurs yeux languissans, répandent une larme ou deux, et nous voilà désarmés ; alors, — et alors, — et alors, — nous nous asseyons et soupons.

180. Alphonso termina son discours en implorant un pardon que Julia à demi refusait, et à demi accordait ; elle y mettait des conditions qui lui semblaient bien dures, et rejetait plusieurs petites demandes qu'il lui faisait. Tel qu'Adam à la porte de son jardin, Alphonso gémissait d'une pénitence trop rigoureuse. Il la conjurait de ne pas le refuser plus long-tems, quand il trébucha sur une paire de souliers.

181. Une paire de souliers ! — Quoi donc ? Peu de chose s'ils semblent aller au pied de madame, mais sans douleur je ne puis le dire, la forme en était masculine. Les voir et les prendre fut l'affaire d'un moment. — Ah ! grand Dieu ! mes dents commencent à se heurter, mes veines frissonnent. — D'abord Alphonso examine bien leur tournure, puis sa passion prend un tout autre caractère.

182. Il quitte la chambre pour aller ressaisir son épée, et sur-le-champ Julia se précipite dans le cabinet. « Fuis, Juan, fuis ! — Au nom du ciel. —
» Pas un mot. — La porte est ouverte. — Tu peux
» disparaître par le passage que tu as parcouru tant
» de fois. — Voici la clef du jardin. — Fuis. —
» Fuis. — Adieu ! vite, vite ! J'entends Alphonso

» furieux. — Il n'est pas encore jour. — Il n'y a » personne dans la rue. »

183. On ne dira pas que cet avertissement ne fût pas bon, le mal est qu'il arriva trop tard. C'est ainsi qu'on acquiert l'expérience, et c'est une sorte de péage que nous impose la destinée. En un saut, Juan avait quitté l'appartement, en un second il allait être à la porte du jardin, mais il rencontra Alphonso en robe de chambre qui le menaça de le tuer. — Juan se précipita sur lui.

184. Le combat fut terrible, et la lumière s'éteignit. Antonia criait : « Au voleur! » et Julia : « Au feu! » Nul valet ne s'empressa de venir prendre part à l'action. Alphonso, battu autant qu'il le désirait, jurait horriblement que dès cette nuit il serait vengé; et Juan blasphémait une octave plus haut. Son sang était vif : quoique jeune, c'était un vrai Tartare, qui ne se sentait aucun entraînement pour le martyre.

185. L'épée d'Alphonso était tombée avant qu'il eût pu la tirer du fourreau; et ils se battirent toujours corps à corps : fort heureusement Juan ne la vit pas, car ayant peu l'habitude de retenir ses mouvemens, il eût pu envoyer Alphonso dans l'autre monde, s'il fût venu à l'apercevoir. O femmes! songez donc à la vie de vos époux et de vos amans! et voyez comment vous pouvez doublement devenir veuves!

186. Alphonso se roidissait pour retenir son ad-

versaire, et Juan l'étranglait pour l'obliger à quitter prise. Le sang (il sortait du nez) commença à couler; enfin, dans un moment où l'ardeur du combat était un peu ralentie, Juan essaie de donner un coup décisif et parvient à s'échapper, à l'exception de son vêtement qui reste aux mains d'Alphonso. Il s'enfuit comme Joseph, en l'abandonnant; mais là finit, je pense, entre les deux héros, toute espèce de parité.

187. Enfin les lumières arrivent, les valets et servantes viennent contempler un effrayant tableau. Antonia dans une attaque de nerfs, Julia évanouie, Alphonso à travers la porte, étendu sans mouvement; sur la terre, auprès de lui, quelques draperies à demi déchirées, du sang, des traces de pas, et rien de plus. Juan cependant gagnait la porte, ouvrait la serrure; et, peu curieux de cette scène intérieure, se hâtait de la refermer sur lui.

188. Là se termine mon chant. Ai-je besoin de chanter ou de dire comment, à la faveur de la nuit (qui favorise toujours mal à propos), Juan parvint, dans un étrange costume, à suivre son chemin, et à regagner son logis? Quant au scandale amusant que vit naître le lendemain, au bruyant étonnement qu'on manifesta durant plus de huit jours, aux sollicitations d'Alphonso pour obtenir un divorce, les papiers anglais en ont sans doute assez parlé.

189. Si vous voulez connaître toutes les procédures, les dépositions, le nom des témoins, les plai-

doiries aux fins de non-recevoir ou d'annuler, il en existe plus d'une édition, et les relations en sont diverses, mais toutes intéressantes. La meilleure est celle que publia, en abrégé, Gurney, qui fit dans cette vue le voyage de Madrid.

190. Mais Donna Inès pour divertir l'attention de l'un des plus violens scandales que l'on eût vus en Espagne depuis des siècles, au moins depuis l'expulsion des Vandales, Donna Inès fit à la vierge Marie le vœu (et jamais elle n'avait voué en vain) de plusieurs livres de chandelles. Puis, d'après le conseil de quelques vieilles dames, elle envoya son fils à Cadix pour qu'il s'y embarquât.

191. Son intention était, pour corriger ses premières dispositions et lui en donner de meilleures, de le faire voyager par terre ou par mer, chez tous les peuples de l'Europe, et surtout en France et en Italie (du moins est-ce l'usage le plus ordinaire). Julia fut mise dans un couvent ; elle gémissait, mais peut-être on sentira mieux ce qu'elle éprouvait par la suivante copie de sa lettre à Juan :

192. « Ils me disent que c'est une chose décidée ;
» vous vous éloignez : c'est un parti sage, conve-
» nable, mais ce n'en est pas moins une peine ; je
» n'ai plus rien à réclamer de votre jeune cœur : le
» mien a été la victime, il voudrait l'être encore.
» Beaucoup aimer, tel a été tout mon artifice. —
» J'écris à la hâte ; et s'il se trouve quelque tache sur
» cette feuille, ce n'est pas ce qu'elle semblerait être ;

» mes prunelles brûlent, mais elles n'ont pas de » larmes.

193. » Je vous ai aimé, je vous aime; et pour » cet amour, rang, condition, le ciel, le genre hu- » main, ma propre estime, j'ai tout perdu : cepen- » dant je ne regrette pas ce qu'il m'a coûté, le » souvenir de ce songe est encore trop doux. Mais » si je parle de ma faute, ce n'est pas pour en tirer » vanité, nul ne peut me croire aussi abjecte que je » le semble à mes propres yeux. Je trace ces lignes » parce que je ne puis reposer. — Je n'ai rien à » reprocher, rien à demander encore.

194. » L'amour d'un homme n'est qu'un épisode » de sa vie; celui d'une femme est toute son exis- » tence. L'homme a le choix entre la cour, les » camps, l'église, la mer et le commerce : l'épée, » la robe, la fortune et la gloire, lui offrent en » échange de l'orgueil, de l'éclat, de l'ambition » pour remplir son cœur. Il en est peu qui ne trou- » vent à se distraire au milieu de tant de soins; mais » il n'est pour nous qu'une ressource : aimer encore » et se perdre une seconde fois.

195. » Vous allez vous livrer aux plaisirs, à l'é- » clat; vous serez aimé, vous aimerez beaucoup; » tout est fini pour moi sur la terre, sauf quelques » années pour ensevelir ma honte et mes chagrins » au fond de mon cœur. Je puis les supporter; mais » je ne pourrai éloigner la passion qui me dévore » encore autant qu'autrefois. Ainsi, adieu; — par-

» donnez-moi, — aimez-moi. — Non, ce mot est » désormais inutile, — pourtant je le laisse.

196. » J'ai été et suis encore bien faible; cepen» dant je crois pouvoir reprendre mes forces. Mon » sang, tel que les vagues poussées par un vent ré» gulier, se porte toujours vers le siége de mes pen» sées[1]; mon cœur est celui d'une femme, il ne » peut oublier. — Il ne voit plus rien au monde, » rien qu'une image; et, comme l'aiguille est sans » cesse dirigée vers le pôle immobile, ainsi mon » pauvre cœur s'élance-t-il toujours vers mon ame » abîmée dans une seule idée.

197. » Je n'ai plus rien à ajouter, et je tarde » encore : je n'ose cacheter ce papier. Cependant, » pourquoi craindrais-je de vous l'adresser? mon » malheur ne peut plus guère augmenter. Si je n'a» vais pas vécu jusqu'à ce moment, le chagrin pour» rait me faire mourir; mais la mort évite le cou» pable qui n'espère que dans ses coups; et je dois » survivre à ce dernier adieu. Je dois soutenir » l'existence pour soupirer, pour prier pour vous. »

198. Cette lettre, sur une feuille dorée sur tranche, fut écrite avec une mince et neuve plume de corneille. La petite main blanche de Julia eut de la

[1] *My blood still rushes where my spirit's set,*
As roll the waves before the settled wind;

M. A. P. traduit : « Je sens circuler mon sang *avec vitesse*, et renaître » mon courage; ainsi coulent les ondes dociles, lorsque le souffle des » vents est réglé. »

peine à échauffer la cire; elle tremblait comme l'aiguille aimantée, et pourtant elle ne laissa pas tomber une seule larme. Le cachet était une blanche cornaline sur laquelle était gravé un héliotrope avec cette devise en français : « *Elle vous suit partout.* » Quant à la cire, elle était superfine et de couleur vermeille.

199. Telle fut la première intrigue de Don Juan. Suivrai-je le cours de ses autres aventures? c'est au lecteur à le décider. Voyons cependant ce qu'il dira de celle-ci; car sa faveur est un véritable plumet sur le chapeau d'un auteur, et ses dédains ne lui font pas grand mal. Mais si nous obtenons son approbation, nous pourrons bien avoir dans un an quelque chose à lui offrir.

200. Cet ouvrage est une épopée, et j'ai l'intention de la diviser en douze chants. Chacun d'eux présentera de l'amour, des combats, une tempête sur mer, un dénombrement de vaisseaux, de capitaines et de princes régnans, de nouveaux caractères, et trois épisodes : je travaille maintenant à un panorama de l'enfer dans le style d'Homère et de Virgile. On ne peut donc m'accuser d'avoir usurpé le nom de poète épique.

201. Tout cela se présentera à propos, et rappellera toujours les règles d'Aristote, ce *vade mecum* du véritable sublime, qui a tant produit de poètes, et si peu de fous. Les poètes en prose aiment les vers blancs, moi je préfère les rimes; jamais les

bons ouvriers ne se plaignent de leurs ustensiles. J'ai trouvé de nouvelles machines mythologiques, et des décorations miraculeuses vraiment superbes.

202. Une seule et légère différence existe entre mes anciens confrères en épopée, et moi; et elle me donne sur tous un avantage bien réel (non que je n'en aie encore plusieurs autres; mais on jugera plus facilement de celui-ci). Ils embellissent tellement leur sujet, qu'il devient sous leurs mains le fondement d'un labyrinthe de fables, tandis que j'expose dans cette histoire des vérités incontestables.

203. Si quelqu'un en doute, j'en appelle à l'histoire, à la tradition et aux faits; aux journaux, dont on connaît et apprécie la véracité, aux drames en cinq actes et aux opéras en trois. Tout confirme fortement ce que j'avance; mais une circonstance doit lever tous les doutes, c'est que plusieurs personnes, et moi-même à Séville, avons vu la dernière fuite de Juan avec le diable.

204. Si jamais je descends jusqu'à la prose, j'écrirai des commandemens poétiques, bien supérieurs à ceux qui les auront précédés. J'enrichirai mon texte d'une foule de choses ignorées: et je donnerai des préceptes de la plus haute élévation. Je prendrai pour titre: *Longin en bouteille*, ou *chaque poète est son Aristote*.

205. Tu croiras en Milton, en Dryden, en Pope. Tu n'édifieras plus à Wordsworth, à Coleridge

et à Southey. Le premier est usé sans retour, le second est un ivrogne, et le troisième l'imite dans sa délicatesse et dans ses goûts. Pour Crabbe il serait pénible de marcher avec lui, et l'Hippocrène de Campbell est quelquefois à sec.

Tu ne déroberas pas à Samuel Rogers.

Tu ne commettras pas—d'offenses envers la muse de Moore [1].

206. Tu ne désireras pas la muse de M. Sotheby, ni son Pégase, ni rien qui lui appartienne.

Tu ne porteras pas de faux témoignages, comme les *bas bleus* (l'une d'elles au moins en a l'habitude [2]).

Enfin, tu n'écriras que d'après mes préceptes. Tel est l'esprit d'une vraie critique : humiliez-vous ou ne vous humiliez pas devant ma verge, comme bon vous semblera ; mais, dans ce dernier cas, je la laisse, de par Dieu, tomber sur vous.

207. Si quelqu'un ose prétendre que cette histoire n'est pas édifiante, je le prierai d'abord de ne pas crier avant d'être heurté ; puis de la lire une seconde fois ; alors il pourra dire (mais sans doute personne n'en aura l'impertinence) si mon poème bien qu'enjoué n'est pas hautement moral. De plus,

[1] Il faut se rappeler le commandement de Dieu que le poète parodie ici : *Tu ne commettras pas d'adultère.*

[2] Les précieuses savantes de Londres. Lord Byron semble avoir ici en vue Mistress Charlemont, la femme qui était chargée par Lady Byron de l'espionner, et qui fut ainsi cause de la rupture des deux époux.

je dois, dans le douzième chant, parler de l'endroit où vont tous les méchans.

208. Mais après tout, si quelqu'un est assez sourd à son propre intérêt pour mépriser cet avis; si, poussé par un esprit mal fait et ne croyant ni mes vers ni ses propres yeux, il s'écrie encore qu'on ne découvre dans cet ouvrage aucun but moral, je lui dirai, s'il est prêtre, qu'il est un menteur, et s'il est officier ou critique, qu'il est également — dans l'erreur.

209. J'attends l'approbation du public et je le conjure de prendre pour lui les préceptes que j'ai eu soin de mêler ici à l'agréable (ainsi l'on donne un morceau de corail aux enfans quand ils font leurs dents). Cependant, comme ils voudront sans doute rassembler mes titres à la couronne épique, et dans la crainte de la malveillance de quelques farouches lecteurs, j'ai déjà suborné le journal de ma grand-mère, *la Revue Britannique*.

210. J'envoyai mon offre dans une lettre adressée à l'éditeur, et il m'en remercia par le suivant courrier. — Je suis donc son créancier pour un bel article. Cependant, s'il juge à propos de rebuter ma tendre muse, s'il rompt tout d'un coup ses engagemens, s'il proteste qu'il n'a pas reçu ce qu'elle m'a coûté, et trempe sa plume dans le fiel et non dans le miel, tout ce que je puis dire, — c'est qu'il a mon argent.

211. Grâce à cette seconde sainte-alliance, je puis, je l'espère, compter sur le public et défier

tous les autres magasins de sciences et arts, quotidiens, mensuels ou trimestriels. Je n'ai pas essayé d'augmenter le nombre de leurs cliens parce qu'on m'assura que mes efforts seraient superflus, et que l'*Édimburg* et la *Quarterly Review* faisaient souffrir le martyre aux auteurs qui différaient avec eux de sentimens.

212. « *Non ego hoc ferrem calida juventa, consule Planco,* » disent Horace et moi. Je fais cette citation pour assurer qu'il y a six ou sept bonnes années (longtems avant de songer à dater mes lettres de la Brenta), j'étais plus disposé à répondre à tous les coups, et que je n'aurais jamais souffert des choses de ce genre, dans mon ardente jeunesse, Georges III étant roi.

213. Mais aujourd'hui, à trente ans, mes cheveux sont devenus gris (que seront-ils à quarante ans ? je pensais l'autre jour à une perruque), et mon cœur n'a pas conservé beaucoup plus de jeunesse. En un mot, j'ai consumé mon été dans les jours du mois de mai, et je n'ai plus le goût des représailles. J'ai dépensé ma vie, intérêts et principal, et j'ai cessé de croire comme autrefois que mon ame fût invincible.

214. Jamais, — jamais, — non jamais à l'avenir ne descendra plus dans mon cœur cette rosée de jeunesse qui nous fait éprouver, à la vue de tous les objets agréables, des émotions ravissantes et nouvelles ; semblable à la ruche des abeilles, notre sein les tenait renfermées. Penses-tu que ce miel nais-

sait de ces objets? non, ils n'étaient pas en eux, mais dans cette puissance de ton ame qui doublait jusqu'au parfum des fleurs.

215. Jamais, — jamais à l'avenir, ô mon cœur, tu ne seras mon seul monde, mon univers! Autrefois je n'existais que par toi, aujourd'hui tu formes un être à part, et tu ne peux plus être mon paradis ou mon enfer. Les illusions ont disparu, tu es devenu insensible, mais ce n'est pas un malheur; j'ai pris à ta place une dose de jugement, quoique Dieu seul connaisse comment il a pu entrer chez moi.

216. Mes jours de tendresse sont passés; jamais les charmes d'une vierge [1], d'une épouse et moins encore d'une veuve ne me feront délirer comme autrefois. Il faut, en un mot, changer mon train de vie. Je n'ai plus l'espoir d'une mutuelle sympathie; l'usage fréquent du vin m'est défendu; ainsi, me résignant à quelque vice de vieille tête, je suis d'avis de me jeter dans l'avarice.

217. L'ambition était mon idole, mais elle fut brisée sur l'autel de la douleur et du plaisir; ceux-ci ont laissé chez moi des traces qui peuvent donner matière à amples réflexions. Aujourd'hui, comme la tête de bronze de frère Bacon, je m'écrie : « Le tems est, le tems fut, le tems n'est plus. » La brillante

[1] *Me nec femina, nec puer,*
Jam nec spes animi credula mutui,
Nec certare juvat mero;
Nec vincire novis tempora floribus.

jeunesse est un trésor chimique que j'ai de trop bonne heure éventé en fatiguant mon cœur de passions, et ma tête de rimes.

218. A quoi se réduit la gloire? à tenir une certaine place sur un léger papier. Quelques gens la comparent à l'action de gravir une hauteur dont le sommet, comme celui de toutes les montagnes, s'évanouit en vapeur. C'est pour elle que les hommes écrivent, parlent, déclament; que les héros massacrent, que les poètes consument ce qu'ils appellent leur « lampe nocturne. » C'est afin d'obtenir, quand ils seront poussière, un nom, un misérable portrait, un buste pire encore.

219. Quel est l'espoir des mortels? Un ancien roi d'Égypte, Chéops, érigea la première et la plus haute des pyramides, dans la ferme espérance qu'elle conserverait le souvenir de sa vie et qu'elle déroberait à tous les yeux son cadavre; mais un inconnu en fouillant brisa le couvercle de son tombeau. Fondez maintenant, vous ou moi, quelque espérance sur un sépulcre, quand il ne reste pas de Chéops un grain de poussière!

220. Pour moi, amant de la vraie philosophie, je me dis bien souvent à moi-même: « Hélas! tout ce qui est né naquit pour mourir: la chair est une herbe que la mort vient convertir en foin. Votre jeunesse n'a pas été sans attraits, et si vous l'aviez encore — elle s'écoulerait. — Ainsi rendez grâces à votre étoile de n'avoir pas à vous plaindre davan-

tage ; lisez votre Bible, monsieur, et songez à votre bourse. »

221. Mais, en ce moment, ami lecteur, et vous, acheteur plus aimable encore, le poète, — c'est-à-dire moi, — vous demande la permission de vous serrer la main ; et puis, votre humble serviteur, bon jour. Nous nous reverrons si cela nous arrange l'un et l'autre. Autrement je ne donnerai à votre patience que cette courte épreuve. — Heureux si tant d'autres suivaient mon exemple !

222. « Va, petit livre, loin de ma solitude ! Je » te dépose sur les eaux, suis ton chemin ; et si, » comme je le pense, ton sort est heureux, le monde » te retrouvera après plusieurs siècles. » Lorsqu'on lit Southey, et que Wordsworth est compris, je ne puis m'empêcher de prétendre aussi à la gloire. — Les quatre premières rimes sont des vers de Southey ; pour Dieu, lecteur, n'allez pas les prendre pour les miennes.

Chant Deuxième.

1. O vous qui êtes appelés à former la brillante jeunesse, en Hollande, en France, en Angleterre ou en Germanie, fouettez bien vos élèves en toute occasion, je vous en conjure; car c'est en oubliant leurs souffrances qu'on corrige leurs mœurs. En vain Juan avait-il reçu la plus douce des mères et des éducations, il finit, et de la manière du monde la plus vilaine, par perdre sa première innocence.

2. S'il eût été mis dans une école publique de troisième ou de quatrième classe, ou du moins s'il eût été élevé dans le Nord, ses occupations de chaque jour eussent empêché son imagination de prendre feu. — L'Espagne offre peut-être une exception, mais cette exception confirme la règle, — et dans tous les cas, un enfant de seize ans occasionant un divorce, devait bien confondre l'habileté de ses précepteurs.

3. Pour moi, cela ne me confond nullement, les choses bien considérées. D'abord sa mère n'avait en tête que les mathématiques; et tandis qu'il avait pour tuteur un vieux âne, une femme jolie (cela va sans dire, autrement la chose n'aurait sans doute pas eu

lieu) avait pour mari un barbon avec lequel elle s'accordait mal. — Puis le tems et l'occasion.

4. Bien, — fort bien. Il faut que le monde tourne sur son axe et que tous les mortels, têtes et jambes, fassent le même tour que lui. Vivons et mourons, faisons l'amour, payons nos taxes, et, suivant la direction du vent, sachons disposer nos voiles.

Le roi nous parle en maître, le médecin en charlatan, le prêtre en docteur, et c'est ainsi que la vie s'exhale. C'est un léger souffle, de l'amour, du vin, de l'ambition, de la guerre, de la dévotion, de la poussière, — un nom peut-être.

5. J'ai dit que Juan fut envoyé à Cadix, — jolie ville dont je me souviens bien. — C'est le centre de tout le commerce colonial (du moins c'*était*, avant que le Pérou n'eût l'envie de se révolter). On y voit des filles si douces, j'entends des dames si gracieuses, que leur seule démarche enivre le cœur. Je ne pourrais vous la dépeindre bien que j'en sois encore tout ému, ni vous en offrir quelques comparaisons, je ne vis jamais rien de pareil.

6. Un cheval arabe? un cerf élancé? un *barbe* nouvellement dressé? un caméléopard? une gazelle? Non, — non, rien de tout cela. — Et puis, leur robe, leur voile, leur jupe, hélas! pour s'arrêter sur de pareils objets, il faudrait sacrifier près d'un chant: — ensuite viendrait leur pied et des chevilles — ici, lecteur, rendez grâces au ciel de ce que je ne puis trouver une métaphore... — Eh bien, ma trop

lente muse! — Allons, laissez-moi reprendre haleine.

7. Chaste muse!! — Bien, puisqu'il le faut, il le faut. Je crois apercevoir un voile écarté pour un moment par une main légère, tandis qu'un œil expressif vous fait pâlir et vous perce le cœur. — Terre brûlante, toute d'amour! quand je t'oublierai, puissé-je en venir à — dire mes prières! — non, jamais costume ne prêta tant de charmes aux œillades, excepté les *fazzioli* de Venise.

8. Mais à notre conte: Donna Inès avait envoyé son fils à Cadix seulement pour qu'il s'y embarquât; il n'entrait pas dans ses vues de l'y laisser séjourner; et la raison? — car nous embarrassons notre lecteur. — C'est qu'il était convenu que le jeune homme voyagerait: comme si un vaisseau espagnol eût dû, semblable à l'arche de Noé, le séparer de la scélératesse mondaine, et le ramener ensuite à la terre tel qu'une colombe d'espérance.

9. Don Juan, après avoir, suivant ses instructions, ordonné à son valet de disposer tout pour son départ, reçut un sermon et quelque argent. Il devait voyager pendant quatre printems; Inès était affligée sans doute (tous les genres de séparation ont leur épine), mais elle espérait, — elle croyait peut-être qu'il amenderait. Elle lui donna de plus une lettre (qu'il ne lût jamais) de bons conseils, et deux ou trois de crédit.

10. Cependant, afin de se distraire, la vertueuse

Inès forma pour le dimanche une école de petits mauvais garnemens, qui auraient bien préféré jouer, comme de vilains paresseux, au *diable* ou au *fou*. C'étaient des enfans de trois ans qui, ce jour-là, venaient écouter ses leçons. Les indociles étaient fouettés ou mis sur la sellette. Le grand succès de l'éducation de Juan l'encourageait à s'occuper d'une autre génération.

11. Juan quitta le bord, et le vaisseau s'ébranla ; les vents étaient bons, l'eau très-agitée. C'est un diable de courant que celui de cette baie, je l'ai assez souvent essuyé pour me le rappeler. Si vous vous asseyez sur le tillac, votre visage ne tarde pas à se couvrir d'écume jaunissante, et à prendre l'apparence d'un cuir tanné. C'est là qu'il se tint pour dire et redire son premier, peut-être son dernier adieu à l'Espagne.

12. Je ne puis m'empêcher de remarquer que c'est un spectacle poignant que celui de la terre natale s'éloignant derrière les flots mugissans. — Il anéantit tout-à-fait, surtout si l'on est encore aux jours de la jeunesse. Je me souviens que les côtes de la Grande-Bretagne paraissent blanches, mais la plupart des autres terres sont bleues; en entrant dans l'humide élément, et trompés par la distance, nous reportons nos regards vers elles.

13. Juan au désespoir demeurait assis sur le tillac, et cependant le vent ronflait, les cordages sifflaient, les matelots juraient et le vaisseau craquait ; la ville

devenait un point dont ils s'éloignaient de plus en plus. Le meilleur de tous les remèdes contre le mal de mer c'est un beefsteak. Vous riez, monsieur? faites-en auparavant l'épreuve. Je vous assure que rien n'est plus vrai, je l'ai essayé; et puisse-t-il vous faire le même effet salutaire!

14. Don Juan, assis, voyait de la poupe sa chère Espagne s'évanouir dans le lointain. On surmonte difficilement le chagrin d'un premier départ : les nations même qui courent aux armes le ressentent. C'est une espèce indicible d'émotion, une sorte de coup qui déchire le cœur. En s'éloignant des gens et des lieux les plus insupportables, les yeux se retournent encore pour en regarder le clocher.

15. Mais Juan avait eu bien des objets à quitter. Une mère, une maîtresse et pas de femme; il avait donc pour s'attrister de bien meilleurs motifs qu'un grand nombre de personnes plus âgées. Et si, dans tous les tems, nous soupirons en perdant de vue ceux mêmes avec lesquels nous sommes en querelle, certainement, quand ces personnes nous sont chères, nous devons sangloter; — c'est-à-dire jusqu'à ce que de plus profonds chagrins viennent sécher nos larmes.

16. Juan pleurait donc, comme pleuraient les juifs captifs en se rappelant Sion, sur les ondes babyloniennes [1]. Je voudrais bien pleurer avec lui, mais

[1] *Super flumina Babylonis.*

ma muse n'est pas larmoyante, et il n'est pas sage de se consumer pour de pareils chagrins. Les jeunes gens ne doivent voyager que pour se divertir; et par la suite peut-être que leurs valets, en attachant leur porte-manteau derrière la voiture, y glisseront ce chant lui-même.

17. Enfin Juan pleurait, soupirait et méditait; ses larmes amères tombaient dans l'amer élément : *doux sur le doux* (j'aime beaucoup à citer : vous excuserez ce souvenir; c'est lorsque la reine de Danemarck jette des fleurs sur la tombe d'Ophélie[1]); tout en sanglotant, il songeait à sa position, et faisait de sérieux plans de réforme.

18. « Adieu, mon Espagne! adieu pour long-» tems, criait-il. Peut-être ne dois-je plus te re-» voir, et mourrai-je, comme tant d'autres exilés, » du désir de revenir encore sur ton rivage. Adieu, » bords paisibles du Guadalquivir; adieu, ma mère; » et puisque tout est fini, adieu, ma trop chère Ju-» lia! » (Ici il tira encore sa lettre et se mit à la relire.)

19. « Et oh! si je devais jamais l'oublier, je jure, » — mais cela est impossible et absurde : — cet » Océan azuré se joindra au ciel, la terre s'abîmera

[1] « La reine. — Doux sur le doux, adieu! (*Jetant des fleurs :*) J'espé-» rais que tu serais l'épouse de mon Hamlet; je pensais orner un jour ta » couche nuptiale, douce jeune vierge, et non pas couvrir ta tombe de » fleurs. »

(*Hamlet*, act. V, sc. 1re.)

» dans la mer avant que je perde ton souvenir, ô ma » belle amie! ou que j'aie une autre idée que la » tienne. La médecine n'a pas de remède pour les » chagrins de l'ame. » — (Ici le vaisseau fit un bond, et Juan sentit les approches du mal de mer.)

20. « Les cieux toucheraient plutôt la terre. » — (Ici il se sentit plus malade.) « O Julia! que me » font tous les autres maux ? — Au nom du ciel, don- » nez-moi un verre de liqueur. — Pedro Battista! » aidez-moi à redescendre. — Julia, mes amours! » — Plus vite donc, drôle de Pedro. — O Julia! » — Ce maudit vaisseau bondit tellement. — Chère » Julia, tu vois que je t'implore encore! » (Ici le vomissement l'empêcha d'articuler.)

21. Il ressentit ce froid malaise de cœur, ou plutôt d'estomac, qui, sans le secours du meilleur apothicaire, suit, hélas! également la perte d'une amante, la perfidie d'un ami, la mort de ceux auxquels nous tenons fortement et qui emportent avec eux une partie de nos espérances : nul doute que dans ce cas Juan ne se fût montré plus sentimental, mais la mer faisait sur lui l'effet d'un violent émétique.

22. L'amour est un maître capricieux. Je l'ai vu résister à des fièvres dont il était la première cause, mais reculer devant un rhume, un refroidissement, et surtout redouter une esquinancie. Toutes les bonnes et nobles maladies ne l'intimident pas, mais les indispositions vulgaires le mettent aux abois. Il ne veut pas qu'un éternuement suspende

ses soupirs, ou qu'un échauffement rougisse ses yeux bandés.

23. Mais le pire de tout c'est la nausée, ou bien une douleur dans la région inférieure des entrailles. L'amour, qui aurait le courage héroïque d'ouvrir une veine, tressaillit à l'application des serviettes chaudes; les purgatifs ébranlent son empire, et enfin le mal de mer lui donne la mort. Don Juan était donc bien épris, puisque sa passion résista aux atteintes que lui porta son estomac dans son premier voyage sur mer.

24. Le vaisseau, appelé la très-sainte *Trinidada*, faisait directement voile pour le port de Livourne, où la famille espagnole des *Moncade* était établie long-tems avant la naissance du père de Juan [1]. Il existait des liens de parenté entre les deux maisons, et Juan avait pour eux une lettre d'introduction qui lui avait été adressée, le matin de son départ, par ses amis d'Espagne pour ceux de l'Italie.

25. Sa suite consistait en trois valets et un gouverneur, le licencié Pédrillo qui savait plusieurs langues; mais, pour le moment, il gisait malade et sans voix sur son matelas, ballotté dans son hamac, soupirant après la terre, et sentant à chaque brisée augmenter son mal de tête. Les vagues qui pénétraient par les sabords remplissaient en même tems sa couche d'humidité, et son ame de frayeur.

[1] Depuis le commencement du seizième siècle, quand le fameux capitaine Hugues de Moncade avait été nommé vice-roi de Naples. Voyez Brantôme, *Vie des grands capitaines étrangers*.

26. Ce n'était pas sans quelque raison, car la brise s'éleva vers la nuit, jusqu'à ce qu'elle se convertit en vent frais : c'était peu de chose pour les gens de mer; mais plusieurs passagers pouvaient en ressentir quelque effroi : les matelots sont d'une autre espèce. Au coucher du soleil, ils commencèrent à carguer les voiles, car l'aspect du ciel annonçait que le vent serait violent et pourrait enlever un mât ou quelque chose de semblable.

27. A une heure, le vent, avec une impétuosité soudaine, jette le vaisseau juste dans la vague entr'ouverte : la mer frappe la poupe, lui fait une crevasse diagonale, y brise l'étambord et en entame toutes les parties. Avant d'être sorti de cet imminent danger, le gouvernail était brisé. Il était tems d'appeler aux pompes, le bâtiment contenait quatre pieds d'eau.

28. Une troupe se mit à l'instant aux pompes, et le reste s'empressa de déballer une partie de la cargaison ; cependant ils n'avaient pas encore découvert la voie d'eau. A la fin elle parut, mais ils n'en étaient pas plus rassurés ; l'eau s'élançait par une ouverture énorme, malgré draps, chemises, vestes, et balles de mousselines qu'ils cherchaient à lui opposer.

29. Mais tous les obstacles eussent été inutiles, et le vaisseau eût coulé à fond en dépit de tous les efforts et expédiens, sans le secours des pompes. Je suis heureux de faire connaître celles-là à tous ceux

qui pourraient en avoir besoin, elles tirèrent cinquante tonnes d'eau par heure; ainsi notre équipage eût été perdu sans M. Mann, de Londres, qui en est l'inventeur.

30. Au déclin du jour, le tems parut s'adoucir: ils eurent l'espoir de rester maîtres de l'ouverture et de remettre à flot leur bâtiment; cependant trois pieds d'eau occupaient encore deux pompes à bras et une troisième à chaîne. Le vent redevint frais. Comme il se faisait tard, une bouffée fit détacher quelques armes à feu, et une bourrasque (je voudrais en vain essayer de la décrire) jeta d'un seul coup le vaisseau sur le flanc.

31. Il resta sans mouvement dans cette position, comme s'il eût été attaché. L'eau, quittant le fond de cale pour venir laver les ponts, offrait une de ces scènes que les hommes n'oublient pas de sitôt; car ils gardent la mémoire des batailles, des incendies, des naufrages, en un mot de tout ce qui excita leurs regrets et brisa leur espérance, leur cœur, leur tête ou leur cou: c'est ainsi que l'on voit bien des gens, plongeurs ou autres, rappeler avec complaisance les instans où ils étaient sur le point de se noyer.

32. Sur-le-champ les mâts furent coupés; d'abord celui d'artimon, ensuite le grand mât: mais vain espoir, le vaisseau restait encore aussi immobile qu'une souche. Il fallut rompre le mât de misaine, et enfin (ce que nous n'aurions jamais fait tant qu'il nous

serait resté une lueur d'espérance) celui de beaupré. Ainsi débarrassé, le bâtiment se redressa avec violence.

33. On peut facilement supposer que, pendant tout cela, certaines personnes n'étaient pas sans inquiétude; que les passagers trouvaient fort déplacé de sacrifier leur vie en même tems que leurs rations; que même il n'y avait pas jusqu'aux meilleurs marins qui, se voyant si près de leur fin, ne commissent quelque désordre, comme de demander du grogue, et quelquefois d'aller boire le rum à la tonne.

34. Il est vrai que rien au monde ne calme l'esprit comme le rum et la vraie religion. Dans cette circonstance, les uns pillaient, les autres buvaient des liqueurs spiritueuses, et ceux-là chantaient des psaumes, tandis que les vents aigus répondaient en dessus, et que le rugissement rauque des vagues marquait la mesure. L'effroi avait interrompu les vomissemens des passagers attaqués du mal de mer, et les sons des désespérés, des blasphémateurs et des dévots, formaient étrangement chorus avec les mugissemens de l'Océan.

35. Peut-être serait-il survenu plus de mal sans notre Juan qui, avec une raison supérieure à son âge, courut à la chambre aux liqueurs, et, armé d'une paire de pistolets, leur en ferma l'entrée. La crainte qu'il inspira, comme si la mort eût été plus effroyable en sortant de la flamme que de l'eau, tint en respect, malgré leurs jurons et leurs pleurs, tous

ces hommes qui, avant de mourir, jugeaient convenable de tomber ivres morts.

36. Donnez-nous du grogue, criaient-ils, et dans » une heure il n'en sera rien de plus. — Non, » répondit Juan; sans doute la mort nous attend » vous et moi, mais il faut mourir en hommes, et » non pas tomber comme des brutes. » Ainsi il conserva son poste dangereux, et nul ne fut assez hardi pour braver ses menaces. Le très-révérend Pédrillo lui-même ne put obtenir un seul verre de rum.

37. Le bon vieux citoyen, tout éperdu, poussait de hautes et pieuses lamentations, accusait tous ses péchés, et faisait un dernier et irrévocable vœu de réforme. Rien (une fois ce danger passé) ne le déciderait plus à quitter ses occupations académiques et les cloîtres de la studieuse Salamanque, pour suivre, comme Sancho Pança, les courses de Juan.

38. Mais il survint encore une lueur d'espérance. Le jour parut et le vent s'adoucit; les mâts étaient enlevés, la voie d'eau augmentait; alentour d'eux des bas-fonds, nulle part un rivage; et cependant le vaisseau voguait depuis qu'il s'était relevé. Ils disposèrent encore les pompes, et bien qu'auparavant ils regardassent tous leurs efforts comme inutiles, un faible rayon de soleil les remit à l'ouvrage; les plus forts pompaient, les plus faibles poussaient une voile.

39. Cette voile fut placée sous la quille du vaisseau, et fut d'un effet salutaire pendant un instant.

Mais que pouvait-on espérer avec une voie d'eau, et pas une baguette de mât, pas une bribe de toile? Mieux vaut cependant lutter jusqu'au dernier moment; il n'est jamais trop tard pour se noyer : et quoiqu'il soit bien vrai qu'on ne souffre la mort qu'une fois, elle est loin d'être séduisante dans le golfe de Lyon.

40. C'était là en effet que le vent et les vagues les avaient poussés; c'était de là que l'un et l'autre les emportaient sans que personne songeât à modérer leur impulsion : il était fort inutile de tenter de conduire le bâtiment. Ils n'avaient pas eu jusqu'alors un jour assez tranquille pour replacer ou seulement commencer un mât de ressource et un gouvernail, ou pour oser même assurer que dans une heure ils verraient surnager le vaisseau qui, par bonheur, nageait encore — non pas, il est vrai, aussi bien qu'un canard.

41. Le vent peut-être était moins violent, mais le vaisseau était si délabré qu'on pouvait à peine espérer d'avancer un pas de plus. Pour surcroît de détresse, ils n'avaient plus d'eau douce, et les mets solides diminuaient sensiblement; vainement consultaient-ils le télescope. — Nul vaisseau, nul rivage, partout la mer furieuse et la nuit tombante.

42. Une seconde tempête les menaçait. — Un second vent frais souffla, et l'eau entra par les deux extrémités du fond de cale. Mais bien que tout l'équipage pût voir ce qui se passait, le plus grand

nombre montra de la patience et quelques-uns de l'intrépidité jusqu'au moment où toutes pompes furent crevées ou rompues. C'était l'annonce d'un abandon complet à la merci des vagues; merci comparable à celle des hommes au sein des guerres civiles.

43. Le charpentier, les yeux éraillés, remplis de larmes, se présenta alors et dit au capitaine qu'il ne pouvait rien de plus. C'était un homme d'âge qui avait long-tems voyagé dans des mers orageuses, et s'il pleurait enfin, ce n'était pas la peur qui mouillait ses paupières comme celles d'une femme; mais c'est qu'il avait, le pauvre diable, une femme et des enfans, deux choses désespérantes pour les moribonds.

44. Cependant le désordre le plus complet régnait dans le vaisseau. Toute distinction entre les particuliers disparut: plusieurs recommencèrent leurs prières, et promirent des chandelles à leurs saints. — Mais nul ne survécut pour accomplir son vœu. Ceux-ci regardaient le ciel; d'autres redressaient les chaloupes; il y en eut un qui se jeta aux pieds de Pédrillo pour lui demander l'absolution, et celui-ci dans son trouble lui accorda la damnation.

45. Quelques-uns se fouettaient dans leurs hamacs, d'autres mettaient leurs plus beaux habits comme pour aller à la foire. L'un maudissait le jour qui l'avait vu naître, grinçait les dents, hurlait, ou s'arrachait les cheveux. Ceux-là essayaient en-

core de retenir les chaloupes, bien convaincus qu'une barque étroitement attachée se maintiendrait sur une mer furieuse, si le vent ne tombait directement sur elle.

46. Mais ce qu'il y avait de pis, après plusieurs jours de transes mortelles, c'est qu'il leur était difficile de conserver assez de victuailles pour les soutenir maintenant dans leur détresse. Les hommes, même à leurs derniers momens, redoutent l'inanition; le mauvais tems endommageait leurs provisions, ils n'avaient que deux caisses de biscuits et une barrique de beurre susceptibles d'être transportées dans le *cutter*[1].

47. Ils parvinrent à transporter dans la grande chaloupe quelques livres de pain gâté par l'humidité; un tonneau d'eau d'environ vingt gallons[2] et six flasques de vin[3]. Ils remontèrent une partie de leur bœuf qu'ils réunirent à un morceau de jambon, mais le tout n'eût pas fait une bouchée pour chacun d'eux. — Ajoutez un tonneau qui renfermait encore huit gallons de rum.

48. Les autres barques, l'esquif et la pinasse, avaient été coulés dans le commencement du vent. La grande chaloupe n'en valait guère mieux, ayant pour voiles deux couvertures, et pour mât un aviron que par bonheur un petit mousse avait jeté sur

[1] Espèce de canot.

[2] Le gallon contient près d'un litre.

[3] Muid florentin, *fiasco*.

l'avant du vaisseau. Deux barques seules n'auraient pu sauver la moitié de l'équipage, comment auraient-elles contenu assez de provisions ?

49. On était au crépuscule ; le jour sans soleil s'abaissait sur le gouffre des eaux. Semblable à un voile qui, s'il était détaché, ne découvrirait que le front d'un ennemi implacable, la nuit s'étendait autour d'eux et brunissait hideusement leurs pâles traits, et leurs yeux attachés sans espoir sur l'immensité profonde. Depuis douze jours la terreur était à leur côté, maintenant c'est la mort.

50. Quelques-uns avaient essayé de faire un radeau, sans en espérer beaucoup sur une mer aussi agitée. C'était une tentative dont on n'aurait pas manqué de rire si l'on avait pu concevoir alors d'autres éclats que ceux de gens qui s'étourdissent et ont une espèce de gaîté horrible et sauvage, moitié épileptique, moitié hystérique. — Il fallait un miracle pour les sauver.

51. A huit heures et demie, poutres, planches, poulaillers, tout, dans l'attente d'un accident, avait été distribué aux courageux matelots, pour les soutenir sur les vagues, et leur donner les moyens de lutter encore quoique assez inutilement : il n'y avait nulle autre lumière que celle de quelques étoiles dans le ciel, quand ils détachèrent les barques surchargées de monde. Le vaisseau se courba, fit un saut, et retombant la tête la première — s'engouffra.

52. C'est alors que de la mer au ciel retentit le

terrible cri d'adieu ; alors les timides hurlèrent et les braves conservèrent leur maintien tranquille. Plusieurs, en poussant d'affreux gémissemens, s'étaient déjà précipités dans les flots, avides de devancer l'instant de leur mort. Cependant, comme une bouche infernale, la mer restait entr'ouverte sur sa proie, et le vaisseau, en attirant encore après lui les vagues tournoyantes, ressemblait au lutteur acharné qui essaye d'étrangler son ennemi avant d'expirer lui-même.

53. D'abord, un cri universel s'était élevé, plus bruyant que le bruyant Océan, et semblable au fracas de la foudre répété par les échos. Tout ensuite rentra dans le silence, excepté le vent cruel et la mer impitoyable. Seulement par intervalles et au milieu d'un tourbillon convulsif, une voix solitaire retentissait encore ; c'était le dernier cri d'un fort nageur à l'agonie.

54. Les barques, comme nous l'avons dit, étaient allées en avant, transportant plusieurs personnes de l'équipage. Mais leurs espérances n'étaient guère plus hautes qu'auparavant : le vent était trop violent pour leur laisser l'espoir de gagner quelque rivage ; et d'ailleurs, bien que peu nombreux, ils l'étaient encore beaucoup trop. En se séparant du vaisseau on en comptait neuf dans le cutter et trente dans la chaloupe.

55. Tout le reste avait péri : environ deux cents ames avaient quitté leur corps ; mais hélas ! voici

bien le pire. Quand l'Océan roule sur la dépouille des catholiques, il leur faut attendre des semaines avant qu'une messe vienne blanchir leurs taches purgatoriales ; car, tant qu'on ignorera le nom précis du trépassé, on n'ira pas hasarder de l'argent à son intention : il en coûte trois francs pour faire dire une messe.

56. Juan était entré dans la grande chaloupe, et était même parvenu à placer Pédrillo. On eût alors dit qu'ils avaient changé de condition : Juan avait cet extérieur imposant que donne le courage, tandis que les yeux du pauvre Pédrillo s'apitoyaient sur le sort de celui auquel ils appartenaient. Battista (ou plus brièvement Tita) était mort en buvant un peu d'eau-de-vie.

57. Juan voulut sauver son autre valet, mais l'ivresse lui fut également funeste. Car Pedro était si bien hors de lui, qu'en croyant toucher le cutter, il mit le pied dans la mer, et resta de cette manière enseveli dans un tombeau d'eau et de vin. Quoiqu'il eût glissé près d'eux, les autres n'essayèrent pas de le remonter ; la mer grossissait de minute en minute : et quant à la chaloupe, chacun songeait avant tout à s'y ménager une place.

58. Juan avait encore un petit vieux épagneul qui venait de son père Don José, et qu'il affectionnait comme vous pouvez croire ; car on aime à s'arrêter sur de tels souvenirs. — Il jappait douloureusement sur le pont, sans doute parce qu'il prévoyait (les

chiens ont un si bon nez) que le vaisseau allait couler à fond. Juan le prit, le jeta dans la barque et y sauta lui-même après lui.

59. Il plaça son argent comme il put sur sa personne et sur celle de Pédrillo, qui réellement ne s'y opposa pas, et ne pensait guère à parler ou à agir, tandis que chaque vague venait renouveler sa frayeur. Il croyait trouver un remède à tout, et en réembarquant son précepteur et son épagneul, il n'avait pas perdu l'espérance de leur sauver la vie.

60. La nuit fut orageuse, et le vent était si violent encore, que le bâtiment fut mis à l'abri entre les vagues. Pendant tout le tems que dura la brise ils n'osèrent pas quitter ce sillon, bien que la chaloupe fût trop chargée pour monter au sommet élevé des flots. Chaque vague s'élevait en boucle derrière eux, les inondait et les obligeait à balayer sans interruption[1]. Le pauvre petit cutter ne tarda pas à être submergé.

61. Neuf ames partirent en même tems que lui: la grande chaloupe était encore à fleur d'eau, avec un aviron pour mât et deux couvertures cousues ensemble, remplaçant la voile fort mal à la vérité, tandis que chaque vague menaçait de les engloutir, et que le péril présent était plus grand que jamais. Ce-

[1] So that themselves as well as hopes were damp'd. *De sorte qu'eux-mêmes étaient submergés comme leurs espérances*. Il y a ici un jeu de mot que nous n'avons pas essayé de traduire; il consiste dans le mot *damp'd*, qui se prend également pour *mouillé* et pour *découragé*.

pendant ils répandirent des larmes sur le sort de leurs compagnons noyés dans le cutter, et bien aussi sur celui des caisses de beurre et de biscuit.

62. Le soleil se leva rouge et enflammé, présage certain de la continuation du vent. Suivre le cours des flots jusqu'à ce qu'il se montrât plus beau, c'était pour le moment tout ce qu'ils avaient à faire. On servit toutefois quelques petites cuillerées de rum et de vin à chacun d'eux; car ils commençaient à perdre leurs forces. L'eau avait percé les sacs de pain moisi, et la plupart d'entre eux n'avaient conservé de leurs culottes que quelques lambeaux.

63. Ils étaient trente, contenus dans un espace qui leur permettait à peine de faire un pas ou le moindre mouvement. Ils adoucirent leur situation comme ils purent, moitié d'entre eux se levant quoique engourdis par l'humidité, les autres s'asseyant à leur place, et se relevant d'un moment à l'autre. C'est ainsi qu'ils parvenaient à se tenir tous dans la barque; tremblans comme dans le frisson d'une fièvre tierce, et sans autres vêtemens que la grande enveloppe des cieux.

64. Il est certain que le désir de la vie peut la prolonger. Les médecins en ont l'expérience, quand ils voient les patiens que ne tourmentent ni leurs femmes ni leurs amis, résister à des maladies mortelles. C'est qu'alors l'espoir leur reste, et que leur imagination ne réfléchit pas le couteau ni les ciseaux d'Atropos. Il n'y a que le désespoir de la guérison

qui mette obstacle à la vieillesse, et qui donne aux misères de l'homme une rapidité alarmante[1].

65. Ceux qui possèdent des rentes viagères vivent, dit-on, plus long-tems que les autres. — Dieu sait pourquoi, sinon pour tourmenter leurs débiteurs. — Cela est même si vrai qu'il en est quelques-uns, j'en suis persuadé, qui ne meurent jamais. De tous les créanciers, le plus redoutable est un juif, et ces gens-là ne vous prêtent que sous de telles conditions. Ils m'ont avancé, dans ma jeunesse, une somme que je trouve fort insupportable de rembourser encore.

66. Il en est de même des hommes qui naviguent dans une barque à découvert; ils vivent par amour de la vie, supportant plus de maux qu'on ne pourrait le croire ou le penser, et résistant comme un rocher à tous les efforts de la tempête. La témérité a toujours été le partage du marin, depuis que l'arche de Noé s'est imaginé de voguer çà et là. — Elle devait contenir un équipage et un assortiment curieux[2],

[1] M. P. n'a pas rendu l'épithète sublime *alarming;* il l'a regardée comme oisive. En récompense il a inventé, dans cette strophe, *la faux du trépas, les amis qui viennent assommer de leur douleur le malade;* lesquels *aiment mieux se flatter,* etc.

[2] Voici la disposition toute simple de cette arche, comme on peut le lire dans une traduction d'Orose, du quinzième siècle.

« En ceste arche, dist Nostre Seigneur, tu feras six mansions; la celle » d'en bas sera comme celle d'ung navire; au-dessus il aura ung sollier » couvert, et sur le sollier seront cinq chambres. L'une servira pour » mettre le mengier et viande de ceulx qui seront en l'arche; l'autre servira » de chambre secrette pour faire ses nécessités. Des troys autres, qui se» ront ung peu plus hault, la celle du parmi sera où les hommes et les

ainsi que l'Argo, premier vaisseau corsaire des Grecs.

67. Mais l'homme est une créature carnivore ; il lui faut de la nourriture, au moins une fois le jour. Il ne vit pas en suçant comme les bécasses ; et comme les tigres et les requins, il a besoin de proie. Quoiqu'il puisse bien, tout en murmurant, se nourrir de végétaux dont sa construction anatomique lui permet l'usage, il trouvera toujours le bœuf, le veau et le mouton d'une digestion moins laborieuse.

68. Ainsi pensait notre troupe désolée. Le troisième jour, il survint un calme qui d'abord ranima leurs forces, et s'étendit comme un baume sur leur fatigue ; ils s'endormirent, balancés comme les tortues sur l'azur de l'Océan ; mais quand ils se réveillèrent, ils éprouvèrent une défaillance de cœur, et tombèrent sur leurs provisions avec voracité, au lieu de mettre tous leurs soins à les conserver.

69. On en prévoit aisément la conséquence. — Ils mangèrent tout ce qu'ils avaient ; ils burent leur vin en dépit de toutes les remontrances, puis le lendemain de quoi se nourriront-ils, les insensés ! Ils comptaient que le vent se lèverait et les conduirait à bord. Belles espérances sans doute ; mais comme ils n'avaient plus qu'une rame, et si fragile encore, ils eussent fait plus sagement de conserver leurs provisions.

» femmes feront leur résidence ; en l'autre seront les bestes domestiques
» et privées, et en la tierce les bestes cruelles, indomables et sauvages. »

70. Le quatrième jour vint, mais non pas un souffle d'air. L'Océan dormait encore comme un enfant non sevré. Le cinquième jour trouva encore leur barque sur les flots; la mer, le ciel, tout était bleu, clair et serein. — Que faire avec une seule rame (je voudrais au moins qu'ils en eussent deux)? La rage de la faim se fit sentir: et en dépit de ses prières, Juan vit son chien tué et partagé pour satisfaire au présent appétit.

71. Le sixième jour, ils en mangèrent la peau; et Juan qui avait d'abord refusé sa part, parce que la bête morte venait de son père, Juan, ayant maintenant les dents d'un vautour, reçut comme une grande faveur, et non sans quelque remords, l'une des pattes de devant du pauvre animal. Il en donna la moitié à Pédrillo, que celui-ci dévora, en soupirant après le reste.

72. Le septième jour, pas de vent encore. — Le soleil ardent les suçait et les rôtissait. Immobiles sur la mer, on les eût pris pour des carcasses inanimées; ils n'espéraient que dans la brise, et la brise ne venait pas. — Ils se regardaient l'un l'autre d'un air sauvage. — Ils n'avaient plus d'eau, plus de vin, plus de nourriture. — Dans leurs regards avides (bien qu'ils ne parlent pas), vous concevez déjà les désirs de cannibale qu'ils éprouvent.

73. A la fin, l'un deux parla bas à son voisin, celui-ci parla bas à un autre, et le mot fit ainsi le tour de la barque. Bientôt il se convertit en un sourd

murmure, puis en un son sinistre d'horreur et de désespoir : chacun, dans la pensée de son compagnon, découvrit celle qu'il avait réprimée jusqu'alors : ils parlèrent de sort pour viande et sang, et de qui mourrait pour repaître les autres.

74. Mais avant d'en venir là, ils se partagèrent pour ce jour quelques bonnets de peau, et ce qui leur restait de souliers; alors ils regardèrent autour d'eux, au désespoir, mais nul ne s'offrait en sacrifice. A la fin on roula, et on disposa des billets que ma muse ne peut voir sans frémir; car faute de papier et n'ayant rien de mieux, ils avaient arraché à Juan la lettre de Julia.

75. Les lots furent faits, inscrits, mêlés et distribués dans un horrible silence. Pendant qu'on les tirait, la faim qui, semblable au vautour de Prométhée, avait demandé cette abomination, se taisait elle-même. Nul n'y avait songé le premier, la nature seule les y avait entraînés, et il n'en était pas un qui fût sourd à sa voix. — Le sort tomba sur le malheureux précepteur de Juan.

76. Il demanda seulement qu'on le saignât pour le mettre à mort. Le chirurgien avait ses instrumens, il piqua Pédrillo, et sa respiration s'anéantit si suavement que vous auriez eu de la peine à déterminer quand il cessa de vivre. Il mourut en fidèle catholique, et comme la plupart des hommes, dans la religion qui l'avait vu naître. D'abord il colla ses lèvres sur un petit crucifix, puis il tendit la gorge et les bras.

77. A défaut d'autre profit, le chirurgien eut, pour salaire, le premier choix des morceaux. Mais comme il éprouvait alors une soif violente, il aima mieux boire une coupe du sang chaud qui jaillissait. Une partie du corps fut divisée, et une autre, telle que la cervelle et les entrailles, ayant été jetée à la mer, régala deux *goulus* qui escortaient la barque. Le reste du pauvre Pédrillo fut mangé par les gens de l'équipage.

78. Tous en mangèrent, à l'exception de trois ou quatre qui n'étaient pas si avides de chair humaine. Il faut y ajouter Juan, qui, ayant auparavant refusé sa part d'épagneul, ne ressentait pas à la vue de Pédrillo un appétit beaucoup plus vif. On ne devait pas s'attendre que dans la dernière détresse il pût jamais se joindre à eux pour dîner de son ancien maître et pasteur.

79. Il ne l'eût d'ailleurs pas fait impunément ; car les suites de ce repas furent bien funestes. Ceux qui l'avaient fait avec le plus de voracité tombèrent dans un délire de rage. — Dieu ! comme ils blasphémèrent ; ils se roulèrent couverts d'écume et en proie aux plus étranges convulsions ; ils avalèrent l'eau marine comme celle d'une fontaine limpide ; ils pleurèrent, grincèrent les dents, hurlèrent, jurèrent, mugirent ; enfin, avec un rire d'hyène ils expirèrent en désespérés.

80. Leur nombre fut bien aminci par cette affliction, et, quant à ceux qui restèrent, Dieu sait s'ils

étaient gras! Quelques-uns, plus heureux que les autres, avaient perdu la mémoire; les autres pensaient à une nouvelle dissection, comme s'ils n'avaient pas été assez éprouvés par la mort affreuse de ceux qui avaient assouvi leur faim de la même manière.

81. Bientôt ils songèrent au contre-maître comme le plus gras d'entre eux : mais indépendamment de ce qu'il avait peu d'entraînement à cette destinée, il fit valoir quelques autres indispositions. La première c'est qu'il sortait de maladie : mais ce qui lui donna gain de cause, fut un léger présent que, par voie de souscription générale, lui avaient fait les dames de Cadix.

82. Il restait encore quelque chose du pauvre Pédrillo, on en usa avec discrétion. — Quelques-uns s'en effrayaient, d'autres imposaient silence à leur appétit, ou n'en prenaient qu'une bouchée de tems en tems. Il n'y eut que Juan qui ne cessa de s'en abstenir, et se mit à mâcher un morceau de bambou ou un peu de plomb. Enfin ils attrapèrent deux *boobis*[1] et un *noddi*[2], qui les décida à abandonner le corps mort.

[1] Le nom que M. A. P. a traduit par celui de *butor* est plutôt une espèce d'*oiseau de tempête*, ou de *pétrel*. Le butor se tient ordinairement près des étangs, et jamais sur les mers.

[2] Le noddi est un animal assez semblable à l'hirondelle de mer. « Nous » avons, dit Buffon, adopté le nom de noddi (sot), qui se lit fréquem- » ment dans les relations des voyageurs anglais, parce qu'il exprime l'é- » tourderie ou l'assurance folle avec laquelle cet oiseau vient se poser sur

83. Au reste, si le sort de Pédrillo vous semble révoltant, souvenez-vous d'Ugolin qui se décide à manger le crâne de son grand ennemi, après avoir poliment terminé son récit [1]. Si dans l'enfer on dévore ses ennemis, on peut certainement, sans être beaucoup plus horrible que Dante, se nourrir en pleine mer de ses amis, quand le léger agrément d'un naufrage se fait trop attendre.

84. Dans la même nuit, il tomba une ondée de pluie que leurs bouches attendaient comme la surface de la terre, quand la poussière de l'été en a desséché les crevasses. On ne sait pas ce que vaut une bonne eau, quand on n'en a pas senti la privation; il faut avoir été en Espagne ou en Turquie, s'être trouvé dans une chaloupe remplie d'affamés, ou bien avoir dans le désert entendu la sonnette des chameaux pour désirer sincèrement de rejoindre la vérité — dans un puits.

85. La pluie tombait par torrens, mais ils n'en

» les mâts et sur les vergues des navires, et même sur la main que les » matelots lui tendent. »

(*Hist. naturelle* du Noddi.)

[1] *Quand' ebbe detto cio, con gli occhi torti*
Riprese 'l teschio misero co' denti
Che furo all' osso come d' un can forti.

(Dante, *Inferno*, canto XXXIII.)

Lord Byron était trop pénétré de la lecture de Dante, son modèle, pour n'avoir pas mis quelque intention dans le mot qu'il emploie ici : *politely* (poliment). C'est qu'en effet Ugolin laisse entendre, plutôt qu'il n'exprime à la fin de son récit, le repas qu'il a fait de ses enfans.

Poscia più che 'l dolor pote 'l digiuno.

étaient pas plus désaltérés, jusqu'au moment où ils trouvèrent un lambeau de toile dont ils se servirent comme d'un réservoir spongieux, et qu'ils tordirent quand ils le crurent suffisamment humecté. Un fossoyeur altéré aurait préféré à leur courte boisson un pot rempli de *porter*, mais pour eux, ils ne croyaient pas avoir jamais auparavant senti la volupté de boire.

86. Leurs lèvres avides et rougies de crevasses s'attachaient au linge qu'ils suçaient comme s'il eût été inondé de nectar. Leurs gosiers étaient des fours, et leurs langues enflées étaient noires comme celle du riche de l'enfer qui vainement implorait du mendiant la faveur d'une goutte de rosée, comparable alors pour lui à toutes les joies du ciel [1]. — Si cela est vrai, quelques chrétiens peuvent trouver des consolations dans leur foi.

87. Dans cette déplorable troupe il y avait deux pères et avec eux les deux fils. L'un de ceux-ci paraissait le plus robuste et le mieux portant; il mourut des premiers. A l'instant de sa mort, son plus proche voisin en avertit le père, qui dit en jetant les yeux sur lui : « Je n'y puis rien, la volonté de

[1] « Le riche, en criant, disait : « Père Abraham, envoie Lazare pour » qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau, afin qu'il en rafraîchisse » ma langue, car je suis crucifié dans cette flamme. » Et Abraham lui » dit : « Mon fils, souviens-toi que tu as reçu les biens pendant ta vie, » et de même Lazare les maux. Maintenant celui-ci est consolé, et toi tu » es tourmenté. »

(Luc, ch. XVI.)

Dieu soit faite. » Et sans une larme ou soupir, il vit jeter son corps à la mer.

88. Le second père avait un fils plus faible, aux joues décolorées, au maintien délicat. Ce jeune homme résista long-tems, et se roidit contre sa destinée, avec une patiente tranquillité d'esprit. Il parlait peu, et de tems en tems il souriait, pour alléger le poids des mortelles pensées, qui oppressaient d'autant plus le cœur de son père, qu'il voyait son fils les supporter comme lui.

89. Penché sur son corps, le père ne levait pas les yeux de dessus son visage ; il essuyait l'écume qui couvrait ses lèvres, et n'avait d'attention que pour lui. Quand la pluie tant désirée vint enfin à tomber, et que les yeux de l'enfant déjà demi-voilés d'une membrane épaisse vinrent à briller et à remuer pour un instant, il exprima quelques gouttes de pluie dans sa bouche expirante. — Ce fut en vain.

90. L'enfant mourut. — Le père demeura long-tems attaché sur son corps; mais enfin, quand la mort se montra à découvert, et que le poids insensible pressé contre son cœur ne lui donna plus de mouvement ni d'espérance, il ne le perdit pas des yeux, jusqu'au moment où une vague impitoyable éloigna le corps du lieu d'où il avait été jeté. Alors il tomba lui-même roide et glacé, ne donnant plus d'autre signe de vie que l'agitation convulsive de ses jambes.

91. Maintenant un arc-en-ciel perçant les nuages diaphanes vint mesurer la sombre mer, et poser sa

base lumineuse sur la mobilité des flots. Tout dans le cercle qu'il embrassait contrastait, par sa clarté, avec le reste de l'étendue ; mais sa vaste lumière s'élargit bientôt, et devint ondoyante comme une bannière déployée, puis elle prit la forme d'un arc tendu, et finit par disparaître aux yeux de nos pauvres naufragés.

92. Il changeait ainsi naturellement. Ce fils aérien de l'onde et du soleil, véritable caméléon céleste, naît dans la pourpre, est bercé dans le vermillon, baptisé dans l'or liquide et emmailloté dans une enveloppe obscure. Il brille comme le croissant sur les pavillons turcs, et réunit toutes les couleurs en une seule, précisément comme un œil noirci dans une lutte (car on est obligé quelquefois de boxer sans masque).

93. Nos marins naufragés le prirent pour un bon présage. — Autant vaut le croire ainsi, maintenant comme alors ; cette vieille habitude des Grecs et des Romains peut être d'un grand service quand les gens sont découragés. Et certes nul n'avait plus qu'eux besoin d'un antidote contre le désespoir. Cet arc-en-ciel parut donc à leurs yeux comme l'espérance, — et, pour tout dire, un céleste kaléidoscope [1].

94. Au même instant un bel oiseau blanc, à la patte large et assez semblable à la colombe pour la forme et le plumage, s'offrit à leurs yeux (sans doute il

[1] Καλου ειδεος σκοπη, qu'on peut traduire : beau point de vue.

s'était égaré dans sa course) ; il essaya de se percher sur la chaloupe, bien qu'il eût vu et entendu ceux qui étaient dedans. Dans cette intention il alla, vint et voltigea autour d'eux jusqu'à la nuit tombante. — Cela leur parut d'un plus heureux présage encore.

95. Mais ici je suis forcé de remarquer que bien en prit à cet oiseau de promesse de ne pas se percher, car la pointe de notre chaloupe délabrée n'était pas aussi sûre pour lui que celle d'une église : quand c'eût été la colombe de l'arche de Noé, revenant de son heureux voyage, ils l'auraient volontiers dévorée, elle et sa branche d'olivier.

96. Avec le crépuscule reparut le vent, mais sans violence. Les étoiles brillaient, et la barque faisait du chemin. Mais ils étaient tellement anéantis qu'ils ne savaient en quel état, ni comment ils vivaient encore. Quelques-uns s'imaginaient voir la terre. « Non, disaient les autres. » Les bancs de vapeurs les mettaient dans un doute continuel. — Les uns juraient avoir entendu des brisans, d'autres une détonnation, et tous enfin tombèrent dans cette dernière erreur.

97. Au matin, le vent venait de cesser quand celui qui était de garde se retourna et jura que, si ce n'était pas la terre qui se levait avec les rayons du soleil, il voulait ne plus revoir de terre de sa vie. Les autres frottèrent leurs yeux, aperçurent une baie ou quelque chose de semblable, et se disposèrent à avancer vers le rivage. C'en était un en effet, et par degrés il parut distinct, élevé et palpable à la vue.

98. Alors quelques-uns fondirent en larmes ; d'autres, regardant stupidement, ne pouvaient pas encore séparer leurs espérances de leurs craintes et semblaient n'avoir rien vu de nouveau. Un autre priait (la première fois depuis longues années), et trois autres étaient tranquilles au fond de la barque. On les remua par la main et par la tête afin de les éveiller, mais on les trouva morts.

99. La veille ils avaient aperçu une tortue, de l'espèce des *becs-à-faucon*[1], endormie sur les eaux, et en avançant doucement ils s'en étaient emparés. Elle leur sauva une journée de vie, et nourrit encore mieux leurs esprits en leur inspirant un nouveau courage. Dans un si grand péril ils ne croyaient pas que le hasard seul leur envoyât ce moyen de salut.

100. La terre leur offrait une côte élevée et rocailleuse, et les montagnes grandissaient à mesure qu'entraînés par un courant ils s'avançaient vers elles. Ils se perdaient dans une infinité de conjectures ; car telle avait été l'inconstance des vents qui les avaient ballottés qu'ils ne pouvaient décider dans quelle partie de la terre ils se trouvaient. Les uns croyaient voir le mont Etna, d'autres les montagnes de Candie, de Chypre, de Rhodes, ou bien quelques autres îles.

101. Cependant le courant et une brise naissante poussaient directement vers ce rivage salutaire

[1] *Hawks-bill* ; c'est celle que Buffon et tous les naturalistes français désignent sous le nom de *caret*. M. A. P. traduit toujours *turtle*, de quelque espèce qu'elle soit, par *tourterelle*.

ces figures pâles et décharnées comme des spectres de la barque de Caron. Leur vivante cargaison était maintenant réduite à quatre individus ; plus, trois morts que leurs efforts réunis n'avaient pu jeter à la mer avec les autres. Les deux *goulus* les suivaient toujours, et faisaient parfois jaillir l'écume des flots sur leur visage.

102. La famine, le désespoir, le froid, la soif et la chaleur les avaient tour à tour retournés et maigris au point qu'une mère au milieu de ces squelettes n'aurait pu reconnaître son fils. Glacés par la nuit, grillés par le jour, ils expirèrent l'un après l'autre jusqu'à ce qu'ils fussent réduits à ce petit nombre. Mais il faut accuser avant tout l'espèce de suicide qu'ils commirent en nettoyant Pédrillo dans de l'eau salée.

103. Comme ils approchaient de la terre, dont l'aspect leur semblait inégal, ils sentirent la fraîcheur de la verdure naissante qui se balançait dans les forêts élevées, et tempérait l'ardeur de l'air. C'était pour leurs yeux fatigués une espèce d'écran qui leur cachait les vagues étincelantes et les cieux si clairs et ardens. — Ils trouvaient délicieux tout ce qui pouvait les distraire du vaste, effroyable et éternel abîme de l'Océan.

104. Le rivage se montrait aride, inhabité et pressé de vagues redoutables; mais ils étaient devenus fous de la terre, et ils pressèrent leur course, en dépit des brisans qui mugissaient justement devant

eux. Bientôt même un rescif leur présenta sa tête entourée d'une écume bouillonnante; n'apercevant pas de direction plus commode pour gagner terre, ils avancèrent encore et la barque fut submergée.

105. Mais Juan avait l'habitude de baigner ses jeunes membres dans les eaux natales du Guadalquivir; il avait même souvent mis à profit le talent de nager qu'il avait acquis dans ce beau fleuve. Vous auriez difficilement trouvé un meilleur nageur, et peut-être aurait-il pu passer l'Hellespont comme une fois (ce qui nous rendit assez fiers) Léandre, M. Ekenhead et moi, l'avons fait[1].

106. Ainsi, tout faible et tout maigre qu'il était, il souleva ses jeunes membres et tenta de suivre la vague rapide pour gagner avant la nuit la plage aride qui s'élevait devant lui. Le plus grand danger pour lui venait d'un *goulu* qui saisit par la jambe un de ses compagnons. Quant aux deux autres, ils ne savaient pas nager. Lui donc fut le seul qui atteignit au rivage.

107. Il n'y serait pourtant pas arrivé sans la rame qui, pour son bonheur, se détacha et vint toucher sa main, justement quand ses faibles bras étaient épuisés et que la mer allait l'engloutir. Il s'y cramponna; les vagues battirent avec violence, et à force de nager, plonger et reparaître, il vint enfin rouler sur la plage, presque sans vie.

[1] Voyez la *Vie de Lord Byron*.

108. C'est là que, sans pouvoir respirer, il enfonça dans le sable ses ongles aigus, de crainte qu'en revenant la vague furieuse à laquelle il venait d'arracher sa proie ne le rejetât dans son insatiable sépulcre. Il demeura tout de son long où il avait été déposé, à l'entrée d'une caverne creusée dans le roc, conservant justement assez de vie pour sentir son malheur, et apercevoir qu'il s'était peut-être vainement sauvé.

109. Après un effort lent et douloureux, il se leva, mais il retomba aussitôt sur son genou ensanglanté et sur sa main chancelante. Il jeta alors les yeux autour de lui pour reconnaître ceux avec lesquels il avait voyagé; mais nul ne s'offrit pour partager ses peines, à l'exception d'un seul, c'était le cadavre de l'un des trois affamés, morts deux jours auparavant, qui trouvait maintenant une tombe sur un rivage stérile et inconnu.

110. Tout en levant ainsi les yeux, sa faible tête s'égara et le fit retomber; le sable parut tourner autour de lui, il s'évanouit. Étendu sur le côté, sa main alongée reposait dégouttante de sang sur la rame (leur mât de secours), et comme un lis séparé de sa tige, ses formes sveltes et ses pâles traits conservaient encore autant de beauté qu'en eut jamais figure terrestre.

111. Il ne sut pas combien de tems dura cet état de faiblesse; son cœur glacé, ses sensations anéanties, l'emportaient loin de la terre : le tems n'avait

plus de jours et de nuits pour lui. Il ne connut même le terme de cet évanouissement qu'à l'instant où il éprouva de la peine dans le pouls et dans les membres, et qu'il entendit ses veines palpiter avec force; car, bien que vaincue, la mort luttait encore en s'éloignant.

112. Il ouvrait les yeux et les refermait sans avoir rien vu. Tout lui semblait douteux et confus. Il imaginait être encore dans la barque, sortir d'un léger sommeil, et alors son désespoir le reprenait : il appelait la mort dans laquelle il venait de reposer. Enfin, il revint un peu à lui, et ses faibles yeux crurent entrevoir une charmante figure de femme de dix-sept ans.

113. Elle était penchée sur lui, et sa petite bouche paraissait chercher dans la sienne s'il respirait encore. A force de le toucher, la douce chaleur de ses mains ranima ses sens dociles; elle mouilla ses tempes glacées, afin d'inviter le pouls à circuler plus aisément : enfin ses soins inquiets obtinrent leur récompense, et un soupir de Juan répondit à son tact délicieux.

114. Alors elle lui donna une liqueur cordiale, et enveloppa dans un manteau ses membres presque nus. Son beau bras souleva la tête languissante du jeune naufragé dont elle appuya le pâle front sur ses joues si belles, si fraîches, si transparentes! Puis elle tordit ses cheveux dont la tempête avait humecté les boucles, épiant toujours avec inquiétude chaque mouvement que faisait le malade en poussant un soupir — en même tems qu'elle.

115. La caverne fut l'endroit où le déposèrent cette aimable fille et sa suivante ; — jeune aussi, bien que son aînée, d'une figure moins grave et de traits moins délicats. — Ensuite elles se mirent à allumer du feu, et quand le rocher que le soleil n'avait jamais visité fut éclairé de flammes, la demoiselle, ou la dame, laissa distinguer l'élégance de ses formes et la perfection de sa beauté.

116. Son front était orné de lames d'or qui brillaient sur ses bruns cheveux, ses cheveux dont les ondes, roulées sur son dos en tresses, descendaient presque jusqu'à ses pieds, en dépit de l'élévation remarquable de sa taille. Il y avait en elle je ne sais quoi d'impérieux qui pouvait la faire prendre pour une lady de cette île.

117. Ses cheveux, ai-je dit, étaient d'un brun foncé. Mais ses yeux étaient noirs comme la mort, et ses longs cils étaient de la même couleur. Il y a dans ces paupières, quand elles sont baissées, une puissance d'attraction inévitable. Le trait le plus rapide n'a pas la force d'un regard subit, quand il jaillit de ces franges d'ébène. C'est comme le serpent qui tout d'un coup se déroule, s'étend et déploie sa force et son venin.

118. Son front était blanc et petit, et les pures nuances de ses joues se fondaient entre elles comme les roses du crépuscule avec le soleil couchant. Sa lèvre supérieure était petite. — Lèvres charmantes ! Je soupire en me rappelant que j'en ai vu de sem-

blables ; elles eussent pu servir de modèle à un statuaire (race d'imposteurs après tout ; j'ai vu un grand nombre de femmes réelles qui surpassaient bien la beauté de toutes leurs absurdes pierres idéales).

119. Je veux bien vous dire pourquoi je parle ainsi, car il est juste de ne pas railler sans cause plausible : il existe une dame irlandaise dont je n'ai jamais vu reproduire le buste tel qu'il était, en dépit de tous les essais qu'on en avait fait ; et si jamais elle doit subir les coups du tems et de la nature, ils détruiront le type d'une figure que l'imagination de l'homme n'a jamais devancée, et que les ciseaux mortels n'auront pu atteindre.

120. Telle était encore la dame de la grotte. Son costume, bien différent de celui des Espagnoles, était plus simple et de couleurs moins sévères. Car, vous le savez, les dames espagnoles ne portent jamais hors de chez elles des robes brillantes ; et pourtant quand la basquina et la mantilla flottent autour d'elles (puissent-elles ne jamais les quitter !), cet habillement inspire en même tems quelque chose de folâtre et de mystique.

121. Mais il n'en était pas ainsi de notre demoiselle. Sa robe du plus beau tissu, était de couleurs variées, et ses cheveux qui tombaient négligemment en boucles sur son visage étaient semés de nœuds d'or et de pierreries. Sa ccinture était étincelante ; la plus rare dentelle embellissait son voile, et les plus riches diamans jaillissaient de ses charmantes

petites mains. Mais ce qui vous paraîtra sans doute choquant, c'est que ses jolis pieds de neige étaient, sans bas, posés dans des pantoufles.

122. L'autre femme avait un costume de la même forme, quoique moins riche; les ornemens en étaient plus simples, ses cheveux n'étaient semés que de nœuds d'argent, destinés à lui servir de dot, et son voile de la même longueur était beaucoup moins beau. Son maintien, quoique assuré, avait quelque chose de plus humble; ses cheveux plus épais étaient moins longs, et ses yeux également noirs étaient plus sémillans et plus petits.

123. Ces deux créatures prodiguaient à Juan leurs soins, et le réconfortaient de nourriture, d'habits, et de ces douces attentions que les femmes seules (je dois l'avouer) devinent bien et savent varier sous mille formes délicates. Elles lui présentèrent une assiette de bouillon, excellent comestible dont parlent rarement les poètes, mais le meilleur qu'on ait inventé depuis le festin que l'Achille d'Homère prépara pour ses hôtes [1].

124. Pour que vous n'alliez pas voir dans notre couple féminin des princesses déguisées, je vous dirai ce qu'elles étaient. Je hais d'ailleurs tout mystère, et tous ces coups de trape si chers à vos poètes

[1] « Sur le feu ardent, Patrocle place trois échines de porc, de mouton » et de chèvre, dans un vase d'airain tenu par Automédon. Achille pré» side à la fête; c'est lui qui fait les parts et les divise avec adresse. »
(*Iliade*, ch. IX.)

modernes. Ces jeunes filles étaient donc réellement ce que vous auriez deviné en les voyant, une dame et sa suivante : seulement la première était fille d'un vieillard qui passait sa vie en pleine mer.

125. Dans sa jeunesse il avait été pêcheur, et même il n'avait pas absolument renoncé à la pêche ; mais ses courses sur mer le portaient à s'occuper d'autres spéculations, non pas peut-être aussi recommandables. Un peu de contrebande, quelque piraterie lui assuraient maintenant, sur un million de piastres, les droits de plusieurs possesseurs précédens.

126. C'était donc un pêcheur, — mais un pêcheur d'hommes, à l'exemple de Pierre l'apôtre. — Il allait de tems en tems à la pêche des vaisseaux marchands égarés, et quelquefois il en prenait autant qu'il voulait. Il confisquait la cargaison, ne négligeait rien de ce qu'il espérait débiter dans le marché aux esclaves, et souvent étalait de beaux morceaux dans ce bazar turc, auquel rien n'empêche de s'adonner en pleine sécurité.

127. Il était né Grec ; et sur son île déserte (l'une des plus petites Cyclades) il avait élevé, à l'aide de ses rapines, une fort belle maison, dans laquelle il vivait extrêmement heureux. Le ciel pourrait dire combien d'or il avait volé, combien de sang il avait répandu, car c'était, s'il vous plaît, un triste et vieux bonhomme ; mais ce que je sais, c'est que sa maison était spacieuse et ornée de ciselures, de peintures et de dorures dans le goût des barbares.

128. Il avait une fille unique appelée Haidée, la plus riche héritière des îles orientales, et, de plus, d'une si rare beauté que son douaire n'était rien auprès de son sourire. Elle ne touchait pas encore à sa vingtième année, et elle était élevée comme une charmante plante, dans la maison de son père : de tems en tems elle éconduisait des amans, précisément pour rester libre d'en accepter plus tard un plus aimable.

129. Ce jour-là, elle se promenait au soleil couchant sur le rivage et au bas des rochers, lorsqu'elle aperçut, —non pas mort, mais bien près de l'être, — l'insensible Don Juan, affamé et à demi noyé. Comme il était nu, vous sentez qu'elle dut être choquée; mais enfin elle se crut obligée par humanité, et autant qu'il dépendait d'elle, de secourir un étranger qui expirait dans une si blanche peau.

130. Mais le conduire dans la maison de son père, ce n'était pas exactement le meilleur moyen de le sauver : c'était plutôt mettre la souris dans les griffes du chat, ou jeter dans la tombe des hommes tremblans de peur; car le vieux bonhomme avait tant de νοῦς[1] et si peu de ressemblance avec les braves voleurs arabes, qu'il eût d'abord secourablement réconforté l'étranger, mais aussitôt sa guérison il l'eût exposé en vente.

131. Elle aima donc mieux, aidée des conseils de

[1] Νοος, νους, prudence, sagesse, jugement.

sa suivante (une jeune fille a toujours confiance dans sa suivante), le placer dans la grotte pour qu'il s'y reposât. Quand il ouvrit enfin ses yeux noirs, leur charité devint plus vive, et elle prit même assez d'intensité pour entr'ouvrir les portes du firmament. — (C'est le droit de péage qu'on demande en ce lieu, suivant saint Paul.)

132. Elles firent un feu, mais un feu alimenté par les premiers objets qu'elles trouvèrent sur le rivage. C'étaient quelques planches brisées, des avirons qu'au toucher l'on aurait volontiers pris pour de l'amadou, tant ils étaient là depuis long-tems; il y avait un mât qu'elles trouvèrent réduit à la grosseur d'une béquille : mais, grâce à Dieu! les naufrages étaient tellement fréquens en cet endroit, qu'on y pouvait trouver de quoi entretenir vingt feux. . . . .

133. Juan était sur un lit de fourrure et dans une pelisse, car Haidée avait ôté ses zibelines pour disposer sa couche, et même, pour qu'il se trouvât mieux et fût à l'abri du froid en se réveillant, elles lui laissèrent toutes deux une jupe, et se promirent bien de revenir au point du jour avec un plat d'œufs, du café, du poisson et du pain, pour son déjeuner.

134. C'est ainsi qu'elles le laissèrent reposer tranquillement. Juan dormit comme une souche, ou plutôt comme les morts, qui dorment pour jamais, ou peut-être (Dieu le sait) pour le moment présent. Son cerveau calmé ne reçut aucune impression

de ses premiers malheurs; il fut délivré de ces rêves maudits qui nous rappellent, sous un aspect sinistre, nos premières années, jusqu'à ce que l'œil troublé se rouvre humecté de pleurs.

135. Le jeune Juan dormit donc sans rêver; — mais la jeune fille qui avait disposé ses coussins ne put se tenir, en quittant la grotte, de jeter sur lui un dernier regard. Un instant elle s'arrêta, puis revint sur ses pas, croyant qu'il l'avait rappelée. Juan était assoupi; cependant elle pensa, ou du moins elle dit (le cœur échappe comme la langue ou la plume), que Juan avait prononcé son nom. — Elle oubliait que Juan ne le connaissait pas encore.

136. Rêveuse, elle regagna la maison de son père, en recommandant le silence le plus absolu à Zoé qui, d'une ou de deux années plus sage, devinait mieux qu'elle ses véritables sentimens. Un ou deux ans forment un siècle quand on sait les employer, et Zoé les avait passés, comme la plupart des femmes, à acquérir toutes ces utiles connaissances que l'on reçoit dans le bon vieux collége de la nature.

137. Le matin reparut, et trouva Juan dormant encore dans la grotte, sans que rien eût troublé son repos. Le murmure d'une source voisine, et les rayons naissans d'un soleil retenu à l'extérieur, ne le fatiguaient pas; il put sommeiller à son aise. Il faut avouer qu'il en avait bien besoin, car nul n'avait été plus exposé; ses souffrances étaient compa-

rables à celles qu'on trouve dans la narration de mon grand-père[1].

138. Il n'en était pas ainsi d'Haidée : elle s'agitait péniblement, tombait de son lit ; puis, s'éveillant en sursaut, elle se retournait, rêvait de mille infortunés qu'elle venait à rencontrer, et de beaux corps étendus sans vie sur le rivage. Elle éveilla sa suivante de si bonne heure, que celle-ci ne put s'empêcher de murmurer : elle appela les vieux esclaves de son père, qui répondirent par des jurons en grec, en turc, en arménien, — et qui ne concevaient rien à semblable fantaisie.

139. Mais elle se leva, et les fit tous lever en leur alléguant le soleil qui embellit tant les cieux quand il se lève, ou qu'il se couche. Réellement il est beau de voir s'élancer le brillant Phébus, quand la rosée humecte encore les montagnes, quand les oiseaux se réveillent avec lui, et quand la nuit est rejetée comme un vêtement de deuil porté pour un mari, ou quelqu'autre brute.

140. Je le répète, il n'y a rien de beau comme l'aspect du soleil ; j'ai souvent assisté à son lever, et dernièrement encore, pour ne pas le manquer, je suis resté debout toute la nuit ; ce qui, si l'on en

[1] Le commodore John Byron, qui accompagna Georges Anson dans son voyage autour du monde, et fit naufrage au nord du détroit de Magellan. Le récit qu'il a fait de ce naufrage est populaire en Angleterre ; mais, n'en déplaise à son petit-fils, celui de Don Juan est encore plus effroyable et plus touchant.

croit les médecins, avance beaucoup nos jours. Voulez-vous donc conserver en bon état votre santé et votre bourse? levez-vous à la pointe du jour, et quand on ensevelira vos quatre-vingts ans, faites graver sur votre monument; que vous vous leviez à quatre heures.

141. Haidée put donc contempler le matin face à face; la sienne était la plus fraîche, et pourtant une émotion fébrile la colorait, et faisait jaillir de son cœur sur ses joues un large sillon de pourpre. C'est ainsi qu'un torrent descendant des Alpes gonfle quelques rivières, puis s'étend en cercle et prend la forme d'un lac; c'est ainsi que la mer Rouge......, mais cette mer — n'est pas rouge.

142. La vierge de l'île descendit sur le rivage et dirigea vers la grotte sa course vive et légère. Le soleil souriait en l'entourant de ses naissantes flammes, et la jeune Aurore, la prenant pour une sœur, humectait ses lèvres de rosée. Vous-même, en les voyant toutes deux, auriez commis la même erreur; mais la jeune mortelle, aussi belle, aussi fraîche, avait sur l'Aurore l'avantage de n'être pas uniquement aérienne.

143. Quand elle eut rapidement, quoique avec timidité, pénétré dans la grotte, elle vit Juan dormant aussi tranquillement qu'un enfant. Elle s'arrêta comme frappée de respect (car le sommeil inspire la vénération), puis s'avança sur la pointe des pieds et le couvrit plus chaudement, afin que l'air

trop vif ne pénétrât pas ses veines. Alors elle se tint suspendue au-dessus de ses lèvres, recueillant avec délices sa respiration insensible.

144. On l'eût prise pour un ange incliné sur un mourant qui vient de remplir ses derniers devoirs : le jeune naufragé, environné d'un air calme et paisible, demeurait toujours assoupi. Zoé cependant faisait frire quelques œufs, jugeant bien après tout que le jeune couple finirait par songer à déjeuner, et pour prévenir leurs désirs, elle sortit les provisions de la corbeille qui les contenait.

145. Elle savait que les sentimens les plus purs ne peuvent suppléer à la nourriture, et qu'un jeune homme naufragé devait avoir besoin de manger. D'ailleurs, moins passionnée, elle bâillait un peu et se sentait déjà refroidie par le voisinage de la mer. Elle fit donc cuire aussitôt le déjeuner. Je ne dirai pas qu'elle disposa du thé, mais du moins il s'y trouva des œufs, des fruits, du café, du poisson, du miel et du pain, ajoutez-y le vin de Scio, — et le tout par amour, sans aucune rétribution.

146. Une fois les œufs cuits et le café préparé, Zoé eût bien voulu réveiller Juan; mais Haidée la retint de sa petite main empressée, et, sans dire une parole, lui mit un doigt sur les lèvres, ce que sans doute entendit fort bien Zoé. Le premier déjeuner étant perdu, il fallut en préparer un nouveau, puisque sa maîtresse ne lui permettait pas de secouer celui qui semblait ne jamais vouloir se réveiller.

147. Juan ne remuait pas ; une rougeur étique glissait sur ses joues comme les derniers feux du jour sur la neige d'une montagne lointaine. Son front conservait encore l'empreinte de la souffrance ; les veines bleuâtres en étaient brunies et presque disparues, les boucles de ses noirs cheveux étaient encore surchargées d'une écume épaisse qui se confondait avec les vapeurs émanées des pierres de la grotte.

148. Elle restait à contempler Juan dans cette position, paisible comme le poupon sur le sein de sa mère ; humecté comme le saule non agité par le vent ; assoupi comme l'Océan dans un tems de calme ; beau comme le nœud de roses d'une couronne ; doux comme le cygne nouveau né dans son nid ; enfin réellement joli garçon, quoique la souffrance eût un peu jauni ses traits.

149. Il s'éveilla, ouvrit les yeux, et les eût encore volontiers refermés : mais ils s'arrêtèrent sur une charmante figure, et ne purent une seconde fois s'appesantir. Un sommeil plus long lui eût fait un plus long bien, mais jamais figure de femme ne fut créée en vain pour Juan. Même quand il priait, il ne manquait pas de passer les saints vieux et les martyrs barbus, pour arriver aux doux portraits de la Vierge Marie.

150. Il se leva sur son coude et regarda la dame sur les joues de laquelle il vit la pâleur lutter avec la pourpre quand elle essaya de prononcer quelques

mots. Ses yeux étaient éloquens : mais ses paroles furent embarrassantes ; elle s'exprimait pourtant en bon grec moderne, avec un doux et lent accent ionien, et elle se contentait de lui dire qu'il était bien faible, qu'il devait se taire et prendre quelque nourriture.

151. Juan ne comprenait pas un mot, puisqu'il n'était pas Grec ; mais il avait de l'oreille, et la voix de la jeune fille était le chant d'un oiseau ; si tendre, si douce, si délicate et si pure que jamais l'on n'entendit de plus belle, de plus simple musique. C'était une de ces voix qui arrachent des larmes sans qu'on en devine la cause ; — un de ces accens d'où la mélodie semble descendre comme d'un trône.

152. Juan ouvrait de grands yeux, semblable à celui qu'éveille le son d'un orgue lointain, et qui croit rêver encore jusqu'au moment où le charme est rompu par la voix d'une sentinelle, ou quelqu'autre objet réel, ou bien encore par les pas maudits d'un valet matinal. Ce dernier bruit est vraiment insupportable, du moins pour moi qui me couche volontiers le matin. — Je trouve que la nuit relève autant l'éclat des dames que celui des astres.

153. C'est encore ainsi que Juan fut tiré de sa rêverie ou bien de son sommeil, par le sentiment d'un furieux appétit. La fumée de la cuisine de Zoé pénétra sans doute ses sens, et la vue de la flamme qu'elle entretenait en surveillant à genoux les plats, l'arracha de sa léthargie et lui donna un violent désir

de prendre quelque nourriture; surtout un beefsteak.

154. Mais le beefsteak est une chose rare dans ces îles dépourvues de bœufs. On peut y manger facilement du bouc, du chevreau, du mouton; quand un jour de fête vient à luire pour eux, ils savent bien mettre un gigot à leurs broches barbares, mais cela n'arrive que rarement et dans certains lieux, une partie de ces îles n'offrant que des rochers inhabités. Pour les autres elles sont belles et fertiles, et l'une des plus riches, quoique des moins étendues, était celle dans laquelle Juan se trouvait.

155. J'ai dit que le bœuf y était rare, et je ne puis m'empêcher de croire que la vieille fable du Minotaure — à l'occasion de laquelle nos moralistes modernes, sagement discrets, taxent de mauvais goût une certaine princesse parce qu'elle choisit, pour se masquer, le déguisement d'une génisse [1], — nous apprend simplement (si l'on écarte le voile allégorique) que Pasiphaé, pour doubler le courage des Crétois, favorisa la propagation des bestiaux.

[1] *Quæ torvum ligno decepit adultera taurum,*
Dissortemque utero fetum tulit.

(Ovide, liv. VIII.)

Mais les diffamateurs de la vertu de Pasiphaé se gardent bien de parler des torts de son mari. Cependant l'indulgent Ovide dit aussi de lui :

Jamjam Pasiphaën non est mirabile taurum
Præposuisse tibi : tu plus feritatis habebas.

156. Car nous savons tous que les Anglais se nourrissent de bœuf; — quant à la bière, j'en dirai peu de chose, parce que c'est simplement une liqueur, et qu'ayant peu de rapport avec mon sujet, elle n'a que faire ici. Ils aiment encore la guerre, nous ne l'ignorons pas; — plaisir qui, comme tous les plaisirs, — est un peu cher. Tels étaient les Crétois, — d'où je conclus que le bœuf et les combats sont tous deux dus à Pasiphaé.

157. Mais reprenons. Le débile Juan, en se soulevant sur son coude, aperçut, non sans en rendre grâces à Dieu, trois ou quatre objets avec lesquels il n'était plus familier depuis long-tems : car les derniers mets qu'il avait mangés étaient entièrement crus. Et comme il était encore rongé par le vautour de la faim, il se jeta sur tout ce qui lui fut offert avec l'avidité d'un prêtre, d'un goulu, d'un alderman ou d'un loup marin.

158. Il mangea et fut parfaitement servi. Haidée, qui avait pour lui les soins d'une mère, riait en voyant l'extrême appétit de celui qu'elle avait la veille trouvé presque mort; elle l'eût même laissé manger avec excès, sans Zoé qui, plus âgée qu'Haidée, savait (par tradition, car elle n'avait jamais ouvert un livre) que les hommes affamés ont besoin d'une grande retenue, et doivent être nourris de quelques cuillerées, s'ils ne veulent pas infailliblement crever.

159. Elle prit donc la liberté de faire entendre,

et vu l'urgence, par ses gestes plutôt que par ses paroles, la nécessité d'arracher les plats au jeune homme qui avait déterminé sa maîtresse à sortir de son lit pour venir à cette heure sur le rivage. — Elle les ôta de sa portée, et lui refusa un morceau de plus, en disant qu'il avait mangé de quoi rendre un cheval malade.

160. Ensuite, — comme il était nu, à l'exception d'un caleçon à peine décent, — elles se mirent à l'ouvrage, jetèrent au feu ses précédentes guenilles, et à l'instant même lui donnèrent le costume d'un Turc ou d'un Grec, — sans pourtant trop le surcharger, et en omettant le turban, les pantoufles, la dague et les pistolets. — Sauf quelques points d'aiguille, il se trouva parfaitement habillé avec une chemise blanche et de larges hauts-de-chausses.

161. Alors la belle Haidée crut devoir faire usage de sa langue. Juan n'entendait rien, mais il paraissait si attentif que la jeune Grecque, n'étant pas interrompue, ne songeait pas à s'arrêter, et mettait toujours au contraire plus de vivacité dans les paroles qu'elle adressait à son protégé, à son ami. Enfin elle fit une pose pour reprendre haleine, et s'aperçut qu'il ne comprenait pas le *romaïque*.

162. Elle eut recours aux signes et à la pantomime; elle sourit, elle fit parler ses yeux; enfin elle lut les lignes de son charmant visage (le seul livre qu'elle pût comprendre), et la sympathie lui fit

trouver éloquente cette expression qui met l'ame à découvert et présente dans un rapide regard une réponse satisfaisante. Un seul coup-d'œil lui disait un univers de paroles et de choses qu'elle ne manquait pas d'interpréter.

163. Bientôt, par le mouvement des doigts et des yeux, et à l'aide des paroles qu'il répétait après elle, Haidée lui donna une première leçon dans sa langue. Mais il étudiait moins les expressions que les yeux de son maître; et de même que les fervens disciples d'Uranie contemplent plus souvent les astres que leur livre, Juan apprenait mieux son alpha-beta dans les regards d'Haidée, qu'il ne l'eût fait dans aucune grammaire.

164. Il est doux d'être initié dans une langue étrangère par la bouche, par les yeux d'une femme. — J'entends quand tous deux sont jeunes, le disciple et le maître, ainsi que du moins j'en ai fait l'expérience. On sourit en répétant bien; quand on se trompe on sourit encore, et alors un serrement de main, peut-être même, un chaste baiser. — Le peu que je sais c'est ainsi que je l'ai appris.

165. C'est-à-dire quelques mots d'espagnol, de turc et de grec; d'italien pas un seul, n'ayant pu jusqu'ici trouver quelqu'un qui voulût me l'enseigner [1]. Je ne me vante guère de parler anglais, ayant surtout étudié cette langue dans les sermons de Bar-

[1] Lord Byron ne connaissait pas encore la belle comtesse Guiccioli.

row [1], de South [2], de Tillotson [3] et de Blair [4], que je relis encore chaque semaine, et qui forment la liste de leurs plus éloquens discoureurs en prose et en dévotion. — Vos poètes, je les hais, et je n'en ai jamais lu un seul.

166. Quant aux ladies, je n'en dirai rien. J'ai fait mes adieux au beau monde de la Grande-Bretagne, dans lequel j'ai bien eu (comme *certains chiens ma curée* [5]), peut-être comme d'autres hommes, ma passion; — mais de cela, comme du reste, je ne m'en souviens plus; tous les sots anglais que je *pourrais* toucher de ma verge, ennemis, amis, hommes, femmes, ne s'offrent plus à moi que comme des rêves du passé qui ne doivent pas revenir.

167. Retournons à Don Juan. Il entendait des mots nouveaux et les répétait; mais il existe des sentimens universels comme le soleil, et auxquels son cœur et celui d'une religieuse étaient également in-

[1] Barrow (Isaac), fameux théologien et mathématicien, maître de Newton, né en 1630, mort en 1677. Tillotson a donné une édition de ses œuvres théologiques, morales et poétiques, en trois volumes, qu'on connaît seulement en Angleterre.

[2] Les sermons du docteur South sont remarquables par une énergie qui les rapproche de ceux de notre Bourdaloue.

[3] Tillotson, archevêque de Cantorbéry, l'un des prélats et des écrivains ascétiques qui honorent le plus l'Angleterre. Ses sermons jouissent d'une grande réputation sous le rapport du style et des pensées. Ils ont été traduits en français.

[4] Hugues Blair, si connu, même en France, par ses sermons et son cours de littérature, né à Édimbourg, en 1718, mort en 1800.

[5] Cette parenthèse est une citation.

capables de résister. Il eut de l'amour comme vous en auriez pour une jeune bienfaitrice. — Elle en eut aussi, comme cela se voit fort souvent.

168. Et chaque jour, au lever du soleil, — trop tôt pour Juan qui aimait assez à dormir, — elle venait dans la grotte, mais seulement pour voir son oiseau reposer dans son nid; elle écartait doucement les boucles de ses cheveux, et, sans troubler son repos, elle respirait délicieusement sur ses joues et sur sa bouche, comme le vent du midi sur un lit de roses.

169. Et chaque matin donnait au teint de Juan plus de fraîcheur; chaque jour avançait sa convalescence. C'était pour le mieux, car la santé donne un grand charme à la figure humaine, et c'est l'aliment du véritable amour; la santé, l'oisiveté font sur la flamme des passions l'effet de l'huile et de la poudre. N'oublions pas quelques bonnes recettes qu'on peut apprendre de Cérès et de Bacchus, et sans lesquelles Vénus ne nous attaquerait pas longtems.

170. Tandis que nous livrons notre cœur à Vénus (sans le cœur, l'amour, quoique toujours agréable, perd cependant de son prix), il est bon que Cérès nous présente un plat de vermicelle; car les amans, étant de chair et de sang, ont besoin d'être soutenus : pour Bacchus, il emplira de vin notre coupe, ou nous présentera quelque gelée succulente. L'amour compte encore parmi ses alimens les œufs et les huîtres,

mais j'ignore quel est au ciel celui qui se charge de les envoyer; — c'est Neptune, Pan ou Jupiter peut-être.

171. Lorsque Juan se réveillait, il trouvait toujours devant lui quelques bonnes choses; un bain, un déjeuner et les plus beaux yeux qui firent jamais palpiter un jeune cœur; de plus ceux de la suivante, fort jolis dans leur genre : mais j'ai déjà parlé de tout cela, — et les répétitions sont ennuyeuses. — Eh bien, Juan, après s'être baigné dans la mer, revenait toujours fidèlement au café et à Haidée.

172. L'une avait tant d'innocence, l'une et l'autre tant de jeunesse, que le bain ne les faisait pas rougir. Juan, aux yeux d'Haidée, était l'un de ces êtres qu'elle voyait la nuit dans ses rêves depuis deux ans; une certaine chose destinée à être aimée, un objet fait pour la rendre heureuse et pour recevoir d'elle son bonheur; pour sentir la félicité il faut trouver à la partager, et les plaisirs sont nés jumeaux.

173. Il y avait tant de charme à le regarder, tant d'extension de vie à tout partager avec lui, à frémir sous son toucher, à le voir endormi, à le contempler à son réveil! Vivre toujours avec lui, c'est à quoi elle n'osait penser, mais l'idée d'une séparation la faisait frissonner : car c'était son bien, un océan de trésors tombé entre ses mains par l'effet d'un naufrage; — son premier amour, hélas! et son dernier.

174. Ainsi s'écoulait un mois, et la belle Haidée

rendait chaque jour visite à son protégé. Elle usa d'tant de sages précautions que personne ne l'avait découvert dans la grotte qu'il habitait. A la fin, les bâtimens du père mirent à la voile, non pas dans l'intention d'enlever quelque nouvelle Io, mais bien trois vaisseaux marchands, allant de Raguse à Scio.

175. Ainsi, Haidée se trouvait libre, car elle n'avait pas de mère, et son père étant en voyage, la laissait jouir de la liberté d'une femme mariée ou de telle femme qui peut sans obstacle aimer qui lui plaît. N'ayant pas même l'embarras d'un frère, elle était la plus libre de toutes celles qui jamais jetèrent les yeux sur une glace. J'entends ici parler des pays chrétiens, où les femmes du moins sont rarement mises en surveillance.

176. Elle prolongea ses visites et ses entretiens (ils étaient parvenus à s'entendre), et il en savait même assez pour proposer une promenade. — Il avait peu marché depuis le jour où, tel qu'une jeune fleur arrachée de sa tige, il avait été jeté sur la baie, mouillé et évanoui. — Ils se promenèrent dans l'après-midi, tandis que le soleil disparaissait, et que la lune s'élançait à l'extrémité opposée.

177. C'était une côte aride et rompue qui, d'un côté, offrait des montagnes escarpées, et de l'autre, un rivage couvert de sable et gardé comme par une armée, par des rochers et des bas-fonds; on apercevait çà et là quelques langues de terre dont l'aspect était moins redoutable pour les malheureux

battus des tempêtes. Rarement cessaient de mugir les flots agités, si ce n'est dans la mortelle longueur des jours d'été, quand l'immense Océan devient aussi limpide que les eaux d'un lac.

178. La légère écume répandue sur la plage ne différait guère de la crême de votre champagne, quand elle déborde une pétillante rasade. Rosée du cœur, source des piquantes saillies! Combien il existe peu de choses préférables au bon vin! Laissons prêcher tant qu'on voudra, et cela, parce que nous nous soucions peu des sermons, — mais vivent le vin et les femmes, les plaisirs et la gaîté! à demain les avis et le soda-water.

179. L'homme, étant un animal raisonnable, doit s'appliquer à boire; car les plus beaux momens de la vie sont ceux de l'ivresse. La gloire, le raisin, l'amour et l'or, tels sont les fondemens des espérances de tous les hommes et de tous les peuples; sans leur sève, l'arbre étrange de la vie, souvent si fécond, serait au contraire aride et stérile. Mais revenons. — Buvez à votre aise, et quand vous vous réveillerez avec un mal de tête, vous verrez ce qu'il faudra faire.

180. Vous sonnerez votre valet, vous lui direz d'apporter sur-le-champ un peu de hock [1] et de soda-water, et vous sentirez un plaisir digne de Xerxès le grand roi. Ni le délicieux sorbet rafraîchi

[1] *Hock*, espèce de vin d'Allemagne.

dans la glace, ni le premier jet d'un vin de dessert, ni le bourgogne avec son coloris vermeil, ne pourraient valoir après un long voyage, de l'ennui, de l'amour, ou une bataille, ce verre de hock et de soda-water.

181. La côte, — je crois que c'était là côte que je décrivais, — oui, c'était bien elle, — était alors aussi calme que les cieux; les sables — semblaient dormir, les vagues azurées étaient déroulées; tout enfin était arrêté, sauf le cri de l'oiseau de mer, les élans du dauphin, et le bruit de quelques flots légers qui, retenus par un roc ou un rescif, se rejetaient sur le rivage qu'ils mouillaient à peine.

182. Ils se promenaient donc maintenant à leur aise, attendu, comme je l'ai déjà dit, que le père était en course, et qu'ils n'avaient ni mère, ni frère, ni d'autre surveillante que Zoé. Celle-ci, tout en se tenant avec exactitude, dès la pointe du jour, auprès de sa maîtresse, croyait que tout son devoir se bornait à la servir, à lui présenter de l'eau tiède, à tresser sa longue chevelure, et à demander de tems en tems les robes qu'Haidée ne portait plus.

183. C'était l'heure de la fraîcheur; quand le globe rougi du soleil se perd derrière les montagnes azurées qu'on prendrait alors pour les bornes de la terre. La nature silencieuse, obscure et tranquille, formait un cercle retenu d'un côté par le lointain amphithéâtre des montagnes, et de l'autre par l'immensité calme et froide de l'Océan; le ciel était teint

en rose, et de son sein, comme un œil étincelant, jaillissait une seule étoile.

184. C'est donc alors qu'ils se promenaient les mains l'une dans l'autre, au milieu des brillans cailloux et des coquillages dont le sable était parsemé. Ils pénétrèrent dans les vieux et sauvages enfoncemens creusés par les tempêtes, et qui semblaient dessinés en salles profondes, avec des voûtes et des cellules de spatz. Puis ils revinrent se reposer, et, les bras entrelacés, ils se laissèrent aller au charme profond qu'inspire le crépuscule.

185. Ils contemplaient le ciel dont les flottantes couleurs rosées semblaient former un vaste et brillant océan; ils abaissaient leurs yeux sur la mer limpide qui reproduisait dans son gouffre le large disque de la lune. Ils écoutaient murmurer les vagues et bruire les vents; puis ils virent que leurs yeux noirs se renvoyaient mutuellement une lumière brûlante; — alors leurs lèvres se rapprochèrent, et se collèrent en un baiser.

186. Un long, long baiser, baiser de jeunesse, d'amour et de beauté, qui semblait concentrer tous les rayons de leur existence dans un foyer allumé dans les cieux; baiser tel que ceux des premières années, lorsque le cœur, l'ame et les sens s'ébranlent de concert, que le sang est une lave, le pouls un feu, et chaque baiser un crève-cœur. — Quant à la vivacité des baisers, il faut, je pense, l'estimer d'après leur longueur.

187. Par longueur, j'entends la durée ; les leurs durèrent Dieu sait combien! — Ils ne les comptèrent jamais, et s'ils l'avaient essayé, ils n'eussent pas donné à la somme de leurs sensations l'étendue d'une seconde. Ils n'avaient pas dit un mot, mais ils s'étaient sentis entraînés comme si leur ame et leurs lèvres se fussent mutuellement appelées : une fois réunies, elles se pressèrent comme font les abeilles ; — leur cœur étant la fleur dont ils aspiraient le miel.

188. Ils étaient seuls, mais non pas comme ceux qui, renfermés dans leur chambre, croient jouir de la solitude. L'Océan silencieux, la voûte étoilée, les nuances du crépuscule qui se perdaient peu à peu, les sables immobiles, et les grottes humides formées autour d'eux, leur inspiraient le désir de se presser davantage, comme s'ils eussent été les seuls êtres vivans sous les cieux, et comme si leur vie n'eût jamais dû s'évanouir[1].

189. Ils ne redoutaient d'autres oreilles, d'autres yeux que ceux du rivage désert ; la nuit ne leur inspirait pas de terreur, ils étaient tout dans l'univers l'un pour l'autre[2]. Leurs phrases étaient formées de

[1] On demandera peut-être au poète ce qui pouvait ici donner à ses deux amans l'idée d'une vie éternelle? Justement l'immobilité de toute la nature, qui semblait attester son éternité, et par conséquent celle de l'univers, celle de leur ame, celle de leur corps lui-même.

[2] Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau :
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois aimé.

(LA FONTAINE.)

mots rompus, et cependant ils *pensaient* un même langage; — toutes les brûlantes expressions que la passion inspire trouvaient dans un soupir le meilleur interprète d'un premier amour, — cet oracle de la nature, — le seul bien qu'Ève, après sa chute, ait conservé à ses filles.

190. Haidée ne parla pas de scrupules, elle ne demanda pas de sermens, elle n'en donna pas. Jamais elle n'avait ouï parler de gage et de promesses à exiger d'un époux, et des dangers auxquels une jeune amante est exposée : elle fit tout ce que lui inspirait sa naïve innocence, et se jeta comme un tendre oiseau dans le sein de son jeune ami. Comme elle n'avait jamais rêvé d'infidélité, elle n'eut pas l'idée de prononcer le mot de constance.

191. Elle aimait et elle était aimée; elle adorait et elle était idolâtrée. D'après les lois de la nature leurs ames, en passant l'une dans l'autre, eussent péri dans ce moment d'ivresse si les ames pouvaient jamais périr. — Mais peu à peu ils reprirent leurs sens, pour les reperdre et les abîmer encore : le cœur d'Haidée, palpitant sur le sein de Juan, semblait ne pouvoir battre séparé de celui de son amant.

192. Hélas! ils étaient si jeunes, si beaux, si aimables, si solitaires! Puis c'était l'heure où le cœur est le plus ému, et, ne conservant pas assez d'empire sur lui-même, commet des actions que l'éternité ne fait pas oublier, mais dont elle récompense les instans avec la pluie inextinguible des flammes de l'enfer;

— car tel sera le sort de tous ceux qui font à leurs semblables quelque peine ou quelque plaisir.

193. Juan, Haidée! hélas! ils s'aimaient tant, ils étaient si aimables! Jamais jusqu'alors, à l'exception de nos premiers parens, un tel couple n'avait couru le risque d'être damné pour toujours. Mais Haidée, pieuse autant que belle, avait certainement ouï parler du fleuve Stygien, de l'enfer, du purgatoire, — et dans l'instant de la crise elle eût dû s'en souvenir.

194. Ils se regardent, et un rayon de lune éclaire l'expressive vivacité de leurs yeux. Haidée presse la tête de son amant dans l'un de ses bras charmans, tandis que celui-ci passe autour d'elle le sien qui disparaît à demi dans les cheveux que sa main caresse. Elle est sur ses genoux; elle s'enivre de son haleine, et lui de la sienne jusqu'aux momens où l'on n'entend plus que des soupirs entrecoupés. On les prendrait pour un groupe antique, demi-nu, gracieux, pur, en un mot entièrement grec.

195. Quand ces momens d'émotion et d'embrasement furent passés, et que Juan se laissa tomber les yeux fermés dans ses bras, elle ne s'endormit pas, mais elle appuya tendrement la tête de son amant sur les trésors de son sein: tantôt elle lève au ciel ses yeux humides, tantôt elle les reporte sur ses pâles joues qu'elle réchauffe de son souffle, et son cœur palpite en pensant à ce qu'elle a accordé et à ce qu'elle accorde encore.

196. Un enfant qui aperçoit de la lumière, un

poupon qui mouille le sein de sa nourrice, un dévot au moment de l'élévation de l'hostie, un Arabe qui accueille un étranger, un marin qui s'empare d'une forte prise dans un combat, un avare qui contemple sa caisse remplie jusqu'aux bords, tous éprouvent du ravissement; mais leur bonheur n'est rien auprès de celui de regarder dormir l'objet que l'on aime.

197. Pendant qu'il repose tranquille et adoré, il conserve le souffle de vie qui nous anime avec lui. Gracieux, immobile et silencieux, il ne devine pas le charme qu'il nous inspire. La source des émotions qu'il a éprouvées, ou qu'il nous a communiquées, semble concentrée dans son sein; c'est lui qui repose; c'est la chose que nous aimons, environnée d'illusions et de charmes, telle que la mort, mais dépouillée de ses terreurs[1].

198. Haidée veillait son amant, — et cette heure de nuit et d'amour, cette solitude de l'Océan pénétraient son cœur de leur influence réunie. Parmi des sables arides, sous des roches sauvages, ils avaient trouvé un berceau où rien sur la terre ne pouvait venir les distraire; et de toutes les étoiles qui peuplaient la voûte azurée, il n'en était pas une qui vît dans sa course plus de bonheur que sur ses joues brûlantes.

199. Hélas! l'amour des femmes! on le sait, c'est une chose délicieuse et redoutable. Elles mettent tout ce qu'elles ont sur ce dé; et s'il tourne contre

[1] M. A. P. n'a pas traduit cette strophe.

elles, la vie ne leur rappelle plus que la perfidie qui les a déçues; leur vengeance, semblable à l'élan du tigre, est rapide, implacable et mortelle. Cependant elles ne souffrent pas moins que leurs victimes, et tous les maux qu'elles infligent, elles les ressentent.

200. Elles ont raison; car l'homme, si souvent injuste envers l'homme, l'est toujours envers les femmes. Le même sort les attend toutes; elles ne peuvent compter que sur la trahison. Instruites à dissimuler sans cesse, elles désespèrent celui que leur cœur brûlant idolâtre, jusqu'à ce qu'un plus riche aspirant les achète en mariage; — alors, que reste-t-il? un mari insouciant, puis un amant infidèle, et enfin le soin de s'habiller, de se nourrir et de dire ses prières. . . . .

201. L'une prend un amant, une autre tombe dans la boisson ou dans la dévotion. Celle-là pense à son ménage, celle-ci aux moyens de se distraire. Il en est qui essaient de voyager; mais, en perdant les avantages d'une vertueuse retraite, elles ne font que changer d'ennuis. Il n'est pas d'incident qui puisse les rendre plus heureuses, et leur situation est aussi pénible dans un palais insipide que dans une ignoble chaumière : quelques-unes aussi font le diable, ensuite elles écrivent une nouvelle [1].

[1] Ce dernier trait, omis par M. A. P., est une épigramme lancée contre une célèbre *blue-stocking* d'Angleterre. On voit bien que Lord Byron n'avait jamais entendu parler de la conduite exemplaire de nos Saphos françaises, mesdames de Genlis, Gay, Gail, Cottin, Dufresnois, etc.

202. Pour Haidée, c'était la fiancée de la nature ; elle ne savait pas tout cela. Fille des passions, elle avait reçu le jour dans une contrée que le soleil inondait d'une triple et dévorante lumière [1]. Elle était uniquement faite pour aimer et pour sentir qu'elle était le choix de celui qu'elle avait choisi ; tout ce qu'on pouvait dire ou faire ailleurs n'était rien pour elle. — Que pouvait-elle en craindre ? elle n'y nourrissait ni espérance, ni inquiétude, ni amour ; son cœur battait dans ce lieu seul.

203. Oh ! combien nous coûte ce rapide battement de cœur ! et pourtant chaque palpitation a dans sa source, comme dans son effet, tant de douceur que la sagesse, en dépit de sa haine pour le plaisir et de son amour pour la vérité, que la conscience elle-même ont une peine infinie à nous faire préférer leurs bonnes vieilles maximes à son ravissant transport. — Je suis surpris que Castlereagh ne l'ait pas encore taxé [2].

204. Et maintenant c'en était fait. — Sur le rivage

[1] Il y a ici une image poétique que nous n'avons pas osé rendre :

Born when the sun
Showers triple light, and scorches even the kiss
Of his gazelle-eyed daughters.

« Née où le soleil fait pleuvoir une triple lumière, et rend brûlant le » baiser de ses filles aux yeux de gazelle. »

[2] M. A. P. n'a pas traduit cette strophe. Il ne faut pas oublier, en lisant le trait qui la termine et la quatorzième strophe du troisième chant, que l'année 1816 fut celle dans laquelle Lord Castlereagh proposa et fit adopter le plus de taxes.

désert ils venaient d'engager leur cœur : les astres, flambeaux de leur hymen, versaient un nouveau charme sur leur beauté ; l'Océan était leur garant, et la grotte leur couche nuptiale : unis et sanctifiés par leurs propres sentimens, la solitude leur tenait lieu de prêtre : ils furent unis, et ils étaient heureux, car chacun d'eux regardait naïvement l'autre comme un ange, et la terre comme un paradis.

205. Amour! ô toi dont le grand César fut le courtisan, Titus le vainqueur, Antoine l'esclave, Horace et Catulle les professeurs, Ovide le directeur, et Sapho, la sage *Blue-Stocking*, (de laquelle puisse le tombeau engloutir tous ceux qui restent indifférens ! — le rocher de Leucade domine toujours les vagues). — Amour, tu es vraiment le dieu du mal, car après tout nous ne pouvons t'en appeler le démon.

206. C'est toi qui rends si précaire le chaste état du mariage, et qui insultes chaque jour le front des plus grands hommes. César, Pompée, Mahomet et Bélisaire ont fatigué la plume héroïque de l'histoire : leur destinée, leurs actions ont été tout-à-fait différentes, et jamais ne reviendront des siècles aussi féconds en merveilles ; cependant ces quatre grands hommes ont eu trois qualités communes, ils ont tous été héros, conquérans et cocus.

207. Tu fais les philosophes ; tu as formé le troupeau matérialiste d'Épicure et d'Aristippe, qui tente de nous pousser dans une direction immorale avec

des théories réellement assez praticables. Ah! s'ils voulaient nous préserver du diable, comme il serait agréable de répéter cette maxime (qui n'est pas fort nouvelle) : « Bois, mange et fais l'amour, que t'importe le reste ? » Ainsi parlait le sage roi Sardanapalus.

208. Mais Juan! avait-il donc oublié Julia ? devait-il sitôt l'oublier? Je ne sais que répondre, la question en elle-même n'est pas facile à résoudre. Mais sans doute, c'est la lune qui dans ce cas fait tout sans notre participation; et toutes les fois qu'on éprouve de nouvelles palpitations, c'est elle qui les excite. En effet, comment diable se ferait-il que les formes fraîches eussent tant d'empire sur nous, pauvres humaines créatures ?

209. Je hais l'inconstance; — je repousse, je déteste, j'abhorre, condamne et renie le corps pétri de vif-argent qui ne peut conserver en lui le souvenir permanent d'aucune impression. L'amour, l'amour constant a toujours été mon hôte; mais pourtant la dernière nuit, dans un bal masqué, je vis une jolie petite créature, fraîchement arrivée de Milan, devant laquelle, comme un vilain, j'éprouvai quelques désirs.

210. Mais bientôt la Philosophie vint à mon aide : « Songe, m'insinua-t-elle, aux liens sacrés qui t'en» gagent. — Volontiers, répondis-je, ma chère Phi» losophie. Mais regarde ses dents! O ciel! Et ses » yeux! Je veux savoir ce qu'elle est, femme, fille,

» ou ni l'une ni l'autre ; c'est une curiosité. — Ar» rête ! » s'écria la Philosophie, avec le plus bel air grec (elle était cependant déguisée en Vénitienne [1]).

211. « Arrête ! » et je me suis arrêté. — Mais revenons. Ce que les hommes appellent inconstance n'est autre chose qu'une admiration méritée pour l'objet charmant des heureuses prédilections de la nature ; et comme nous sommes tentés souvent d'a-

[1] Cette parenthèse indique assez que, sous le nom de la Philosophie, le poète met ici en scène la belle comtesse Guiccioli, sa maîtresse, avec laquelle il vécut pendant les dernières années de son séjour en Italie, et tandis qu'il composait et retouchait *Don Juan*. M. A. P. a supprimé ce dernier vers. Voici comme un témoin oculaire a tracé le portrait de la Guiccioli, en 1821 :

« La comtesse a vingt-trois ans, quoiqu'elle n'ait pas l'air d'en avoir » plus de dix-sept ou dix-huit. Bien différente de la plupart des Italiennes, » sa complexion est de la plus délicate beauté ; ses yeux longs, grands et » languissans, sont bordés par les plus longues paupières du monde, et » ses cheveux, à peine retenus sur sa tête, tombent sur ses épaules en » larges boucles du noir le plus poli. Sa *figure* a peut-être un peu trop » d'embonpoint pour sa hauteur, mais son buste est parfait. Ses formes » atteignent presque la régularité grecque, et elle a la bouche et les dents » les plus belles qu'on puisse imaginer. Il est impossible de voir la Guic» cioli sans l'admirer, de l'entendre sans être ravi. Son amabilité se dé» ploie dans les moindres accens de sa voix, et celle-ci, jointe aux avan» tages de la mélodie italienne, donne un charme particulier à tout ce » qu'elle dit. La grâce et l'élégance semblent inhérentes à sa nature. Elle » adore Lord Byron, et pourtant l'exil et la pauvreté de son vieux père » affectent sensiblement ses traits, et répandent sur son visage une teinte » de mélancolie qui ajoute encore à l'intérêt qu'inspire cette femme char» mante. Sa conversation est agréable, sans être savante ; elle connaît » les meilleurs auteurs italiens et français, mais souvent elle craint de » montrer ce qu'elle sait, sans doute parce qu'elle connaît l'aversion de » Lord Byron pour les *blue*. »

dorer une belle statue dans sa niche, ainsi, quand nous accordons la même sorte d'idolâtrie à quelque objet réel, ce n'est encore qu'un hommage rendu au *beau idéal*.

212. Ce n'est que la perception de la beauté, le développement noble de nos facultés, un mouvement platonique, universel, admirable, tombé des étoiles, filtré du haut des cieux, sans lequel la vie ne serait pas supportable : en un mot, c'est l'usage de nos propres yeux, et, de plus, celui d'un petit sens ou deux, qui témoignent assez que notre chair est pétrie d'une brûlante poussière.

213. C'est pourtant un sentiment pénible et involontaire ; car, si nous pouvions toujours trouver dans une seule femme les grâces séduisantes qui nous enchantèrent quand elle se présenta la première fois à nous, comme une autre Ève, nous aurions certainement moins de tourmens et plus de schellings (puisqu'il faut vaincre leurs rigueurs, ou bien souffrir). D'ailleurs, si l'on pouvait toujours aimer une seule dame, quelles délices pour le *cœur*, en même tems que pour le *foie*.

214. Le *cœur* est, comme le firmament, une partie des cieux ; mais aussi, comme le firmament, il change nuit et jour : il peut être surchargé d'orages et d'éclairs, et ne présenter que l'image de la destruction et de l'horreur ; mais quand il a bien été déchiré, rongé, brisé, sa tourmente expire en gouttes d'eau ; car les larmes qui s'échappent des yeux ne

sont autre chose que le sang du cœur, et voilà ce qui forme le *climat anglais* de nos années.

215. Quant au foie, c'est le lazaret de la bile, mais il s'acquitte rarement de ses fonctions; la première passion y séjourne si long-tems, que toutes les autres se concentrent et s'y réunissent comme un nœud de vipères sur un fumier. Rage, terreur, haine, jalousie, vengeance et remords, tous les maux jaillissent de cet abîme, semblables aux tremblemens de terre produits par le feu occulte appelé *central*.

216. En attendant, et sans avoir besoin de mieux approfondir cette anatomie, je viens d'achever, comme auparavant, deux cents et quelques stances. Tel est le nombre que je fixe à chacun de mes douze ou vingt-quatre chants. Je laisse donc tomber ma plume, je m'incline, et j'abandonne à Haidée et à Don Juan le soin de défendre leur cause auprès de tous ceux qui daigneront me lire.

Chant Troisième.

1. Muse, salut! *et cætera.* — Nous avons laissé Juan endormi sur un sein charmant et heureux, veillé par des yeux qui jamais n'avaient pleuré, adoré par une jeune fille trop enivrée de bonheur pour sentir le poison qui glissait dans son ame. Cependant, un ennemi de son repos avait souillé le cours de ses innocentes années, et devait bientôt transformer en larmes le plus pur sang de son cœur.

2. Amour! hélas! pourquoi dans ce monde est-il si fatal d'être aimé? pourquoi entourer les berceaux que tu formes de branches de cyprès, et choisir un soupir pour ton meilleur interprète? Comme ceux qui recherchent les parfums arrachent souvent une fleur et la placent sur leur sein, — la placent pour y mourir, — ainsi nous portons dans notre cœur le fragile objet de notre amour; mais c'est pour l'y voir bientôt périr.

3. La première fois, une femme n'aime que son amant; ensuite elle n'aime plus que l'amour : c'est un vêtement qu'elle ne peut plus quitter, et qui prête à peu près aussi facilement qu'un gant large. Quiconque voudra l'éprouver en demeurera con-

vaincu. D'abord, un homme seul touchera son cœur ; mais bientôt, redoutant moins l'embarras des additions, on verra l'homme, au nombre pluriel, devenir l'objet de ses préférences.

4. Je ne sais si la faute en est aux hommes ou bien à elles ; mais une chose du moins est certaine : c'est qu'une femme formée (si toutefois elle ne se jette pas dans la dévotion pour la vie) a besoin d'être courtisée après un intervalle exigé par la décence. Ce n'est pas que, dans sa première affaire d'amour, elle n'eût entièrement engagé son cœur, bien que même alors aucunes prétendent être restées libres ; mais pour celles qui ont aimé, soyez sûr qu'elles aimeront encore.

5. Il est triste, et c'est une cruelle preuve de la fragilité, de la folie, de la scélératesse humaine, que l'amour et le mariage, tous deux venus de même lieu, soient pourtant si rarement d'accord. Le mariage est né de l'amour, comme le vinaigre du vin ; — c'est un breuvage estimable, mais acide et rebutant ; — le tems en a transformé le parfum céleste en une saveur commune et singulièrement plate.

6. Il existe quelque chose d'antipathique entre la conduite présente des amans et celle qui devra la suivre : ils sont la dupe d'un certain jargon de flatterie, jusqu'au moment où la vérité tardive leur apparaît. — Mais alors que reste-t-il, sinon le désespoir ? Aussitôt les mêmes choses changent de nom : par exemple, — l'amant faisait de sa flamme un de

ses titres de gloire ; le mari la regardera comme une faiblesse ridicule.

7. Les hommes finissent par rougir d'être si fortement épris. Il en est aussi (mais l'exemple en est rare) dont l'amour s'affaiblit, et que la force abandonne. On ne peut toujours admirer la même chose, et pourtant il est bien entendu « de convention expresse » que les deux époux seront unis jusqu'au décès de l'un d'entre eux. Désolante pensée! perdre l'épouse qui embellissait nos jours, et faire en outre pour tous nos gens la dépense d'un deuil!

8. Au fait, il y a dans les détails domestiques quelque chose qui forme l'antithèse parfaite de l'amour. Les romans peignent sous toutes leurs formes le tems des soupirs de leurs personnages, mais ils offrent en buste le mariage qui les termine. Nul ne s'attendrirait au récit des soucis matrimoniaux, et il n'y a rien de bien audacieux dans les demandes conjugales. Croyez-vous que Pétrarque eût fait des sonnets toute sa vie, si Laure avait été sa femme?

9. Toutes les tragédies finissent par une mort, et toutes les comédies par un mariage : les auteurs, dans l'un et l'autre cas, abandonnent le surplus à la foi des spectateurs, dans la crainte que leurs descriptions ne donnent une fausse idée, ou ne restent au-dessous de ces deux mondes nouveaux ; et quand ils ont mis l'un et l'autre héros entre les mains d'un prêtre, ils se gardent bien d'ajouter un mot relatif à la mort ou à la dame.

10. Les deux seuls auteurs qui aient jamais, si je m'en souviens bien, chanté le ciel, l'enfer ou le mariage, sont Dante et Milton. Tous deux virent dans le mariage leur tendresse déçue; soit par leur faute, soit par l'effet de quelque différence de tempérament (pour troubler une union il faut si peu de chose!) : mais vous pensez bien que la Béatrice de Dante et l'Ève de Milton n'étaient nullement dessinées d'après leurs femmes.

11. Quelques personnes disent que Dante a désigné sous le nom de Béatrice la théologie, et non pas une maîtresse. — Pour moi, tout en demandant l'approbation des autres, il me semble que c'est là une rêverie de commentateur, qui a besoin d'être prouvée par des faits irrécusables, et je crois que les abstractions les plus extatiques de Dante ne tendent à autre chose qu'à personnifier les mathématiques[1].

12. Haidée et Juan n'étaient pas mariés; mais aussi le péché les regarde, non pas moi; et vous auriez, chaste lecteur, mauvaise grâce à m'en blâmer, si réellement vous ne souhaitiez pas qu'ils le fussent. Si vous les voulez mariés, je vous conseille de fermer le livre consacré à ce couple égaré, avant que les conséquences de leur faute ne deviennent

[1] Ce qui paraît le plus probable, pour parler sérieusement, c'est que Dante, après avoir aimé long-tems Bice ou Béatrice Portinari, se servit d'un nom dont le souvenir lui était cher, pour peindre, dans ses chants, l'amour divin et la sagesse.

plus graves. Il ne faut jamais lire l'histoire d'un attachement illicite.

13. Toutefois, ils étaient heureux — heureux dans la jouissance criminelle de leurs innocens désirs; mais bientôt, devenue plus imprudente à chaque nouvelle visite, Haidée oublia que son père était maître de l'île. Quand nous avons ce que nous souhaitions, nous le quittons avec peine, surtout dans les premiers tems; elle revenait donc souvent près de Juan, sans perdre une seule minute, tandis que son bon écumeur de père était en course.

14. Bien qu'il s'adressât également à tous les pavillons, ne vous scandalisez pas de sa manière de trouver des fonds; changez son nom en celui de premier ministre, elle ne sera plus qu'une sorte d'imposition. Mais plus modeste, notre homme élevait moins haut ses espérances; il suivait à travers les mers une plus estimable vocation, et y remplissait à peu près la charge de commissaire de marine.

15. Le bon vieux gentilhomme[1] avait été retenu par les vents, les vagues et quelques prises importantes; et, dans l'espoir d'augmenter son butin, il était resté en pleine mer, malgré les rafales qui

[1] *Gentleman* a tout-à-fait la signification de notre mot gentilhomme; mais comme les Anglais prennent tous ce titre, les Français craignent de le traduire littéralement: il répond au *quirites* des Romains. Ici, je n'ai trouvé que ce mot-là qui pût indiquer la légère ironie qui était dans l'intention du poète.

mouillaient et endommageaient ses captures. Il avait mis ses prisonniers à la chaîne ; il les avait étiquetés comme les chapitres d'un livre ; et garnis de colliers et de manchettes, ils valaient à ses yeux, l'un dans l'autre, de dix à cent dollars.

16. Il disposa de quelques-uns d'entre eux sur le cap Matapan, en faveur de ses amis les Maynottes [1]. Il en vendit d'autres à ses correspondans de Tunis, à l'exception d'un seul qu'il laissa couché à bord sans penser à le vendre (attendu sa vieillesse). Le reste, — sauf çà et là quelque riche personnage qu'il mit à fond de cale pour demander plus tard sa rançon, — fut laissé sous la même chaîne ; étant, à l'égard des gens d'une classe ordinaire, porteur d'une large commission pour le dey de Tripoli.

17. Les marchandises furent également séparées et distribuées pour différens marchés du Levant, à l'exception de certains articles d'une utilité classique pour les femmes, comme des toiles, des dentelles, des pinces, des cure-dents, et une théière, venus de France ; des guitares et des castagnettes d'Alicante, tous objets mis à l'écart par l'excellent père qui venait de les voler pour sa fille.

18. Une guenon, un mâtin de Hollande, un magot, deux perroquets, une chatte de Perse et ses petits, avaient attiré son choix au milieu d'une foule

[1] Le cap Matapan est l'ancien promontoire de Ténare, à l'extrémité de la presqu'île du Péloponèse. Les Magnottes, ou Maynottes, ont remplacé les *Lacons*.

d'animaux ; il prit aussi un chien terrier qui jadis avait appartenu à un Anglais ; mais celui-ci, étant mort sur la côte d'Ithaque, les paysans avaient pris soin de la pitance de la pauvre bête. Afin de les assurer contre les flots qui ballottaient le bâtiment, il enferma le tout dans une énorme cage d'osier.

19. Ayant ainsi mis ordre à ses affaires maritimes, et son vaisseau ayant besoin de quelques réparations, il envoya çà et là quelques simples croisières, et dirigea sa course vers les lieux où sa charmante fille continuait à remplir tous les devoirs de l'hospitalité. Mais comme l'abord rude et garni de rescifs de la côte sur laquelle elle se tenait était dangereux à plusieurs milles de distance, il avait placé son havre sur le côté opposé de l'île.

20. Il gagna sans délai le rivage, n'ayant rencontré aucun lieu d'octrois ni de quarantaine où il fût obligé d'indiquer les lieux qu'il avait parcourus et le tems qu'il y avait employé. Il fit le lendemain démanteler son vaisseau, avec ordre à ses gens de le radouber aussitôt. On se hâta donc de jeter à toutes mains, sur la rive, les marchandises, les ballots, les munitions et les caisses d'argent.

21. Quand il eut atteint le sommet d'une montagne d'où l'on apercevait les blanches murailles de sa maison, il s'arrêta. — Combien d'étranges émotions remplissent l'ame de ceux qui se sont laissés aller à voyager ! Combien de doutes inquiétans sur le bon ou mauvais état de leur intérieur ! — Quels

transports d'amour chez les uns, quels mouvemens de crainte chez les autres ! tous les sentimens que les années avaient fait évanouir viennent alors en foule sur nos cœurs reprendre leur ancienne place.

22. Mais c'est surtout aux pères et aux maris que l'approche de la maison, après une longue traversée sur terre ou sur mer, doit naturellement présenter des sujets d'inquiétudes. — Une famille de dames n'est pas une petite affaire (personne plus que moi n'estime ou n'admire le beau sexe ; mais il hait la flatterie, et je ne l'emploierai pas.) : quelquefois les filles, en l'absence du père, descendent avec le sommelier à la cave, tandis que les épouses montent de leur côté au grenier. .

23. Le plus honnête gentilhomme du monde peut fort bien n'avoir pas à son retour le bonheur d'Ulysse ; toutes les matrones isolées ne regrettent pas leurs maris, toutes n'ont pas la même répugnance pour les baisers des prétendans : le pis, c'est quand il retrouve une belle urne consacrée à sa mémoire ; deux ou trois jouvencelles, enfans d'un ami qui retient sa femme et sa fortune, et Argus, son chien lui-même, qui vient lui mordre — les jambes.

24. S'il est encore célibataire, il retrouvera sa belle fiancée devenue pendant son absence l'épouse de quelque riche avare ; mais alors rien de mieux. L'heureux couple ne sera pas toujours d'accord, et la dame, devenant plus sage, pourra lui permettre, sous le titre de cavalier sirvente, de reprendre ses

fonctions galantes ; peut-être aimera-t-il mieux mépriser celle qui l'aura trahi ; et, pour que son chagrin ne soit pas perdu, il écrira des odes sur l'inconstance de la femme.

25. Ainsi donc, vous qui avez déjà quelque chaste liaison de cette espèce, — j'entends une honnête intimité avec une femme mariée, — la seule qui soit susceptible de durée, — la plus solide de toutes les connexions, le véritable hymen en un mot (l'autre ne pouvant servir que d'écran), — n'allez pas pour cela faire de trop longues courses, j'ai connu des absens que l'on trompait quatre fois par jour.

26. Lambro, notre solliciteur maritime, qui devinait mieux ce qu'on faisait sur l'Océan que ce qu'on pouvait faire sur terre, ressentait un vif plaisir à la vue de la fumée de ses foyers. Mais il ne savait pas pourquoi il n'était pas triste, ou pourquoi il éprouvait toute autre émotion ; il ne connaissait pas la métaphysique : il aimait son enfant, il en aurait pleuré la perte ; mais il ne fallait pas lui en demander la cause, plus qu'à un philosophe.

27. Il voyait ses blanches murailles que le soleil rendait éclatantes, et la verdure ombragée des arbres de son jardin ; il entendait le doux bourdonnement de son petit ruisseau, et les aboiemens éloignés de son chien de garde. A travers les ombres d'un bois frais et touffu, il apercevait des figures en mouvement, des armes étincelantes (tout le monde est en armes dans l'Orient), et diverses nuances de

costumes, légers et brillans comme des ailes de papillon.

28. Comme il approchait davantage, et qu'il s'étonnait de ces signes inaccoutumés d'allégresse, il entendit, — non pas, hélas! la musique des sphères, mais les sons profanes et terrestres d'un violon; ces accords lui firent douter de la fidélité de ses oreilles, ils confondaient toutes ses conjectures; puis il distingua une flûte, un tambour, et bientôt après les éclats de rire les moins orientaux.

29. Il avança plus près encore, et comme il descendait la pente à la hâte, il remarqua à travers les branches agitées, et parmi d'autres indices de fête, une troupe de ses gens qui dansaient sur le gazon, et qui, semblables à des derviches, tournaient sur eux-mêmes comme sur un pivot. Ils exécutaient la Pyrrique, cette danse guerrière, objet de la préférence des Levantins.

30. Plus loin, en groupe, des jeunes filles grecques, dont la première et la plus grande laissait flotter un long voile blanc, se tenaient toutes ensemble comme un collier de perles; les mains entrelacées, elles dansaient en laissant flotter sur un blanc cou de longues et noires boucles de cheveux — (dont la moindre eût rendu fous dix poètes). Celle qui les conduisait chantait, et la virginale et attentive réunion lui répondait en chœur des pieds et de la voix.

31. Là, réunies à l'écart, et les jambes croisées autour de leurs plats, quelques autres sociétés com-

mençaient à dîner : la vue était délectée par des pilaus [1] et des mets de toute espèce, des flacons de vins de Samos et de Chio, des sorbets tenus au frais dans des vases poreux. Au-dessus d'eux se montraient sur leurs tiges les fruits de dessert ; les oranges parfumées et les succulentes grenades, balancées au-dessus de leurs fronts, n'attendaient que le plus léger toucher pour descendre sur leurs genoux.

32. Ici, une bande d'enfans se pressait autour d'un bélier blanc comme la neige, et couronnait de fleurs ses vénérables cornes ; paisible comme l'agneau qui vient de naître, le patriarche du troupeau courbe obligeamment sa tête grave et apprivoisée. Tantôt il accepte les palmes qu'on lui présente à manger, tantôt il baisse en jouant son front comme pour frapper ceux qui l'entourent, puis aussitôt il recule comme dompté par leurs faibles mains.

33. Un profil d'une pureté classique, des vêtemens pleins d'éclat, de grands yeux noirs, des joues d'une fraîcheur angélique et rosées comme des grenades entr'ouvertes, des cheveux longs, des gestes enchanteurs, des yeux parlans, et cette innocence, apanage heureux de l'enfance, tel était le tableau exact que formaient ces petits Grecs : à cette vue le philosophe ne pouvait s'empêcher de soupirer, en pensant qu'un jour ils deviendraient des hommes.

[1] Le pilau est un plat de riz que les orientaux mangent avec leurs mets : il remplace à peu près, chez eux, notre pain.

34. Plus loin, un bouffon d'une taille de nain racontait devant un cercle paisible de vieux fumeurs maintes histoires sur les trésors secrets trouvés dans un vallon écarté; les merveilleuses reparties des jongleurs arabes; les charmes nécessaires pour faire l'or pur et guérir les morsures venimeuses; les rochers enchantés qui s'ouvrent quand on les touche; et enfin (mais cela était bien réel) les dames magiciennes qui, d'un seul coup, changent leurs époux en bêtes.

35. Il ne manquait aucun des plaisirs innocens qui peuvent flatter l'imagination ou les sens. Le chant, la danse, le vin, la musique, les histoires persanes, tout offrait d'agréables et inoffensifs passe-tems : mais Lambro ne put sans déplaisir voir ces choses; il songeait aux dépenses qu'on avait faites pendant son absence, et prévoyait le comble de tous les malheurs, l'inutilité de ses dispositions testamentaires.

36. Hélas! qu'est-ce que l'homme! à quels périls sont encore exposés les plus heureux mortels, même après leur dîner! — Un jour d'or pour un siècle de fer, voilà tout ce que le mieux partagé des réprouvés peut espérer dans cette vie; le plaisir (du moins quand il chante) est une sirène qui séduit les jeunes imprudens, pour ensuite les écorcher tout vivans. En accueillant Lambro au milieu d'eux, les convives s'exposaient au sort de la flamme que vient toucher une couverture mouillée.

37. Lui qui n'avait guère l'habitude de prodiguer

ses paroles, et qui voulait procurer une surprise agréable à sa fille (il surprenait en général les hommes avec l'épée), — n'avait envoyé personne pour avertir de son arrivée ; personne ne se remua donc : long-tems il s'arrêta pour bien convaincre ses yeux de ce qu'il voyait ; et réellement il était plutôt surpris qu'enchanté de trouver une si belle compagnie invitée.

38. Il ne savait pas (oh! que les hommes sont menteurs) qu'un rapport (et surtout les Grecs) avait garanti la certitude de sa mort (comme si ces gens-là mouraient jamais), et répandu pendant plusieurs semaines le deuil dans sa maison. Mais depuis ce tems leurs paupières et même leurs lèvres s'étaient desséchées ; les roses étaient revenues sur les joues d'Haidée ; ses pleurs étaient remontés à leur source, et elle conduisait pour elle-même les affaires de la maison.

39. De là tous ces mets, ces danses, ce vin et ce violon qui faisaient de l'île un séjour de plaisirs ; les valets étaient tous à boire ou les bras croisés, passe-tems qui les rend les plus heureuses gens du monde. L'hospitalité du père semblait sordide, comparée à l'usage que faisait Haidée de ses trésors ; et l'on ne peut assez dire combien on approuvait sa noble conduite, quand elle n'avait pas une heure qu'elle ne consacrât à l'amour.

40. Vous croyez peut-être qu'en tombant au milieu de ces divertissemens il ne pourra se contenir,

et, à vrai dire, il n'était pas obligé d'en être fort satisfait; peut-être vous vous attendez à de promptes exécutions, qui apprendront mieux à ses gens leur devoir; au fouet, à la question ou à la prison pour le moins; vous ne doutez pas qu'en faisant quelques exemples mémorables, il ne développe les inclinations royales d'un pirate!

41. Vous êtes dans l'erreur; — c'était l'homme le plus doux et le mieux élevé qui jamais eût coupé une gorge ou conduit un vaisseau. Il était si familier avec tous les usages du monde, que jamais on n'aurait pu deviner sa véritable pensée. Il ne le cédait pas sous ce rapport à un courtisan; et c'est à peine si une femme même eût pu cacher plus de fourberie sous ses jupes. Quel dommage qu'un tel homme eût tant de goût pour les courses d'aventures! c'eût été une excellente acquisition pour la bonne société.

42. Il s'avance près du premier groupe de convives, et, frappant sur l'épaule de l'un de ceux-ci, il demande avec un sourire singulier qui, dans tous les cas, n'annonçait rien de bon, quelle était la cause de cette fête? Trop ivre pour faire attention à ses paroles, le Grec auquel il s'adressait versa du vin dans un verre;

43. Et sans prendre la peine de tourner sa tête joyeuse, il tendit le rouge-bord par-dessus son épaule, et d'un ton de voix peu ferme: « Les paroles al-» tèrent, je n'ai pas de tems à perdre. » Un second ajouta en laissant échapper un hoquet: « Notre

» vieux maître est mort ; vous feriez mieux de vous » adresser à son héritière, notre maîtresse. — Notre » maîtresse, ajouta un troisième, ah ! ah ! notre maî- » tresse ! c'est-à-dire, notre maître, — pas le vieux, » mais le jeune. »

44. Ces drôles étant de nouveaux venus, ne connaissaient pas celui auquel ils parlaient. — Lambro changea de couleur, — un nuage couvrit un instant ses yeux, mais il fit un effort pour reprendre son premier air de sérénité, et cherchant même à rappeler son sourire, il pria l'un d'entre eux de lui dire le nom, la qualité du nouveau maître qui, suivant toutes les apparences, avait donné à Haidée le titre d'épouse.

45. « Je ne sais pas, répondit le garçon, qui, ou » ce qu'il est, ni d'où il vient, — et je ne m'en sou- » cie pas beaucoup ; ce que je sais bien, c'est que » ce chapon rôti est délicieux, et que cet excellent » vin n'a jamais été servi pour un meilleur dîner : » et si vous avez à demander quelque chose de plus, » adressez vos questions à mon voisin de ce côté ; il » vous répondra sur tout, bien ou mal, car per- » sonne n'aime plus à s'écouter parler [1]. »

[1] Imitation de *Morgante Maggiore*, poème trop peu connu en France :

Rispose allor' Margatte, a dir tel tosto
Io non credo più al nero ch' all' azzurro ;
Ma nel cappone o lesso ò vuogli arrosto,
E credo alcuna volta anco nel burro !
Nella cervigia e quando io n' ho nel mosto,
E molto più nel espro che il mangurro :

46. Je disais que Lambro était un homme patient, et certes il montra dans cette occasion un respect des convenances digne de l'homme le mieux élevé de la France, ce parangon des nations. Malgré les railleries lancées contre les siens même, il sut dissimuler et ses inquiétudes et les plaies de son cœur, et les insultes de cette valetaille gourmande — et acharnée sur son propre mouton.

47. Maintenant, dans un homme aussi habitué à commander, — à faire aller et venir ses gens, — à voir ses désirs exécutés en un tour de main, — soit que sa voix demandât une mort ou des fers, — on peut s'étonner de trouver d'aussi bonnes manières; la chose est cependant bien réelle, quoique je ne sache comment l'expliquer; et dans tous les cas celui qui peut ainsi se commander, peut être aussi capable de gouverner — qu'un Guelfe [1].

48. Non qu'il ne montrât jamais de colère, mais c'est quand il n'était pas sérieusement irrité; dans

Ma sopra tutto nel buon vino ho fede
E credo che sia salvo che gli crede.

« Marguet répondit alors : « A dire de suite ce que j'en pense, je ne » crois ni noir ni bleu, mais bien au chapon bouilli, ou, si tu l'aimes » mieux, rôti; je crois aussi, par fois, au beurre, à la cervoise, au moust » quand j'en ai, et bien plus dans les menaces que dans coups : mais, » avant tout, j'ai foi dans le bon vin, et je pense que celui qui croit en » lui sera sauvé. »

(Ch. XVIII, st. CLI.)

[1] Un Hanovrien. Les électeurs de Hanovre prétendent être descendus du fameux *Guelfe* qui donna son nom à l'une des deux grandes factions d'Italie, au treizième et au quatorzième siècle.

ce dernier cas il restait calme, concentré, lent et silencieux, il se repliait sur lui-même comme le boa; jamais il ne parlait et frappait en même tems; s'il menaçait, c'est qu'il ne voulait pas de sang : mais son silence était bien plus redoutable, et son premier coup rendait ordinairement un second inutile.

49. Il ne poussa pas ses questions plus loin et continua d'avancer vers la maison, mais par un chemin détourné. Ceux qu'il vint à rencontrer par hasard ne firent pas attention à lui, tant on s'attendait peu à le revoir. Si l'amour paternel plaidait en ce moment dans son cœur pour Haidée, c'est plus que je ne puis dire; en tous cas, pour un père arrivant quand on le croyait mort, ces fêtes devaient paraître un singulier genre de deuil.

50. Si tous les morts (Dieu nous en préserve) revenaient maintenant à la vie, ou seulement quelques-uns, tel qu'un époux ou bien sa femme (autant citer un exemple conjugal que tout autre), ne doutez pas, quelle qu'eût été la violence de leurs anciennes querelles, que cet incident imprévu n'en occasionât de plus vives encore, et que les pleurs répandus sur l'époux expirant ne coulassent avec plus d'abondance sur l'époux ressuscité.

51. Lambro entra dans la maison, mais non plus chez lui; pensée vraiment — insupportable, et tout au plus comparable aux angoisses mentales du trépas : trouver la pierre de notre foyer transformée en pierre funéraire, voir éparses autour d'un âtre jadis

étincelant, les pâles cendres de nos espérances, c'est un tourment profond que ne concevra jamais un célibataire.

52. Il entra dans la maison, mais non plus chez lui, car, sans affections, il n'est pas de chez soi. — Il sentit les amertumes de la solitude, en passant le seuil de sa porte sans être accueilli par un salut. C'était pourtant là que le tems lui avait filé des jours paisibles, que son cœur et ses yeux avaient suivi avec tant de délices les jeux innocens d'une fille chérie, seul vertueux objet de ses sentimens ordinaires.

53. C'était un homme d'un caractère singulier : doux dans ses habitudes, quoique d'une humeur sauvage ; modéré dans sa conduite, ennemi de tout excès dans les plaisirs et dans la nourriture, d'une perception facile, d'un courage à toute épreuve, en un mot capable de mener une vie plus honorable, sinon sans reproche. Les malheurs de sa patrie et son désespoir de l'affranchir l'avaient déterminé à faire des esclaves, au lieu de rester esclave lui-même.

54. L'amour du pouvoir et le rapide accroissement de ses richesses ; la dureté, fruit d'une longue habitude ; la vie périlleuse dans laquelle il avait vieilli ; l'abus qu'on avait fait de sa clémence ; les soupirs qu'il avait si souvent entendus ; les mers implacables et les hommes grossiers qui lui servaient de compagnons ordinaires, tout avait contribué à le rendre terrible pour ses ennemis, et du reste bon ami et mauvaise rencontre.

55. Mais un reste de l'ancien esprit de la Grèce répandait encore quelques rayons héroïques dans son ame, comme jadis dans celle des conquérans de la toison d'or, au tems de la Colchide. Il est vrai que sa passion pour la paix n'était pas très-ardente; — mais hélas! sa patrie n'offrait aucun espoir d'illustration, et c'était la rage de la voir asservie qui l'avait porté à haïr l'univers et à combattre toutes les nations.

56. L'influence du climat avait aussi donné à son esprit une certaine élégance ionienne dont souvent, sans qu'il s'en doutât, il laissait deviner l'influence. — Le meilleur goût avait présidé au choix de sa résidence; il aimait la musique, il admirait les scènes sublimes de la nature, et c'était en entendant un petit ruisseau tomber devant lui en nappes de cristal, c'était en contemplant la beauté des fleurs, qu'il charmait son esprit dans les heures de calme.

57. Mais tout ce qu'il avait de tendresse reposait sur sa fille; elle seule, au milieu des scènes furieuses dont il avait été l'auteur ou le spectateur, avait conservé de l'empire sur son cœur. L'affection qu'il avait pour elle était pure, isolée et sans partage. En perdant ce sentiment, il eût perdu ce qui lui restait encore de tendresse pour l'humanité, et le nouveau Cyclope serait tombé dans le plus furieux aveuglement.

58. La tigresse à laquelle on a ravi ses petits, épouvante, dans sa furie, le berger et le troupeau; l'Océan, quand il soulève ses vagues irritées, brise souvent

le vaisseau que des rochers avoisinent ; mais une fois leur rage épuisée, le tigre et l'Océan se calmeront avant le ressentiment silencieux, grave, austère et profond d'une ame vigoureuse, et surtout quand c'est celle d'un père.

59. C'est une chose commune, et pourtant bien douloureuse, que l'ingratitude de nos enfans. — Eux qui devaient nous rappeler nos beaux jours, eux qui semblaient d'autres petits nous-mêmes, composés toutefois d'une matière plus fine, ils nous quittent tendrement dès que la vieillesse nous saisit, et que des nuages obscurcissent le soir de notre vie ; à la vérité ils nous laissent une compagnie excellente, — la goutte et la pierre.

60. Une belle famille est pourtant une jolie chose (quand elle ne se présente pas après dîner [1]). Il est agréable de voir une mère nourrir elle-même ses enfans (quand elle n'en est pas devenue plus maigre). Semblables à des chérubins placés aux angles d'un autel, ils se groupent autour du foyer (et ce tableau est capable d'attendrir un pécheur). Une dame, environnée de ses filles et de ses nièces, brille comme une guinée au milieu de pièces de sept schellings.

61. Inaperçu, le vieux Lambro prit une porte secrète et entra dans sa maison, à la nuit tombante.

[1] On sait qu'en Angleterre l'usage ordonne aux femmes et aux enfans de sortir de table avant les hommes, et de laisser ensemble ces derniers, pendant la première partie de la soirée.

Cependant la dame et son amant présidaient au festin, dans tout l'éclat de leur beauté : une table incrustée d'ivoire était placée devant eux et entourée d'une foule de beaux esclaves. Les pierreries, l'or et l'argent formaient la matière de la vaisselle, les vases les moins précieux étaient de nacre et de corail.

62. Cent plats environ composaient le dîner : de l'agneau aux noix de pistaches, — en un mot toute espèce de mets; des soupes au safran, des friandises, des poissons les plus beaux qu'eussent jamais renfermés des filets; le tout accommodé au-delà des vœux du plus délicat sibarite : les boissons consistaient en sorbets variés de raisin, d'orange et de jus de grenade exprimé à travers les pores de l'écorce, ce qui ajoute encore à leur saveur.

63. Ces rafraîchissemens étaient disposés autour de la salle, dans leurs carafons de cristal : des fruits, des gâteaux de datte terminèrent le repas, qui fut aussitôt remplacé par la fève du plus pur moka, servie dans de petites coupes de la Chine; sous elles, et pour empêcher la main de se brûler, étaient des tasses en filigrane d'or; dans le café on avait fait bouillir des clous de girofle, de la canelle et du safran; mais (à mon goût) cela lui enlevait de sa qualité.

64. Les tentures de la salle étaient une tapisserie formée de pans de velours diversement peints, et brochés en fleurs de soie damassée; une bordure jaune les enveloppait, et celle du haut, richement travaillée, déployait en lettres-lilas, brodées délica-

tement en bleu, de belles sentences persanes, tirées des poètes et des moralistes les plus estimés.

65. Ces inscriptions orientales, placées si communément dans ces contrées sur les murs, sont une espèce de moniteurs chargés de rappeler à l'esprit, comme les crânes des banquets de Memphis, les mots qui déconcertèrent Balthasar dans son palais, et qui lui enlevèrent son royaume [1]. Mais les sages auront beau prodiguer les trésors de leurs sentences, vous sentirez toujours qu'il est un moraliste plus sévère encore : c'est le plaisir.

66. Une beauté devenue étique à la fin de l'hiver; un grand génie qui trouve la mort au fond d'un verre; un roué transformé tout d'un coup en méthodistique ou éclectique — (c'est le nom sous lequel ils aiment maintenant à dire des prières), mais surtout un alderman frappé d'apoplexie, sont des exemples qui réellement confondent l'esprit, et prouvent bien que les trop longues veilles, le vin et l'amour, ont des résultats aussi funestes que les excès de table.

67. Haidée et Juan posaient leurs pieds sur un tapis de satin cramoisi, bordé d'un bleu pâle. Leur

[1] « Balthasar donnait à ses grands, au nombre de mille, un grand fes-» tin, et chacun buvait *suivant son âge*..... Le roi, les seigneurs, les » femmes et les concubines buvaient le vin, et louaient leurs dieux d'or, » d'argent, d'airain, de fer, de bois et de pierre.

» Soudain apparurent des doigts..... écrivant contre le candélabre, » sur la surface du mur de la salle royale, et le roi regardait les mouve-» mens de la main qui écrivait; sa face changea, et ses pensées la trou-» blèrent, etc. »

(DANIEL, ch. V.)

sopha occupait trois parties complètes de l'appartement, — et semblait de la dernière fraîcheur. Le velours des coussins — (plutôt faits pour garnir un trône) était écarlate ; du milieu jaillissait un brillant soleil broché en or, dont les rayons tissus rappelaient le vif éclat de ceux qui remplissent les cieux vers le milieu du jour.

68. Quant à la splendeur, on en avait confié le soin au cristal, au marbre, à la porcelaine et à l'argenterie ; sur les carreaux étaient jetés des nattes indiennes et des tapis de Perse que le cœur eût tremblé de salir. Des gazelles, des chats, des nains et des noirs, et telles autres gens habitués à gagner leur pain en qualité de ministres et favoris (c'est-à-dire par dégradation) étaient là réunis en foule comme à la cour ou à la foire.

69. On n'avait pas épargné les belles glaces et les tables, la plupart en ébène incrustées de nacre ou d'ivoire, celles-ci en écaille de tortue ; et celles-là en bois précieux, garnies d'or ou d'argent. — On avait pourvu à ce que la plus grande partie d'entre elles fût chargée de viandes, de sorbets glacés — et de vins — à la disposition de tous ceux qui arrivaient d'heure en heure pour dîner.

70. Entre tous les costumes, je choisis pour le peindre celui d'Haidée : elle portait deux jelicks [1], — dont le premier était jaune-pâle ; l'azur, le violet

[1] Ou plutôt *tchelek* : c'est une ceinture de soie. (Voyez le *Dictionnaire turc* de Meninsky.)

et le blanc formaient la couleur de sa chemise, — et l'on suivait au travers de son léger tissu les mouvemens de son sein, tels que ceux d'une faible vague; son deuxième jelick, tout brillant d'or et de pourpre, était fermé avec des boutons de perle larges comme des pois; une blanche gaze rayée de bouracan flottait autour de son beau corps, semblable à des flocons de nuages groupés autour de la lune.

71. Un large bracelet pressait chacun de ses bras charmans; il n'avait pas d'attache, — l'or pur en étant assez flexible pour que la main le contournât sans peine, et que la forme du bras devînt aussitôt la sienne. C'était admirable, mais sa forme seule eût charmé les yeux, tant il semblait craindre de laisser échapper les contours qu'il pressait. Ainsi, l'or le plus fin entourait la peau la plus blanche que métal précieux eût jamais entourée [1].

72. Comme princesse des domaines de son père, une semblable plaque d'or roulée au-dessus de son coude-pied annonçait son haut rang. Douze anneaux brillaient autour de ses doigts; ses cheveux rayonnans de pierreries; les plis gracieux de son voile étaient comprimés au-dessous de son sein par une bande de perles d'une valeur presque inestimable; et la soie orangée de son pantalon turc venait se terminer autour de la plus jolie cheville du monde.

[1] Ce costume est moresque; les bracelets et l'anneau y sont portés de la manière indiquée. Le lecteur s'apercevra par la suite que la mère d'Haidée étant de Fez, sa fille suivait les modes de sa patrie.

(*Note de Byron.*)

73. Les ondes de ses longs et bruns cheveux tombaient jusqu'à ses pieds, semblables au torrent des Alpes sur lequel vient glisser la lumière matinale du soleil; — s'ils n'avaient pas été enfermés, ils auraient pu voiler entièrement sa personne; on eût dit qu'ils s'indignaient de se sentir comprimés dans la courbe soyeuse d'un filet, et dès qu'un zéphir venait offrir à Haïdée son aile pour éventail, ils tentaient de rompre leur transparente étreinte.

74. Elle répandait autour d'elle une atmosphère de vie, et ses yeux semblaient donner à l'air lui-même plus de légèreté. Ils étaient si doux! si beaux! ils justifiaient tout ce que nous pourrions jamais imaginer des cieux; purs comme ceux de Psyché, avant qu'elle n'eût perdu sa virginité, — trop purs même pour les nœuds terrestres les plus purs. En la voyant, on ne pouvait croire qu'il y eût de l'idolâtrie à s'agenouiller devant elle.

75. Ses cils, noirs comme la nuit, étaient cependant teints, mais c'était vainement; car les franges de ses grands yeux noirs n'en conservaient pas moins leur beauté naturelle, et même opposaient leur éclat primitif au jais artificiel qui les recouvrait. Ses ongles avaient été touchés avec l'henna [1]; mais encore ici, les efforts de l'art étaient inutiles, il ne pouvait rien ajouter à leur nuance rosée.

[1] « Les femmes turques et grecques couvrent ordinairement leurs yeux » d'une teinture noire qui, à quelque distance, ou bien aux lumières, » ajoute beaucoup à leur vivacité. Je pense même que nos dames seraient

76. L'henna aurait eu en effet une teinte merveilleuse, si elle eût encore embelli la belle peau qu'elle avait touchée. Haidée n'en avait aucun besoin : jamais le jour ne lança sur les montagnes des rayons d'une blancheur plus céleste que la sienne; l'œil en la contemplant ne pouvait se croire bien éveillé, il la prenait pour une vision : — peut-être me trompé-je, mais Shakspeare dit aussi :

..... Est fol, à mon avis,
Qui prétend dorer l'or ou reblanchir le lis [1].

77. Juan n'avait, sur un châle noir et or, qu'un vêtement blanc bouracan [2], encore si transparent que l'on apercevait, à travers le tissu, des pierreries scintillantes comme les petites étoiles de la voie lactée. Son turban formait une foule de plis gracieux, et une aigrette d'émeraude chargée d'un nœud de cheveux, présent d'Haidée, surmontait un croissant radieux dont la lumière, toujours tremblante, ne s'affaiblissait jamais.

78. En ce moment ils étaient divertis par leur suite; des nains, des jeunes danseuses, des eunuques noirs et un poète : ce qui complétait leur nouveau train

» enchantées de connaître ce secret; mais, dans le jour, l'artifice est trop » visible. Elles colorent aussi en rose leurs ongles; mais j'avoue que je » ne suis pas assez faite à cette mode pour la trouver gracieuse. »

(*Lettre de Lady Montague à la comtesse de Mare.*)

[1] *Le roi Jean*, acte IV, sc. 2.

[2] Il faut bien se garder de confondre ce bouracan avec celui dont on fait un vulgaire usage en France. C'est un tissu assez semblable à celui des châles en bourre de soie ou de cachemire.

de maison. Ce dernier avait une grande réputation et il aimait à la justifier. Ses vers allaient rarement sans leurs justes pieds; — quant aux sujets, rarement restait-il au-dessous d'eux, car on le payait pour satiriser ou applaudir; et comme dit le psaume : « il demandait un gros intérêt. »

79. Contre la louable habitude des anciens jours, il vantait le présent et décriait le passé. Il avait fini par devenir une espèce d'anti-jacobin oriental, et il aimait mieux louer que de s'exposer à manquer de pudding. — Pendant quelques années il avait compromis sa destinée en mettant dans ses chants un certain air d'indépendance; mais à présent, il chantait le sultan et le pacha avec la véracité de Southey et le talent poétique de Crashaw.

80. C'était un homme qui avait été témoin de nombreux changemens, et lui-même il avait varié avec la fidélité de l'aiguille; mais l'astre polaire auquel il obéissait n'étant pas l'une des étoiles fixes, — il avait pris l'habitude des courbes et des lignes rétrogrades: sa bassesse le mettait à l'abri des représailles, et il était si fécond (à moins qu'on ne l'eût mal payé), il mentait avec une telle expansion de verve, — qu'il avait certes les plus beaux droits à la pension de poète lauréat.

81. Mais il avait du génie. — Quand un renégat, *vates irritabilis*, en possède, il ne laisse guère passer de pleine lune sans l'exercer; il n'y a pas même jusqu'aux honnêtes gens qui n'aiment à capter l'at-

tention publique : — mais à mon sujet. — Voyons, — de quoi s'agissait-il ? Ah ! — le chant troisième, — le charmant couple, — leurs amours, leurs fêtes, leur maison, leur costume, en un mot, le genre de vie qu'ils menaient dans leur île.

82. Leur poète, pauvre diable, mais du reste fort amusant en compagnie, avait été jadis le favori de plus d'une coterie ; quand il était à moitié ivre il haranguait ses auditeurs, et bien qu'ils fussent rarement en état d'apprécier ses paroles, ils ne manquaient pas de lui accorder, en vomissant et en mugissant, ces applaudissemens populaires dont jamais la première ne connaît la seconde cause [1].

83. Mais en ce moment, hissé dans la haute société, et ayant recueilli de ses voyages quelques bribes éparses çà et là de pensées libérales, il calculait si, pour varier un peu, il ne pourrait pas, dans une île isolée, au milieu de ses amis, et sans avoir à craindre d'exciter à la sédition, abjurer pour un instant ses mensonges prolongés, et conclure avec la vérité un léger armistice, en chantant comme il avait chanté dans son ardente jeunesse.

84. Il avait voyagé parmi les Arabes, les Turcs et les Francs, et connaissait le point d'honneur des nations diverses ; comme il avait fréquenté toutes les classes d'hommes, nulle occasion ne trouvait sa verve en défaut : — ce qui lui valut quelques présens et

[1] C'est-à-dire, dont celui qui les excite ne connaît jamais celui qui les donne.

quelques remerciemens. Il savait habilement varier ses flatteries; « faire à Rome comme les Romains, » tel était son principe de conduite en Grèce.

85. Ainsi, d'ordinaire, quand on lui demandait une chanson, il rappelait aux différens peuples quelque chose de leur pays; le *God save the King*, ou le *Ça ira*, peu lui importait, il ne s'occupait que de l'à-propos. Sa muse trouvait partout des inspirations, depuis le sujet le plus sublime jusqu'aux plus prosaïques raisonnemens. Pindare avait bien chanté les chevaux de race, pourquoi lui aurait-on reproché de montrer la même flexibilité de talent?

86. Par exemple, en France, il eût écrit une chanson; en Angleterre, un récit de six chants in-4°; en Espagne, il eût fait une ballade ou une romance sur la dernière guerre; — autant en Portugal; en Allemagne, il eût grimpé sur le Pégase du vieux Goëthe. — (Voyez ce qu'en dit de Staël.) En Italie, il eût imité les *Trecentisti*[1], et, en Grèce, il eût chanté quelque hymne dans le genre de celle-ci:

I.

O des arts le premier séjour,
Iles de Grèce, îles de Grèce!
Où Sapho chanta son ivresse,
Où naquit le père du jour!
Un été constant vous colore:
Mais Phébus seul vous reste encore.

II.

Au nom des pères glorieux
Dont la mémoire les accuse,

[1] Les poètes du treizième siècle.

Aux chants de leur antique muse
Vos fils restent silencieux :
Et quand l'univers les admire,
Seuls, ils n'osent plus les redire !

III.

Marathon domine les mers
Et s'étend au bas des montagnes.
Hier, rêvant dans ces campagnes,
J'oubliais nos cruels revers ;
Car, foulant aux pieds tant de braves,
Je ne pouvais nous croire esclaves.

IV.

Un roi s'assit sur les rochers
D'où l'on aperçoit Salamine :
Là, méditant notre ruine,
Il suivait ses flots de guerriers ;
Il les comptait avant l'aurore,
Et le soir étaient-ils encore ?

V.

Où sont-ils, où toi-même es-tu,
O ma déplorable patrie ?
Pour te rappeler à la vie
Mes accens n'ont pas de vertu.
Oh ! pourquoi la lyre d'Alcée
Dans mes mains est-elle tombée ?

VI.

Au moins, si j'ai perdu l'honneur
Et si je suis dans l'esclavage,
Je sens courir sur mon visage
Une généreuse rougeur ;
Au moins je pleure sur la Grèce
Quand un lâche tyran l'oppresse.

VII.

Mais sur notre honte et nos maux
Ne faut-il verser que des larmes ?
Sparte autrefois courait aux armes :
O terre ! rends-nous ses héros !

Que trois seuls réveillent nos villes,
Et nous marchons aux Thermopyles!

VIII.

Mais tout reste silencieux!...
Non! — Les morts raniment leur cendre;
Les morts, les morts se font entendre
Comme un torrent impétueux!
« Brisez, disent-ils, vos entraves!
» Venez!...» Et vous restez esclaves.

IX.

— « Versez-nous le vin de Samos;
» Vous! faites frémir d'autres cordes:
» Combattez, musulmanes hordes,
» Coulez pour nous, jus de Scos. »
Voyez la soudaine allégresse
Qu'inspirent ces accens d'ivresse!

X.

Comme vos pères, au plaisir
La danse pyrrhique vous porte;
Mais de la pyrrhique cohorte
N'avez-vous plus de souvenir?
Vos accens sont nobles et graves;
Conviennent-ils à des esclaves?

XI.

— « Versez-nous le vin de Samos!
» C'est Bacchus seul qui nous inspire.
» Bacchus seul conduisait la lyre
» Du tendre vieillard de Téos;
» Il servait et savait se taire. — »
Ah! du moins il servait un frère!

XII.

— « Ce Miltiade tant vanté
» De la couronne fut avide... »
— Mais le tyran de la Tauride
Protégea notre liberté;
Il mit en fuite les barbares; —
Et vous, vous servez des Tartares!

XIII.

— « Versez-nous le vin de Samos ! »
De Parga le rocher stérile
Est désormais le seul asile
Des dignes enfans des héros.
Un jour ces guerriers intrépides
Rappelleront les Héraclides.

XIV.

Parga ! Souli ! craignez les Francs !
Ils ont des rois prêts à tout vendre :
La Grèce ne doit rien attendre
Que de ses généreux enfans.
Craignez les Francs ! tous ils fléchissent
Sous des rois qui les avilissent.

XV.

— « Versez-nous le vin de Samos ! »
— Nos filles dansent sous l'ombrage :
Je vois à travers le feuillage
Leurs contours si doux et si beaux ;
Mais leur sein, digne des plus braves,
N'allàitera que des esclaves.

XVI.

Que l'on me place au bord des flots :
De Sunium je vois la plage,
J'y veux mourir ; son nu rivage
Recevra mes derniers sanglots.
Traînez les chaînes que j'abhorre,
Moi je meurs : je suis libre encore !

87. Ainsi chanta, sinon eût pu, dû, ou voulu chanter en vers passables le moderne enfant de la Grèce : sans valoir ceux qu'Orphée récitait quand la Grèce était dans son printems, on aurait pu, dans ces derniers tems, en composer de plus mauvais encore. Ses accens n'étaient pas sans expression — sincère

ou factice ; et la sensibilité est dans un poète la source de tous les autres sentimens ; mais ces gens-là sont des menteurs, et comme la main des teinturiers, — ils revêtent toutes les couleurs.

88. Mais les mots sont des choses, et une légère goutte d'encre, tombant comme la rosée sur une idée, produit ce qui fera penser des milliers et des millions d'hommes. Chose singulière, que la plus petite lettre par laquelle l'homme déposera une pensée au lieu de l'exprimer de vive voix, puisse établir une chaîne durable entre les siècles ! À quelle exiguité le tems ne réduit-il pas la fragile nature humaine, tandis que le papier, — un chiffon comme celui-ci, lui survit à lui-même, à sa tombe, à tout ce qui lui était propre.

89. Et quand ses os sont en poussière, et que sa tombe a disparu ; quand ses biens, ses enfans, sa nation elle-même ne conservent plus qu'une seule place dans les commémorations chronologiques, quelque lourd manuscrit qui avait dû à l'oubli sa conservation, quelque inscription lapidaire retrouvée à la place d'une barraque, en travaillant aux fondations d'un *cabinet*, peuvent restaurer son nom et le faire regarder comme un précieux et rare monument.

90. Et la gloire a fait long-tems sourire les sages ; c'est quelque chose, un rien, des mots, de l'illusion, du vent, — mieux fondé sur le style de l'historien que sur le souvenir que le héros laisse après lui. Homère a rendu à Troie le service que Hoyle a rendu

au Whist; les hommes de nos jours avaient oublié que le grand Marlborough donnait joliment des coups de poings, quand, heureusement, sa vie a été publiée par l'archidiacre Coxe.

91. Milton est le prince des poètes — à notre avis: un peu lourd, mais divin dans tous les cas. C'était un indépendant de son tems; — un citoyen docte, pieux et continent en amour et à la table. Mais sa vie s'étant offerte sur le chemin de Johnson, nous avons aussitôt lu que ce grand pontife des neuf vierges avait reçu le fouet au collége, — qu'il était colère, et — mauvais époux; la première mistress Milton ayant déserté son logis.

92. Voilà *certes* des faits bien intéressans; comme le daim volé de Shakspeare [1], les épices de lord Bacon, la jeunesse de Titus et les premières aventures de César; comme les fredaines de Burns (que va retracer fidèlement le docteur Currie) et celles de Cromwell: — mais bien que l'amour de la vérité inspire ordinairement aux historiens ces détails, et qu'ils les jugent fort essentiels à la vie de leur héros, il est rare qu'ils contribuent beaucoup à sa gloire.

93. Tout le monde n'est pas moraliste comme Southey, quand il prêchait dans le monde *la Pantisocratie*; ou comme Wordsworth, non imposé, non sala-

[1] Les biographes de Shakspeare ne manquent pas de raconter que ce grand homme, dans sa jeunesse, déroba un daim à un gentilhomme de Straffort, jaloux à l'excès de son privilége de chasse.

rié, quand il saupoudrait de démagogie [1] ses poèmes de colporteur; ou comme Coleridge, long-tems avant que sa plume inconstante ne déposât dans le *Morning-Post* son aristocratie : alors que, lié avec Southey et marchant sur les mêmes traces, ils épousaient les deux sœurs (établies mercières à Bath).

94. De pareils noms sont désormais atteints et convaincus; ils forment dans la géographie morale une véritable *Botany-Bay*, et leurs plus discrets biographes auront encore bonne grâce à décrire leurs franches trahisons et leurs généreuses apostasies. A ce propos, le dernier in-quarto de Wordsworth est le volume le plus lourd que l'on ait publié depuis la découverte de l'imprimerie : c'est un obscur et grossier poème, ayant nom *l'Excursion*, rimaillé dans un style que j'ai en aversion.

95. C'est là qu'il érige un pont formidable entre l'intelligence de ses lecteurs et la sienne : malheureusement les poèmes de Wordsworth et de ses imitateurs, comme la Siloe de Joannah Southcote sont des œuvres qui frappent faiblement l'attention publique, tant est petit le nombre des élus, en ce siècle; et d'abord, annoncés comme des divinités, les premiers fruits de leur virginité compromise se sont bientôt métamorphosés en hydropisies périodiques.

96. Mais revenons à mon sujet. Je suis bien forcé

[1] Allusion au titre d'un des personnages de Wordsworth, *the Pedlar*, dans *l'Excursion*.

d'avouer que si j'ai quelque défaut c'est celui des digressions; je laisse aller seuls mes gens, tandis que je m'amuse à soliloquer sans fin : mais ce sont mes *adresses de la couronne*, remettant les affaires à la prochaine session. J'ai l'air d'oublier que chacune de mes omissions est une perte pour le public, non pas, il est vrai, aussi grande que l'eussent été celles d'Arioste.

97. Je le sais; ce que nos voisins appellent *des longueurs* (nous n'avons pas un mot aussi juste; mais nous avons bien *la chose* dans la parfaite ordonnance des poèmes que Bob Southey met au monde chaque printems); les longueurs, dis-je, ne sont pas un appât bien puissant pour le lecteur; mais il n'est peut-être pas mal à propos de lui présenter quelques beaux morceaux d'*épopée*, pour mieux lui prouver que l'*ennui* en est le principal ingrédient.

98. Nous lisons dans Horace qu'il arrive parfois à Homère de s'endormir; nous pourrions même sans lui nous en apercevoir : quand il arrive à Wordsworth de se réveiller, c'est pour nous dire avec quelle complaisance il se traîne autour des lacs, avec ses chers voituriers[1]. Il invoque le secours d'une barque pour franchir les abîmes — de l'Océan ? —

[1] Wordsworth est l'un des poètes surnommés *lakistes*, à cause de leur affectation à peindre des lacs, des étangs et des barques. C'est ainsi qu'on pourrait appeler, en France, M. Lamartine, *le lunatique*, M. V. Hugo, *le cadavéreux*, etc. Nous recommandons instamment les strophes suivantes à nos romantiques *très-illustres* et à nos dramaturges *très-précieux*.

Nullement, mais de l'air. Ensuite il fait une seconde invocation pour obtenir une chaloupe et se hâte de répandre assez de bave pour la mettre à flot.

99. S'il veut absolument fendre les plaines éthérées, bien que Pégase soit rétif à son *roulage*, que n'emprunte-t-il plutôt les coursiers du char de David? ou que ne sollicite-t-il un seul des dragons de Médée? Ce bidet, trop classique pour son vulgaire cerveau, lui ferait-il craindre de se casser le cou? Pourquoi donc si le sot veut absolument voir la lune de plus près, ne demande-t-il pas le secours d'un ballon?

100. Des *colporteurs*, des *barques*, et des *roulages!* Ombres de Pope et de Dryden, en sommes-nous donc réduits là? ces misérables drogues sont non-seulement à l'abri du mépris, mais surnagent comme l'écume, au lieu de s'engouffrer dans le vaste abîme du pathos. Bien plus, ces Jacques Cades [1] du sens commun et de la poésie viennent siffler sur vos tombeaux. — Le *petit batelier* et son *Peter bell* sourient de pitié en parlant de celui qui traça la peinture d'*Achitophel* [2]!

101. Revenons. — La fête avait cessé : esclaves,

[1] Ouvrier qui, sous le règne de Henri VI, aspira au trône d'Angleterre. Il prêchait l'égalité, et surtout la haine des juges et des savans. (Voyez, dans *Henri VI*, deuxième partie, actes IV et V, comment Shakspeare a su le mettre en scène.)

[2] *Achitophel* et *la Fête d'Alexandre* sont les deux plus beaux morceaux lyriques de Dryden, de la poésie anglaise et de toutes les poésies modernes.

nains, danseuses, tout était retiré. Les récits de l'Arabe, les chants du poète, les derniers accens du plaisir, tout venait d'expirer. — La dame et son amant, laissés seuls, contemplaient les flocons rosés de nuages qui accompagnaient le crépuscule. — Je te salue, Marie! sur la terre et sur les mers, la plus céleste heure du jour est la plus digne de toi!

102. *Ave Maria!* Ah! bénie soit cette heure! bénis le tems, le climat, et le lieu où j'ai vu si souvent avec délice tomber sur la terre ce doux, ce ravissant moment! tandis que se balançait la lourde cloche dans une tour éloignée, et que les derniers accens de l'hymne du soir se faisaient entendre; quand le plus léger souffle ne traversait pas les airs embaumés, et que les feuilles de la forêt semblaient elles-mêmes partager le recueillement universel.

103. *Ave Maria*, c'est l'heure de la prière! *Ave Maria*, c'est l'heure de l'amour! *Ave Maria*, est-ce bien toi que nos esprits contemplent auprès de ton fils? *Ave Maria*, que ta figure est belle! quel charme dans tes yeux baissés au-dessous de la toute-puissante colombe! — Oui, bien que ce soit devant une peinture que mes genoux fléchissent, — ce tableau n'est pas une idole, c'est une seconde elle-même.

104. Quelques casuistes trop tendres ont bien voulu dire, dans une publication anonyme, — que je n'avais pas de dévotion : mais que l'on mette ces personnes en prières à côté de moi, et l'on pourra décider qui de nous connaît mieux le droit chemin

du ciel. Mes autels sont l'Océan et les montagnes, l'air, la terre, les astres, — en un mot, tous les ouvrages du grand tout, qui produisit l'ame et doit un jour la recueillir. . . . .

105. Douce heure du crépuscule! — Ah! combien je t'aimais dans l'ombrageuse solitude de pins[1], et sur le silencieux rivage qui borne la forêt de Ravenne; là des racines immémoriales croissent où venaient auparavant se briser les flots de l'Adriatique. Bois toujours verts, où s'élevait la dernière forteresse des Césars, et que les récits de Boccace et les chants de Dryden contribuaient encore à me rendre plus chers! . . . .

106. Les perçantes cigales, citoyennes des pins, qui font de leur existence d'un été une chanson continuelle, étaient, avec mes pas, ceux de mon coursier et la cloche du soir, les seuls échos qui pénétrassent dans les branches; mes yeux alors se reportaient en esprit au spectre chasseur de la race d'Onesti, à sa meute infernale, à leur chasse, et à toutes les belles qui, par cet exemple, apprirent à ne pas rebuter un amant fidèle[2].

[1] Ce bois de pins s'appelle, à Ravenne, *la Pigneta*. (Voyez Boccace.)

[2] Voyez la cinquième journée, nouvelle VIII, du *Décaméron*. Nastagio degli Onesti, amant de l'une des filles de Paolo Traversaro, avait dépensé toutes ses richesses sans parvenir à se faire aimer. Dans sa douleur il s'éloigna de Ravenne, avec la résolution de se tuer. A trois milles de la ville, il renvoie ses gens, et, tout en rêvant, il entre dans la forêt de pins. Bientôt un grand bruit vient rompre sa rêverie; une belle femme, nue et ensanglantée, est poursuivie par un chevalier noir qui l'atteint,

107. O Hespérus[1] ! tu donnes toutes les bonnes choses : — à l'homme harassé, sa maison; un repas à celui qui a faim ; au jeune oiseau l'aile providente de sa mère ; au bœuf chargé son étable désirée. Tout le charme paisible qui se rattache à nos foyers, tout ce que nos dieux domestiques nous rappellent de cher se rassemble autour de nous à ton premier regard : c'est encore toi qui élèves l'enfant jusqu'aux mamelles de sa mère.

108. Heure suave ! qui fais naître les regrets et attendris le cœur de ceux qui traversent les mers, quand ce jour-là ils ont dit adieu à leurs doux amis ; ou qui enivres d'amour le pélerin, quand il inter-

lui arrache le cœur et le donne à dévorer à ses chiens. Nastagio apprend que cette infortunée était, pendant sa vie, une ingrate, et qu'en punition de sa froideur, son ancien amant la poursuit dans ce lieu tous les vendredis. Il s'empresse alors d'inviter à une fête la famille des Traversari pour le vendredi suivant, et tandis qu'ils sont à table sous les pins de la forêt, le bruit de la chasse infernale se fait entendre; le fantôme recommence le même récit, et la tremblante Traversaro, troublée elle-même, s'empresse d'offrir à Nastagio son amour, ses faveurs et sa main. « Cette » peur, dit le conteur en terminant, ne fut seulement occasion de ce bien : » ains elle fut cause que toutes les femmes de Ravenne en devindrent si » paoureuses, qu'elles ont tousjours esté, depuis, plus complaisantes aux » voulentés des hommes qu'elles n'avoient esté auparavant. »

(*Anc. traduct. de M. Anthoine le Maçon.*)

[1] Εσπερε, παντα φερεις,
φερεις οινον, φερεις αιγα,
φερεις ματερι παιδα.

(*Fragment de Sapho.*)

Autrefois nous nous servions du mot *vespres* pour exprimer cette heure du jour qui précède le soir. On doit regretter que l'usage en soit perdu.

rompt sa marche au bruit lointain de la cloche des vêpres, qui semble déplorer le déclin du jour mourant [1]? — Est-ce là une illusion que doive repousser notre raison? Non, non! rien n'expire sans que dans le monde quelque chose ne pleure.

109. Quand Néron périt par la sentence la plus juste qui jamais ait détruit un destructeur, au milieu des acclamations bruyantes de Rome délivrée, des nations affranchies et du monde enchanté, quelques mains cachées allèrent répandre des fleurs sur sa tombe [2]. Peut-être ces derniers honneurs attestaient-ils la reconnaissance d'un bienfait rendu par

[1] Cette idée admirable n'est pas du siècle de Byron; elle est traduite de Dante: c'est le début du chant VIII; *Purgatorio*.

Era gia l' ora che volge 'l disio,
A naviganti e' ntenerisce il cuore
Lo di ch' han detto a' dolci amici addio;
E che lo nuovo Peregrin d' amore
Punge, se ode squilla di lontano
Che paja 'l giorno pianger che si muore.

Avant Byron, Gray avait, mais sans le dire, emprunté à Dante la même idée dans son *Cimetière de campagne*.

[2] « *Et tamen non defuerunt qui per longum tempus vernis æstivisque floribus tumulum ejus ornarent.* » (SUÉTONE, *Vie de Néron*.) Malheureusement l'historien laisse ensuite deviner que ce n'était pas le regret de sa mort qui portait quelques Romains à honorer ainsi sa mémoire; mais la crainte qu'il ne fût pas réellement mort, et qu'il ne revînt un jour se venger de ses ennemis: l'Église elle-même a long-tems partagé cette opinion; Jean Chrysostôme regardait Néron comme l'Antechrist, et Augustin n'était pas éloigné de se ranger du même avis. Vingt ans après la mort de Néron, on craignait encore son retour. (Voyez SULPITIUS SEVERUS, *Dialog.* II. — AUGUSTINUS, *de Civit. Dei*, lib. XX.)

ce malheureux prince dans le seul instant que le sceptre ne fût pas parvenu à corrompre.

110. Mais je suis dans les digressions. Quel rapport existe-t-il entre la conduite de mon héros et celle de Néron ou de tout autre bouffon couronné comme lui ? le même à peu près qu'avec les hommes de la lune. Certes il faudra réduire mon ouvrage à zéro, et je vais devenir l'une des nombreuses « cuillers de bois » de la poésie (c'est sous ce dernier nom que nous autres collégiens aimions à désigner celui qui venait d'obtenir ses derniers degrés[1]).

111. Mon projet d'ennuyer les lecteurs ne sera jamais fort goûté. — On y trouve quelque chose de *trop* épique, et je serai forcé (en le recopiant) de diviser ce chant en deux. D'ailleurs, à moins que je n'en avertisse d'avance, personne ne s'en apercevra, si ce n'est quelques habiles gens ; et pour ceux-là même, cette résolution passera pour un perfectionnement louable ; car je prouverai qu'en cela l'opinion de la critique est celle d'Aristote, *passim*. — Voyez « Ποιητικης. »

[1] A Harrow, et dans plusieurs autres grands colléges d'Angleterre, les écoliers reçoivent chevaliers de la *cuiller de bois*, les étudians qui viennent de passer leur thèse. Cette cérémonie burlesque est rarement du goût du récipiendaire. L'auteur veut dire ici que son poème aura le sort des thèses de ces chevaliers ; qu'il sera oublié dès sa naissance.

Chant Quatrième.

1. Rien, en poésie, d'aussi difficile qu'un commencement, si ce n'est peut-être la fin. Souvent, à l'instant même où Pégase va toucher le but, il se démet une aile et nous retombons à terre, semblables à Lucifer qui, pour avoir péché, fut précipité des cieux. Notre commun péché est également difficile à reconnaître; c'est l'orgueil qui flatte notre esprit de l'espoir de monter aussi haut, et le sentiment de notre impuissance peut seul nous révéler ce que nous sommes.

2. Mais le tems qui donne à tous les êtres leur véritable niveau, mais la pénétrante adversité finiront par démontrer à l'homme, et peut-être au Diable—(comme nous en avons l'espérance), que leur raison à tous deux n'est rien moins que vaste : nous nous abusons tant que les brûlans désirs pétillent dans nos veines, — le sang jaillit alors trop rapidement; mais quand le torrent s'élargit en approchant de l'Océan, nous calculons avec mesure la valeur de chaque émotion passée.

3. Dans mon enfance, j'avais de moi-même une haute idée que j'aurais voulu faire partager aux au-

tres : dans un âge moins tendre, j'eus lieu d'être satisfait; les autres esprits reconnurent ma supériorité. Aujourd'hui, mes anciennes illusions *tombent en feuilles desséchées*; mon imagination reploie ses ailes, et la triste vérité, qui s'abat sur mon pupitre, donne une tournure burlesque à tout ce qu'il y avait autrefois en moi de romantique [1].

4. Et si je ris de toutes les humaines pensées, c'est que je ne puis pas en pleurer; ou si je pleure, c'est qu'il n'est pas en notre pouvoir de retenir le naturel dans une léthargie absolue; c'est qu'il faut avoir plongé dans le cœur du fleuve Léthé, pour endormir les sentimens que nous redoutons le plus d'éprouver. Thétis baptisa dans le Styx son fils mortel; une mère mortelle aurait choisi le Léthé de préférence.

5. Quelques-uns m'ont accusé d'un projet inoui

[1] Byron revient souvent, dans cet ouvrage, sur le même sujet, et il est bien vrai que toute l'aimable et spirituelle originalité de *Don Juan* ne sera jamais préférée, par les lecteurs d'un esprit élevé et d'une imagination pure, à la gravité du Childe Harold, du Giaour et de la fiancée d'Abydos. Dans *Juan*, l'esprit de Byron devient plus vif, à mesure que l'imagination (la plus admirable qui fût jamais) devient moins sublime. On peut remarquer que Voltaire finit de même par *la Pucelle*, et le chantre passionné d'Éléonore par la *Guerre des Dieux*. C'est que ces beaux esprits, peu confians dans l'existence d'une ame immatérielle, perdirent de leur essence primitive et de leurs inspirations involontaires, en s'habituant de plus en plus à la vue des objets matériels. Au contraire, les hommes qui sentirent en eux la distinction des deux substances, tels que Platon, Sénèque, Rousseau, Racine, Kant et Socrate, virent leur imagination grandir et s'exalter à mesure que la vieillesse les détacha davantage de toutes les hypothèses des sens et de la raison.

contre les croyances et les mœurs du pays; ils en ont vu la preuve dans chaque vers de ce poème : je ne dirai pas que je comprenne toujours bien clairement ce que j'écris, lorsque je veux être *admirable*; mais le fait est que je n'ai rien projeté, si ce n'est d'être un instant joyeux; mot inusité dans mon vocabulaire.

6. Un tel genre d'écrire va sans doute paraître étrange aux honnêtes lecteurs de notre climat sérieux. Le père de la poésie sério-comique fut Pulci; il chanta dans un tems où les chevaliers ressemblaient mieux à Don Quichotte qu'à ceux d'aujourd'hui; il s'amusa des illusions de son tems, des féaux chevaliers, des dames chastes, des énormes géans et des rois despotiques; mais tous ces gens-là, sauf les derniers, étant disparus, j'ai choisi, comme plus convenable, un sujet moderne.

7. Comment je l'ai traité, c'est ce que je ne sais pas; peut-être aussi mal que m'ont traité ceux qui reprochaient à mon plan, non pas ce qu'ils y voyaient, mais ce qu'ils auraient voulu y voir. Si cela les amuse, ainsi soit-il : notre siècle est libéral, et les pensées y sont libres : en attendant, Apollon me tire par l'oreille, et me dit de reprendre ici le fil de mon récit.

8. Le jeune Juan et son amante furent laissés à la délicieuse société de leur propre cœur; l'impitoyable Tems lui-même gémissait, en séparant avec sa cruelle rame d'aussi beaux seins; et bien qu'en-

nemi de l'amour, il se reprochait de les arracher à leurs heures de plaisir. Encore n'étaient-ils pas destinés à devenir vieux ; ils devaient mourir dans leur fortuné printems, avant d'avoir vu s'envoler un seul charme, une seule espérance.

9. Leur figure n'était pas faite pour les rides, ni leur sang pur pour se croupir, et leurs grands cœurs se refroidir. La blanche vieillesse ne devait jamais voiler leurs cheveux ; et, semblables à ces contrées exemptes de neiges et de frimas, ils étaient tout printems. La foudre pouvait les atteindre et les réduire en cendre, mais ce n'était pas à eux de traîner une longue et tortueuse décrépitude. — Il y avait en eux trop peu de matière.

10. Ils furent seuls, une fois de plus. C'était pour eux jouir d'un autre Éden ; ils ne s'attristaient que dans un seul cas, lorsqu'ils étaient séparés. L'arbre arraché à ses racines séculaires [1], — le courant d'eau séparé de sa source, —l'enfant privé en même tems et pour toujours, des genoux et du sein maternels, se seraient flétris moins promptement que ces deux amans éloignés l'un de l'autre. Hélas ! il n'est pas d'instinct comme celui du cœur.

11. Le cœur ! — il peut être brisé : heureux,

[1] Dans le texte : *The tree cut from its forest root of years.* — L'arbre coupé de ses *forestières* racines. Nous avons bien le mot *sauvage*, qui vient de *silvestris*, en italien *selvaggio* ; mais il a perdu sa première signification, et n'a pas été remplacé. C'est une grande lacune dans notre langue.

trois fois heureux, ceux qui du premier choc *cassent* ce fragile organe, porcelaine précieuse de l'argile terrestre! jamais ils ne verront les longues années presser sur leurs têtes jours pénibles sur jours pénibles, et cet amas de souffrances qu'il faut ressentir et dissimuler; car souvent les bizarres liens qui retiennent la vie sont d'autant plus forts qu'on a fait plus de vœux pour les rompre.

12. « Ceux que les dieux chérissent meurent jeu- » nes, » disait-on autrefois [1], et par-là ils évitent plusieurs morts; celle des amis, celle bien plus accablante — de l'amitié, de l'amour, de la jeunesse, de tout ce qui compose notre vie, excepté le souffle de la vie même. Et puisque le silencieux rivage finit toujours par recevoir ceux qui ont le plus long-tems esquivé les flèches du vieil archer [2], il se peut qu'une tombe prématurée, source de tant de regrets, ne soit au contraire qu'un asile salutaire [3].

13. Haidée et Juan ne s'occupaient pas de la mort; les cieux, la terre, les airs, tout semblait à eux; ils ne reprochaient au tems que sa fuite ra-

[1] Voyez *Hérodote*.

[2] En Angleterre, on représente la mort sous la forme d'un vieil archer. En France, comme on le sait, c'est un squelette armé d'une faux.

[3] Voici comment M. A. P. a cru devoir traduire les six derniers vers de cette strophe. « La mort de ses amis, et de ce qui nous tue plus sû- » rement encore, la mort de l'amitié, de l'amour, de la jeunesse, *toutes* » *choses qui existent sans respirer*, puisque les rives du silence atten- » dent toujours ceux que n'atteint pas la flèche du grand archer. »

pide, et vivaient sans connaître le plus léger remords. Chacun d'eux était le miroir de l'autre; la joie seule, comme une escarboucle, brillait sous leurs noires paupières, et ces éclairs, ils ne l'ignoraient pas, n'étaient que la réflexion de leurs mutuels regards de tendresse.

14. Combien de douces étreintes et de caresses entrecoupées! le plus fugitif regard, mieux compris que de longues périodes, et exprimant tout sans jamais trop en dire; puis un langage semblable à celui des oiseaux, compris d'eux seuls, et n'ayant de sens que pour l'oreille des amans : de douces phrases badines qui auraient semblé absurdes à ceux qui avaient cessé de les entendre, ou qui jamais ne les avaient entendues.

15. Tels étaient leurs passe-tems, car ils étaient encore enfans, et même ils n'auraient jamais cessé de l'être. Ils n'étaient pas nés pour jouer d'importans personnages sur la scène triste et désenchantée du monde, mais pour rester inaperçus, et tels que la nymphe et son amant sortis d'un même ruisseau, pour couler leur vie au milieu des fleurs et des fontaines, sans jamais sentir comme les autres hommes le poids des heures.

16. Les lunes changeantes avaient roulé autour d'eux, et n'avaient pas vu changer ceux dont leur lever avait éclairé les plaisirs : ces plaisirs n'étaient pas de l'espèce frivole qui rassasie; ils étaient ressentis par des esprits subtils, que les sens ne pouvaient

jamais borner ; et ce qui détruit le plus sûrement l'amour, la possession ne faisait pour eux que donner un nouveau prix à chacun de leurs charmes.

17. Oh! que cela est beau, que cela est rare! mais ils ressentaiént cet amour, dans lequel l'esprit aime à se perdre quand le vieux monde devient insupportable, quand on ne voit plus qu'avec dégoût ses tumultes et ses spectacles ; des intrigues, des aventures monotones, de misérables tendresses, des mariages et des enlèvemens, à la faveur desquels l'hymen allume ses torches pour une prostituée de plus, et pour un mari qui seul ignore que sa nouvelle femme soit une catin.

18. Paroles grossières ; vérité dure, vérité que l'on connaît de reste. N'en parlons plus. — Qui donc avait ainsi délivré de tous soins ce couple charmant et fidèle, qui jamais n'avait accusé la lenteur d'une seule heure ? C'était cette sensibilité dont tout le monde a eu la conscience, et qui chez les autres périt faute d'aliment, tandis qu'en eux elle était inhérente ; sensibilité que nous appelons romanesque, et que, tout en regardant comme ridicule, nous ne cessons pas d'envier.

19. Dans les autres, c'est un état factice, un rêve léthargique produit par un excès de lecture et de jeunesse ; mais en eux c'était la conséquence de leur naturel ou de leur destinée. Jamais roman n'avait ému leurs jeunes cœurs : Haidée n'était rien moins que savante, et Juan était un enfant de bonne et

pieuse école. Ils n'avaient donc pas meilleure grâce à s'aimer que les colombes et les fauvettes.

20. Ils se plaisaient à voir le coucher du soleil ; heure douce à tous les yeux, mais surtout aux leurs. C'était à elle qu'ils devaient ce qu'ils étaient ; le crépuscule les avait vus le premier enchaînés des liens de l'amour, et c'était à la faveur des mêmes nuances célestes que la passion était descendue dans leur cœur, et qu'ils s'étaient mutuellement offert le bonheur pour unique douaire : toujours enchantés l'un de l'autre, tout ce qui rappelait le passé leur semblait aussi agréable que la pensée présente.

21. Je ne sais, mais à cette dernière soirée, et tout en suivant les fugitives lueurs du jour, un saisissement subit les prit, et glissa froidement sur leurs doux souvenirs, comme une brise de vent sur les cordes d'une harpe, ou sur la flamme qui gronde et se disperse çà et là : l'espèce de pressentiment qui parcourut leur corps arracha de la poitrine de Juan un douloureux soupir, et des beaux yeux d'Haidée une larme nouvelle et involontaire.

22. Ces prophètes noirs et radieux semblaient se dilater, et suivre tristement le soleil lointain comme si le globe étincelant dût disparaître avec le dernier de ses beaux jours. Juan la regardait comme pour découvrir, dans ses traits, sa propre destinée. — Il éprouvait de la tristesse sans en concevoir la cause, et il eût voulu trouver en elle l'excuse d'un sentiment déraisonnable, ou du moins inconnu.

23. Elle se tourna vers lui ; elle sourit, mais de cette manière qui ne fait pas sourire les autres, puis elle se détourna. Quel que fût le sentiment qui l'agitait, il parut fugitif, et sa prudence ou son orgueil l'eurent bientôt dominé. Quand Juan, de son côté, lui rappela, — peut-être en riant, — ce qu'ils venaient tous deux de penser. « S'il en était jamais » ainsi, reprit-elle, — mais cela est impossible, — » ou du moins je ne vivrai pas pour en être témoin. »

24. Juan voulut ajouter quelque chose ; mais en pressant de ses lèvres les siennes, elle le réduisit au silence et parvint même à exhaler, dans un brûlant baiser, le souvenir d'un aussi funeste présage. Il est sûr qu'elle ne pouvait trouver un meilleur moyen ; il en est pourtant qui préfèrent, en cas semblable, le jus de la treille. — Ils n'ont pas tort non plus ; j'ai tâté de l'un et de l'autre : reste aux parieurs à choisir entre le mal à la tête ou le mal au cœur.

25. Car, décidez-vous ou pour la femme ou pour le vin, vous en aurez également à souffrir, et sur vos plaisirs sera toujours levée la taxe de quelque maladie ; mais ce qu'il vaudrait mieux employer, je le sais vraiment à peine, et s'il me fallait porter une voix décisive, je connais tant de bonnes raisons en faveur de tous deux, que je finirais sans doute par déclarer qu'il faudrait plutôt choisir l'un et l'autre que de s'abstenir de tous les deux.

26. Juan et Haidée se regardaient ; leurs yeux étaient mouillés par l'effet de cette inexprimable ten-

dresse dans laquelle se confondent tous les sentimens, ceux d'ami, de fils, de frère, d'amant; ce que peuvent en un mot éprouver et révéler de plus vif deux cœurs purs, pressés l'un contre l'autre, aimant beaucoup trop et ne pouvant aimer moins; sanctifiant le doux excès auquel ils se livraient par le désir et la faculté de se rendre mutuellement heureux.

27. Ah! pourquoi ne moururent-ils pas alors dans les bras l'un de l'autre?—Ils avaient trop longtems vécu si une heure devait sonner qui leur ordonnât de respirer séparément. Ils n'avaient plus à attendre des années que des maux ou des outrages; le monde n'était pas leur sphère; et son art ne pouvait séduire des créatures passionnées comme une ode de Sapho. L'amour était né avec eux, dans eux; il leur était inhérent, il était toute leur ame, et non pas seulement un de leurs sens.

28. Ils auraient dû vivre cachés dans les bois, et invisibles comme le rossignol lorsqu'il chante; mais ils étaient incapables de se perdre dans ces épaisses solitudes appelées la société, où se tiennent réunis tous les vices et toutes les haines. Toutes les créatures nées libres chérissent la solitude; les oiseaux au chant le plus mélodieux se nichent avec une compagne dans des lieux écartés; l'aigle s'élève seul dans les airs; mais les mouettes et les corbeaux fondent en troupe sur la même charogne, à la manière des hommes.

29. En ce moment Haidée et Juan penchèrent leurs joues l'un sur l'autre, et dans cette charmante position commencèrent leur sieste. Mais leur sommeil ne fut pas profond, Juan sentait de tems en tems une émotion soudaine, et une espèce de frisson parcourait son corps. Pour Haidée, ses douces lèvres murmuraient une mélodie sans suite, et les pures couleurs de ses joues, vivement agitées, ressemblaient à une feuille de rose devenue le jouet de l'air;

30. Ou bien au ruisseau limpide situé dans un profond ravin des Alpes, lorsque le vent vient l'agiter: tel était l'effet d'un songe, ce mystérieux usurpateur de l'entendement, — qui nous force à obéir à la volonté indépendante de notre ame. Singulière espèce d'existence (car cela est encore exister), de sentir quoique privé de sens, et de voir bien que les yeux fermés.

31. Elle rêvait qu'étant seule sur le bord de la mer, on l'avait enchaînée à un roc; elle ne savait comment, mais elle ne pouvait se remuer. Cependant les flots grondaient, chaque vague bouillonnait en fureur, et venait la menacer. Elle croyait déjà les sentir sur sa lèvre supérieure quand elle tressaillit pour respirer; l'instant d'après les flots écumèrent sur sa tête, chacun d'eux vint se briser au-dessus d'elle, et pourtant elle ne pouvait mourir [1].

[1] Il y a quelque chose de semblable dans le *Richard III* de Shakspeare. L'infortuné Clarence raconte un rêve, pendant lequel il se croyait tombé dans la mer.

« O Seigneur! je me souviens encore de la peine qu'on éprouve en se

32. Alors, — elle fut délivrée : elle erra çà et là, les pieds ensanglantés, au travers de lattes aiguës; elle chancelait à chaque pas : quelquefois elle roulait sur un linceul; puis, l'instant d'après, elle se sentait forcée de le poursuivre malgré son effroi; il était blanc et peu distinct; il ne s'arrêtait pas assez pour que l'œil pût le considérer, ou la main le toucher; elle regardait, courait et étendait les bras sans cesse, mais il lui échappait dès qu'elle croyait l'avoir saisi.

33. Le songe a changé : elle est dans une caverne creusée entre des colonnes de marbre glacé; dans les salles battues des eaux est gravée la main des siècles; les vagues peuvent y pénétrer, les veaux marins s'y cacher et y séjourner. Haidée sent alors l'eau tomber de ses cheveux, la prunelle de ses yeux noirs est abîmée dans les larmes; et, à mesure que ces gouttes se forment, les rochers les attirent à eux, et elle croit les voir aussitôt se geler contre le marbre.

34. Inond[illegible]froid et sans vie, pâle comme l'écume qui recouvrait son front mort, et qu'elle essayait en vain de faire disparaître (combien de tels soins lui étaient doux jadis! combien alors ils lui semblaient amers!), Juan était étendu à ses pieds; rien ne pouvait rendre les battemens à son cœur na-

» noyant! Quel bruit épouvantable faisait l'eau dans mes oreilles!.....
» Long-tems je luttai pour abandonner ma dépouille mortelle, mais les
» flots jaloux retenaient encore mon ame, et l'empêchaient de se frayer
» une route à travers les vastes airs, etc. »

vré ; un chant funéraire sortant du milieu des vagues pénétrait dans les oreilles d'Haidée, comme la voix sinistre d'une sirène. Ce songe de quelques instans lui parut une vie trop longue.

35. En regardant le mort avec plus d'attention, elle remarqua que sa figure s'était ridée et altérée d'une manière singulière, qu'elle avait de la ressemblance avec celle de son père ; enfin que chaque trait prenait de plus en plus la forme de ceux de Lambro ; — elle retrouvait son maintien sévère, et toutes ses formes grecques ; elle tressaillit, elle s'éveille : oh ! quelle vue ! puissances du ciel, quel noir sourcil rencontre les siens ! c'est, — c'est celui de son père, — attaché sur son amant et sur elle !

36. Elle fit un cri en se levant, puis elle retomba avec un second ; l'aspect de son père la remplissait de joie et de tristesse, de crainte et d'espérance : lui qu'elle croyait enseveli dans le fond des mers, peut-être n'était-il sorti de la mort que pour arracher la vie à celui qu'elle chérissait tant ! Haidée aussi avait beaucoup aimé son père ; que ce moment dut être terrible ! — J'en ai vu de pareils, — mais gardons-nous de nous y arrêter.

37. Au cri d'effroi d'Haidée, Juan se réveille, retient son amante dans sa chute, et aussitôt détache son sabre de la muraille, impatient de tirer vengeance de celui qui causait tout ce trouble. Lambro, qui jusqu'alors avait négligé de parler, sourit dédaigneusement et dit : « A mon premier signal, mille

» cimeterres sont prêts à se montrer. Laisse, jeune » homme, laisse-là ta vaine épée. »

38. En même tems, Haidée se jeta sur lui : « Juan, » c'est, — c'est Lambro, — mon père! tombe avec » moi à ses genoux, — il nous pardonnera; — oui, » — oui, il le doit. Oh! le plus aimé des pères, — » tu vois mon agonie de plaisir et de peine. — Faut- » il, quand je baise avec transport le bas de ton » manteau, que l'inquiétude vienne empoisonner ma » joie filiale? Fais tout ce que tu voudras de moi, » mais grâce, grâce pour lui! »

39. Calme dans ses regards et calme dans sa voix, indices peu sûrs de la tranquillité de son ame, l'altier vieillard demeurait impénétrable : il la regarda, mais il ne répondit pas un mot; puis il se tourna vers Juan : le sang montait et disparaissait sur les joues de celui-ci; déterminé à mourir, il conservait toujours son arme, et brûlait de s'élancer sur le premier ennemi que le signal de Lambro appellerait.

40. « Jeune homme, ton épée! » lui dit une seconde fois Lambro. Juan répliqua : « Jamais, tant » que ce bras sera libre. » Le visage du vieillard pâlit, mais non de crainte, et tirant un pistolet de sa ceinture : « Que ton sang, dit-il, retombe donc » sur ta tête! » Il regarda la pierre avec attention, comme pour s'assurer qu'elle était en bon état; — car il en avait dernièrement lâché le coup, — et il se mit ensuite à l'armer tranquillement.

41. Le son aigu du pistolet que l'on arme est

étrange pour nos oreilles, quand notre poitrine doit être visée l'instant d'après, à vingt pas d'intervalle ou environ. C'est, je pense, une distance fort convenable et assez grande, quand c'est un ancien camarade que vous avez à tuer : mais, après que l'on vous a tiré une ou deux fois, l'oreille devient plus irlandaise [1] et moins susceptible.

42. Lambro visa : — un instant de plus terminait ce chant et la vie de Don Juan, quand Haidée, le regard aussi fier que celui de son père, se jeta entre eux deux : « C'est moi ! s'écria-t-elle, que la mort » doit frapper. — Je suis la coupable ; il a été jeté » sur ce rivage, — mais il ne l'a pas cherché. — » J'ai donné ma foi, je l'aime. — Je veux mourir » avec lui. Je connais votre naturel inflexible, — » connaissez celui de votre fille. »

43. L'instant d'auparavant elle fondait en larmes, elle était toute prière, toute enfance ; maintenant elle ose seule défier toutes les humaines terreurs. — Pâle, froide et immobile comme une statue, elle demande le dernier coup : sa taille était au-dessus de celle de ses compagnes et de son sexe, elle se grandit encore, comme pour offrir un but plus assuré. Son œil fixe est arrêté sur le visage de son père, mais elle ne songe pas à retenir sa main.

44. Les yeux de Lambro étaient en même tems fixés sur elle, — et l'on ne peut dire combien leurs

[1] On sait que les Irlandais sont les Béotiens ou les Périgourdins de la Grande-Bretagne.

regards étaient les mêmes; sauvages avec sérénité, la flamme qui étincelait dans leurs grands yeux noirs était à peu près de la même nature; car elle aussi eût brûlé de se venger si elle avait été outragée, — et bien que domptée, c'était encore une lionne. Le sang paternel bouillonnait en elle à la vue de son père et témoignait assez qu'il avait la même origine.

45. Je dis qu'ils se ressemblaient, avec la seule différence que devaient mettre dans leurs traits un autre âge et un autre sexe. Jusque dans la délicatesse de leurs mains, on trouvait ces rapports, indices certains d'un sang non vicié. Maintenant, qu'on se représente leur animosité et leur immobile fureur, quand ils devraient n'éprouver que des sensations douces, et ne verser que des larmes de plaisir; et l'on jugera de l'effet des passions dans leur violence.

46. Le père se retint un instant, baissa son arme, puis la releva. Pourtant il s'arrêtait encore, et regardant sa fille, comme pour pénétrer dans sa pensée : « Ce n'est pas moi, dit-il, qui ai voulu perdre » cet étranger. Ce n'est pas moi qui ai ménagé cette » scène de désolation. Il en est peu qui souffriraient » un pareil outrage ou qui se retiendraient de tuer; » mais je ferai mon devoir. Quant à la manière dont » tu as rempli le tien, le présent m'est une preuve » suffisante du passé.

47. » Qu'il pose son arme, ou, par la tête de mon » père, la sienne va rouler comme une balle devant

» toi. » En parlant ainsi, il pressa dans ses lèvres un sifflet; un autre y répondit, et plus de vingt hommes, armés de la botte au turban, fondent en désordre dans l'appartement, bien placés l'un derrière l'autre. L'ordre de Lambro fut : « Arrêtez ou » tuez ce Franc. »

48. Par l'effet d'un mouvement subit il s'empare de sa fille; et tandis qu'il comprime dans ses bras tous ses mouvemens, la troupe se place entre elle et Juan : vainement elle se débat avec son père, — l'étreinte de celui-ci est comme celle d'un serpent. Cependant la file de pirates se jettent sur leur proie avec la rapidité d'un aspic furieux, excepté pourtant le premier qui était tombé avec une épaule à demi séparée du tronc.

49. Le second eut le visage entr'ouvert; mais le troisième, vétéran froid et prudent, para les coups de sabre avec son coutelas, et porta les siens avec tant de justesse, qu'en un clin-d'œil son homme fut étendu sans défense à ses pieds, après avoir reçu deux entailles de sabre qui faisaient couler de son corps deux ruisseaux de sang rouge et épais. — L'un jaillissait du bras, et l'autre de la tête.

50. Ils l'enchaînèrent à l'endroit où il tomba, puis ils le portèrent hors de l'appartement. D'un signe le vieux Lambro leur ordonna de le traîner au rivage, où plusieurs vaisseaux attendaient neuf heures pour s'éloigner. Ils le placèrent dans une barque, et gagnèrent à coups de rames une ligne de galiotes.

Ils le déposèrent à bord de l'une d'elles et sous les écoutilles, en le recommandant strictement aux gardiens.

51. Le monde est plein d'étranges vicissitudes, et celle-ci, avouons-le, était singulièrement disgracieuse. Justement quand il le voulait le moins, un homme riche, jeune, bien fait, et doué de tous les avantages de ce monde, est embarqué, blessé, enchaîné, sans pouvoir faire un mouvement, et tout cela parce qu'une dame [1] est tombée amoureuse de lui.

52. Mais abandonnons-le ici, je vais devenir pathétique, et déjà je me sens attendri par la nymphe chinoise des larmes, le thé vert. Cassandre avait des inspirations moins infaillibles que les miennes; dès que mes pures libations ont excédé le nombre trois, je sens mon cœur devenir compatissant au point de me forcer à recourir au bou noir [2]. Il est triste que le vin soit si échauffant, car le thé et le café nous donnent des idées beaucoup trop sérieuses.

53. Excepté cependant quand on les mélange avec toi, Cognac, douce Naïade des rives Phlégétontiques! Hélas! pourquoi faut-il que tu attaques le foie, et que, semblable aux autres nymphes, tu sois funeste à tes adorateurs? J'aurais bien recours au punch léger, mais quand je prends le soir une rasade de

[1] Julia.

[2] Thé de couleur noire.

rack [1], je suis sûr de me réveiller le lendemain avec la torture [2].

54. Pour le présent, je laisse Don Juan sauvé, — le pauvre garçon n'est pas fort bien portant, il a reçu plusieurs blessures, mais ses souffrances corporelles pouvaient-elles se comparer à la moitié de celles que le cœur de son Haidée éprouvait! Elle n'était pas de celles qui pleurent, crient, se désespèrent, et s'emportent une fois qu'elles ne redoutent plus ceux qui les entouraient. Sa mère était une Moresque, née à Fey, où tout est Éden ou solitude affreuse.

55. Là, le vaste olivier fait pleuvoir sa moisson parfumée dans des bassins de marbre; la graine, la fleur et le fruit jonchent en même tems la terre, jusqu'à ce que la terre les recouvre. Mais là aussi croissent une multitude d'arbres vénéneux; les nuits retentissent du rugissement des lions, et de longs déserts brûlent le pied des chameaux ou engouffrent, en s'entr'ouvrant, d'infortunées caravanes. Tel est le sol de ces climats, et tel aussi y est le cœur de l'homme.

56. L'Afrique est la fille du Soleil. L'humain et la terrestre argile y sont également embrasés; brûlé dès l'enfance et doué d'une force surprenante pour le bien ou pour le mal, le sang moresque est soumis

[1] Espèce de rum.

[2] Dans le texte : « Quand je prends du *rack*, je suis sûr de me réveiller » avec son synonyme. » *Rack* signifie *liqueur forte* et *torture*.

à l'influence du ciel, et produit des fruits semblables à ceux du sol de la patrie. Beauté, amour, tel avait été le douaire de la mère d'Haidée ; mais ses grands yeux noirs recélaient les passions les plus profondes ; seulement elles y sommeillaient comme un lion aux bords d'une fontaine.

57. Tempérée par de plus doux rayons, et semblable à ces nuages que l'été nous présente argentés, paisibles et gracieux jusqu'à l'instant où, chargés de foudres, ils jettent l'épouvante sur la terre et les tempêtes dans les airs, Haidée avait toujours été jusqu'alors douce et paisible ; mais à peine agitée par la passion et le désespoir, le feu s'élança de ses veines humides, tel que le Simoon, quand il se lève sur la plaine brûlante [1].

58. Son dernier regard était tombé sur la blessure de Don Juan, sur sa défaite et sur sa chute. Le sang de son unique ami ruisselait sur les carreaux qu'il traversait naguère avec tant de grâce et de beauté. Un instant lui suffit pour tout voir et sentir, un seul, — sa résistance se termina par un gémissement convulsif. Semblable au cèdre déraciné, elle tomba sur le bras de son père, qui jusqu'alors avait eu peine à dompter sa résistance.

59. Une veine s'était rompue dans son sein [2] ; les

[1] Le vent du désert, fatal à toutes les créatures vivantes, et auquel les poètes orientaux font de fréquentes allusions.

[2] Cet effet de la lutte violente de différentes passions n'est pas très-rare. Le doge Francis Foscari ayant été déposé en 1457, et entendant les clo-

pures couleurs de ses lèvres charmantes étaient déjà voilées par un sang noir qui jaillissait de son gosier : sa tête penchée ressemblait au lis que la pluie a surchargé. Ses femmes, appelées aussitôt, portèrent en sanglotant leur jeune maîtresse sur sa couche ; mais en vain eurent-elles recours à leurs herbes et à leurs cordiaux, Haidée défiait tous leurs procédés, comme s'il n'avait pas été donné à un seul d'entre eux de retenir sa vie ou d'éloigner sa mort.

60. Elle resta plusieurs jours, sans changer, dans cet état : quoique glacés, ses traits n'avaient rien de livide, et ses lèvres ne perdaient pas leur coloris ; son pouls était arrêté, mais la mort ne paraissait pas ; nulle hideuse marque ne proclamait sa victoire, et la corruption ne venait pas ravir l'espoir à ceux qui l'entouraient : la vue de sa charmante figure révélait même de nouvelles pensées de vie ; je ne sais quel souffle immatériel l'enveloppait, mais on sentait que toute sa dépouille ne devait pas être la proie de la terre.

ches de Saint-Marc annoncer l'élection de son successeur, « mourut subitement d'une hémorragie causée par une veine qui se rompit dans sa poitrine (voyez *Sismondi* et *Daru*, tom. I et II) à l'âge de quatre-vingts ans*; quand personne n'eût pensé que ce vieillard avait encore tant de sang**. » Je n'avais pas seize ans lorsque je fus témoin d'un effet aussi triste du mélange des passions dans le cœur d'une jeune personne, qui pourtant ne mourut pas alors des suites de cet accident, mais fut victime de son retour, quelques années après, à la suite d'une vive émotion.

(*Note de Lord Byron.*)

* Sismondi dit même *quatre-vingt-quatre*. (*Biog. univers.*)

** Shakspeare (*Macbeth*, acte v, scène 1re).

61. On y retrouvait la passion dominante de son cœur, telle que l'exprime le marbre quand il est parfaitement travaillé; immobile et permanente comme l'image de la belle, mais toujours belle Vénus; celle des souffrances éternellement réunies du Laocoon, ou celle de l'éternelle agonie du gladiateur. L'énergie avec laquelle ces marbres expriment la vie est toute leur beauté; mais ils ne semblent pourtant pas vivre, puisqu'ils sont toujours les mêmes.

62. A la fin elle s'éveilla, non pas comme d'un sommeil, mais plutôt comme de la mort : la vie lui semblait une chose toute nouvelle, une sensation étrange qu'elle éprouvait de force. Tout ce qui s'offrait à ses regards ne frappait pas sa mémoire; un certain malaise oppressait son cœur, mais le premier retour de ses battemens lui causa une vive douleur, sans qu'elle s'en rappelât l'origine, car les furies qui la possédaient avaient aussi fait une pause.

63. D'un œil vague, elle regarda plusieurs figures et plusieurs objets, sans rien reconnaître; elle vit veiller autour d'elle, sans en demander la raison; elle ne compta pas le nombre de ceux qui entouraient son oreiller. Elle n'était pas devenue muette, bien qu'elle ne parlât pas; nul soupir ne vint soulager ses pensées; vainement celles qui la servaient gardèrent un long silence, ou parlèrent avec mystère; le souffle de sa respiration put seul indiquer qu'elle avait quitté le tombeau.

64. Ses femmes lui offraient leurs soins, elle ne

les remarquait pas : son père veilla près de son chevet, elle détourna les yeux, elle ne reconnut personne, ni les lieux qui auparavant lui avaient été chers ou agréables. On la transporta de salle en salle : elle s'y arrêtait sans résistance, elle avait tout oublié; et pourtant ces yeux, que l'on voulait croire fermés à toutes les anciennes pensées, semblaient pleins de funestes résolutions.

65. A la fin, une esclave prononça le mot de harpe; le harpiste vint et accorda son instrument. Dès les premières notes irrégulières et rapides, Haidée fixa sur lui des yeux ardens, qu'elle reporta bientôt vers la muraille, comme pour distraire sa pensée d'un souvenir désolant. L'artiste commença une chanson lente et plaintive, composée avant les tems de tyrannie, par quelque insulaire des anciens jours.

66. Aussitôt les doigts maigres et défaits de l'infortunée marquent sur la muraille la mesure de ce vieil air. Il changea de ton et se mit à chanter l'Amour. Ce nom cruel met en mouvement tous ses souvenirs; sur elle vient planer un instant le songe de ce qu'elle fut et de ce qu'elle est aujourd'hui, si l'on peut appeler existence une telle vie. Deux ruisseaux de larmes s'échappent de ses paupières oppressées, semblables aux nuages rassemblés sur les monts quand ils se résolvent en pluie.

67. Vaine consolation, inutile soulagement. — Ces pensées, trop rapidement soulevées, troublèrent

sa tête; la folie s'empara d'elle, elle se leva comme si jamais on ne l'eût cru malade, et se jeta sur tous ceux qui s'offrirent à elle comme sur un ennemi. Mais personne ne l'entendit parler ou pousser des cris, quand elle atteignit le paroxisme de son accès. Sa frénésie dédaignait d'extravaguer, même quand on en vint à la frapper dans l'espoir de la sauver.

68. Par momens encore elle montrait une lueur d'entendement. Bien qu'elle jetât de longs regards sur chaque objet, sans pouvoir s'en rappeler aucun, rien ne put lui faire regarder la figure de son père; elle repoussait toute nourriture et tout habillement; tous les moyens de vaincre sa répugnance sur ces deux points furent inutiles; le changement de place, le tems propice, les soins ou les remèdes, rien ne put rendre le sommeil à ses sens; — il semblait avoir pour jamais perdu tout empire sur elle.

69. Elle languit ainsi douze jours et douze nuits. Au bout de ce tems, sans gémissement, un soupir ou un regard qui pût indiquer les dernières angoisses, l'esprit s'échappa de son enveloppe. Ceux qui veillaient tout auprès d'elle, ne purent s'en apercevoir qu'au moment où le voile sombre et épais qui couvrait son gracieux visage s'étendit jusque sur ses yeux — ses beaux, ses noirs yeux! — posséder tant d'éclat, hélas! et se flétrir!

70. Elle mourut mais non pas seule; car elle portait dans son sein un second principe de vie : cet enfant du crime aurait pu naître innocent et plein

de charmes ; mais il termina sa fragile existence sans voir le jour ; et, avant de naître, il entra dans le tombeau qui se ferma dans le même instant sur la fleur et sur le bouton : vainement la rosée du ciel descendit sur cette tige flétrie et sur ce déplorable fruit de l'amour.

71. C'est ainsi qu'elle vécut, qu'elle mourut. La honte ou le chagrin ne s'arrêteront plus sur elle. Elle n'était pas faite pour traîner à travers les années ou les mois ce fardeau pénible que portent les cœurs froids jusqu'à ce que la vieillesse les rappelle sous la terre ; elle eut des jours et des plaisirs courts, mais ils furent délicieux, — tels, qu'ils n'auraient pu se prolonger pour elle davantage. Maintenant elle dort en paix sur le rivage de la mer, où elle aimait tant à venir.

72. Et maintenant cette île est déserte et stérile, ses édifices sont détruits, et ses habitans passés. Il n'y reste que la tombe d'Haidée et celle de son père ; mais rien n'indique qu'un seul corps mortel y soit déposé. Vous n'y découvririez pas l'endroit où dorment des formes aussi belles, nulle pierre ne les recouvre, nulle langue ne rappelle leur souvenir ; et la beauté de la fille des Cyclades n'a trouvé d'autre chant funéraire que celui de la mer furieuse.

73. Mais plus d'une jeune Grecque accompagne encore son nom d'un mélancolique chant d'amour ; et plus d'un insulaire abrège la longueur des nuits en racontant l'histoire de son père. La valeur était son

partage; la beauté fut celui de sa fille; — si elle aima sans réfléchir, elle paya de sa vie une telle faute; — ainsi reçoit toujours un châtiment quiconque s'égare de même: nul ne doit espérer de fuir le danger, et tôt ou tard l'amour lui-même devient son propre vengeur.

74. Mais changeons de sujet, ce feuillet est trop triste, je le laisse sur les tablettes de l'imprimeur. Je n'aime pas à peindre des fous dans la crainte de paraître avoir voulu me retracer moi-même. — D'ailleurs je n'ai plus rien à dire sur ce point, et comme ma muse est un lutin capricieux, nous allons retrouver et accompagner Juan, que nous avons laissé à demi mort quelques stances plus haut.

75. Blessé et chargé de fers; « *casé*, *criblé*, *con-* » *finé*, » quelques jours se passèrent avant qu'il pût rappeler le passé à son esprit, et quand il reprit ses sens il se vit en pleine mer, faisant six nœuds par heure avec le vent en proue. Les rivages d'Ilion parurent devant lui: — dans un autre tems il eût été ravi de les voir, mais alors il se souciait fort peu du cap Sigée.

76. Là, sur une verte colline, garnie de cabanes et flanquée d'un côté par l'Hellespont, de l'autre par la mer, le brave des braves, Achille est enseveli, à ce qu'on rapporte (Bryant dit le contraire[1]), et

[1] Voyez « *Dissertation sur la guerre de Troie*, montrant que cette » expédition n'a jamais été entreprise, et que cette prétendue ville n'a » jamais existé, » par Jacques Bryant. *Londres*, 1796.

plus loin sur la pente, encore grand et pyramidal, on remarque le *tumulus* — de qui? le ciel le sait; peut-être de Patrocle, d'Ajax ou de Protésilas, tous héros qui, s'ils étaient encore en vie, n'auraient rien de plus à cœur que de nous arracher la nôtre.

77. De hauts tertres sans marbre et sans inscriptions, de vastes plaines incultes et bordées de montagnes; à quelque distance le mont Ida toujours le même, et le vieux Scamandre (si toutefois c'est bien lui), voilà tout ce qui subsiste. La situation semble pourtant encore destinée à des faits glorieux. — Cent mille hommes pourraient y combattre aisément; mais aux lieux où l'on demande les murs d'Ilion, on voit brouter les brebis et se traîner les tortues.

78. J'ai trouvé là des troupeaux de chevaux non gardés; çà et là quelques petits hameaux dont les noms sont nouveaux et rudes; quelques bergers (peu semblables à Pâris) s'arrêtant un instant à considérer les jeunes Européens que leurs souvenirs classiques conduisent sur le rivage; un Turc enfin, plein de vénération pour sa religion, ayant un chapelet à la main et une pipe à la bouche; — mais le diable si j'y ai vu un seul Phrygien.

79. Ici, l'on permit à don Juan de sortir de son étroite prison; il sentit qu'il était esclave, privé de tout secours, et en présence d'une mer ombragée de tems en tems par la tombe des héros. Encore affaibli par la perte de son sang, il put à peine faire entendre quelques courtes questions, et les réponses qu'il

obtint furent loin de lui donner une explication satisfaisante de son état présent et passé.

80. Il remarqua quelques compagnons de captivité, qui semblaient être, et qui effectivement étaient des Italiens. Il apprit du moins par eux leur destinée, qui était fort singulière. Ils formaient une troupe engagée pour la Sicile, — tous chanteurs, fort capables de remplir leurs rôles ; ayant mis à la voile de Livourne, ils ne furent pas attaqués par le pirate, mais réellement vendus à bon marché par l'*Impresario* [1].

81. Ce fut l'un d'entre eux, le bouffon de la troupe qui apprit à Juan cette curieuse aventure. Car bien que destiné au marché turc, il conservait son caractère, — ou du moins son masque ; c'était un petit homme d'un extérieur fort résolu ; supportant sa fortune avec un air d'enjouement et de grâce, et montrant beaucoup plus de résignation que la *prima donna* et le *tenor*.

82. Voici comme en peu de mots il fit son tragique récit : « Notre impresario machiavélique ayant fait » un signal vis-à-vis certain promontoire, appela à

[1] Nom du directeur ou entrepreneur de théâtre, en Italie. — Cela est un fait. Il y a quelques années, une troupe d'acteurs fut engagée pour un théâtre étranger, par un certain personnage qui les embarqua dans un port d'Italie, les conduisit à Alger, et là les vendit tous. Par l'effet d'un hasard singulier, j'entendis chanter à Venise, en 1817, et dans l'opéra de Rossini, l'*Italiana in Algieri*, l'une des femmes de cette compagnie, revenue de captivité.

(*Note de Byron.*)

» nous un brick étranger. *Corpo di Caio Mario!* nous » y fûmes transportés à bord avec précipitation, » sans un seul *scudo* de *salario*; mais, pourvu que le » Sultan aime le chant, nous ne serons pas long-tems » sans rétablir nos affaires.

83. » La *prima donna*, quoique un peu vieille, et fatiguée par une vie désordonnée, a quelques bonnes » notes; mais, quand la salle est peu garnie, elle » est sujette au rhume, et alors on entend avec » plaisir la femme du *tenor*, qui cependant n'a pas » beaucoup de voix. Elle a fait beaucoup de bruit » à Bologna le carnaval dernier, en prenant le » comte *César Cicogna* à une vieille princesse ro- » maine.

84. » Nous avons aussi des danseuses; la *Nini* qui » a plus d'une corde à son arc; la grosse rieuse de » *Pelegrini*, qui eut bien sujet de se louer du der- » nier carnaval: elle y rassembla plus de cinq cents » bons sequins; mais elle est si peu rangée qu'elle » n'en a plus maintenant le dernier Paul. Puis la » *Grotesca*, c'est là une danseuse! Elle pourra dire » un jour ce qu'elle fait des ames (ou des corps) » de tant d'hommes.

85. » Quant aux *figuranti*, ils sont comme tous » ceux de leur espèce. Par-ci, par-là, une jolie créa- » ture qui pourra frapper les regards; les autres, à » peine bons pour la foire. Il en est une grande et » droite comme un I qui pourtant avec son air senti- » mental pourra aller loin, mais elle n'a pas de vi-

» gueur dans les jambes. Après tout, c'est fâcheux, » avec une tête et une figure comme la sienne.

86. » Quant aux hommes, ils sont tous assez mé- » diocres. Le *musico* n'est qu'un vieux bassin fêlé ; » toutefois, il a un autre avantage qui pourra lui » ouvrir les portes du sérail, et lui donner en ces » lieux un emploi lucratif ; mais en tout cas il ne le » devra pas à son chant. Parmi tous ceux du *troi- » sième sexe* que le pape forme annuellement, on » aurait de la peine à réunir trois voix parfaites [1].

87. » Celle du tenor est gâtée à force d'affectation, » et dans les cordes basses le bœuf ne sait plus que » beugler. C'est dans le fait un homme qui jamais » n'apprit à chanter, un ignorant incapable de sen- » tir une note, un tems ou une mesure ; mais il était » proche parent de la *prima donna*, et celle-ci se » chargea de garantir la richesse et la flexibilité de » sa voix ; il fut donc reçu, bien qu'en l'entendant » on le prendrait pour un âne étudiant du récitatif.

88. » Il ne serait pas convenable que je m'arrê- » tasse sur mon propre mérite ; et — je vois, mon- » sieur, — malgré votre jeunesse, — que vous pa- » raissez un voyageur auquel l'opéra n'est rien moins » qu'étranger ; vous avez entendu parler de Rauco- » canti ? — C'est moi-même. Le tems pourra venir

[1] Il est singulier que le pape et le sultan soient les principaux patrons de cette branche de commerce, — les femmes étant exclues de l'Eglise Saint-Pierre, en qualité de cantatrices, et n'étant pas jugées dignes de garder les avenues du harem.

(*Note de Byron.*)

» où vous m'entendrez vous-même. Vous n'étiez » pas l'année dernière à la foire de Lugo [1]; venez-y » l'année prochaine, on m'a invité à y chanter.

89. » Mais j'oubliais notre baryton. C'est un joli » garçon, mais gonflé d'amour-propre. Avec de gra- » cieux gestes, la plus entière ignorance, une voix » dépourvue d'agrément et d'étendue, il est toujours » mécontent de son lot, quand il est à peine bon » pour chanter des ballades au coin des rues. Dans » les rôles d'amoureux, et pour mieux exprimer sa » passion, comme il ne saurait parler du cœur, il » se contente de parler des dents. »

90. Ici, l'éloquent récit de Raucocanti fut interrompu par la bande des pirates qui venaient, à l'heure indiquée, inviter tous les captifs à rentrer dans leurs tristes cases. Chacun d'eux jeta un regard de regret sur les vagues (les cieux brillans et azurés les couvraient alors d'un double azur; elles bondissaient libres et heureuses, en face du soleil), puis ils descendirent, un à un, sous les écoutilles.

91. Le lendemain, ils furent informés — que pour mieux s'assurer d'eux dans leurs cellules maritimes, et en attendant dans les Dardanelles le firman de sa hautesse (le plus impératif des talismans souverains, et celui qu'on doit esquiver avec le plus de soin quand on le peut), ils seraient enchaînés et réunis dame

[1] Lucques.

avec dame et homme à homme, et qu'ils seraient de cette manière exposés sur le marché aux esclaves de Constantinople.

92. Il paraît, quand cet arrangement fut terminé, (long-tems on avait contesté et débattu si l'on devait regarder le soprano comme un mâle, et on avait fini par l'enfermer avec les femmes en qualité de surveillant), il paraît, dis-je, qu'un homme et une femme se trouvèrent liés ensemble, et le hasard voulut que ce mâle fût Juan, qui, — situation critique à son âge, fut accouplé avec une bacchante au rubicond visage.

93. Avec Raucocanti fut malheureusement enchaîné le tenor. Ils se détestaient tous deux d'une haine qu'on ne trouve guère qu'au théâtre, et chacun d'eux s'affligeait plus de son déplorable voisinage que de sa destinée. Une lutte violente s'éleva; au lieu de se résigner à vivre ensemble, ils se mirent à tirer violemment des deux côtés opposés en jurant à qui mieux mieux : — *Arcades ambo*, *id est* : coquins l'un et l'autre.

94. La compagne de Juan était une Romagnole, mais qui avait été élevée dans la Marche de la vieille Ancone [1]. Elle avait (outre d'autres importantes qualités d'une *bella donna*) des yeux aussi noirs et

[1] Byron nomme vieille cette ville, parce qu'en effet c'est une des plus anciennes d'Italie. Elle fut bâtie par les Grecs, si l'on s'en rapporte à ce vers de Juvénal :

Ante domum Veneris quam Dorica *sustinet* Ancon.

aussi brûlans qu'un charbon, et dont la vivacité pénétrait jusqu'à l'ame. On voyait, à travers sa complexion de claire brunette, briller un violent désir de plaire, — le meilleur des douaires, surtout quand il se présente à la suite de l'autre.

95. Mais tous ces avantages étaient perdus auprès de Juan, car le chagrin conservait sur ses sens une entière puissance ; de beaux yeux pouvaient s'arrêter sur les siens, mais non pas les enflammer. Bien qu'ils fussent enchaînés de la sorte, et qu'il fût naturel à leurs mains de se toucher, ni ses mains ni aucun autre de ses membres (et elle en avait de ravissans) ne purent agiter son pouls ou mettre en danger sa fidélité. Peut-être faut-il en savoir un peu gré à ses blessures récentes.

96. Qu'importe ? jamais, en pareil cas, on ne devrait trop s'enquérir : les faits sont des faits. Or, nul chevalier ne pouvait être plus loyal, et nulle dame désirer un amant plus fidèle; nous n'en donnerons qu'une ou deux preuves. On dit que « personne ne tiendra de feu, même en pensant aux glaces du Caucase; » je crois du moins que peu de gens en seraient capables. Eh bien! voilà pourtant Juan qui sort triomphant d'une épreuve au moins aussi difficile.

97. Ici je pourrais entreprendre une chaste description de ce qu'il eut à souffrir, ayant moi-même, et dans mon enfance, résisté à semblable tentation; mais j'entends dire que plusieurs personnes refusent

de prendre mes deux premiers chants, parce qu'ils offrent trop de vérité. Je me hâterai donc de faire sortir Don Juan de son vaisseau, car mon éditeur me jure sur sa foi qu'il serait plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à ces deux chants de pénétrer dans l'intérieur des familles.

98. Cela m'est fort indifférent; j'aime singulièrement à citer, et partant je renvoie mes lecteurs aux chastes pages de Smollet, Prior, Arioste ou Fielding, qui représentent des choses bien étranges pour un siècle aussi pudibond que le nôtre. Autrefois je mettais une grande vivacité à plonger dans l'encre ma plume; j'aimais à soutenir une lutte poétique, et même je me souviens d'un tems où tous ces caquets auraient provoqué de ma part des remarques que je dédaigne aujourd'hui d'écrire.

99. Ma jeunesse aima les querelles comme les enfans aiment un tambour; mais, à cette heure, je ne veux que rester en paix, laissant à la populace littéraire le plaisir de décider si mes vers mourront avant que la main droite qui les écrivit ne soit desséchée, ou s'ils passeront avec le tems un bail de quelques centaines d'années. En tout cas, le gazon qui recouvrira ma tombe durera aussi long-tems, et autour d'eux frémiront les vents de la nuit, à défaut de mes vers.

100. La vie, pour les poètes qui, nourrissons de la gloire, ont franchi la distance des tems et des langages, ne semble que la plus faible partie de

l'existence. Quand un nom se présente escorté de vingt siècles, c'est une boule de neige qui s'accroît de chaque flocon voisin, et pourtant roule toujours la même; elle peut même devenir une montagne; mais, après tout, c'est toujours de la neige froide.

101. Ainsi les grands noms ne sont que des noms, et l'amour de la gloire une passion trompeuse qui dévore trop souvent ceux qui voudraient sauver leur poussière de l'immense destruction. Cette destruction creuse la sépulture de tout ce qui existe, et elle ne tolérera jusqu'au jour de l'avénement du juste — que le changement. J'ai marché sur la tombe d'Achille, et là j'ai entendu douter de l'existence de Troie : le tems jettera les mêmes doutes sur celle de Rome.

102. Les générations de morts se chassent, et les tombes héritent des tombes, jusqu'à ce que le souvenir d'un siècle disparaisse, et soit recouvert par le souvenir du siècle suivant. Où sont les épitaphes que lisaient nos pères; à peine quelques-unes ont-elles échappé à la nuit sépulcrale qui enveloppe des myriades d'hommes connus jadis, mais dont la mort universelle n'a pas même épargné les noms.

103. Je vais chaque après-midi rimailler à l'endroit où périt dans sa gloire le jeune de Foix, ce héros enfant, qui vécut trop long-tems pour les hommes, mais trop peu pour l'humaine vanité [1]. Un

[1] Gaston de Foix, duc de Nemours, et neveu de Louis XII. On le surnommait *le Foudre de l'Italie*, et le gain de la bataille de Ravenne venait de le rendre, suivant l'expression du chevalier Bayard, *le plus ho-*

pilier tronqué, sculpté avec assez d'art, mais que la négligence laissera bientôt tomber, rappelle, sur l'une de ses faces, le carnage de Ravenne; mais les ronces et les immondices viennent se presser autour de sa base [1].

104. Je passe chaque jour à l'endroit où sont déposés les os de Dante; sa cendre est protégée par une petite coupole plus élégante que majestueuse [2]; mais on respecte la tombe du poète, et non pas la colonne du guerrier. Le tems doit venir où le trophée du héros et le livre du barde, également anéantis, descendront où sont déposés les chants et les exploits des hommes, avant la mort du fils de Pleée ou la naissance d'Homère [3].

noré prince du monde, quand il reçut le coup mortel, à l'âge de vingt-trois ans.

[1] La colonne, monument de la bataille de Ravenne, est à deux milles de la ville, du côté opposé de la rivière et sur la route de Forli. L'état actuel de la colonne est exactement décrit dans le texte.

(*Note de Byron.*)

[2] Ce fut Bernardo Bembo qui éleva à Dante, en 1483, le monument dont parle ici Lord Byron, et qui fut restauré en 1692 par le cardinal Domenico Maria Corsi, légat de la Romagne.

[3] Ces dernières strophes, qui semblent avoir été faites sur la tombe de Dante, rappellent ces beaux vers du prince de la poésie moderne.

Non è il mondan romore altro ch' un fiato
Di vento, ch' or vien quinci ed or vien quindi,
E muta nome perchè muta lato.
La vostra nominanza è color d' erba
Che viene e va, e quei la discolora
Per cui ell' esce della terra acerba.

(*Purgatorio*, canto XI.)

« La rumeur mondaine n'est autre qu'un souffle de vent qui tantôt

105. Cette colonne fut cimentée avec du sang humain, et maintenant elle est salie avec les immondices des hommes, comme si le paysan voulait témoigner son grossier mépris pour un lieu qu'il se plaît à infecter. Ainsi tombe en ruines ce trophée; et tels sont les regrets que devrait seule obtenir cette meute sanguinaire, dont le sauvage et cruel instinct de gloire a fait connaître à la terre les souffrances que Dante n'avait vues qu'en enfer.

106. Cependant il naîtra encore des poètes. La gloire est une vapeur; mais la pensée humaine prend ses fumées pour du véritable encens, et l'inquiétude qui produisit dans le monde les premiers chants demandera toujours ce qu'alors elle demandait. Comme les vagues viennent enfin mourir sur le rivage, ainsi les passions, parvenues à leur dernier degré de violence, se résolvent en poésie, car la poésie n'est qu'une passion, ou du moins *n'était*, avant qu'elle devînt un objet de mode.

107. Si, dans le cours d'une vie à la fois agitée et contemplative, les hommes qui deviennent le foyer de toutes les passions acquièrent la triste et amère faculté de retracer, comme dans une glace, toutes leurs impressions et de les revêtir des couleurs les plus vivantes, peut-être ferez-vous bien de leur

» vient d'ici, tantôt de là, et qui change de nom en changeant de di- » rection.

» Votre célébrité est couleur d'herbe qui vient et s'en va, et que fane » le rayon même qui l'avait fait poindre de terre. »

imposer silence, mais vous y perdrez (je pense) un fort joli poëme.

108. O vous, indulgentes *azurées* [1] du second sexe, qui faites la fortune de tous les livres, et dont les regards annoncent les nouveaux poëmes, refuserez-vous toujours d'annexer à celui-ci votre *imprimatur ?* — Me faudra-t-il devenir la proie des obscurs cuisiniers, — ces pillards de tous les naufragés du Parnasse ? Hélas ! serais-je donc le seul de tous les poëtes vivans qui ne soit pas admis à goûter votre thé d'Hippocrène.

109. Quoi ! ne puis-je plus redevenir « un lion [2] », un poëte de bals, une plume courante, un aimable brûle-papier, afin de mériter les complimens de maints goujats, et de pouvoir dire en soupirant, comme le sansonnet d'Yorik : « Je ne puis sortir de là ? » Eh bien ! je jure à l'exemple du poëte Wordy (toujours indigné de n'être lu de personne), que le goût est perdu, et que la gloire n'est qu'une loterie tirée par les dames aux jupons bleus d'une coterie.

110. Oh ! « bleues profondes, obscures et charmantes, » comme l'a dit un de nos poëtes en parlant du ciel, et comme je le dis de vous, mes doctes dames ! on dit que vous avez les bas (Dieu sait pourquoi, et j'en ai peu remarqué de cette couleur)

[1] Les *blues*, les dames beaux-esprits de Londres.

[2] Dans le grand monde anglais on appelle *lion* celui qui donne le ton et la mode à tous les *dandys* de seconde classe.

bleus comme les jarretières nouées avec sérénité [1] à la jambe gauche d'un patricien, quand il embellit une réception nocturne, ou un lever du matin :

111. Cependant, il est parmi vous quelques créatures séraphiques.—Mais les tems sont bien éloignés où, poétique adorateur, je lisais dans vos yeux, tandis que vous lisiez mes stances ; et — n'en parlons plus, tout cela est passé. Je n'ai toutefois pas de répugnance pour les savantes personnes ; quelquefois on rencontre en elles un monde de vertus ; j'en sais une de cette école, la plus aimable, la plus chaste, la meilleure des femmes, mais — elle est entièrement folle.

112. Humboldt, « le premier des voyageurs, » ou plutôt le dernier, a imaginé, si les dernières relations sont exactes, un instrument céleste (j'ai oublié le nom et la date précise de cette découverte sublime), au moyen duquel il promet de constater l'état de l'atmosphère, en mesurant la pesanteur de l'air [2]. O lady Daphné, permettez-moi de vous mesurer.

113. Mais à notre récit ; le vaisseau qui amenait des esclaves au marché de la capitale doit maintenant, suivant l'usage, avoir posé l'ancre sous les

[1] L'ordre de la jarretière donne aux chevaliers le droit d'être appelés *Votre Sérénité*.

[2] *The* blue, *l'air*. Ce mot joue avec le sobriquet de *blues* donné aux savantes. Le dernier vers semble exprimer une saillie libertine qu'il est impossible de traduire.

murs du sérail : la cargaison, ayant été trouvée saine et exempte de la peste, fut déposée sur le marché, parmi des Géorgiens, des Russes et des Circassiens, destinés à servir des projets et des désirs différens.

114. Quelques-uns furent vendus cher. Une jeune et jolie Circassienne, garantie vierge, fut cédée à quinze cents dollars. Les plus fraîches nuances animaient sa beauté de toutes les couleurs célestes. Ce prix effraya quelques enchérisseurs désappointés, qui avaient monté jusqu'à onze cents; mais quand ils virent qu'on offrait davantage, ils se retirèrent tous en même tems, persuadés qu'elle était destinée au sultan.

115. Douze négresses de la Nubie furent portées à une somme qu'on eût à peine offerte dans les marchés d'Amérique; et cependant Wilberforce vient d'y faire doubler le prix qu'on en donnait avant l'abolition de la traite [1]. Je ne vois même là-dedans rien de fort étonnant, car le vice est toujours beaucoup plus prodigue qu'un souverain; les vertus, la plus exaltée d'entre elles, la charité elle-même, sont parcimonieuses : — le vice ne songe pas à épargner quand on lui offre une rareté.

116. Mais quant à vous apprendre la destinée de notre jeune troupe, et comment les uns furent ven-

[1] C'est M. Wilberforce, membre du parlement britannique, et l'un des hommes les plus éclairés de notre siècle, sur la proposition duquel la traite des noirs fut abolie en Angleterre.

dus aux pachas, les autres à des juifs; comment ceux-ci furent obligés de se courber sous les fardeaux, tandis que ceux-là furent appelés à des commandemens, en qualité de renégats; comment enfin la troupe abandonnée des femmes, conservant l'espoir de ne pas tomber entre les mains d'un trop vieux visir, était évaluée et destinée à faire une maîtresse, une quatrième femme ou une victime;

117. C'est ce que nous réservons pour le chant suivant. Nous devons même (attendu la longueur de celui-ci) abandonner ici notre héros à son sort, quelque défavorable qu'il puisse être. Je sais que les répétitions sont détestables; mais il ne m'a pas été possible d'imposer plus tôt silence à ma muse. Je remets donc la continuation de Don Juan, à ce que, dans Ossian, l'on nomme le cinquième *duan* [1].

[1] Les bardes écossais ou irlandais divisaient en *duans* ces compositions poétiques dans lesquelles la narration est souvent interrompue par des épisodes et des apostrophes; tels sont les poèmes qui nous ont été donnés sous le nom d'*Ossian* par Macpherson.

Chant Cinquième.

1. Quand les poètes érotiques chantent leurs amours en vers coulans, pleins de mollesse et de grâces, quand ils arrangent leurs rimes comme Vénus accouple ses colombes, ils s'inquiètent peu du venin qu'ils préparent ; et cependant, plus ils obtiennent de succès, plus ils font de mal, témoin l'exemple d'Ovide : Pétrarque lui-même, si on le juge avec la rigueur convenable, Pétrarque est vraiment le corrupteur[1] platonique de toute la postérité.

2. Je dénonce donc tous les livres d'amour, à l'exception de ceux qui ne sont pas destinés à séduire ; qui, simples, francs et rapides, n'offrent rien d'entraînant, tirent de chaque exemple de dérèglement une moralité, songent moins à plaire qu'à instruire, et combattent tour à tour toutes les passions. Aussi, pourvu que mon Pégase ne soit pas mal ferré, on va, dès ce moment, reconnaître dans mon poème une véritable école des mœurs.

3. Les deux rivages contigus de l'Europe et de

[1] The *pimp*. L'énergie de ce mot rappelle les fonctions principales du cardinal Dubois auprès de son sérénissime élève.

l'Asie parsemés de palais ; le fleuve océanique [1] çà et là hérissé d'un soixante-quatorze [2], la coupole de Sophie avec ses rayons d'or, les bois de cyprès, l'Olympe aux sommets élevés et blanchis ; les douze îles, et bien plus que je n'en saurais rêver loin de pouvoir le décrire, tel est le fidèle aspect qui ravit la ravissante Marie Montague [3].

4. J'ai une passion pour le nom de *Marie* [4] ; il avait jadis pour moi un son magique, et aujourd'hui il me transporte encore à demi dans ces royaumes de féerie, où je croyais entrevoir ce qui ne devait jamais arriver : tous mes sentimens ont changé ; celui-ci fut le dernier à varier, c'est un charme dont je ne suis pas encore parfaitement délivré. Mais — je deviens triste et je me refroidis en racontant une histoire qui n'admet pas le pathétique.

5. Les vents bouleversaient le Pont-Euxin, et les vagues se brisaient, en écumant, sur les Symplegades [5]. C'est un grand spectacle, quand on le con-

[1] On a beaucoup critiqué cette expression d'Homère : elle ne satisfait pas assez nos idées gigantesques de l'Océan, mais elle s'applique parfaitement à l'Hellespont, au Bosphore et à la mer Égée, qui sont entrecoupés d'îles.

(*Note de Lord Byron.*)

[2] Un vaisseau de soixante-quatorze.

[3] Voyez la lettre de Lady Montague à la comtesse de Bristol.

[4] La première femme aimée de Byron fut Marie Decff. Il n'avait guère alors plus de huit ans. Voyez les *Mémoires de Byron*.

[5] Ou *îles Cianées*. Ce sont des écueils situés à une faible distance, les uns de la côte d'Europe, et les autres de celle d'Asie, dans le Bosphore.

sidère du tombeau du Géant [1] et tout à son aise, que celui des mers se déroulant entre le Bosphore, et venant frapper et baigner les rives de l'Asie et de l'Europe. Jamais passager n'eut de nausées sur une mer mieux garnie d'écueils que le Pont-Euxin.

6. C'était l'un des premiers et tristes jours de la pâle automne, époque de l'année où les nuits se ressemblent toutes, mais non pas les jours. Alors les Parques achèvent la trame des gens de mer, les tempêtes menaçantes soulèvent les eaux, et le repentir des vieux péchés s'empare de tous ceux qui voyagent sur le grand abîme. Tous promettent d'amender leur vie, mais c'est un vœu qu'ils ne tiennent jamais : noyés ils ne le peuvent, et sauvés ils ne le veulent.

7. Un assortiment d'esclaves tremblans, et différens de pays, d'âge et de sexe, étaient rangés dans le marché, chacun à sa place, à côté du marchand auquel il appartenait. Malheureuses créatures, leurs regards étaient pleins de douleur; tous, à l'exception des noirs, semblaient désespérés d'avoir été enlevés à leurs amis, à leur maison, à la liberté. Mais quant aux nègres, ils montraient plus de philosophie; — sans doute parce qu'ils étaient habitués à être vendus, comme les anguilles à être écorchées.

[1] Le tombeau du Géant est une élévation sur le rivage adriatique du Bosphore, où l'on vient volontiers se divertir les jours de fête. C'est comme Harrow et Highgate.

(*Note de Lord Byron.*)

8. Juan était plein de jeunesse, et par conséquent d'espérance et de santé. Cependant, je suis forcé de le dire, son regard était un peu obscurci, et de moment en moment on voyait une larme s'en échapper à la dérobée. Peut-être son courage était-il affaibli par la perte de sang qu'il avait faite, mais en tout cas, celle de sa fortune, de son amante, et des lieux ravissans qu'il avait abandonnés pour être marchandé avec des Tartares, tout cela aurait été capable d'ébranler un stoïcien.

9. Néanmoins son maintien avait encore de la dignité. Ses traits et la richesse de ses habits, sur lesquels on apercevait quelques restes de dorures, attiraient sur lui tous les yeux, et indiquaient assez qu'il était né dans une classe non vulgaire. Puis il était, malgré sa pâleur, d'une singulière beauté, et puis on calculait les chances d'une rançon.

10. Semblable à une table de trictrac, la place était couverte de blancs et de noirs, rangés peut-être avec un peu moins de symétrie, mais de manière à frapper l'œil des acheteurs. Les uns faisaient tomber leur choix sur une peau de jais, les autres en préféraient une pâle; au milieu de ces nombreuses marchandises se rencontra par hasard un homme de trente ans, gros, robuste, et dont les brillans yeux noirs étaient remplis de résolution : il était couché près de Juan, attendant que quelqu'un se décidât à l'acquérir.

11. Il paraissait Anglais, c'est-à-dire il avait des

épaules carrées, un visage couperosé, de bonnes dents et des cheveux bouclés d'un brun foncé. Soit l'effet des réflexions, des peines ou des études, les soucis avaient légèrement gravé leur empreinte sur son large front; l'un de ses bras était enfermé dans une écharpe rougie, et il témoignait un *sang-froid* égal à celui du plus calme des spectateurs.

12. Mais voyant à son côté un véritable enfant, dont l'ame, bien qu'alors accablée sous un coup qui désespérait les hommes faits, était évidemment élevée, il ne tarda pas à témoigner pour le sort de son jeune compagnon d'infortune une espèce de compassion brusque; pour le sien, il ne le regardait que comme un accident tout naturel.

13. « Mon enfant, — dit-il, dans tout cet assem-» blage de Géorgiens, Russes, Nubiens, et je ne » sais quels autres misérables qui n'ont entre eux » d'autre différence que celle de la peau, et avec » lesquels il faut que nous soyons aujourd'hui con-» fondus, je ne vois que vous et moi qui valions » quelque chose; il est donc convenable que nous » fassions connaissance : s'il était possible de vous » consoler, je l'essaierais avec plaisir. — De quelle » nation êtes-vous, s'il vous plaît? »

14. Juan ayant répondu : « Espagnol. — Je savais » bien, ajouta le premier, que vous ne pouviez être » un Grec. Ces chiens serviles n'ont pas le regard » aussi fier : la fortune vous joue en ce moment un » beau tour; mais c'est ainsi que tôt ou tard elle en

» use avec tous les hommes ; ne vous en attristez » pas, — dans huit jours elle changera peut-être. » Elle m'a traité à peu près de la même manière que » vous, excepté cependant qu'elle m'y avait depuis » long-tems accoutumé.

15. » — Monsieur, dit alors Juan, pourrais-je sa- » voir qui vous a amené ici ? — Oh ! rien de bien » rare, six Tartares et une chaîne. — Mais comment » fûtes-vous réduit à ce malheur ? voilà ce que je » désirerais savoir, si vous y consentez. — Je ser- » vais depuis quelques mois dans l'armée russe, et » dernièrement Suwarow m'ayant ordonné d'aller » prendre Widdin, je fus moi-même pris, au lieu » de la ville [1].

16. » — Mais n'avez-vous pas d'amis ? — J'en » avais, mais, grâces à Dieu, je n'en ai pas été im- » portuné depuis ce tems-là. Maintenant que j'ai de » bonne grâce satisfait à toutes vos questions, me » ferez-vous le même plaisir ? — Hélas ! répondit » Juan, c'est une histoire bien pénible et bien lon- » gue. — Oh ! s'il en est ainsi, vous avez deux fois » raison de retenir votre langue, un récit triste at- » triste doublement quand il est long.

17. » Mais ne vous en désolez pas : la fortune, à » votre âge, bien que ce soit une femme passable- » ment inconstante, ne vous laissera pas long-tems

[1] En 1790. Widdin ou Viden est située en Bulgarie, sur les bords du Danube.

» (car vous n'êtes pas son mari) dans une semblable » position. De nous révolter contre la destinée cela » nous avancerait comme à l'épi de se roidir contre » la faucille. Les hommes sont assujettis aux circon- » stances, quand même les circonstances semblent » s'assujettir aux hommes.

18. » — Ce n'est pas, dit Juan, mes présens mal- » heurs que je déplore, mais les passés. — J'avais » une amante. » Il s'arrêta, et ses yeux noirs s'ob- scurcirent; une seule larme brilla un instant dans ses paupières, puis vint sillonner sa joue : « Non, » ce n'est pas mon sort actuel que je déplore, comme » je vous le disais; j'ai supporté sur la mer furieuse » des tourmens auxquels n'ont pu résister les plus » courageux.

19. » Mais ce dernier coup. » — Il s'arrêta de nou- veau, et détourna son visage. « Ah! reprit son ami, » je pensais bien qu'il devait y avoir quelque dame » dans l'affaire; voilà de ces choses qui demandent » une tendre larme, et j'en aurais, à votre place, » répandu comme vous. J'ai bien gémi quand ma » première femme mourut, et je fis de même quand » ma seconde prit la fuite.

20. » Ma troisième. — Votre troisième! inter- » rompit Juan en se retournant, à peine si vous avez » trente ans; pouvez-vous déjà compter trois femmes? » — Non, deux seulement sont restées sur la terre; » et du reste il n'est pas étonnant qu'une personne » se soit engagée trois fois — dans les saints nœuds

» du mariage ! — Eh bien ! donc, votre troisième, » dit Juan, que fit-elle ? Sans doute, elle ne prit » pas encore la fuite ? — Non, sur mon ame ! — » Que fit-elle donc ? — C'est moi qui me sauvai » d'elle.

21. » — Vous prenez, monsieur, les choses froide- » ment, dit Juan. Mais, — répliqua l'autre, que vou- » lez-vous que fasse un homme ? Dans votre firma- » ment sont encore plusieurs arcs-en-ciel, dans le » mien ils sont dissipés. Tous nous commençons la » vie avec des sentimens passionnés et de hautes es- » pérances ; mais le tems décolore nos illusions, et » chacune d'elles dépose annuellement, ainsi que le » serpent, sa peau brillante.

22. » Il est vrai qu'elle en reprend une autre fraî- » che et radieuse, ou même plus fraîche et plus ra- » dieuse ; mais l'année s'écoule, et au bout d'une » semaine ou deux cette peau nouvelle subit le sort » réservé à tout ce qui est né. L'amour est le pre- » mier pêcheur qui sur nous jette ses terribles filets ; » l'ambition, l'avarice, la vengeance, la gloire, » tendent les piéges séduisans de nos derniers jours, » et nous nous y laissons encore prendre, moyen- » nant une pièce d'or ou une louange.

23. » — Tout cela est fort beau, peut-être même » vrai, dit Juan, mais je ne vois pas comment notre » situation présente en deviendra plus supportable. » — Vous ne le voyez pas ? dit l'autre ; cependant » vous conviendrez qu'en considérant les choses

» comme elles doivent l'être, on acquiert au moins » quelque instruction ; par exemple, aujourd'hui, » nous savons ce que c'est que l'esclavage, et nos » malheurs peuvent nous apprendre à mieux nous » conduire comme maîtres.

24. » — Plût au ciel que nous fussions maîtres en » ce moment, quand ce ne serait que pour mettre « à profit, sur nos amis les païens, la leçon qu'ils » nous donnent, dit Juan, en comprimant un sou- » pir de rage : Dieu protège l'écolier contraint d'é- » tudier en ces lieux ! — Peut-être, reprit l'autre, un » jour, et même dans un instant, verrons-nous notre » situation s'améliorer[1] ; en attendant (voilà, je crois, » un vieil eunuque noir qui nous regarde) je prie » Dieu que quelqu'un veuille bien nous acheter.

» 25. Après tout, quel est notre état présent ? il » est mauvais, sans doute, et pourrait être meilleur, » — mais c'est le lot de tous les humains ; la plupart » des hommes sont esclaves, les grands surtout le » sont de leurs fantaisies, de leurs passions et de » mille autres choses ; la société même, elle qui de- » vrait nous inspirer de la bienveillance, détruit le » peu que nous pouvions en avoir naturellement ; *ne* » *plaindre personne*, tel est le grand expédient so-

[1] M. A. P. a cru devoir traduire cet endroit :

« *Perhaps we shall be, one day, by and by* »
Rejoin'd the other « when our bad luck mends here »

par : « Peut-être ne serions-nous pas si mal, si notre sort *devient* meil- » leur. »

» cial des stoïques mondains, gens dépourvus d'en-
» trailles. »

26. En ce moment, un vieux personnage neutre du troisième sexe s'avança, et jetant un coup-d'œil sur les captifs, sembla chercher à découvrir, d'après leur figure, leur âge et leur capacité, s'ils convenaient bien à la prison dont il avait les clefs. Jamais dame n'est lorgnée par un amant, cheval par un maquignon, drap large par un tailleur, honoraires par un avocat, ou voleur par un geolier,

27. Comme l'est un esclave par celui qui songe à l'acheter. Plaisante chose d'acheter nos semblables, et pourtant ils sont tous à vendre si vous considérez judicieusement leurs passions. Quelques-uns s'acquièrent avec une jolie figure, ceux-ci avec un recruteur, ceux-là avec un emploi, suivant leur âge et leur caractère, le plus grand nombre avec une bourse garnie; mais tous valent quelque chose, des écus ou des coups de pied suivant leur degré de corruption.

28. Après les avoir examinés attentivement, l'eunuque se tourna vers le marchand, et s'informa du prix d'abord de l'un, puis de tous les deux. Ils marchandèrent, contestèrent et même jurèrent — hélas! dans une foire de chrétiens, comme s'il se fût agi d'un bœuf, d'un âne, d'un agneau ou d'un chevreau; on eût cru qu'ils se luttaient en les entendant discuter ainsi la valeur de ce beau couple de bêtes humaines.

29. A la fin, leurs cris s'adoucirent en simples grognemens ; ils tirèrent péniblement leurs bourses, retournèrent chaque pièce d'argent, en firent sonner quelques-unes, pesèrent les autres dans leurs mains, et confondirent souvent par erreur des sequins avec des paras jusqu'à ce que la somme entière eût été complètement épluchée. Le marchand rendit de la monnaie, signa régulièrement une quittance, et puis commença à songer comment il dînerait.

30. Je voudrais bien savoir s'il avait vraiment bon appétit, ou, dans ce dernier cas, s'il eut une digestion facile. Il me semble qu'il dut en mangeant avoir de singulières pensées, et que sa conscience lui inspira quelques légers scrupules sur l'étendue du droit divin que nous avons de vendre de la chair et du sang ; je trouve que l'heure où le dîner nous oppresse est la plus sombre des vingt-quatre qui tournent quotidiennement sur nous.

31. Voltaire dit que non, et nous assure que Candide trouvait la vie plus supportable après avoir mangé : il se trompe ; — la réplétion ajoute aux souffrances habituelles de l'homme, à moins qu'il ne soit un porc ; s'il est ivre il ne sent pas l'oppression de sa tête, tant qu'elle tourne ; mais sur la nourriture je suis de l'avis du fils de Philippe ou plutôt du fils d'Ammon (peu satisfait d'un seul monde et d'un seul père).

32. Je pense, avec Alexandre [1], que l'action de

[1] Voyez la *Vie d'Alexandre*, dans Plutarque.

manger et une ou deux autres nous font doublement sentir que nous sommes mortels. Quand un rôti, un ragoût, un poisson et une soupe, mêlés de quelques entremets, peuvent nous égayer ou nous rendre mélancoliques, qui voudrait ensuite compter sur une intelligence dont le suc gastrique modifie tout l'usage ?

33. L'autre soir (c'était vendredi dernier), ceci est un fait et non pas une fable poétique, — je venais de jeter ma grande capote sur mes épaules [1], mon chapeau et mes gants étaient encore sur la table, quand j'entendis une détonnation. — Huit heures venaient de sonner. — Je courus aussi vite que j'en étais capable [2], je trouvai le commandant militaire étendu dans la rue, et respirant à peine.

34. Pauvre diable! il avait été, par l'effet d'une vengeance sans doute odieuse, percé de cinq lingots [3], et laissé expirant sur le pavé. Je le transportai chez moi, je l'étendis sur un escalier, je le déshabillai, je me mis à le considérer; — mais pourquoi ajouterais-je ici quelques détails ? Tous les soins

[1] *Great coat.* M. A. P. traduit : *robe de chambre*. Je crains que ce ne soit une erreur. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Byron était sur le point de sortir à cheval quand cet événement eut lieu.

[2] L'assassinat auquel il est fait ici allusion fut commis le 8 décembre 1820, dans les rues de Ravenne, à moins de cent pas de la demeure de l'auteur. Les circonstances en sont ici exactement décrites.

(*Note de Lord Byron*. Voyez sa vie.)

[3] Grosses balles cylindriques et oblongues.

furent inutiles, l'homme n'existait déjà plus, il avait été trop bien atteint par un vieux canon de fusil [1].

35. Je m'arrêtai à le regarder, car je le connaissais beaucoup : j'ai bien vu des cadavres, mais jamais dont les traits, après un semblable accident, fussent aussi calmes. Bien que percé à l'estomac, au cœur et au foie, il paraissait endormi ; et comme le sang s'était épanché à l'intérieur, sans que nul flot hideux vînt au dehors indiquer la réalité, il vous eût été difficile de le croire mort. En le regardant ainsi, je pensai ou je dis :

36. « Est-ce bien là la mort ? Qu'est-ce alors que » la vie ou la mort ? Parle ! » mais il ne parla pas : « Éveille-toi ! » mais il dormit toujours. — « Hier » encore, quelle voix avait plus de puissance ? à sa » première parole mille guerriers étaient frappés de » crainte ; tel que le centurion, il disait : Va, et l'on » allait ; viens, et l'on s'avançait. La trompette et le » cor se taisaient jusqu'à ce qu'il eût parlé ; et maintenant il ne lui reste plus qu'un tambour voilé de » crêpes. »

37. Ceux qui naguère lui obéissaient et le respectaient avancèrent alentour de son lit leurs visages hâlés, pour voir encore un chef dont le corps saignait pour la dernière, mais non pour la première fois. Hélas! finir ainsi, lui qui si souvent avait af-

[1] On trouva près du corps mort un vieux canon de fusil qui était scié par le milieu. Il venait d'être déchargé et était encore chaud.

(*Note de Byron.*)

fronté jusqu'au moment de leur fuite les ennemis de Napoléon! — Le premier à la charge et dans les sorties, fallait-il maintenant qu'on l'assassinât dans une ville paisible?

38. Près des nouvelles blessures étaient les cicatrices des anciennes; cicatrices honorables qui avaient fondé sa gloire, et qui offraient avec les autres un horrible contraste. — Mais laissons ce sujet, il demande peut-être plus d'attention que je ne dois ici lui en donner; je le regardais (comme j'en ai souvent regardé d'autres) pour essayer de débrouiller dans la mort quelque chose qui peut confirmer, ébranler ou motiver une croyance.

39. Mais c'était toujours le même mystère. Nous sommes ici, et nous allons là; — mais où? Cinq morceaux de plomb, trois, deux, un seul même nous envoient bien loin! Le sang n'est-il donc formé que pour être répandu? et chacun des élémens de la terre peut-il anéantir ceux de notre existence? L'air, — la terre, — l'eau, le feu vivent, — et nous nous mourons, nous dont l'esprit comprend toutes choses [1]. N'en parlons plus, et reprenons comme auparavant le fil de notre histoire.

[1] Nullement : les élémens terrestres (si l'on peut en distinguer dans la matière), l'air, la terre, l'eau et le feu, se mélangent sans cesse, et les particules de ces élémens, qui composent le corps humain, obéissent à la même nécessité. Ils ne vivent pas, ils ne meurent pas, mais ils se modifient éternellement. Ce qui vit et ne meurt pas, c'est *l'esprit*, duquel on peut dire, avec Byron, au moment où il se sépare du corps, *il était ici, il va là; mais où?*

40. L'acheteur de Juan et de son compagnon conduisit son acquisition près d'une barque dorée; il les y fit entrer, et, s'étant placé près d'eux, ils s'éloignèrent avec toute la rapidité que l'on pouvait obtenir des efforts des rameurs et du mouvement des eaux. Ils ressemblaient à des gens qui attendent leur sentence, et qui s'inquiètent d'en connaître le résultat. Enfin la caïque entra dans une petite crique [1], au bas d'une muraille que surmontaient des cyprès noirs et élevés.

41. Là, leur conducteur poussant le guichet d'une petite porte de fer, elle s'ouvrit, et ils avancèrent d'abord à travers d'épaisses bruyères flanquées des deux côtés comme avec des tours par de grandes allées d'arbres. Ils avaient de la peine à garder leur route et étaient obligés de tâtonner; — car la nuit était fermée quand ils avaient quitté la barque, et l'eunuque ayant fait un signe aux rameurs, ils s'étaient éloignés du bord sans dire un seul mot.

42. Pour eux, ils suivaient avec peine leur tortueux chemin, à travers des bosquets d'orangers, de jasmins et autres arbustes. J'allais vous en donner une description détaillée, attendu que les pays du nord n'offrent pas une grande profusion de plantes orientales, *et cætera*; mais depuis quelque tems tous vos rimailleurs croient bien faire en dressant des

[1] Une petite baie.

couches entières dans *leurs* ouvrages, et cela, parce qu'un poète a fait un voyage en Turquie [1].

43. Comme ils enfilaient toujours le même sentier, Juan conçut une pensée qu'il souffla aussitôt dans l'oreille de son compagnon : — elle aurait pu venir en pareille circonstance dans votre tête ou dans la mienne. « Il me semble, dit-il, que nous ne » ferions pas si mal de hasarder, pour nous rendre » libres, un coup décisif. Cassons la tête de ce vieux » noir, et sauvons-nous. — Cela serait plus tôt fait » que dit.

44. » — Oui, dit l'autre, et après, que ferons- » nous? *Comment nous sauver d'ici?* Comment diable » y sommes-nous venus? Et quand même nous pour- » rions nous en tirer, et garantir notre peau du sort » de celle de saint Barthélemy [2], le jour de demain » nous verrait dans quelque autre mauvais pas, sans » doute plus dangereux que celui où nous étions » auparavant. De plus, j'ai faim, et j'abandonnerais » volontiers, comme Ésaü, mon droit d'aînesse pour » un beefsteak.

45. » Nous ne pouvons être loin de quelque mai- » son habitée; car la confiance avec laquelle le vieux » nègre s'est glissé avec ses deux captifs dans un sen- » tier aussi étroit, indique assez qu'il est certain de

[1] Le poète dont Byron parle ici est sans doute lui-même.

[2] Saint Barthélemy fut écorché vif. Michel-Ange, dans le grand tableau du *Jugement dernier*, l'a représenté tenant d'une main sa peau, et montrant de l'autre le fer, instrument de son supplice.

» trouver ses amis éveillés : un seul cri les ferait tous » accourir ; il est donc bon de bien regarder avant » de se lancer. — Et maintenant, vous le voyez, ce » chemin nous a fait arriver. Voilà, par Jupiter, un » beau palais ! — et de plus, éclairé. »

46. C'était, en effet, un grand et vaste édifice qui s'offrait à leur vue, et sur la façade duquel on avait répandu une infinité de dorures et de couleurs variées, suivant l'usage des Turcs et leur goût extravagant ; — car ils sont peu avancés dans les arts dont leur patrie était jadis le centre : chaque *villa* du Bosphore ressemble à un paravent nouvellement peint, ou bien à une jolie décoration d'opéra.

47. Comme ils approchaient davantage, l'agréable saveur de certaines étuves, de rôtis et de pilaus, choses qui trouvent toujours grâce devant les mortels affamés, vinrent tempérer les intentions farouches de Juan, et le rendirent à son innocence habituelle ; en même tems son ami crut devoir ajouter à ses prudens raisonnemens une clause favorablement reçue. « Au nom du ciel, dit-il, soupons d'abord un » peu, ensuite je vous suivrai, si vous voulez vous » éloigner. »

48. On fait appel, tantôt aux passions, tantôt aux sentimens, tantôt à la raison des hommes ; ce dernier moyen est toutefois rarement usité, attendu que la raison juge toujours les raisonnemens hors de saison : quelques beaux parleurs pleurent, d'autres tonnent ; et chacun d'eux plus ou moins s'accorde à

nous ennuyer avec l'argument qui est son fort; nul ne songe à être bref.

49. (Mais c'est une digression.) De tous les appels, bien que je n'ignore pas la puissance de l'éloquence, de l'or, de la beauté, de la flatterie, des menaces, d'un schelling, — nul n'est plus efficace, comme chaque jour nous en offre la preuve, quand il s'agit de gagner les bonnes grâces de l'homme et de l'attendrir, que ce tout-puissant et suave tintement, ce tocsin de l'ame; en un mot, — la cloche du dîner[1].

50. La Turquie ne possède aucunes cloches, et cependant on y dîne. Juan et son ami n'entendirent personne sonner chrétiennement l'heure du festin; ils ne virent pas une bande de laquais chargés d'introduire les invités, mais ils sentaient le fumet des rôtis, ils apercevaient des flammes, un grand feu, des cuisiniers en mouvement, les bras nus; et ils regardaient à droite, à gauche, avec l'œil prophétique de l'appétit.

51. Déposant donc toute idée de résistance, ils restèrent près et derrière leur noir guide, alors bien éloigné de croire sa piteuse existence menacée. Après un court intervalle il leur ordonna de s'arrêter, et frappant à une porte qui s'ouvrit aussitôt, une grande et magnifique salle déploya à leurs yeux toute l'ostentation de la pompe ottomane.

[1] Cette strophe devrait être gravée au frontispice de tous les livres de politique représentative.

52. Je ne veux pas décrire : bien est-il vrai que la description est mon fort, mais en ces jours radieux il n'est pas de sot qui, pour décrire son superbe voyage dans une cour étrangère, ne fraye un *in-quarto* et ne demande vos concerts de louanges. — L'éditeur se ruine, peu lui importe; et cependant la nature torturée de vingt mille manières se résigne avec une patience exemplaire à entrer ainsi dans les *guides*, les tours, les esquisses, les vers, les appendices[1].

53. Dans cette salle, et de long en large, on voyait plusieurs hommes accroupis sur leurs genoux et jouant aux échecs; d'autres causaient par monosyllabes, ou semblaient occupés avant tout de leur costume. Quelques-uns fumaient dans de superbes pipes ornées de becs d'ambre plus ou moins précieux : ceux-ci marchaient gravement, ceux-là dormaient, et plusieurs enfin aiguisaient leur appétit pour le souper avec un verre de rum[2].

54. Quand l'eunuque noir entra avec son couple

[1] Il n'est pas de pays où l'on publie autant de *Guides* et de *Tours* qu'en Angleterre. Ces derniers sont des espèces de *résumés* que les jeunes Anglais se croient obligés de faire imprimer au retour de leurs courses sur le continent. Ils servent d'attestation à leurs voyages, et on peut les comparer aux thèses imprimées de nos avocats et de nos médecins. Les uns et les autres sont des livres de famille, peu appréciés du public.

[2] En Turquie, rien n'est plus commun que de voir les Musulmans prendre plusieurs verres de liqueurs fortes pour éveiller l'appétit. J'en ai vu prendre jusqu'à six verres de *raki* avant leur repas, et jurer qu'ils en dînaient beaucoup mieux ensuite. Je voulus moi-même en faire l'expérience, mais je me trouvai comme cet Écossais qui, ayant entendu dire que les oiseaux

d'infidèles achetés, quelques-uns levèrent les yeux un moment sans ralentir leurs pas; quant à ceux qui étaient assis, ils ne se dérangèrent nullement : un ou deux regardèrent en face les captifs, de l'air que l'on examine un cheval pour juger de son prix; d'autres firent, de leur place, un signe à l'eunuque; mais aucun ne le fatigua de ses paroles.

55. Il leur fit traverser, sans qu'ils s'arrêtassent, l'appartement et plusieurs autres suites de salles riches et splendides, mais silencieuses, à l'exception d'une seule, dans laquelle les gouttes d'eau d'une fontaine de marbre tombaient en écho au milieu des ombres de la nuit[1]; dans une autre encore, quelques têtes de femmes s'avancèrent curieusement, et firent briller des yeux noirs au travers de la porte ou des jalousies, comme pour savoir quel diable de bruit elles entendaient.

56. Le long des murs majestueux, quelques lampes mourantes jetaient encore assez de lumière pour éclairer leur route, mais trop peu pour laisser voir ces salles impériales dans toute leur riche et superbe splendeur. Peut-être n'est-il rien, — je ne dirai pas d'effrayant, mais de triste, la nuit aussi bien que le

appelés *kittiewiaks* aiguisaient admirablement la faim, en dévora six et se plaignit ensuite de *n'avoir pas plus d'appétit qu'auparavant*.

(*Note de Lord Byron.*)

[1] C'est, dans l'orient, un meuble commun. Je me souviens d'avoir été reçu, par Ali-Pacha, dans une salle contenant un bassin et une fontaine en marbre, etc., etc., etc.

(*Note de Lord Byron.* Voyez sa *Vie.*)

jour, comme un immense appartement, lorsqu'il ne se trouve pas une ame qui interrompe la morte splendeur de l'ensemble.

57. Deux, trois personnes sont bien peu de chose, une seule ne semble rien du tout dans les déserts, dans les forêts, dans les foules ou sur le rivage : là nous savons que la solitude est bien placée ; ce sont des lieux où elle a toujours tenu son empire : mais dans les imposantes salles ou dans les vastes galeries, qu'elles soient d'un travail moderne ou d'une antique architecture, une espèce de mort nous saisit, en nous trouvant seuls dans un lieu destiné à réunir un grand nombre. . . . .

58. Un cabinet propre et retiré, un livre, un ami, une dame seule, ou bien encore un verre de Bordeaux, de Sandwich, et surtout de l'appétit, voilà ce qui aide un Anglais à passer les soirées d'hiver. Cette perspective n'est cependant pas aussi vaste que celle d'un théâtre éclairé par le gaz ; mais moi je passe solitairement mes soirées dans de longues galeries, et c'est là la cause de mon caractère mélancolique.

59. Hélas ! cette grandeur dont l'homme s'environne le rapetisse lui-même. Je conviens qu'elle est parfaitement à sa place dans une église : l'édifice qui parle du ciel, loin d'être mesquin, doit toujours être fort et durable, jusqu'à ce que nulle langue ne puisse plus déchiffrer les noms de ceux qui le construisirent. Mais depuis la chute d'Adam, de vastes

maisons conviennent mal au genre humain, — et de vastes tombes encore moins. — Il me semble que l'aventure de la tour de Babel pourrait vous en convaincre beaucoup mieux que je ne le pourrais faire.

60. Babel était la maison de chasse de Nemrod; c'était une ville merveilleuse pour ses jardins, ses murailles et ses richesses; là régna Nabuchodonosor, roi des hommes, jusqu'à ce qu'un beau jour d'été il se fût mis à paître; là Daniel, à la grande surprise et terreur du peuple, y dompta des lions dans leur fosse; elle fut encore illustrée par Pyrame, par Thisbé, et par la calomniée reine Sémiramis.

61. . . . .
. . . .

62. Mais, pour revenir, — s'il se trouvait (que ne trouve-t-on pas en ce siècle?) quelques incrédules qui, sous prétexte de n'avoir pu deviner la position de cette même Babel, ou de ne l'avoir pas voulu (Claudius Rich, esq., en a cependant rapporté quelques briques, et a publié dernièrement deux Mémoires sur ce sujet); s'il s'en trouvait, dis-je, qui ne voulussent pas s'en rapporter aux juifs, mécréans que nous devons croire, bien qu'ils ne nous croient pas;

63. Ils devront du moins se rappeler qu'Horace a exprimé avec une charmante précision la folie maçonique de ceux qui, oubliant la grande place de repos, ne rêvent jamais qu'architecture. Nous savons quelle est la fin nécessaire des choses et des hommes,

morale douloureuse (comme toutes les morales); et le *sepulcri immemor struis domos* nous rappelle que nous élevons des maisons quand nous ne devrions que creuser des tombes[1].

64. Ils gagnèrent enfin un côté plus retiré, dont les échos se réveillèrent comme d'un long sommeil. Bien qu'il s'y trouvât tout ce qu'il était possible d'y désirer, on y voyait de plus une foule de choses dont on ne concevait pas l'utilité. L'opulence s'était étudiée à encombrer d'objets de toute espèce un appartement magnifique, et la nature semblait inquiète de savoir ce que l'art avait prétendu faire.

65. Cette salle ne semblait pourtant que la première d'une longue rangée ou suite de chambres, conduisant, le ciel sait où; mais, dans cette première, les meubles étaient d'une richesse inconcevable : les sophas étaient si somptueux, que c'eût été pécher à demi que de s'étendre sur eux; et les tapis étaient d'un point si fin et si précieux, qu'ils donnaient l'envie de glisser sur eux comme un poisson doré.

66. Cependant le noir, daignant à peine regarder ce qui ravissait d'admiration les esclaves, marchait sans précaution sur ce qu'ils n'osaient presque effleurer, dans la crainte de le salir, et comme s'ils

[1] *Tu secanda marmora*
Locas sub ipsum funus, et sepulcri
Immemor, struis domos.

(Horace.)

avaient eu à poser le pied sur la voie lactée et tout son attirail d'étoiles. Il entr'ouvrit une certaine garderobe ou armoire nichée dans ce coin de la salle, — que vous pouvez voir de là, — ou du moins ce n'est pas ma faute,

67. Car je fais tout pour être clair; le noir, dis-je, entr'ouvrant ce meuble, en tira une quantité de vêtemens dignes de couvrir le dos du plus riche Musulman. Quant à la variété, on ne pouvait en désirer davantage. — Toutefois, bien que j'aie dit que tout était du plus heureux choix, il mit son attention à trouver un costume qui convînt, suivant lui, parfaitement aux chrétiens qu'il avait achetés.

68. Il jugea à propos de donner au plus âgé et au plus vigoureux des deux, d'abord un manteau candiote, tombant jusqu'à ses genoux, et des culottes qui, loin d'être exposées à crever, convenaient parfaitement par leur ampleur à des fesses asiatiques. De plus un châle, dont le tissu avait été enlevé à des chèvres nourries dans le Cachemire, des pantoufles de safran, une dague riche et commode, en un mot tout ce qui pouvait en faire un *dandy* de Turquie [1].

69. Pendant qu'il s'habillait, Baba, leur noir ami, faisait sentir les grands avantages qu'ils ne manque-

[1] L'emploi des *dandys*, en Angleterre, est le même que celui des *petits maîtres*, en France; ils se chargent d'éprouver et même de former le goût public en matière de costumes, et ils se dédommagent des risées des uns par la *considération* qu'ils obtiennent des tailleurs d'habits.

raient pas d'obtenir, s'ils voulaient suivre le chemin que la fortune venait clairement leur montrer; puis il ajouta qu'il croyait devoir leur dire que pour améliorer leur sort ils n'avaient qu'à se prêter de bonne grâce à la circoncision.

70. Pour sa part, il serait sûrement enchanté de les voir vrais croyans, mais il n'en laisserait pas moins sa proposition à leur choix. L'autre s'empressa de rendre grâces à l'excès de bonté qui le portait à leur permettre de voter en pareille circonstance; « il » ne savait, ajouta-t-il, comment exprimer jusqu'à » quel point il approuvait tous les usages d'une na- » tion aussi policée. »

71. Pour sa part, — il ne trouvait à une coutume si ancienne et si respectable qu'une légère objection, et encore ne doutait-il pas qu'après un petit *repas*, car il se sentait un vif appétit, quelques heures de réflexion ne le réconciliassent entièrement avec l'opération proposée. « Il y consent! interrompit alors » Juan furieux, pour moi vous n'avez qu'à me tuer; » il faudra circoncire ma tête.

72. » — Et en couper mille autres avant. — En ce » moment, reprit l'autre, veuillez ne pas m'inter- » rompre, vous me faites oublier ce que j'avais à » dire : — monsieur! comme je disais, aussitôt que » j'aurai soupé, je réfléchirai si votre offre est sus- » ceptible d'être acceptée sans observation, pourvu, « dans tous les cas, que votre extrême bonté en laisse » toujours le choix à notre disposition. »

73. Baba s'approchant alors de Juan : « Soyez as-» sez bon pour vous habiller vous-même, » et il lui indiquait du doigt des vêtemens dans lesquels une princesse aurait, avec transport, introduit ses jambes. Mais Juan, comme s'il n'eût pas été d'humeur à se prêter à une mascarade, et sans daigner répondre, donna de son pied chrétien un coup sur les habits ; et quand le nègre lui eût dit : « Allons! de » suite ! » il répliqua : « Vieillard, je ne suis pas » une dame.

74. — » Je ne sais ni ne me soucie de ce que vous » êtes, dit Baba, mais je vous prie de faire ce que » je désire. Je n'ai ni tems ni paroles à perdre. — » Au moins, dit Juan, me permettrez-vous de de-» mander la cause d'un aussi ridicule travestissement. » —Tremblez, répondit Baba, d'être trop curieux ; » vous le devinerez sans doute en tems et lieux plus » convenables. On ne m'a pas chargé de vous en dire » la raison.

75. — » En ce cas, dit Juan, si je le fais, je veux » être... — Silence, repartit le noir, je vous engage » à ne pas me provoquer. Ce courage est bon, mais » il n'en faut pas trop suivre les inspirations, car » vous nous trouveriez assez peu disposé à plaisan-» ter. — Comment donc! dit Juan, voulez-vous » qu'on dise que j'ai renoncé aux habits de mon sexe? » — Continuez, interrompit Baba en frappant du » pied, et j'appelle certaines gens qui ne vous en » laisseront pas du tout.

76. » Je vous offre un joli costume complet, celui » d'une femme, à la vérité; mais raison de plus pour » le porter. — Comment! dit Juan après un moment » de silence, et tout en marmottant quelques inno- » cens jurons, faut-il que, malgré mon aversion » pour ces nippes de femme?.... Que diable ferai- » je de tant de gazes?» C'est ainsi que le profane parlait des plus belles dentelles qui jamais eussent voilé la figure d'une mariée, le matin de ses noces.

77. Il jura encore; et comme il soupirait, on fit glisser sur ses cuisses une paire de culottes de soie, couleur de chair; puis une ceinture virginale vint presser une chemisette aussi blanche que du lait; mais, en s'agitant dans son jupon, il chancela, *ce » qui*, — comme nous disons, — ou comme les Écossais, *whilk* [1] (la rime me force à rappeler cette différence dans le dialecte : les rois sont quelquefois moins impérieux que les rimes);

78. *Whilk*, ce qui (ou ce qu'il vous plaira) doit être attribué à la nouveauté de son costume et à l'embarras qu'il lui causait. A la fin il se décida, toutefois assez gauchement, à changer de place avec sa toilette; le noir Baba l'aidait un peu et remettait les côtés maladroits de ses accoutremens qui venaient

[1] En anglais *which*, et en écossais *whilk*, s'emploient pour exprimer le pronom *ce qui*. Le dernier vers de cette strophe rappelle ceux-ci de Molière, dans ses *Femmes savantes :*

La grammaire qui sait régenter jusqu'aux rois, etc.

à se détacher ; puis ayant enfin passé dans une robe ses deux bras, il s'arrêta et se mit à le considérer du haut en bas.

79. Il n'y avait plus qu'une difficulté, — ses cheveux n'étaient pas assez longs ; mais Baba eut habilement recours à tant de tresses postiches, que bientôt sa tête fut garnie dans le dernier goût, et d'après la mode alors en usage dans ces lieux. Ce surcroît fut déguisé sous des rangs de perles, qui formaient en même tems le nécessaire complément de sa toilette ; Baba n'avait pas oublié de lui faire peigner sa tête et de l'humecter d'huiles parfumées.

80. Alors, couché sous une entière et féminine parure, avec le léger secours des ciseaux, du fer et des couleurs, on l'eût pris, dans presque tous les aspects, pour une jeune fille ; et Baba ne put s'empêcher de s'écrier en souriant : « Vous voyez, messieurs, le changement est bien complet ; à présent, » il vous faut venir avec moi. J'entends, seulement » — madame ; » et frappant dans ses mains, quatre noirs s'avancèrent au même instant.

81. « Vous, monsieur, dit Baba, en se tournant » vers l'autre, veuillez accompagner ces personnes » et souper avec eux ; mais quant à vous, respectable » vierge chrétienne, vous allez me suivre. Pas de » résistance, monsieur ; quand j'ai dit une chose, » il faut qu'on l'exécute à l'instant. Que craignez-» vous ? vous croyez-vous dans l'antre d'un lion ? » Comment donc ! c'est ici un palais, et les vérita-

» bles sages y trouvent les jouissances anticipées du » paradis du prophète.

82. » Folle que vous êtes, je vous dis que vous » n'aviez rien à craindre. — C'est bien, reprit Juan, » ce que je leur souhaite de mieux. Ils sentiraient » trop bien le poids de mon bras, qui n'est pas aussi » léger que vous pouvez le supposer. Je me laisse » encore conduire; mais je romprai promptement » le charme, si quelqu'un vient à me prendre pour » ce que je parais. Ainsi, pour le bien de chacun, » je souhaite que mon déguisement ne donne pas lieu » à une méprise.

83. » — Entêté! venez et voyez du moins, » ajouta Baba, tandis que Don Juan se tournait vers son compagnon; et que ce dernier, malgré la légère contrariété qu'il éprouvait, ne pouvait s'empêcher de sourire de la métamorphose. « Adieu, s'écrièrent » en même tems les deux amis, cette terre paraît » fertile en inventions singulières; nous voici de» venus, l'un à demi musulman, et l'autre jeune » vierge, avec le secours gratuit de ce vieux et noir » enchanteur.

84. » Adieu, dit Juan; dussions-nous ne plus » nous revoir, je vous souhaite bon appétit. — Adieu, » répliqua l'autre, bien que je sois vraiment affligé » de vous quitter. Quand nous nous reverrons, nous » aurons à faire chacun un récit. En ce moment il » faut que nous suivions la route où le destin nous » pousse; conservez précieusement votre honneur,

» bien qu'Ève elle-même n'ait pu garder le sien. —
» Ah! dit la demoiselle, le sultan lui-même n'ob-
» tiendra rien de moi, si d'abord Sa Hautesse ne
» promet de m'épouser. »

85. Ils s'éloignèrent alors par des portes séparées. Baba conduisit Juan de salles en salles, à travers de somptueuses galeries et sur des parquets de marbre, jusques en vue d'un portail gigantesque dont, malgré l'obscurité, il distinguait, le long des tours, l'élévation et la largeur. Les plus riches parfums s'en exhalaient au loin; et même quand on s'en approchait davantage, on le prenait encore pour un temple; car le tout en était vaste, silencieux, ambrosial et céleste.

86. La large, haute et brillante porte de cet édifice était en bronze doré, et ciselé avec un soin exquis. Là des guerriers combattaient avec fureur; ici revenait le vainqueur, plus loin étaient couchés les vaincus; de ce côté, les captifs s'avançaient les yeux baissés, et enfin, dans la perspective, on voyait fuir des escadrons. L'ouvrage semblait antérieur au tems où la race des Romains transplantés disparut avec Constantin [1].

87. Ce portail massif fermait une vaste salle. Deux nains, semblables à deux diablotins hideux et les plus petits qu'on pût imaginer, étaient accroupis, l'un à droite, l'autre à gauche, comme destinés à

[1] Constantin Dragases, le dernier des empereurs grecs.

former un ridicule contraste avec la porte qui déployait, en s'élevant au-dessus d'eux, un orgueil approchant de celui des Pyramides : elle avait trop de grandeur dans tous ses traits [1] pour qu'il fût possible d'apercevoir ces misérables créatures,

88. A moins que l'on ne fût sur le point de marcher sur eux : alors vous reculiez d'horreur en examinant la monstrueuse laideur de ces hommes dont la couleur n'était ni noire, ni blanche, ni basanée, mais offrait un étrange mélange qu'il n'est pas donné à la plume, mais peut-être seulement au pinceau, de reproduire. Ces deux informes pygmées, monstres sourds et muets, avaient été payés avec une somme non moins monstrueuse.

89. Ils avaient une fonction (car ils étaient vigoureux, et ils exécutaient quelquefois, malgré leur mince exiguité, des choses fort pénibles), c'était d'ouvrir cette porte ; ils s'en acquittaient sans effort, les gonds en étant aussi doux que les vers de Rogers [2]. Souvent aussi ils étaient chargés de passer de fortes

[1] *Les traits d'une porte*, métaphore ministérielle. « Le trait *sur les* » *gonds* duquel *roule* cette question. » Lisez *la Famille Fudge*, ou écoutez Castlereagh.

(*Note de Lord Byron.*)

[2] Byron a rendu aux vers de Rogers un témoignage encore plus flatteur dans *les Poètes anglais et les Réviseurs écossais* :

« Et toi, mélodieux Rogers ! lève-toi ; rends-nous le doux souvenir » du passé. Lève-toi ! qu'une divine souvenance t'inspire encore et fasse » retentir ta lyre d'une harmonie à laquelle tu l'as accoutumée. Replace » Apollon sur son trône vacant, et raffermis l'honneur de ta patrie et le » tien propre. »

cordes d'arc, en forme de cravates, au cou d'un pacha rebelle : c'est la coutume de ces climats orientaux, et ce sont toujours les muets auxquels on y confie les emplois de ce genre.

90. Ils parlaient par signes—c'est-à-dire, ils ne parlaient pas du tout. Semblables à des incubes [1], leurs yeux restaient attachés sur Baba, tandis qu'obéissant au mouvement de ses doigts ils poussaient à *reculons* les deux battans de la porte. Juan tressaillit d'abord, en voyant les yeux perçans de ce petit couple s'arrêter comme deux serpens sur les siens : comme si leurs regards eussent dû empoisonner ou fasciner tous les objets sur lesquels ils venaient à s'arrêter.

91. Avant d'entrer, Baba fit une pause pour donner, en sage guide, quelques légères leçons à Juan. « Il serait, dit-il, à propos d'adoucir un peu la ma- » jesté tant soit peu masculine de votre démarche, » et — (quoiqu'il n'y ait pas grand mal à cela) de » vous laisser un peu moins aller de côté et d'autre, » ce qui vous donne un air tout-à-fait singulier : si » vous pouviez aussi donner à vos regards plus de » modestie,

92. » Je vous engage à le faire : car ces muets » ont des yeux comme des aiguilles qui pourraient » pénétrer sous vos jupes ; et s'ils viennent à soup-

[1] Ou plutôt à des fils d'incubes. Les incubes pouvaient fort bien revêtir de belles formes humaines, tandis que le fruit de leur union avec les femmes était nécessairement maigre, chétif, rabougri, et aurait sucé le lait de vingt nourrices sans prendre plus d'embonpoint.

» çonner votre déguisement, nous ne sommes pas loin, » vous le savez, des profondeurs du Bosphore. Avant » la pointe du jour, il se peut faire que vous et moi » voyagions sur la mer de Marmara [1], sans barques » et cousus dans un sac, — manière de naviguer fort » usitée ici en pareil cas. »

93. Après l'avoir ainsi réconforté, il l'introduisit dans une salle plus belle encore que la précédente : L'œil s'y promenait sur une profusion de richesses qu'il lui eût été impossible de distinguer, tant les objets entassés les uns sur les autres y réfléchissaient d'éclat ; c'était une masse étincelante d'or, de joyaux et de pierreries qui formait le plus magnifique désordre que l'on pût voir.

94. La richesse avait fait des miracles, — le goût, beaucoup moins. On remarque la même chose dans tous les palais de l'Orient et même dans les châteaux plus parcimonieux des rois de l'Occident (j'en ai vu quelque six ou sept). Ce n'est pas dans ces derniers que l'or ou les diamans jettent un grand lustre, il ne faut pas tant exiger d'eux ; mais ils abondent en méchans tableaux, statues, tables et siéges sur lesquels je ne m'arrêterai pas à composer des vers.

[1] M. A. P. traduit ce vers :

To find our way to Marmara without boats.

Arriver sans bateau à Marmara. Mais les îles de Marmara étant éloignées de Constantinople d'environ cinquante lieues, il est évident que l'auteur n'a voulu désigner ici que la mer de Marmara, dans laquelle sont situées ces îles.

95. Dans cette salle toute royale, et sur un canapé placé à quelque distance, une dame, à demi étendue, reposait dans un abandon digne seulement d'une reine. Bàba s'arrêta, et en s'agenouillant, fit un signe à Juan qui, bien que déshabitué de ses prières, mit aussi par instinct un genou en terre; il ne pouvait comprendre ce que tout cela signifiait: cependant Baba se courba et inclina la tête jusqu'à ce qu'il eût terminé tout le cérémonial.

96. La dame se levant avec toute la grâce de Vénus quand elle sortit des flots, fixa sur eux, comme une gazelle, deux yeux divins qui firent oublier l'éclat des diamans dont elle était entourée. Puis, soulevant un bras aussi blanc que les doux rayons de la lune, elle fit un signe à Baba, qui, après avoir baisé le bas de sa robe de pourpre, lui parla à l'oreille en désignant du doigt Juan, lequel restait toujours à la même place.

97. Son aspect était aussi noble que son rang, et sa beauté était de celles dont la description ne pourrait qu'affaiblir l'idée. J'aime mieux vous la laisser deviner, sans m'exposer à la calomnier en voulant peindre ses traits et ses formes. Je vous rendrais fous, si jamais je reproduisais à vos yeux les couleurs de la vérité : c'est donc un bonheur pour vous et pour moi, que mes phrases soient aussi imparfaites.

98. Cependant, j'ajouterai encore un mot : — elle n'était plus dans son adolescence, et pouvait avoir vingt-six printems. Mais il est des formes que le

tems oublie de flétrir et auxquelles sa faux pardonne aux dépens de créatures plus vulgaires; telle avait été Marie la reine d'Écosse. — Les larmes et l'amour véritables détruisent bien la beauté, les soucis rongeurs lui arrachent ses charmes; cependant il est quelques femmes desquelles les rides n'approchèrent jamais, par exemple — Ninon de Lenclos.

99. Elle adressa quelques mots à ses suivantes, qui formaient un groupe de dix ou douze jeunes filles toutes habillées de même, c'est-à-dire de l'uniforme choisi pour Juan par Baba. On eût pu les prendre pour une charmante troupe de nymphes, et même elles auraient pu se traiter de cousines avec les compagnes de Diane. Du moins, pour ce qui est de l'extérieur; je ne prétends ici rien garantir au-delà.

100. Elles s'inclinèrent avec soumission et sortirent, mais non par la porte qui avait amené Baba et Juan. Celui-ci, toujours à quelque distance, admirait tout ce qu'il voyait dans cet étrange salon, bien capable en effet d'arracher l'admiration et les éloges, car on éprouve en même tems ces deux sentimens, ou aucun des deux [1]; et je déclare même ici que je n'ai jamais conçu le grand bonheur du *nil admirari*.

101. « Ne pas admirer est tout l'art que je con-

[1] *This on salloon much fitted for inspiring*
Marvel and praise; for both or none things win.

Le texte est bien clair, et la strophe suivante l'explique encore mieux. M. A. P. n'a pas craint de faire dire ici à Lord Byron: « Ce salon bien digne d'inspirer l'admiration et *la surprise; car l'une ne va pas sans l'autre.*

» nais (la vérité nue, cher Murray, n'a pas besoin » des fleurs du discours) pour rendre les hommes » heureux ou pour les maintenir tels. » Telles sont du moins les propres expressions de Creech. Ainsi l'avait dit Horace, long-tems avant lui, comme nous savons[1] : ainsi, Pope recommande de se bien pénétrer du même précepte ; mais si personne n'*avait admiré*, Pope aurait-il voulu chanter, et Horace eût-il trouvé d'immortelles inspirations ?

102. Quand toutes les demoiselles furent sorties, Baba fit à Juan signe d'approcher ; puis il l'engagea à s'agenouiller une seconde fois et à baiser le pied de la dame. Mais Juan lui ayant fait répéter une seconde fois cette sentence, se releva de toute sa hauteur et dit en sourcillant « qu'il en était fâché, mais » qu'il ne toucherait jamais d'autre soulier que celui » du pape. »

103. Baba, indigné de cet orgueil intempestif, lui fit de vertes remontrances, et alla même jusqu'à (tout bas) le menacer du cordon. — Tems perdu ; Juan ne se serait pas humilié quand il se fût agi de la femme de Mahomet. Il n'y a rien au monde de comparable à l'*étiquette* dans les appartemens royaux ou

[1] *Nil admirari prope res est una, Numici,*
Solaque, quæ possit facere et servare beatum.
(HORACE, ep. VI, lib. I.)

Creech, célèbre traducteur anglais, mort en 1702, et non pas en 1700 comme le rapporte Suard dans la *Biographie universelle*. On lui doit les traductions en vers anglais de Lucrèce, d'Horace, de Théocrite et de plusieurs autres poètes.

dans les cours impériales ; ajoutons encore dans les bals de gentilshommes et de comté [1].

104. Il soutenait, comme Atlas, un monde de paroles dans ses oreilles, et il n'en réfléchissait pas davantage. Le sang castillan de tous ses fiers ancêtres bouillonnait dans ses veines ; et plutôt que de condescendre à déshonorer sa race, il eût vu mille épées le frapper de mille morts ; enfin Baba voyant bien qu'il était impossible de penser au *pied*, lui demanda s'il aimerait mieux baiser la main.

105. C'était là un honorable compromis, et, pour ainsi dire, un lieu de halte diplomatique, où les deux parties délibérantes pouvaient plus facilement s'entendre. Sur-le-champ, Juan témoigna le plus vif empressement à s'acquitter de toutes les politesses décentes et convenables, et il ajouta même que cet usage était le plus habituel et le meilleur de tous : en effet, dans le Midi, la mode ordonne encore aux gentilshommes de baiser la main des dames.

106. Il s'avança, et, de mauvaise grâce, toucha les doigts pourtant les mieux nés [2] et les plus beaux qui jamais eussent reçu la passagère empreinte des lèvres ; doigts que la bouche parcourt avec trop d'ivresse, et qu'elle s'imagine pouvoir étreindre quand

[1] On désigne volontiers, en Angleterre, sous le nom de *la Comté* tous les officiers municipaux d'un comté. C'est ainsi qu'on doit l'entendre ici.

[2] Il n'y a peut-être pas de meilleur indice de la naissance que la main, et c'est presque la seule distinction naturelle que puisse transmettre l'aristocratie.

(*Note de Lord Byron.*)

il lui est seulement permis de les effleurer. Vous aurez de ces désirs-là si vous venez à toucher la main d'une personne aimée ; celle même d'une belle étrangère a fait plus d'une fois chanceler la constance de presque une année.

107. La dame le regarda attentivement, et ordonna à Baba de se retirer. Celui-ci obéit de l'air d'un homme accoutumé à de semblables mouvemens de retraite ; et cependant, jugeant favorablement de cet ordre, il avertit tout bas Juan de ne pas avoir peur, le regarda en souriant légèrement, et prit congé de lui, avec ce visage satisfait que montrent les honnêtes gens quand ils ont fait une bonne action.

108. Aussitôt qu'il fut parti, un changement soudain s'opéra. J'ignore quelles pouvaient être les pensées de la dame, mais son brillant front devint le siége du plus singulier trouble ; ses joues charmantes s'animèrent d'un sang plus vif, semblable à ces nuages d'été qui se déploient dans le ciel à l'instant où le soleil tombe. Dans ses grands yeux confus se peignait un mélange de sensations altières et voluptueuses.

109. Sa beauté réunissait tous les charmes de son sexe ; ses traits avaient toute la séduction du diable, quand, sous la forme d'un chérubin, il alla tenter Ève, et, par ce moyen (Dieu sait lequel), ouvrit le chemin au mal. L'œil eût même aussi bien trouvé des taches dans le soleil, que sur son corps quelque

chose d'imparfait. Cependant, avec tant de dons, il lui manquait je ne sais quoi; elle avait toujours l'air de commander plutôt que celui de céder.

110. Quelque chose d'impérial ou d'impérieux entourait d'une chaîne toutes ses paroles. Ou bien encore, une chaîne serrait, pour ainsi dire, votre cou, dès qu'elle ouvrait la bouche. — Les transports de plaisir eux-mêmes se changent en peine quand on a devant les yeux la plus faible idée de despotisme : nos ames du moins sont libres, c'est vainement qu'on tenterait de les soumettre aux mouvemens charnels. L'esprit finit toujours par rompre ses entraves.

111. Il y avait de la hauteur jusque dans son doux sourire; son signe de tête n'était pas une inclination, ses petits pieds eux-mêmes témoignaient de l'orgueil et semblaient avoir la conscience du haut rang de leur maîtresse. — Ils marchaient comme sur des têtes prosternées; enfin, suivant la coutume de ces peuples, et pour ajouter encore à son extérieur imposant, un poignard ornait sa ceinture; il indiquait qu'elle était l'épouse du sultan (et non pas la mienne, grâces au ciel).

112. « Entendre et obéir » avait dès sa naissance été la suprême loi de tout ce qui l'entourait. « Remplir toutes les fantaisies qu'il lui plaisait de concevoir, » tel avait été le principal emploi de ses esclaves. Sa naissance était illustre, sa beauté presque toute céleste. Si jamais elle n'eut de caprices que l'on ne pût satisfaire; j'ai la conviction, si elle eût

été chrétienne, que nous aurions fini par découvrir le *mouvement perpétuel*.

113. Tout ce qu'elle voyait et semblait désirer lui était offert ; tout ce que, sans le voir, elle supposait visible, était aussitôt cherché de tous côtés, et dès qu'on l'avait trouvé, acquis sans qu'on s'arrêtât au prix. Elle ne se lassait pas d'avoir des fantaisies, on ne se lassait pas de tout sacrifier pour les satisfaire ; telle était pourtant la grâce de son despotisme, que les femmes ne trouvaient jamais à lui reprocher que sa figure.

114. Juan, le dernier de ses caprices, avait fixé ses regards tandis qu'on le conduisait au marché. Aussitôt elle avait ordonné qu'il fût acheté ; et Baba, qui jamais ne refusa de contribuer à un mauvais coup, Baba connaissait les moyens à prendre pour l'acquérir. Elle n'avait pas de prudence, mais il en avait pour elle ; c'est ce qui doit servir à expliquer le costume que Juan venait de revêtir malgré lui.

115. Sa jeunesse et ses traits favorisaient le déguisement : et si maintenant l'on me demande comment elle, femme de sultan, pouvait concevoir et satisfaire de semblables fantaisies, je laisserai aux sultanes le soin de la justifier. Aux yeux de leurs épouses, les empereurs eux-mêmes ne sont que de simples maris, et il y a des exemples de rois et de fils de rois mystifiés ; c'est ce que nous apprend, avec la dernière exactitude, l'expérience à l'égard

des uns, la tradition pour ce qui regarde les autres [1].

116. Mais au point spécial de notre histoire : elle ne supposait plus de nouvelles difficultés, et même elle crut faire preuve d'une excessive condescendance, quand, s'adressant à une créature nouvellement acquise, elle lui dit sans préambule et en laissant tomber sur lui des yeux bleus pleins d'une majestueuse tendresse : « Chrétien, peux-tu aimer ? » Ces mots devaient bien, selon elle, suffire pour l'émouvoir.

117. Et ils l'auraient ému en effet dans un autre tems et dans un autre lieu. Mais Juan, dont l'esprit était encore rempli de son île et de la grâce ionienne d'Haidée, sentit rejaillir vers son cœur le sang vif qui colorait ses joues, et celles-ci devenir aussi pâles que les neiges d'orage à demi fondues ; ces mots pénétrèrent jusqu'à son ame comme des lances arabes. Il ne répondit pas un mot, mais il fondit en larmes.

118. Elle en fut vivement offensée, non pas offensée par les larmes mêmes, les femmes en répandent et les emploient à leur bon plaisir ; mais il y a dans la prunelle humide d'un homme quelque chose de plus pénible et de plus poignant : les pleurs d'une femme sont touchans, ceux d'un homme brûlent

[1] Allusion satirique aux mutuelles infidélités du prince et de la princesse de Galles.

comme du plomb fondu, et l'on croirait qu'un fer aigu les arrache de son cœur ; en un mot, c'est pour elles un soulagement, et pour nous c'est une torture.

119. Elle l'aurait volontiers consolé, mais elle n'en connaissait pas les moyens. N'ayant jamais eu d'égales, rien ne lui avait encore apporté la contagion de la sympathie. Jamais elle n'avait pensé, même en rêve, qu'il existât des chagrins d'une espèce vraiment sérieuse ; son front avait bien révélé de frivoles impatiences, mais elle ne concevait pas comment, si près de ses yeux, les yeux d'un autre pouvaient contenir une larme.

120. Quoi qu'il en soit, la nature en apprend toujours plus que ne peuvent en étouffer les grandeurs : et quand une sensation forte quoiqu'inconnue se présente, — les plus tendres impressions s'emparent des cœurs féminins comme de leur terre native. En toutes circonstances, elles versent « le vin et l'huile » samaritains sur les plaies du malheureux, quelle que soit sa nation. Ainsi Gulleyaz, avant d'en concevoir la cause, s'aperçut avec étonnement que ses yeux étaient mouillés.

121. Mais, comme toute autre chose, les pleurs ont leur terme ; Juan, qui n'avait pu se défendre d'un instant d'accablement en entendant quelqu'un lui demander aussi inopinément s'*il avait* aimé, rendit bientôt leur stoïcisme à ses yeux, tandis que la faiblesse dont il rougissait les avait rendus plus vifs et plus brillans. Il ne fut pas aveugle à tant de beauté,

mais il n'en sentit que plus d'indignation de ne pas être libre.

122. Pour la première fois de sa vie, Gulleyaz fut entièrement déconcertée. On ne lui avait adressé jusqu'alors que des prières ou des louanges; et comme elle exposait sa vie en restant en confortable tête-à-tête avec celui qu'elle espérait conduire sur le chemin d'amour, la perte d'une heure lui aurait fait souffrir le martyre : ils en avaient déjà consumé près d'un quart.

123. Ici je veux bien spécifier, pour les personnes qui se trouveraient en pareille situation, tout le tems qu'il leur est permis de perdre, — c'est-à-dire s'ils se trouvent dans les climats méridionaux. Chez nous on n'exige pas une vivacité excessive, mais là le moindre délai constitue un grand crime : vous vous souviendrez donc que la plus grande faveur est d'obtenir un délai de deux minutes pour la déclaration; — un moment de plus ferait le plus grand tort à votre réputation.

124. Celle de Juan était honorable : mais elle pouvait encore grandir s'il n'avait toujours eu la tête remplie des formes d'Haidée; ce souvenir, chose singulière, ne pouvait l'abandonner, et le rendait du plus excessif mauvais ton. Gulleyaz, de son côté, le considérait comme son débiteur; c'était elle, en effet, qui l'avait fait pénétrer dans ce palais : elle rougit jusqu'aux yeux, elle redevint pâle, et puis rougit encore une seconde fois.

125. Enfin, d'un air tout-à-fait impérial, elle posa sa main sur les siennes; et puis pour demander de l'amour, elle arrêta tendrement sur lui des yeux qui n'avaient pas, certes, besoin d'un trône pour persuader; — toujours le même silence : son front s'obscurcit, mais elle réprima encore ses menaces, car c'est le dernier moyen que songe à employer une femme qui se respecte. Elle se leva, fit une chaste pose d'un instant, puis enfin se jeta au cou de l'esclave, et s'y tint immobile.

126. L'épreuve était rude, et Juan le sentait vivement; mais il était armé de douleur, de rage et de fierté; et bientôt, par une légère violence, il se débarrassa de ses beaux bras, et il la replaça toute languissante à ses côtés. Alors il se leva d'un air altier; il promena ses regards autour de lui, puis les ramenant sur ceux de Gulleyaz : « L'aigle ne s'accouple pas, s'écria-t-il, en prison; et moi je ne servirai » jamais la capricieuse sensualité d'une sultane.

127. » Tu demandes si je puis aimer? juge si j'*ai* » vivement aimé; — puisque je ne *t*'aime pas! Dans » ce vil costume, les fuseaux et la quenouille me » conviennent; l'amour n'est que pour les cœurs li- » bres. La splendeur qui m'environne ne m'éblouit » pas : quel que soit ton pouvoir, et il semble » grand, apprends que la tête peut se courber, les » genoux fléchir, les yeux veiller autour d'un trône, » et les mains obéir; — mais que nous sommes tou- » jours maîtres de nos cœurs. »

128. C'était là une vérité tout-à-fait triviale pour nous; il en était autrement pour elle, qui jamais n'avait entendu rien de pareil. Elle croyait que, la terre étant faite pour les reines et les rois, le moindre de ses ordres devait toujours être reçu avec transport. Mais de savoir si le cœur était placé à droite ou bien à gauche, elle ne s'en était jamais souciée; tant est grande la perfection qu'inspire la *légitimité* à ceux de ses favoris qui sentent bien tous les droits qu'elle leur donne sur les hommes.

129. D'ailleurs, comme on l'a déjà dit, elle était si belle, que même si elle se fût trouvée placée dans la plus humble condition, elle eût pu édifier un royaume, ou le bouleverser s'il existait déjà. On présume bien aussi qu'elle accordait quelque pouvoir à des charmes si rarement perdus pour celles qui les possèdent. Elle pensait qu'ils lui donnaient un *double droit divin*, et moi-même je partage la moitié de son opinion.

130. O vous qui dans la jeunesse avez conservé votre virginité, rappelez-vous, ou (si vous ne le pouvez) imaginez une tendre douairière dont vous ayez repoussé les brûlans aveux à l'époque des jours caniculaires; rappelez-vous, dis-je, sa rage forcenée, ou représentez-vous tout ce que l'on a jamais dit ou chanté sur ce sujet, vous pourrez supposer quel dut être l'air d'une jeune et candide beauté se trouvant en pareille position.

131. Supposez, et déjà vous l'avez fait, la femme

de Putiphar, la lady Booby [1], Phèdre, en un mot tout ce que l'histoire vous offre de meilleurs exemples. Mais, pour votre malheur, — ô jeunes gens de l'Europe! les poètes et les précepteurs en citent trop peu, et jamais, en vous représentant le peu que vous en avez appris, vous ne vous ferez une idée de la colère de Gulleyaz.

132. Une tigresse à laquelle on enlève ses petits, une lionne, ou toute autre intéressante bête de proie, sont des similitudes qu'on a toujours sous la main pour peindre la désolation d'une dame à laquelle on refuse quelque chose; mais toutes ces figures n'expriment pas la moitié de ce que je devrais dire; et, s'il vous plaît, peut-on en conscience comparer, pour une mère, la perte d'un ou de plusieurs nourrissons avec celle de l'espérance de jamais en avoir d'autres?

133. L'amour maternel est la loi de toute la nature, depuis les lionnes avec leurs lionceaux, jusqu'aux canes avec leurs canards. Rien n'aiguise un bec, ou n'envenime une griffe comme l'enlèvement d'une famille à la mamelle. Tous ceux qui ont vu des femmes nourrir savent jusqu'à quel point elles aiment les cris, les piailleries de leurs enfans; et par la force de l'*effet*, on peut assez juger (je ne veux pas fatiguer plus long-tems votre patience) de la force encore plus grande de la *cause*.

134. Si je disais que le feu sortit des yeux de Gul-

[1] Voyez le roman de *Joseph Andrews*, par Fielding.

leyaz; mots inutiles, — car la flamme en jaillissait continuellement; ou que ses joues se couvrirent du plus vif incarnat, je gâterais le tableau, car l'expression de sa figure n'avait rien de naturel : jamais elle n'avait éprouvé dans ses désirs la moindre résistance; et vous-mêmes qui avez vu des colères de femmes (Dieu sait si ce n'est rien!), vous ne vous feriez pas encore une idée de la sienne.

135. Sa rage ne dura qu'une minute, et pour son bonheur : un instant de plus l'eût tuée. Ce fut un éclair rapide de l'enfer. Rien de plus sublime qu'une colère énergique : horrible à voir, mais grande à raconter, elle ressemble à l'Océan quand il vient frapper les rochers d'une île. — Les cruelles passions, dont les formes de Gulleyaz étaient alors le siége, l'avaient transformée en une sublime tempête incarnée.

136. Autant eût valu comparer un orage vulgaire avec un typhon, qu'un emportement ordinaire avec sa furie : toutefois elle ne demanda pas à fuir dans la lune, comme le paisible *Hotspur* d'un merveilleux ouvrage. Peut-être, si sa douleur éclata sur un ton plus bas, faut-il en accuser son sexe doux et sa jeunesse. — Ce qu'il y a de sûr, c'est que, comme Lear, elle souhaita seulement de « tuer, tuer, tuer[1]. » Les larmes vinrent ensuite étancher sa soif de sang.

[1] *R[illegible]Lear*, acte IV, scène 5 : « Ce serait une jolie malice de ferrer » les chevaux avec des chapeaux. Je l'essaierai; — et quand j'aurai at- » trapé ces gendres-là, alors tue, tue, tue, tue, tue, tue. » (*Kill,*

137. Elle avait éclaté comme un orage, elle passa rapidement comme lui; elle passa sans une parole : — réellement il lui fut impossible de parler; tout d'un coup la confusion, sentiment naturel à son sexe, et qu'elle connaissait faiblement, se déclara et couvrit son visage, semblable à l'onde qui s'élance vivement au travers d'une voie nouvellement découverte. Elle se sentait humiliée; — et, pour les gens de son espèce, l'humiliation est quelquefois salutaire :

138. Elle leur donne à entendre qu'ils sont formés de sang et de chair; elle leur insinue doucement que les autres, pour être de terre, ne sont pas précisément de la boue; que les urnes et les cruches, sorties de la même poterie, et tantôt bonnes, tantôt mauvaises, ont une fraternelle fragilité, sans pourtant avoir eu les mêmes grands-parens. Elle leur apprend, — Dieu sait [1] tout ce qu'elle leur apprend! Mais enfin quelquefois elle peut les corriger, et elle y parvient même souvent.

139. La première idée de la sultane fut de priver Juan de la tête; la seconde, de sa seule présence; la troisième, de lui demander où il avait été élevé; la quatrième, de l'amener à force de sarcasmes à se re-

kill; etc.; ce mot imite fort bien le bruit du marteau sur le fer des chevaux.) Letourneur et MM. Guizot et Pichot qui ont réuni leurs efforts pour revoir, corriger et *préfacer* sa traduction, ont tous négligé de rendre ce passage, qui me paraît d'une grande beauté.

[1] Ajoutons : et la France.

pentir; la cinquième, d'appeler ses femmes et de se mettre au lit; la sixième, de se poignarder; la septième, de condamner Baba au cordon : — mais son grand expédient fut de se rasseoir et dè sangloter.

140. Elle pensa, dis-je, à se poignarder : mais une circonstance rendait sa position critique, elle avait un poignard sous la main. Les corsets de l'Orient ne sont pas rembourrés, et il n'était pas impossible qu'un coup bien frappé ne la blessât dangereusement. Elle pensa à tuer Juan; — mais le pauvre garçon! sans doute il le méritait par ses ridicules retards; mais enfin, la meilleure manière de pénétrer jusqu'à son cœur n'était pas de lui ouvrir la tête.

141. Juan fut attendri : il était prêt à se laisser héroïquement empaler, mettre en quartiers et jeter aux chiens; à mourir dans les plus affreuses tortures, à servir de proie aux lions, ou d'amorce aux poissons; tout cela pour ne pas commettre un péché, — qui n'avait pour lui aucun attrait. Mais toutes ses résolutions de mourir se fondirent comme la neige devant les pleurs d'une femme.

142. De même que Bob-Acres sentit mourir sa valeur au milieu de ses lauriers, ainsi chancela, je ne sais comment, la force de Juan. D'abord il se demanda comment il avait fait pour refuser; puis s'il y avait moyen de revenir sur sa conduite. Bientôt il en fut à s'accuser d'une vertu sauvage, ainsi que l'on voit un moine maudire son vœu, et une dame son

serment, quand ils sont prêts à oublier tant soit peu l'un et l'autre.

143. Juan commença donc par bégayer quelques excuses; mais, en pareil cas, les paroles ne suffisent pas, exprimassent-elles tout ce que les muses chantèrent, tout ce qu'un *dandy* bredouilla de plus *dandy*, ou bien encore toutes les figures dont nous fatigua jamais Castlereagh. Déjà cependant un languissant sourire lui donnait l'espoir d'obtenir sa grâce; mais avant qu'il allât plus loin, le vieux Baba entra avec vivacité.

144. « Fille du soleil, sœur de la lune (telles » étaient ses expressions) et impératrice de la terre! » Vous dont le froncement [1] détruit l'harmonie des » sphères, dont le sourire fait sauter de joie toutes » les planètes; votre esclave, — il espère n'avoir pas » mis trop d'empressement, — vous apporte une » nouvelle digne de votre sublime attention : le so- » leil lui-même m'a envoyé comme un rayon pour » vous annoncer qu'il s'approche en ce moment de » vous.

145. » — La chose est-elle, s'écria Gulleyaz, comme » vous le dites? J'aurais souhaité qu'il consentît à » voiler ses rayons jusqu'au matin! mais ordonnez à » mes femmes de former la voie lactée. Partez, ma

[1] Nous ne disons guère que *froncement des sourcils;* les Anglais disent mieux et plus énergiquement *frown. Des sourcils* est en effet une espèce de pléonasme que l'académie, dans l'intérêt de notre poésie, ferait bien de déconsidérer.

» vieille comète ! donnez aux étoiles les avis conve-
» nables. — Et toi, chrétien, confonds-toi avec
» elles, comme tu pourras, si tu veux mériter le par-
» don de tes précédens mépris. » — Ici elle fut interrompue par un bruit sourd, et enfin par un cri : « Le sultan arrive. »

146. D'abord vinrent les demoiselles, gardes-d'honneur de la sultane, puis les eunuques noirs et blancs de sa hautesse ; la suite entière pouvait être longue d'un quart de mille : sa majesté avait assez de politesse pour annoncer sa visite long-tems à l'avance, surtout quand elle était nocturne. Gulleyaz, en effet, était la dernière de ses femmes, étant naturellement la plus aimée des quatre.

147. Sa hautesse était un homme d'un aspect imposant, dont le turban descendait jusqu'au nez, et dont la barbe remontait jusqu'aux yeux. Arraché d'une prison pour présider une cour, il devait son élévation au cordon qui avait étranglé son frère[1]. C'était un excellent prince, de l'espèce de ceux mentionnés dans les histoires de Cantemir et de Knolles[2] ;

[1] *Habdul-Hamid* succéda à son frère, Mustapha III, en 1774 ; mais c'est par une licence poétique que Byron fait mourir du cordon ce dernier. Mustapha mourut dans son lit, à l'âge de cinquante-huit ans.

[2] Démétrius Cantemir, prince de Moldavie, auteur d'une *Histoire de l'agrandissement et de la décadence de l'Empire ottoman*, écrite en latin, et traduite en français par de Jonquières : elle va jusqu'en 1711. — Richard Knolles, historien anglais, peu estimé dans sa patrie, auteur d'une *Histoire générale des Turcs, jusqu'en* 1610. On trouve dans la première partie de cet ouvrage peu connu, même en Angleterre, une

espèce peu glorieuse, si l'on en excepte Soliman, la gloire de sa race [1].

148. Il allait à la mosquée au milieu d'une grande pompe, et disait ses prières avec *une exactitude*

foule de curieux détails sur l'origine des conquérans de l'Asie. On en doit la continuation, jusqu'en 1677, au célèbre Ricaut.

[1] Peut-être n'est-il pas inutile de remarquer que Bacon, dans son *Essai sur l'Empire*, semble croire que Soliman fut le dernier de sa race, sans que je sache sur quelle autorité. Voici ses paroles : « La fin » de Mustapha fut si fatale à la race de Soliman, que l'on n'ose aujour» d'hui assurer si les princes turcs depuis Soliman sont de sa famille, ou » s'ils sont d'un autre sang ; on regardait le deuxième Soliman comme » un prince supposé. » Mais il arrive souvent à Bacon de n'être pas très-fidèle dans ses autorités historiques. J'en pourrais citer une douzaine d'exemples, tirés seulement de ses apophthegmes.

Pendant que je suis en train de critiquer, et après m'être hasardé à relever les erreurs de Bacon, j'en citerai aussi quelques autres aussi légères qui se sont glissées dans l'édition des *British Poets*, faite par le justement célèbre Campbell. — Je le fais, au reste, dans des intentions amicales, et j'espère qu'on ne s'y méprendra pas. — Si quelque chose pouvait ajouter au cas que je fais des talens et du caractère loyal de cet écrivain, ce serait sa défense classique, mesurée et victorieuse de Pope, contre les propos et les *grub-street* * du jour.

Voici donc les inadvertances dont je veux parler :

1° Pour ce qui regarde Anstey, qui aurait pris, selon lui, « ses principaux caractères à Smollett, » il est certain que le *Guide aux eaux de Bath*, d'Anstey, fut publié en 1766, tandis que l'*Humphry Clinker* de Smollett (le seul des ouvrages de ce dernier qui ait pu fournir quelques traits à Tabitha, etc., etc.,) fut seulement écrit durant le dernier séjour de Smollett à Livourne, en 1770. — *Ergò*, s'il y a quelque emprunteur, Anstey doit être regardé comme le créancier. Je m'en rapporte aux propres dates de Campbell, dans ses Vies de Smollett et Anstey.

* Ce surnom, que l'on donne à Londres aux pamphlets les plus dépréciés et à tous les petits livres écrits par et pour la canaille, vient de ce que ces productions se débitent presque toutes, à Londres, dans la rue de *Grub* (du *Magot*).

plus qu'*orientale*; quant au reste, il laissait à son visir le soin de son gouvernement, et ne témoignait qu'une faible curiosité pour ce genre d'affaires. Je ne sais s'il avait quelques contrariétés domestiques; — mais aucun commencement de procédure n'attestait

2° M. Campbell dit, dans la Vie de Cowper (note de la page 258, vol. 1), qu'il ne sait à qui Cowper fait allusion dans ces vers :

« *Nor he who, for the bane of thousands born*
» *Built God a church, and laughed his word to scorn.* ».

Ici le poète calviniste entend parler de Voltaire et de l'église de Ferney, dont l'inscription était : *Deo erexit Voltaire.*

3° Dans la Vie de Burns, M. Campbell cite ainsi Shakspeare :

« *To gild refined gold, to paint the* rose
» *Or* add fresh *perfume* to *the violet.* »

Ces corrections n'embellissent nullement l'original,

« *To gild refined gold, to paint the* lily
» To trow a perfume *on the violet.* »

(King Johns.)

Quand un grand poète en cite un autre, il devrait être correct; il devrait encore se garder d'accuser légèrement de *plagiat* l'un de ses frères en Apollon. Un poète aimerait mieux piller toute espèce de choses (sauf l'argent) que les pensées des autres. — Elles ne manquent jamais d'être réclamées; mais certes il est fort pénible d'être dénoncé comme *débiteur*, quand on se trouve, au contraire, le *créancier* : tel est le cas d'Anstey à l'égard de Smollett.

Comme il y a de l'honneur parmi les voleurs, il faut qu'il y en ait aussi quelque peu parmi les poètes; et pour ce qui est de rendre à chacun ce qui lui appartient, nul, plus que M. Campbell, ne doit le faire avec désintéressement, puisque, jouissant d'une haute et incontestable réputation d'écrivain original, il est en même tems le seul poète de nos jours (Rogers excepté) auquel on puisse reprocher d'avoir écrit *trop peu.*

(*Note de Lord Byron.*)

le moindre conjugal désaccord[1] : on peut même dire que ses quatre femmes et ses mille jeunes filles renfermées se conduisaient avec autant de régularité qu'une seule reine chrétienne.

149. Par hasard, s'il survenait un léger désordre, on entendait peu parler du criminel et du genre de son crime. Le récit en glissait à peine sur une seule lèvre. — Un sac et la mer dont on connaissait l'incorruptible discrétion avaient promptement rétabli le calme, et le public n'en apprenait jamais plus que l'auteur de ces vers. La presse périodique ne produisait jamais de scandale. — La morale n'en valait que mieux, et les poissons n'en valaient pas moins.

150. Il découvrait judicieusement de ses propres yeux que la lune était ronde, et il ne doutait pas davantage que la terre ne fût plate, attendu qu'il avait fait un voyage de cinquante milles, sans avoir rencontré aucun indice de sa rotondité. Son empire était de même, sans bornes; quelquefois, il est vrai, un peu troublé çà et là par des pachas rebelles ou des giaours ambitieux[2]; mais ceux-là jamais ne se rendaient aux *Sept-Tours*[3].

[1] Nouvelle allusion au scandaleux procès conjugal de Georges IV avec la reine Caroline.

[2] *Giaours* (infidèles), les princes chrétiens.

[3] C'est l'immense château dans lequel on conduit les étrangers de distinction qui sont suspects au Grand-Seigneur. Gulleyaz y demeurait. Ainsi on peut en comparer la destination à celle de la *Tour de Londres*, jadis la demeure des rois et des prisonniers d'état. C'est aux *Sept-Tours* qu'il faut appliquer la magnifique description des appartemens, que Byron a placée au commencement de ce chant.

151. Excepté sous l'effigie des envoyés que l'on amenait pour y résider, quand une guerre était résolue, et cela conformément au véritable droit des gens qui ne peut en aucun cas permettre à d'infâmes marauds, dont jamais épée n'arma la main diplomatique, de décharger leur spleen en créant un amas de chicanes, et en rédigeant leurs mensonges sous le nom de *dépêches*, sans exposer un seul poil de leurs moustaches [1].

152. Il avait cinquante filles et quatre douzaines de fils. — Dès que les premières commençaient à sortir d'enfance, elles étaient renfermées dans un palais où elles vivaient comme des nonnes jusqu'à ce qu'un bacha fût envoyé dans une province. Alors, celle dont le tour était venu l'épousait, quelquefois à peine âgée de six ans. — Cela pourra sembler étrange, mais rien n'est plus réel, et la raison, c'est que le bacha était tenu de faire un cadeau à son nouveau beau-père.

153. Ses fils étaient tenus en prison jusqu'à ce que le tems arrivât pour eux d'obtenir un cordon ou un trône; mais les destins seuls connaissaient auquel des deux ils seraient appelés. En attendant, ils recevaient une éducation toute royale, — comme l'a-

[1] Ce fut Philippe II, le *Démon du midi*, qui le premier imagina de maintenir en permanence, dans chacune des cours de l'Europe, des envoyés dont tout le rôle se bornait à espionner les souverains chez lesquels ils étaient accrédités. Les autres princes ne tardèrent pas à suivre ce funeste exemple.

vénement l'a toujours prouvé ; et jamais l'héritier présomptif ne manquait de se montrer aussi digne d'être pendu que couronné.

154. Sa majesté, avec toutes les cérémonies dues à son rang, salua sa quatrième épouse ; et Gulleyaz mit aussitôt dans ses regards une tendre flamme, et sur son front une expression respectueuse, ainsi qu'il convient de faire aux dames coupables de quelque espièglerie. Pour empêcher qu'on ne les soupçonne d'avoir rompu leur ban, il faut qu'elles se montrent doublement empressées de l'observer, et nul mari ne reçoit jamais un accueil plus rassurant que quand sa femme l'a jugé digne de s'en aller au ciel.

155. Sa hautesse promena dans la salle ses grands yeux noirs, et en les arrêtant, suivant sa coutume, sur les jeunes filles, il aperçut Juan dans son déguisement : il n'en parut nullement choqué ni surpris, mais il remarqua un maintien sage et modeste en lui, tandis que Gulleyaz poussait vers le ciel un soupir inquiet. « Je vois, dit-il, que vous avez acheté » une nouvelle fille ; il est déplorable qu'une simple » chrétienne ait la moitié des charmes qu'elle réu- » nit. »

156. Ce compliment, en dirigeant sur elle tous les yeux, fit rougir et trembler la vierge nouvellement acquise. Ses camarades se croyaient également perdues : ô Mahomet ! fallait-il que sa majesté fît quelque attention à une giaour, quand ses lèvres impériales ne s'étaient jamais ouvertes en faveur

d'aucune d'elles? Alors commença un chuchotement, un mouvement des yeux et des têtes ; mais l'étiquette ne permit à aucune d'elles de ricaner.

157. Les Turcs font bien de retenir — quelquefois du moins, — les femmes en prison ; — car il est trop vrai que, dans ces funestes climats, leur chasteté n'a-pas cette qualité astringente qui, dans le Nord, prévient les crimes inattendus et donne à notre moral une pureté supérieure à celle de la neige. Le soleil, qui, chaque année, fait fondre les glaces polaires, produit sur le vice un effet entièrement contraire.

158. Jusque-là va notre chronique : nous ferons ici une pause, bien que nous ayons assez de matière ; mais il est tems, suivant les anciennes lois de l'épopée, de replier nos voiles, et de mettre à l'ancre notre poésie. Si ce cinquième chant recueille les applaudissemens qu'il mérite, le sixième offrira des traits d'un vrai sublime. En attendant, puisque Homère lui-même dormit quelquefois, vous passerez bien à ma muse un court et léger assoupissement.

PRÉFACE

DES

SIXIÈME, SEPTIÈME ET HUITIÈME CHANTS.

Les détails du siége d'Ismaïl dans deux des chants suivans (le septième et le huitième), sont tirés d'un ouvrage français intitulé : *Histoire de la Nouvelle Russie*. Quelques-uns des incidens attribués à Don Juan sont de toute réalité ; entre autres la circonstance d'un enfant sauvé par lui et qui le fut effectivement par le dernier duc de Richelieu, alors volontaire au service de Russie, et devenu plus tard le fondateur et le bienfaiteur d'Odessa, où son nom et sa mémoire seront à jamais respectés.

On trouvera dans le cours de ces chants une ou deux stances relatives au dernier marquis de Londonderry (lord Castlereagh), mais écrites quelque tems avant sa mort. — Si l'oligarchie de ce personnage avait expiré avec lui, elles auraient été supprimées ; mais comme elle lui a

survécu, je pense qu'il n'y a rien dans son genre de vie et de mort qui soit propre à retenir l'expression franche des opinions de ceux qu'il s'efforça d'asservir pendant toute la durée de son existence. Que dans la vie privée il ait été ou non un homme aimable, c'est ce qu'il importe peu au public de savoir; et pour ce qui est de pleurer sa mort, il en sera assez tems quand l'Irlande ne pleurera plus sa naissance. Comme ministre, je le crois, avec plusieurs millions de citoyens, l'homme des intentions les plus despotiques et de l'intelligence la plus faible qui jamais ait opprimé une nation [1]. C'est, depuis les Normands, la première fois que l'Angleterre a été insultée par un ministre (du moins [2]) qui ne savait pas parler anglais, et que le parlement consentit à recevoir des ordres dans le langage de mistress *Malaprop*.

Il n'est pas nécessaire d'entrer dans beaucoup de détails sur sa mort; je remarquerai seulement que si un pauvre radical, tel que Waddington ou Watson, s'était ainsi coupé le cou, on l'an-

[1] Ce jugement passionné fut, comme il est facile de le voir, écrit en 1821.

[2] Plusieurs rois anglais s'étaient trouvés, avant Castlereagh, dans le même cas, entre autres, Guillaume III et Georges Ier. C'est ce que cette parenthèse semble vouloir rappeler.

rait enseveli dans un carrefour, avec l'escorte ordinaire d'un pieu et d'une potence. Mais quant au ministre, ce fut un lunatique de bon ton, — un suicide sentimental : — il se coupa tout simplement « *l'artère carotide* » (admirez leurs connaissances) ! Vite donc la pompe funèbre ; l'abbaye ; les sanglots de la douleur poussés — par les journaux ; — l'éloge du défunt ensanglanté, prononcé par le Coroner (digne Antoine d'un pareil César), — et les propos atroces et nauséabondes d'une poignée de conspirateurs dégradés, contre tout ce que la patrie renferme de sincère et d'honorable. La *loi*[1] devait trouver dans sa mort de deux choses l'une, — ou qu'il était un criminel, ou bien un fou ; — dans ces deux cas, il n'y avait pas grande matière à panégyrique. Il avait été dans sa vie — ce que tout le monde sait, ce que la moitié de l'univers sentira long-tems encore, à moins que sa mort ne donne une *leçon morale* aux Séjans européens qui lui survivent[2]. Mais en tout cas,

[1] J'entends la *loi du pays* : celles de l'humanité sont moins rigoureuses ; mais comme les *légitimes* ont toujours en bouche le mot de *loi*, il est bon de s'en servir une fois dans ce qui les regarde.

(*Note de Lord Byron.*)

[2] Il faut excepter Canning de ce nombre. Canning a du génie, un génie presque universel. C'est un orateur, un poète, un homme d'État

c'est quelque chose de consolant pour les nations de voir que leurs oppresseurs ne sont pas heureux, et que même, de tems à autre, ils jugent assez bien de leurs actions, pour prévenir eux-mêmes la sentence du genre humain. — Cessons donc de revenir sur cet homme; et laissons l'Irlande écarter du sanctuaire de Westminster les cendres de son illustre Grattan [1]... Faut-il que le patriote de l'humanité soit remplacé par le Werther de la politique!!!

Pour ce qui regarde les objections que l'on a faites, sous un autre point de vue, aux chants de ce poème déjà publiés, je me contenterai, pour toute réponse, de faire deux citations de Voltaire :

« La pudeur s'est enfuie des cœurs et s'est » réfugiée sur les lèvres. »

« Plus les mœurs sont dépravées, plus les ex» pressions deviennent mesurées; on croit rega» gner en langage ce qu'on a perdu en vertu. »

et d'esprit. Or, un homme vraiment distingué ne peut long-tems se traîner dans l'ornière d'un prédécesseur tel que Castlereagh. Si jamais homme put sauver son pays c'est Canning; mais le voudra-t-il? J'en ai au moins l'espérance.

(*Note de Lord Byron.*)

[1] M. Grattan, membre de la chambre des communes, l'un des défenseurs les plus zélés de l'indépendance de l'Irlande et de l'affranchissement des catholiques, mort en 18...

Voilà une vérité applicable à la masse des êtres vils et hypocrites qui corrompent la génération anglaise de ce siècle, et c'est la seule réponse qu'ils méritent de recevoir. Le titre vulgaire et trivial de blasphémateur, — qui, joint à ceux de radical, libéral, jacobin, réformateur, etc., compose le dictionnaire débité chaque jour par nos mercenaires politiques, devrait être un titre d'honneur pour tous ceux qui s'en rappellent la première signification. Socrate et Jésus-Christ ont été mis à mort publiquement comme blasphémateurs; beaucoup d'autres ont subi, beaucoup d'autres subiront peut-être encore le même supplice pour avoir réclamé contre les plus crians abus du nom de Dieu et de l'intelligence humaine. Mais persécuter n'est pas la même chose que réfuter ou même triompher. Le *malheureux incrédule*, comme on l'appelle, est probablement plus heureux dans sa prison que le plus fier de ses antagonistes. Je n'examine pas ses croyances, — elles sont bonnes ou mauvaises; — mais il a souffert pour elles, et ces souffrances mêmes, endurées pour mettre sa conscience en repos, feront au déisme plus de prosélytes [1], que l'exemple des prélats d'une

[1] Quand Lord Sandwich dit « qu'il ne savait pas de différence entre

autre foi n'en fera au christianisme, celui des hommes d'état suicidés à l'oppression, ou celui des homicides pensionnés à l'alliance impie qui ose insulter assez l'intelligence publique pour affecter le nom de *Sainte!* Je ne veux pas ajouter à la honte des infâmes, ou des morts; mais il serait bien tems que les défenseurs payés de ceux qu'on se plaint de voir attaquer perdissent quelque chose de l'effronterie de leur langage, péché le plus criant de cet égoïste et bavard siècle; et — mais en voilà bien assez pour le moment.

» l'orthodoxie et l'hétérodoxie, » l'évêque Warburton répliqua : « L'or- » thodoxie, milord, c'est ma *doxie*, et l'hétérodoxie la *doxie* d'un autre » homme. » De nos jours, un prélat semble avoir découvert une troisième espèce de *doxie*, qui n'a pas fortement ajouté, aux yeux des élus, à la gloire de ce que Bentham appelle l'*Église de l'Englandisme*.

Chant Sixième.

Sir Toby. — « Penses-tu, parce que tu » es vertueux, qu'il n'y aura plus ni ale ni » gâteaux ? »

Le Bouffon. — « Oui, par sainte Anne ! » et, de plus, le gingembre brûlera la » bouche. »

(Shakspeare, *la Douzième nuit, ou Ce que vous voudrez*, acte II, scène 3.)

1. « Il est une mer dans les affaires des hommes, » et quand on en saisit le flux [1], » — vous savez le reste, et la plupart d'entre nous l'ont dit et le répètent encore : nous en sommes tous bien convaincus, et cependant il en est peu qui savent deviner ce moment avant qu'il ne soit trop tard pour en profiter. Quoi qu'il en soit, tout est pour le mieux ; et, pour s'en convaincre, il ne faut que considérer la fin : souvent les choses reprennent un heureux cours après avoir été désespérées.

2. « Il est une mer dans les affaires des femmes, » et quand on en saisit le flux on parvient, » — Dieu sait où. Ce serait un bon marin, celui qui pourrait tracer avec précision, sur sa carte, tous les cou-

[1] Ces premiers vers sont une citation.

rans de cette mer. Les rêveries de Jacob Behmen [1] ne sont pas comparables avec ses brisans et ses retours singuliers. — Les hommes calculent avec leur tête ; — mais les femmes cèdent à l'impulsion de leur cœur ou de ce que Dieu seul sait !

3. Et cependant quand il s'en trouve une pleine d'étourderie, de vivacité et de franchise, jeune, belle, entreprenante, — qui risquerait volontiers un trône, le monde, l'univers pour être aimée comme elle aime, et qui ferait plutôt changer de cours aux étoiles que de n'être pas libre comme le sont les vagues au moment où s'élève la brise, — une telle femme, il est vrai, est un diable (s'il en existe un seul) ; mais elle est capable de faire bien des manichéens.

4. La plus vulgaire ambition bouleverse si souvent les trônes et le monde, que, si la passion vient à produire les mêmes maux, nous n'oublions promptement, ou du moins nous n'excusons, que les fureurs dont l'amour a été la cause. Si l'on se souvient encore d'Antoine, ce ne sont pas ses conquêtes qui ont mis son nom à la mode ; Actium seul, perdu pour les yeux de Cléopâtre, est d'un plus grand poids que tous les exploits de César.

5. A cinquante ans il mourut pour une reine de quarante. Je voudrais qu'ils n'en eussent eu que

[1] Ou Boehm, célèbre rêveur philosophique allemand, mort en 1624. C'est l'un des patrons de la secte des illuminés, et ses partisans ont pris de son nom celui de Boehmistes. Ce qui lui fait le plus d'honneur, c'est d'avoir été l'un des précurseurs de Kant.

quinze et vingt; car à cet âge on se rit de l'or, des royaumes et des mondes. — Je me souviens du tems où je n'avais pas, il est vrai, beaucoup de mondes à perdre, mais enfin où, pour faire ma cour, je donnais ce que j'avais, — un cœur, — ce qui valait un monde, quel qu'il fût; car jamais monde ne me rendra ces sentimens purs que j'ai laissé fuir. . . . .

6. C'était *le denier* du jouvenceau [1], et peut-être, comme celui de *la veuve*, me sera-t-il compté pour quelque chose dans la suite, sinon maintenant. Au reste, qu'on me le compte ou non, tous ceux qui ont aimé, ou qui aiment, n'en avoueront pas moins que la vie n'offre rien de comparable à ces instans. On dit que Dieu est amour; ajoutons que l'amour est un dieu, ou que du moins il l'était avant que le front de la terre ne se fût ridé et vieilli par les péchés, par les pleurs de — mais c'est à la chronologie qu'il appartient de calculer les années. . . . .

7. Nous avons laissé notre héros et la troisième de nos héroïnes dans une situation moins étrange que critique : en effet, il n'est pas rare que les hommes risquent leur peau pour ce cruel tentateur, — une femme défendue : mais les sultans, en particulier, ont une vive antipathie pour les péchés de cette

[1] Je demande pardon de cette expression; elle a vieilli, et c'est bien à tort : car les deux mots *enfant* et *jeune homme* ne s'appliquent pas spécialement, comme celui de *jouvenceau*, à des personnes de quinze à vingt ans. La Fontaine l'a plusieurs fois employé, et les puristes doivent permettre de restaurer les vieux mots, quand ils n'ont pas été remplacés précisément.

espèce; ils ne sont nullement du caractère de ce sage Romain, l'héroïque, le sentencieux, le stoïque Caton, qui prêtait sa femme à son ami Hortensius[1].

8. Gulleyaz, je le sais, était extrêmement coupable; je l'avoue, je le déplore, je la condamne; mais je répugne, même en poésie, à toute fiction, et, dussiez-vous la blâmer comme moi, je préfère vous dire toute la vérité. Sa raison était fragile, ses passions étaient vigoureuses, et elle ne croyait pas que le cœur de son mari (supposé même qu'il fût à elle) dût la satisfaire, attendu qu'il avait cinquante-neuf ans et quinze cents concubines.

9. Je ne suis pas, comme Cassio, *un arithméticien*[2]; mais en examinant le *livre de théorie* avec une précision féminine, il paraît démontré, sans même porter en compte les années de sa hautesse, que la belle sultane ne péchait que faute d'alimens. En effet, si le sultan était juste envers toutes ses amantes, elle n'avait plus droit qu'à la quinze-centième partie d'une chose dont on devrait toujours avoir le monopole, — le cœur.

10. On a remarqué que les dames tiennent beaucoup à tous les droits de possession que la loi leur accorde, et, sur ce point, les dévotes ne sont pas les

[1] Plutarque, *Vie de Caton d'Utique*.

[2] « Certes, a dit le More, j'ai déjà choisi mon officier, et quel est-il? » ma foi, un grand arithméticien, un Michel Cassio, Florentin, qui ne » connaît d'une bataille que le livre de théorie. »

(*Othello*, acte 1er, scène 1re.)

moins exigeantes; elles grossissent même du double la gravité de ce qu'elles appellent un péché, et elles nous assiégent de poursuites et de procès (comme les tribunaux le prouvent à chacune de leurs sessions), lorsqu'elles nous soupçonnent de faire plusieurs parts d'une propriété dont la loi les déclare uniques héritières.

11. Or, s'il en est ainsi dans un pays chrétien, on ne sera pas surpris que les dames païennes ne soient guère plus traitables sur le même point, et qu'elles gardent alors, comme disent les rois, « une » *attitude imposante.* » Elles réclament vivement leurs droits conjugaux dès que leur légitime époux se montre ingrat envers elles; et comme quatre femmes ont nécessairement quatre motifs de plaintes, il en résulte qu'il y a sur les bords du Tigre des jalousies comme sur ceux de la Tamise.

12. Gulleyaz était la quatrième et (comme je l'ai remarqué) la favorite. Mais sur quatre épouses, que sert-il d'en favoriser une? On devrait avoir peur de la polygamie, non-seulement comme d'un péché, mais même comme d'une *bête noire;* les plus sages se contentent d'une seule femme raisonnable, et leur philosophie se déconcerterait d'une plus forte charge. Il n'est personne (à l'exception des Turcs) qui veuille jamais faire de sa couche nuptiale un *lit de Ware*[1].

[1] « Ware, ville à trente milles de Londres, où nous eûmes la curio» sité d'aller pour visiter la fameuse couche dite *le lit de Ware*, de

13. Sa hautesse, la plus sublime de l'univers — (du moins s'intitule-t-elle ainsi, suivant les formes usitées par tous les rois, jusqu'au moment où ils sont adjugés aux vers, ces tristes et affamés jacobins qui osent effrontément dîner des plus puissans rois), — sa hautesse, dis-je, s'attendait, en contemplant les charmes de Gulleyaz, à recevoir l'accueil d'une amante. (« Quant à l'*accueil montagnard* [1] on le reçoit dans tout l'univers. »)

14. Ici nous devons spécifier : Quelquefois les baisers, les douces paroles, les étreintes et tout le reste, peuvent figurer des sentimens qui n'existent pas. On les prend aussi aisément qu'un chapeau, ou plutôt un bonnet (ces derniers faisant partie de la toilette des dames); ils peuvent contribuer à farder les cœurs ou les têtes, mais quelquefois les uns ne viennent pas plus du cœur que les autres ne sont sortis de la tête.

15. Une rougeur légère, une tendre émotion, une sorte de sérénité douce et calme qui se lit plutôt sur les paupières que dans les yeux, et qui semble vouloir cacher ce qu'on voudrait le plus tôt découvrir;

» douze pieds carrés, qui existait jadis dans une auberge; mais l'aubergiste actuel l'avait convertie en six couchettes. »

(*Note de M. A. P.*)

[1] Les montagnards écossais font au premier venu l'accueil le plus amical : l'hospitalité est la première de leurs vertus. De là l'espèce de proverbe *Highland welcome.* C'est ici une allusion satirique à l'accueil reçu des Écossais par le roi Georges IV.

tels sont (pour un homme discret) les meilleurs garans de l'amour, quand ils reposent sur leur plus adorable trône, le sein d'une femme sincère; — car l'excès des transports ou de l'indifférence contribue également à rompre le charme.

16. D'un côté, si ces transports excessifs sont joués, ils sont pires que la réalité; et s'ils sont naturels, on ne peut guère compter sur leur durée : personne, s'il n'est dans la première jeunesse, n'a confiance dans les aveux échappés à la violence des désirs. De tels billets sont réellement précaires, et on les passe avec un trop léger escompte au premier acheteur; — de l'autre côté, vos femmes à la glace ont une naïveté désespérante.

17. C'est-à-dire que nous ne leur pardonnons pas leur mauvais goût; car tous les amans, tardifs ou empressés, se croient faits pour arracher un aveu et allumer les désirs de la concubine monastique de saint François elle-même [1]. — Il faut donc que la

[1] « L'ancien ennemi insinua un jour dans l'ame de François une grande » tentation de la chair. L'homme de Dieu la sentant, déposa aussitôt son » vêtement, et se frappa vigoureusement avec une forte corde en disant : » *Allons, frère âne, te voilà traité comme il convient.* Mais comme » les tentations le reprenaient, il sortit et se jeta tout nu au milieu de la » neige, et puis en ayant formé sept boules, il donna à chacune d'elles » la figure humaine, en disant : *Toi, la plus grande, tu seras désor-* » *mais ma femme; ces quatre autres, mes deux fils et mes deux* » *filles; celle-ci mon valet, et cette dernière ma servante...* Soudain » le diable se retira de lui, plein de confusion. »

(*Légende dorée.*)

maxime de tous les amans soit celle d'Horace : *medio tu tutissimus ibis* [1]..

18. Le *tu* est de trop, — pourtant il restera ; — le vers l'exige, c'est-à-dire la rime anglaise et non les vieilles règles de l'hexamètre. Après tout, il n'y a dans le vers sur lequel je reviens, ni mesure, ni harmonie. Il serait difficile de le rendre plus mauvais, et je ne l'ai mis que pour fermer mon octave ; mais s'il n'est pas de prosodie qui en justifie la contexture, la *vérité* du moins pourra applaudir à la règle de conduite qu'il offre.

19. Si Gulleyaz chargea trop son rôle, je n'en sais rien ; — elle réussit, et le succès est le point important des affaires : dans le cœur des femmes il tient autant de place que l'article de la toilette ; mais quels que soient les artifices féminins, l'amour-propre des hommes l'emporte encore sur eux. Elles mentent, nous mentons ; tout, en un mot, est mensonge ; l'amour lui-même n'est jamais en arrière, et cependant il n'est pas d'autre vertu que l'inanition pour balancer le plus hideux des désirs, — celui de la propagation.

20. Nous laisserons reposer le couple royal ; un lit n'est pas un trône, on peut donc y dormir, quels que soient les songes, tristes ou gais, qu'on y fasse. La joie désappointée est cependant une source de

[1] Le lecteur reconnaîtra facilement que cette citation est d'Ovide (Liv. II ; *Métamorphoses*).

chagrins quelquefois aussi profonds que les véritables douleurs ; nos larmes peuvent être excitées par le plus léger déplaisir, et ce sont elles qui, nées de la plus légère cause et tombant goutte à goutte sur notre ame comme sur une pierre, finissent par y laisser une empreinte ineffaçable.

21. Une femme acariâtre, un fils languissant, un billet à payer non acquitté, protesté ou escompté à un pour cent ; un enfant maussade, un chien malade, un cheval favori qui tombe et se blesse à l'instant même où on le montait ; une méchante vieille femme qui s'avise de faire un maudit testament, et de vous laisser moins d'argent que vous ne comptiez ; — voilà certes des bagatelles, et cependant j'ai vu bien peu d'hommes qui ne s'en affligeassent pas.

22. Je suis un philosophe ; que le ciel donc les confonde tous, billets, animaux, hommes et — non, *pas* les femmes. Ma bile est soulagée, grâces à cette bonne et franche malédiction : mon stoïcisme n'a plus rien derrière lui qui mérite le nom de mal ou de douleur, et mon ame va sans distraction se livrer aux travaux de la pensée. — Mais qu'est-ce que l'ame ou la pensée? d'où viennent-elles, comment vivent-elles ? C'est plus que je n'en sais, et — je suis encore forcé de les envoyer toutes deux au diable !

23. Maintenant que tout est damné, on se sent à l'aise comme après la lecture de la malédiction

d'Athanase [1], lecture chérie du véritable fidèle. Je doute que jamais on en pût faire une plus terrible sur la tête d'un ennemi mortel agenouillé devant soi, tant elle est sentencieuse, élégante et précise : elle brille dans le livre des prières communes, comme l'iris dans les cieux nouvellement calmés.

24. Gulleyaz et son époux dormaient; du moins l'un des deux. Combien la nuit semble longue à la femme coupable qui, brûlant pour un jeune bachelier, soupire, en se mettant tristement au lit, après la fraîche lumière du matin, en épie vainement le premier rayon au travers des obscures jalousies, s'agite, se retourne, s'assoupit, se ranime, et ne cesse de trembler que son trop légitime compagnon de lit ne vienne à se réveiller.

25. Et cela peut se rencontrer sous la couverture des cieux, comme sous celle des lits à quatre pieds, garnis de soie, et destinés à recevoir les corps des hommes riches et de leurs femmes, dans des draps aussi blancs que *la neige éparse dans les airs*, comme disent les poètes. Il est donc bien vrai que tout, dans le mariage, dépend du hasard. Gulleyaz était une impératrice; mais peut-être aurait-elle été aussi coupable, si elle n'eût été que la maritorne d'un paysan.

26. Don Juan, dans sa féminine métamorphose, et la longue file des demoiselles s'étant inclinés devant l'œil impérial, prirent, au signal ordinaire, le

[1] Le Symbole de saint Athanase.

chemin de leurs appartemens, c'est-à-dire de ces longues galeries du sérail où les dames reposent leurs membres délicats, où mille seins battent en pensant à l'amour, comme l'aile des oiseaux emprisonnés en pensant à la liberté.

27. J'aime le beau sexe, et quelquefois je retournerais la pensée du tyran qui souhaitait « que le » genre humain eût une seule tête, afin de pouvoir la » couper d'un coup. » Ce que je désire est aussi grandiose, beaucoup moins coupable, et même atteste en moi plus de sensibilité que de scélératesse : c'est (non pas à présent, mais dans mon jeune âge) que le genre féminin n'ait que deux lèvres de rose, afin de pouvoir les presser d'un seul coup du nord au midi. . . . .

28. Oh ! Briarée! que ton sort était digne d'envie, si tout pour toi se multipliait en proportion de tes mains et de tes pieds ! — Mais ici ma muse répugne à l'idée de donner une épouse aux Titans, ou de voyager dans les terres patagoniennes. Nous reviendrons donc à Lilliput, et nous allons conduire notre héros au travers du labyrinthe d'amour dans lequel nous l'avons laissé quelques lignes plus haut. . . . .

29. Il était sorti avec les charmantes odalisques au signal qui leur avait été donné. Chemin faisant, et de moment à autre, il se hasardait (non sans courir de grands dangers, ces licences ayant dans le sérail des suites bien autrement redoutables que les dommages et intérêts exigés, en pareil cas, dans la

morale Angleterre) à lorgner tous les charmes de ses compagnes, depuis les épaules jusqu'aux pieds.

30. Il ne perdait pourtant pas de vue son déguisement. — Cependant le bataillon édifiant et, pour ainsi dire, virginal, s'avançait, flanqué par des eunuques, le long des galeries et de salles en salles. A sa tête marchait une dame chargée de maintenir la discipline dans les rangs féminins, et d'empêcher aucune d'elles de troubler ou de quitter les rangs sans permission. Son titre était la mère des vierges.

31. De dire que réellement elle fût *mère* ou que les autres fussent en effet des *vierges*, c'est plus que je ne pourrais faire : c'était là son titre dans le sérail; je n'en sais pas la raison, mais il était aussi bon que tout autre. Cantemir ou de Tott peuvent d'ailleurs vous satisfaire sur ce point. Son office était d'étouffer ou de prévenir toute espèce de mauvaises pensées dans l'ame de quinze cents jeunes femmes, et de les corriger quand elles commettaient quelque étourderie.

32. Jolie sinécure, sans doute! mais ce qui la rendait moins pénible encore, c'était l'absence de toute créature masculine, à l'exception de sa majesté; et sa coopération, celle de ses gardes, des verroux, des murailles, et de tems en tems un petit exemple pour intimider les autres, tout contribuait à rendre ce séjour de la beauté aussi paisible que les couvens d'Italie, où toutes les passions sont, hélas! étouffées, à l'exception d'une seule.

33. Et cette passion quelle est-elle? — Pouvez-

vous bien faire une pareille demande ? — C'est la dévotion. — Je continue. Comme je le disais, au commandement d'un seul bonhomme, cette charmante élite de dames venues de toutes les contrées s'avançait d'un regard mélancolique et virginal, d'un pas lent et majestueux, semblable aux tiges de nénuphar flottant sur un ruisseau, ou plutôt sur un lac, car les ruisseaux ne coulent pas *lentement*.

34. Mais quand elles eurent gagné leurs appartemens, et que leurs gardiens se furent éloignés, elles commencèrent à profiter de la trève établie pour quelques instans entre elles et la servitude; et, semblables à des oiseaux, des enfans ou des bedlamités [1] en liberté, à des vagues au lever de la marée, à toutes les femmes affranchies d'entraves (lesquelles, après tout, ne servent pas à grand'chose), ou bien enfin à des Irlandais à la foire, elles se mirent à chanter, danser, jouer, rire et babiller.

35. Leur entretien nécessairement eut pour but principal la nouvelle arrivée, ses formes, sa chevelure, son extérieur et toute sa personne : les unes pensaient que son costume ne lui allait pas fort bien, et s'étonnaient de ne pas voir d'anneaux à ses oreilles; les autres disaient que ses années touchaient à leur été, tandis que d'autres soutenaient qu'elles n'avaient pas cessé d'être à leur printems; celles-ci lui trouvaient dans la taille quelque chose de trop mâle, et

[1] Les fous de la maison de Bedlam.

celles-là auraient voulu trouver le même défaut dans toute sa personne.

36. Mais aucune, après tout, n'hésitait à déclarer qu'elle ne fût en effet ce qu'annonçait son costume, une demoiselle jolie, fraîche, *excessivement belle*, et comparable à tout ce que la Géorgie avait enfanté de plus ravissant. Elles ne savaient comment Gulleyaz avait pu être assez aveugle pour acheter une esclave qui (si sa hautesse venait à s'ennuyer de son épouse) pourrait bien un jour lui ravir la moitié de son trône, de sa puissance et de tout le reste.

37. Mais ce qu'il y eut de plus étrange dans cette troupe virginale, c'est qu'après avoir examiné sous tous les aspects leur nouvelle compagne, et malgré les inquiétudes soulevées par sa beauté, toutes s'accordèrent à lui reprocher moins, et beaucoup moins d'imperfections que n'en trouvent ordinairement les personnes de leur aimable sexe dans une nouvelle connaissance, quand, après avoir fixé sur elle un chrétien ou infidèle regard, elles se résument en la déclarant *la plus laide créature du monde*.

38. Cependant, comme toutes les autres, elles avaient leurs petites jalousies; mais en cette occasion, avant d'avoir pu rien apercevoir sous son déguisement; et soit par l'effet d'une sympathie aveugle et irrésistible, elles sentirent toutes une espèce de douce *concaténation*, comme celle du magnétisme, diabolisme, ou tout ce qu'il vous plaira; — ne nous querellons pas sur ce point.

39. En tout cas, elles éprouvaient toutes pour leur nouvelle compagne quelque chose de nouveau; une certaine affection sentimentale extrêmement pure, qui leur inspirait, de concert, le désir de l'avoir pour sœur; quelques-unes cependant auraient mieux aimé l'avoir pour frère, et si elles se trouvaient dans leur doux pays de Circassie, elles l'auraient bien volontiers préféré, pensaient-elles encore, au padisha ou au pacha.

40. Au nombre des plus disposées à cette sorte d'amitié sentimentale, on remarquait Lolah, Katinka et Dudù; toutes trois belles, — et (pour sauver ici une description) aussi belles que pourraient le demander les juges du goût le plus pur. Bien qu'elles différassent de formes, d'âge, de climat, de patrie et de tempérament, elles s'accordaient à admirer leur nouvelle connaissance.

41. Lolah était brune et ardente comme les Indiennes; Katinka, née en Géorgie, était blanche et rosée, aux grands yeux bleus, aux doigts et aux bras charmans, aux pieds si petits qu'ils semblaient faits non pour marcher sur la terre, mais seulement pour l'effleurer. Quant à la figure de Dudù, elle semblait devoir parfaitement s'encadrer dans un lit; on remarquait en elle un peu d'embonpoint, d'indolence et de langueur; mais sa beauté n'en aurait pas moins suffi pour vous ravir la santé.

42. Bien qu'on l'eût volontiers prise pour une Vénus endormie, elle était parfaitement capable de

tuer le sommeil [1], dans ceux qui se seraient arrêtés à contempler ses joues ravissantes de fraîcheur, son front attique, et son nez formé sur les dessins de Phidias. Ses formes, il est vrai, offraient peu d'angles à la vue; peut-être aurait-elle pu être moins grasse, mais elle n'avait rien de trop, et l'on n'aurait pu dire ce qu'il était possible de lui enlever sans la priver d'un charme.

43. Sans être vraiment fort animée, elle ravissait notre esprit comme les doux rayons d'un jour de mai; ses yeux n'étaient pas très-scintillans; mais à demi fermés, ils jetaient ceux qui les remarquaient dans un invincible délire. On eût dit que son regard (cette comparaison est toute neuve) s'échappait du marbre; et que semblable à la statue de Pygmalion, avant que la lutte entre le mortel et le marbre ne fût terminée, elle essayait la vie timidement et pour la première fois.

44. Lolah demanda le nom de la nouvelle demoiselle. — « Juanna. » — Fort bien, le nom était assez joli. Katinka, de son côté, voulut savoir de quel pays elle était. — « De l'Espagne. — Mais où *est* » l'Espagne? — Ne faites pas de ces demandes, et » ne révélez pas ainsi votre ignorance géorgienne, » interrompit brusquement Lolah, en s'adressant à la pauvre Katinka : « L'Espagne est une île près de » Maroc, entre l'Égypte et Tanger. »

[1] J'ai cru entendre une voix qui répétait : « Tu ne dormiras plus. » Macbeth *tue le sommeil*, le sommeil de l'innocence, etc. »

(*Macbeth*, acte II, scène 1re.)

45. Dudù ne dit rien, mais elle s'assit derrière Juanna ; et tout en jouant avec son voile ou ses cheveux, elle la regardait en soupirant, comme si elle eût gémi de voir une si belle créature jetée au milieu d'elles, sans amie, sans guide, et encore toute confuse, en prévoyant les charitables remarques prodiguées en tout pays aux traits et à la tournure des malheureuses étrangères.

46. En ce moment, la mère des vierges s'approcha. « Mesdames, dit-elle, il est tems d'aller re-» poser. Vous, ma chère, ajouta-t-elle en s'adressant » à Juanna, je ne sais trop comment je vous placerai. » Nous ne savions rien de votre arrivée, et toutes les » couches sont occupées. Vous partagerez donc la » mienne, et demain, dès le matin, vous trouverez » à votre disposition tout ce que vous pourrez dé-» sirer. »

47. Ici Lolah intervint : « Maman, vous savez que » vous ne dormez pas aisément, et je ne consentirai » pas à ce que personne rende encore votre sommeil » plus léger : je prendrai Juanna ; nous sommes plus » minces à nous deux que vous toute seule ; — ne » me refusez pas, je saurai bien prendre soin de » votre jeune fille. » Mais ici Katinka rappela avec vivacité, « qu'elle avait de la compassion et un lit, » tout aussi bien que Lolah. »

48. « D'ailleurs je hais de dormir seule. — Et » pourquoi cela ? dit la matrone d'un air sévère. — » Par crainte des revenans, reprit Katinka ; je vois

» toujours un fantôme à chaque pied de mon lit, » et cela me donne les plus mauvais rêves de Guè- » bres, de Giaours, de Ginnes et de Goules[1]. » La dame répondit : « Entre vous et vos rêves je crains » bien que Juanna n'en puisse faire un seul.

49. « Vous, Lolah, vous continuerez à coucher » seule, et cela pour des raisons qu'il n'est pas à » propos d'exposer : vous aussi, Katinka, jusqu'à » nouvel ordre. Je mettrai Juanna avec Dudù, qui » est tranquille, accommodante, silencieuse et mo- » deste, et qui ne remuera ni ne chuchotera de toute » la nuit. Qu'en dites-vous, mon enfant? » Dudù ne répondit rien, car ses qualités étaient de la plus silencieuse espèce.

50. Mais elle se leva, et alla baiser entre les yeux la matrone, et sur les deux joues Lolah et Katinka; ensuite, avec une aimable inclination de tête (les Turcs et les Grecs n'emploient jamais les révérences), elle prit Juanna par la main, et alla lui montrer leur mutuelle place de repos : cependant les deux autres demeuraient attristées, et restaient scandalisées de la préférence donnée par la matrone à Dudù; le respect les empêcha pourtant d'éclater.

51. Le dortoir (*oda* est le nom turc) était une chambre spacieuse dans laquelle étaient rangés, le long des murs, des lits, des toilettes, — et mille au-

[1] Les Ginnes et les Goules sont les vampires mâles et femelles de l'Orient. (Voyez plusieurs contes des *Mille et Une Nuits*.)

tres objets que je pourrais décrire, attendu que j'ai tout vu; mais il suffit; — il y manquait fort peu de chose[1], c'était à tout prendre une salle somptueusement meublée, où les dames trouvaient ce qu'elles pouvaient désirer, sauf une ou deux choses; encore ces deux-là étaient-elles plus près qu'elles ne le croyaient.

52. Dudù, comme on l'a déjà dit, était une douce créature qui, sans frapper trop vivement les yeux, avait une beauté entraînante. Tous ses charmes avaient le caractère de cette perfection régulière, que les peintres ont plus de peine à saisir que celui des figures dépourvues de proportions, — coups heurtés de la nature, dont la première ébauche, bonne ou mauvaise, reproduit cependant toujours l'expression fidèle.

53. Dudù ressemblait à un gracieux paysage des beaux climats, dans lequel tout serait harmonie, calme, repos, printems et volupté. Elle avait ce doux air de contentement, qui, s'il n'est pas le bonheur, en approche cependant bien mieux que toutes ces grandes et impétueuses passions, appelées par certaines gens *le sublime*. Ah! puissent-ils se trouver à même d'en juger! J'ai vu vos femmes et vos mers furieuses, et je plains beaucoup plus les maris que les marins.

[1] M. A. P. traduit: « Et *plus* de choses *que je n'en puis décrire*; car » j'ai tout vu : mais c'est assez. Tout était *à sa place*. »

54. Mais Dudù était pensive plutôt que mélancolique, sérieuse plutôt que pensive, et peut-être enfin plutôt sereine que l'un et l'autre. — Jusqu'alors ses idées, du moins tout semblait l'indiquer, n'avaient pas cessé d'être chastes. Ce qu'il y avait en elle de plus étrange, c'est que, malgré sa beauté et dix-sept ans, elle ne savait pas si elle était jolie, brune, petite ou grande; jamais elle n'avait le moins du monde pensé à elle-même.

55. Elle était donc d'une aussi bonne trempe que l'âge d'or (tems où l'or était inconnu, et que pourtant il a servi depuis à nommer. C'est ainsi que l'on a fort bien dit, *lucus a non lucendo*, c'est-à-dire, non ce qu'il était, mais ce qu'il n'était pas. Cette manière de parler est redevenue fort à la mode dans notre âge, dont le diable pourra bien décomposer, mais jamais déterminer le métal.

56. C'est peut-être celui de *cuivre corinthien*, ce mélange de tous les métaux, dans lequel dominait le bronze). Ami lecteur! passez-moi cette longue parenthèse, je sacrifierais mon ame plutôt que de l'abréger le moins du monde; veuillez voir des mêmes yeux ma faute et les vôtres; c'est-à-dire, donnez-leur une interprétation également favorable. Mais ce n'est pas là votre usage, — ne le faites donc pas; — je ne m'en soucie guère davantage.

57. Il est bien tems de revenir à notre narration; j'en reprends la suite. — Dudù, avec une bienveillance exempte de toute espèce d'ostentation, montrait à Juan

ou Juanna les différentes parties de ce labyrinthe de femmes ; elle en indiquait toutes les particularités, — et chose inouie — en paroles extrêmement concises. Je n'ai, pour peindre la femme silencieuse, qu'une comparaison, le *tonnerre muet* ; — encore est-elle absurde.

58. Ensuite elle donna à sa nouvelle compagne (je dis *sa*, parce que Juan était d'un double genre, du moins à l'extérieur, cette remarque suffit, j'espère, pour me justifier) une esquisse des usages de l'Orient, et de la chaste pureté des règles en vertu desquelles plus un harem est nombreux, plus les pudiques devoirs de chaque belle surnuméraire deviennent rigoureux à remplir.

59. Là-dessus elle donna à Juanna un chaste baiser ; Dudù avait la passion des baisers, — et je suis persuadé que personne ne lui en fera de reproches ; c'est une passion douce, pourvu qu'elle soit pure, et entre femmes les baisers n'ont pas de motif, — sinon l'absence de quelque chose de mieux. La raison et la rime joignent volontiers le *baiser* à la *félicité*[1] — et je souhaite que jamais le premier ne conduise à rien de pire.

60. Puis, avec la même innocence, elle se débarrassa de sa toilette, soin peu difficile pour elle, atten-

[1] Les deux mots anglais, comme on peut facilement le supposer, offrent une rime plus riche. Byron dit :

« Kiss *rhymes to* bliss, *in fact as well as verse.* »

du qu'elle s'habillait avec la négligence et la simplicité d'un enfant de la nature. Si par hasard elle arrêtait avec complaisance ses yeux dans la glace, c'était de même que le jeune faon, quand, ayant vu passer dans le lac son ombre inquiète, il s'arrête d'abord, puis revient admirer ce qu'il prend pour un nouvel habitant de l'onde.

61. Chaque partie de ses vêtemens fut déposée l'une après l'autre; mais auparavant elle avait offert son aide à la belle Juanna qui, par excès de modestie, refusa d'en user; — elle ne pouvait mieux répondre à une politesse, mais combien elle se prépara par-là de souffrances, combien de piqûres de ces épingles maudites, inventées pour nos péchés!

62. Elles transforment une femme en un véritable porc-épic, que l'on ne touche jamais impunément. Redoutez-les surtout, ô vous que le destin réserve (comme cela m'est arrivé dans mes premiers jours de jeunesse) à devenir femme d'atours. — J'avais mis tous mes jeunes talens à bien habiller pour un bal masqué la dame que je servais; j'avais fait usage d'assez d'épingles, le mal est qu'elles ne furent pas attachées partout où il en eût fallu.

63. Mais tous les sages vont traiter cela de folies, et j'aime la sagesse beaucoup plus qu'elle ne m'aime. Je suis naturellement disposé à philosopher, soit sur un tyran, soit sur un arbre, enfin à propos de tout, et pourtant je n'ai encore rien gagné près de la *vérité*, cette vierge toujours intacte. Que sommes-

nous ? et d'où sortons-nous ? Quelle sera notre future, et quelle est notre actuelle existence? Voilà des questions sans cesse renouvelées et jamais résolues.

64. Il régnait dans la chambre un profond silence ; de distance en distance se consumaient les pâles lumières, et le sommeil planait sur les formes charmantes de toutes ces jeunes beautés. S'il existe des esprits, c'est là qu'ils auraient dû pénétrer, revêtus de leur plus subtile enveloppe ; ils y auraient trouvé une agréable diversion à leurs habitudes sépulcrales, et ils auraient fait preuve d'un meilleur goût qu'en s'obstinant à peupler une vieille ruine ou un obscur désert.

65. Comme des fleurs d'espèce, de couleur et d'origine différentes, quelquefois réunies dans un jardin étranger, et que l'on ne parvient à conserver qu'avec des peines, des dépenses et des chaleurs excessives, telles et aussi immobiles reposaient ces nombreuses beautés. L'une, dont les tresses noires à peine retenues serpentaient autour d'un front gracieusement incliné, dormait d'un souffle presque insensible et laissait voir des perles dans ses lèvres entr'ouvertes.

66. Une autre, au milieu d'un rêve brûlant et délicieux, appuyait sur un bras d'ivoire ses joues vivement colorées ; son front se dessinait avec grâce au milieu de grandes et noires boucles de cheveux ; elle souriait, et, semblable à la tremblante Phébé quand elle commence à percer les nuages qui l'en-

vironnent, elle découvrait, en s'agitant doucement, la moitié de ses charmes, comme si elle eût voulu modestement profiter de la discrète nuit pour mettre *au jour* ses plus secrets appas.

67. Cela n'est pas, ainsi que d'abord on pourrait le croire, une contradiction ridicule : il faisait nuit, mais, comme je l'ai déjà remarqué, la salle était éclairée de lampes [1]. — Une troisième, dont les beaux traits étaient couverts de pâleur, rappelait l'expression de la douleur endormie; l'agitation de son sein annonçait assez qu'elle rêvait à quelque rivage lointain, chéri, regretté; et cependant, semblables à la rosée du soir qui vient légèrement humecter les

[1] M. A. P. a cru devoir faire, à propos de cette phrase, le commentaire suivant : « La rime amène cette sotte interruption. » Cette note contient une faute d'impression. Au lieu de *la rime*, il faudrait lire *ma prose;* car la prose de M. A. P. présente seule *une sotte interruption*. Pour le prouver avec la dernière évidence, je vais reproduire le passage de sa traduction : « On eût dit aussi que, *trompée* par l'heure » de la nuit, elle *rougissait soudain* de la lumière qui *trahissait* ses » ébats; et ce n'est pas une bévue que ce que je viens de vous dire, » quoique bévue cela puisse vous paraître ; car *s'il* était nuit, il y avait » des lampes, vous ai-je dit. » Ici l'on touche du doigt la sotte interruption *amenée par la prose* de M. A. P. Voici maintenant le texte de Byron :

« *Her beauties, seized the unconscious hour of night*
» *All bashfully to struggle into light.* —
» *This is no bull, although it sounds so ; for*
» *Twas night, but there were lamps, as hath been said.* »

Ces vers sont faciles, gracieux, spirituels, et l'on n'y pourrait reconnaître un seul mot inspiré par la nécessité de la rime. — Il est à remarquer que la même faute grossière se reproduit dans les quatre éditions de formats différens, données par le sieur Ladvocat.

boutons d'un cyprès, des larmes étaient prêtes à couler des noires franges de ses yeux.

68. Une quatrième, aussi tranquille qu'une statue de marbre, reposait d'un sommeil calme, silencieux et insensible, elle avait la blancheur et la froide pureté d'un ruisseau comprimé par la glace, ou d'un neigeux clocher élevé dans les Alpes sur un précipice, ou de la femme de Loth changée en sel, — ou de ce qu'il vous plaira. — J'ai fait un monceau de mes comparaisons; vous n'avez qu'à juger et choisir; — peut-être vous aurais-je satisfait avec celle d'une dame sculptée sur un tombeau.

69. Et de ce côté, voyez-vous une cinquième? — Quelle est-elle? dame d'un *certain âge*, c'est-à-dire, certainement âgée, — je ne vous dirai pas le nombre de ses années, attendu que je ne compte plus passé vingt ans; mais enfin elle dormait et ne laissait plus apercevoir tous les charmes qu'on lui reconnaissait avant d'être arrivée à cette désolante période qui rejette à l'écart tout le monde, hommes et femmes, et les laisse méditer sur leurs péchés et sur eux-mêmes.

70. Cependant, comment rêvait, comment dormait Dudù? Jamais, malgré toutes mes recherches, je ne l'ai pu découvrir, et je rougirais de prononcer ici une syllabe mensongère. Mais à l'instant même où finissait la seconde veille, lorsque les lampes épuisées ne jetaient plus qu'une lueur bleuâtre, et que les esprits apparaissaient ou semblaient apparaître le long

des voûtes à ceux que leur compagnie affriande; en ce moment-là, dis-je, Dudù poussa un cri;

71. Un si grand cri que tout l'oda en fut réveillé dans la plus générale émotion : matrone, vierges, celles même qui ne réclamaient ni l'un ni l'autre titre se réunirent en un seul groupe de tous les points de la salle, pareilles aux vagues de l'Océan. Toutes, elles tremblaient, s'étonnaient, et ne devinaient pas mieux que moi-même ce qui avait pu réveiller si brutalement la paisible Dudù.

72. Elle était effectivement bien éveillée : toutes d'un pas léger, mais rapide, accourent autour de son lit; enveloppées dans de flottantes draperies, les cheveux épars, les yeux inquiets, les bras et les pieds nus et aussi brillans que jamais météore enfanté par le pôle septentrional, — elles demandent la cause de sa frayeur; et en effet elle paraissait agitée, elle frissonnait, elle brûlait; ses yeux étaient dilatés, ses joues vivement colorées.

73. Mais une chose étrange, — et ce qui prouve bien comme on est heureux d'avoir le sommeil dur, — c'est que Juanna ronflait aussi hautement que jamais mari près de son épouse légitime. Toutes leurs clameurs ne purent la faire sortir de ce bienfaisant assoupissement : il fallut la remuer, — du moins je le tiens ainsi d'elles-mêmes; — Juanna ouvrit les yeux, et, avec la plus discrète surprise, se mit à bâiller de toutes ses forces.

74. Alors commença une stricte investigation, à

laquelle un homme d'esprit et un sot eussent été également embarrassés de répondre par un discours précis. Les odalisques interrogeaient toutes à la fois, et plus que jamais elles se montraient surprises, soupçonneuses et difficiles à satisfaire. Il est bien vrai que Dudù n'avait jamais passé pour manquer de bon sens, mais n'étant pas un orateur *de la force de Brutus*[1], elle ne pouvait de suite indiquer la cause de tout ce scandale.

75. Enfin elle dit qu'au milieu d'un profond sommeil elle avait rêvé qu'elle se promenait dans un bois, — *un bois obscur*, semblable à celui où Dante lui-même s'égara, dans l'âge où tout le monde pense à se réformer ; *au milieu du chemin de la vie*[2], où les dames, bardées de vertu, sont moins exposées aux attaques de leurs dangereux adorateurs. Dudù ajouta que ce bois était rempli de fruits agréables et d'arbres élevés, touffus et majestueux.

76. Au milieu de ces arbres était suspendue une pomme d'or, — une pomme d'une grosseur prodigieuse ; mais elle était trop haute et trop loin de sa portée. Après l'avoir long-tems regardée, elle s'était élevée, et même avait jeté sur ce fruit des pierres et tout ce qu'elle avait rencontré ; il restait toujours

[1] Shakspeare, *Jules César*, acte III, scène 2.

[2] *Nel mezzo del cammin di nostra vita*
Mi ritrovai per una selva oscura
Che la diritta via era smarrita.

(DANTE, *Inferno*, c. I.)

fortement attaché à la branche ; il ne cessait de s'y balancer, mais toujours à la même désolante hauteur.

77. Tout d'un coup, lorsqu'elle l'espérait le moins, le fruit était tombé de lui-même à ses pieds ; son premier mouvement avait été de le saisir et de le mordre jusqu'aux pépins ; mais justement comme ses jeunes lèvres commençaient à presser le fruit d'or qu'elle croyait voir, une abeille s'en était échappée et l'avait piquée au cœur. C'est alors — qu'elle s'éveilla effrayée et en jetant un grand cri.

78. Elle exposa tout cela, non pas sans une sorte de confusion et de peine, suites ordinaires des mauvais rêves, quand il ne se trouve dans l'instant même personne qui puisse en donner la vaine et futile explication. — J'en sais plusieurs qui réellement semblaient renfermer quelque exacte prophétie, ou ce que certaines gens prendraient pour une *singulière coïncidence*, manière de parler fort usitée de nos jours en pareil cas.

79. Les demoiselles, qui d'abord avaient imaginé quelque grand malheur, se mirent alors, comme c'est assez l'effet de la peur, à murmurer un peu de la fausseté de l'alarme qui avait frappé leurs oreilles endormies. La matrone, de son côté, parut indignée d'avoir quitté son lit échauffé pour venir écouter le récit d'un songe. Elle gronda vivement la pauvre Dudù, qui ne fit que soupirer et assurer qu'elle était bien fâchée d'avoir crié.

80. « J'ai entendu conter bien des histoires fri-
» voles, ajouta la mère, mais nous ravir notre som-
» meil naturel et faire sauter tout l'oda hors du lit à
» trois heures et demie du matin ; et cela pour nous
» apprendre un rêve de pomme et d'abeille, voilà
» ce qui prouverait assez que la lune est dans son
» plein. Mon enfant, vous êtes sûrement malade ; il
» faudra demain voir le médecin de sa hautesse pour
» savoir ce qu'il pense de cette attaque de nerfs à
» propos d'un rêve.

81. » Et la pauvre Juanna ! la pauvre enfant ! la
» première nuit qu'elle passe dans cette enceinte,
» être réveillée par tant de bruit ! — J'avais cru bien
» faire, puisqu'elle ne pouvait coucher seule, de met-
» tre cette jeune étrangère avec vous, Dudù, comme
» la plus tranquille, afin qu'elle pût mieux dormir ;
» mais à présent, je vais la confier aux soins de
» Lolah — quoique son lit soit un peu moins large. »

82. Cette proposition fit briller les yeux de Lolah :
mais la pauvre Dudù, les yeux obscurcis de larmes
occasionées par les reproches ou la vision, implora
son pardon sur-le-champ pour cette première faute :
d'un air humble et touchant elle supplia qu'on ne
lui enlevât pas Juanna, et elle promit bien qu'elle
saurait dompter tous les rêves.

83. Elle promit même de n'en avoir jamais à l'a-
venir, ou du moins de n'en plus avoir d'une aussi
bruyante espèce. Elle-même ne concevait pas com-
ment elle avait pu songer. — Elle était folle, ou si

on l'aimait mieux trop nerveuse; elle avait eu une véritable absence, bien digne d'être raillée ; — mais elle se sentait encore faible, et elle implorait à ce titre leur indulgence. Quelques heures lui rendraient ses forces et son jugement ordinaire.

84. Ici intervint charitablement Juanna. Elle exposa qu'elle se trouvait parfaitement bien où elle était, que la preuve en était son profond sommeil, quand toutes, elles étaient accourues autour de leur lit, comme au bruit du tocsin. Elle n'avait pas la moindre disposition à quitter son aimable voisine, et à laisser seule une amie dont tout le crime était d'avoir une fois rêvé *mal à propos*.

85. Tandis que Juanna parlait ainsi, Dudù lui passa un de ses bras sous le cou et cacha sa figure sur sa poitrine. Son cou seul restait à découvert et ressemblait à l'extrémité d'un bouton de rose fermé. Je ne puis dire la cause de cette rougeur, il faudrait que j'eusse deviné le mystère de son sommeil interrompu. Tout ce que je sais, c'est que les faits que j'expose sont vrais, aussi vrais que chose du monde.

86. Ainsi donc souhaitons-leur bonne nuit, — ou si vous voulez bonjour, — car déjà le coq avait chanté ; le jour commençait à couronner les montagnes asiatiques, et déjà les lointaines caravanes voyaient rougir le croissant des mosquées, en côtoyant dans une enveloppe de froide et matinale rosée ce baudrier de roches qui entourent l'Asie ;

aux lieux mêmes où Kaff[1] voit à ses pieds le Kurdistan. . . . .

87. Gulleyaz s'échappa de sa couche inquiète, avec le premier rayon ou plutôt la première lueur du matin. Pâle comme la passion profondément blessée, elle se couvrit elle-même d'un manteau, de ses pierreries et de son voile. Hélas! le rossignol qui, suivant la fable, chante, le sein percé d'une épine profonde, a plus de calme dans la voix et dans le cœur que ceux dont les vives passions font le supplice intérieur. . . . . .

88. Et voilà justement la morale que présenterait ce livre, si l'on voulait bien en considérer l'intention; — mais on ne peut se défendre de soupçons: tous les benoits lecteurs ont le don de fermer à la lumière la pupille de leurs yeux, et, de leur côté, les benoits auteurs aiment naturellement à élever leurs voix les uns contre les autres. Rien de plus naturel; ils sont en trop grand nombre pour pouvoir tous être flattés. . . . . .

89. La sultane sortit d'un lit de splendeur plus moelleux que celui dans lequel la sensibilité d'un sibarite ne pouvait supporter le pli d'une feuille de rose. — Malgré la pâleur née de la lutte de l'amour

. . . .

[1] Ou *Caf*: c'est une montagne de la Grande-Tartarie; mais les musulmans donnent ce nom à une montagne fabuleuse qui, selon eux, entoure le globe terrestre. Ils prétendent même que le soleil, à son lever, paraît sur une des croupes du Caf, et qu'il se couche derrière l'autre. (Voyez d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*.)

et de la fierté; Gulleyaz était encore trop belle pour avoir besoin des secours de l'art; — et telle était d'ailleurs son agitation, qu'elle oublia de se regarder dans son miroir.

90. Environ à la même heure, un peu plus tard peut-être, se leva son magnanime époux, maître sublime de trente royaumes et d'une femme dont il était abhorré; mais, dans ce pays, c'est une chose de bien moindre importance, — pour ceux du moins auxquels la fortune permet de compléter leur cargaison conjugale, — que dans les pays où l'on met un embargo sur la polygamie.

91. Il ne se tourmenta pas beaucoup de cette réflexion, ni même de toute autre. En sa qualité d'homme il voulait toujours avoir sous sa main une belle maîtresse, comme un autre eût voulu un éventail : il possédait en conséquence un bon nombre de Circassiennes, chargées de l'amuser après le divan; mais, bien qu'il connût peu les exigences de l'amour ou du devoir, il avait pensé, cette dernière nuit, à aller se réchauffer aux côtés de sa charmante épouse.

92. Et maintenant il se levait : après le nombre d'ablutions exigé par les usages orientaux, après avoir fait ses prières et d'autres pieuses évolutions, il prit six tasses de café pour le moins, et puis sortit pour savoir des nouvelles des Russes. Les victoires de ce peuple s'étaient en effet récemment multipliées sous le règne de Catherine, que la renommée vénère

encore comme la plus grande des souveraines et des Catins[1].

93. Mais toi, le fils de son fils, ô grand *légitime* Alexandre! ne va pas t'offenser de cette phrase en l'honneur de ta grand'mère, si jamais elle parvient à ton oreille; — car de nos jours les vers franchissent presque la distance de Pétersbourg, et, par leur terrible impulsion, les vagues larges et indignées de la liberté vont mêler leur murmure à celui des flots de la Baltique. — Pourvu que tu sois le fils de ton père, c'en est assez pour moi.

94. Dire d'un homme qu'il est le fruit de l'amour, et de sa mère qu'elle forme l'antipode exact de Timon le misanthrope, voilà bien évidemment une diffamation, une injure, ou tout ce qu'il vous plaira; mais nos aïeux à tous sont à la merci de l'histoire; et si la glissade d'une dame pouvait flétrir la bonne renommée de toute une génération, je voudrais bien savoir ce que deviendrait la plus honorable des généalogies.

95. Si Catherine et le sultan avaient bien entendu leurs intérêts (mais les rois ne les entendent guère avant de recevoir quelques bonnes et rudes leçons), ils avaient un moyen de terminer, sans prince ou

[1] Il y a dans l'anglais *wombs ;* mais le mot français qui y correspond est véritablement le diminutif de *Catherine.* Voltaire, dans quelques-unes des lettres adressées à cette princesse, ne craignait pas de l'appeler, en riant, sa *Catin.* Il fut même assez mal reçu d'elle quand il voulut l'engager à prendre un nom plus héroïque. (Voyez sa Correspondance.)

plénipot, leurs querelles envenimées. Peut-être eût-il été précaire, mais dans le cas seulement où ils l'auraient jugé de leur goût. Elle n'avait qu'à renvoyer ses gardes, lui son harem, et quant au reste à s'aboucher et s'entendre à l'amiable.

96. Quoi qu'il en fût, sa hautesse avait à travailler avec son conseil ordinaire, sur les voies et moyens nécessaires pour résister à ce foudre guerrier, à cette amazone moderne, à cette reine des *princesses* [1]. On ne saurait exprimer la perplexité de tous ces soutiens de l'état, qui ne sont, il est vrai, jamais fort à leur aise, quand ils n'ont pas à leur disposition l'expédient d'une nouvelle taxe.

97. Pour Gulleyaz, dès que son roi fut parti, elle courut à son boudoir, lieu fait pour l'amour ou les déjeuners; lieu secret, agréable, orné de tout ce qui peut ajouter au charme de ces aimables réduits. — Les lambris étincelaient de pierreries; çà et là étaient posés des vases de porcelaine remplis de fleurs, — ces captifs consolateurs des heures de captivité.

98. La nacre, le porphyre et le marbre y étaient prodigués à l'envi; on y entendait le gazouillement des oiseaux voisins, et les glaces coloriées qui éclairaient cette grotte ravissante variaient de mille nuances les rayons du jour. — Mais tous mes tableaux seraient inférieurs à l'effet réel; il vaut donc mieux

[1] *Queen of queens*. Ce dernier mot répond exactement à celui de *fille publique*; mais... le lecteur français veut être respecté.

ici n'offrir qu'un simple trait au charmant lecteur, — son imagination fera le reste.

99. C'est donc en ce lieu qu'elle fit venir Baba. Aussitôt elle s'enquit de Don Juan et de ce qui s'était passé depuis le départ de toutes les esclaves. Juan avait-il partagé leur appartement? les choses ont-elles été comme il le désirait? son déguisement a-t-il trompé tous les yeux? Mais surtout elle parut inquiète de savoir comment il avait passé la nuit.

100. A ce long catéchisme de questions, plus aisées à faire qu'à résoudre, Baba, quelque peu embarrassé, répondit — qu'il avait fait de son mieux pour remplir la mission qu'on lui avait confiée. Mais il avait l'air de chercher à dissimuler quelque chose, et ses efforts le trahissaient au lieu de le servir. — Il se grattait l'oreille, ressource à laquelle les gens embarrassés ont un infaillible recours.

101. Gulleyaz n'était pas absolument un modèle de patience; elle n'avait aucune disposition à longtems attendre un mot ou une chose, et dans toutes les conversations elle voulait de promptes répliques. Quand elle vit Baba broncher, comme un cheval, sur ses réponses, elle l'en accabla de nouvelles, et comme l'eunuque bégayait de plus en plus, la rougeur commença à couvrir ses joues, ses yeux étincelèrent, l'azur des veines de son front superbe se gonfla et se rembrunit.

102. Quand Baba vit ces symptômes, qu'il savait n'annoncer pour lui rien de bon, il chercha à con-

jurer sa colère et à demander la grâce d'être entendu : — « il n'avait pu empêcher ce qu'il allait raconter ; » — enfin il prit sur lui de dire « que » Juan avait été confié à Dudù ; mais il n'y avait en » cela rien de sa faute ; » et alors il jura par le Coran et, de plus, par la bosse du saint Chameau.

103. La première dame, de l'oda, aux soins de laquelle est confiée la discipline de tout le harem, dès l'instant où les dames sont rentrées dans leurs salles, car les fonctions de Baba ne s'étendaient que jusqu'à la porte ; la première dame, dit-il, avait tout fait, et il (le susdit Baba) n'aurait pas hasardé quelque chose de plus, sans éveiller des soupçons faits pour ajouter encore à l'embarras des circonstances.

104. Il espérait, il pensait, il pouvait même assurer que Juan ne s'était pas découvert : du reste il était impossible de douter de la pureté de sa conduite ; la moindre indiscrétion folle ne l'eût pas seulement mis dans une situation critique, elle l'eût fait saisir, *ensaquer* et jeter à la mer. — C'est ainsi que Baba raconta tout, excepté le rêve de Dudù, dans lequel il ne trouvait pas le mot pour rire.

105. Il passa donc prudemment sur ce point et se mit à discourir d'autre chose ; — il parlerait encore s'il eût attendu, pour s'arrêter, la moindre réponse : tant étaient profondes les angoisses dont le front de Gulleyaz était couvert. — La fraîcheur de ses joues prit une teinte cendrée, ses oreilles bour-

donnèrent, et, comme si elle eût reçu un coup imprévu, tous les objets tournèrent autour de sa tête. Une sueur froide, véritable rosée du cœur, inonda son beau front, semblable au lis que vient humecter celle du matin.

106. Bien qu'elle ne fût pas fort sujette aux vapeurs, Baba s'imagina qu'elle allait se trouver mal; il se trompa : — c'était simplement une convulsion, mais que, malgré sa rapidité, il serait impossible de peindre. Vous avez tous entendu parler, et il en est même parmi nous qui ont fait l'épreuve de cette stupeur mortelle occasionnée par un accident extraordinaire; — ainsi dans un instant d'agonie, Gulleyaz ressentit ce qu'elle n'aurait pu exprimer. — Comment donc voulez-vous que moi je le puisse?

107. Un instant elle se leva, telle que la Pythonisse dressée sur son trépied et abîmée dans l'inspiration née de l'excès de sa détresse, alors que toutes les cordes du cœur, semblables à des coursiers sauvages, sont tiraillées en sens contraire. — Mais bientôt comme leur furie s'apaise et que leurs forces diminuent plus ou moins, elle retomba par degrés sur son siége, et appuya sur ses genoux chancelans sa tête palpitante.

108. Son visage penché cessa de paraître, et, semblable au saule pleureur, ses cheveux tombèrent en longues tresses sur les dalles de marbre qui soutenaient son siége ou plutôt son sopha (car c'était une basse et moelleuse ottomane, toute formée de

coussins). Le sombre désespoir soulevait son sein : c'est ainsi que le rivage irrite la violence des flots et recueille ensuite les débris de naufrage qu'ils transportent.

109. Sa tête était donc inclinée, et sa longue chevelure, en tombant, cachait ses traits beaucoup mieux qu'un voile. Sur l'ottomane était languissamment jetée une main blanche, diaphane et pâle comme l'albâtre. Que ne suis-je un peintre, pour réunir en un groupe tous les détails auxquels les poètes sont forcés de recourir! Oh! que n'ai-je des couleurs en place de paroles! mais du moins peut-être mes teintes serviront-elles d'esquisses et de légers croquis.

110. Baba qui, par expérience, savait quand il était à propos de parler, ou quand il fallait fermer la bouche, se garda bien de l'ouvrir tant que la passion tourmenta Gulleyaz; il craignait trop de contrarier ses intentions taciturnes ou communicatives. A la fin elle se lève, et fait lentement quelques pas dans la salle, mais toujours en silence; le front éclairci, mais l'œil toujours égaré; le vent était calmé, mais la mer était encore aussi haute.

111. Elle s'arrête; elle élève la tête dans l'intention de parler, — puis elle la laisse retomber et recommence à marcher d'un pas rapide; mais, ordinaire effet d'une vive émotion, elle ne tarda pas à se ralentir. — Quelquefois chaque pas révèle un sentiment distinct, et c'est ainsi que Salluste nous dé-

couvre Catilina en proie aux démons de toutes les passions, et laissant deviner tous ses projets par le peu de régularité de sa marche.

112. Gulleyaz s'arrêta encore, et faisant un signe à Baba : « Esclave, amène les deux esclaves, » dit-elle d'une voix basse, mais d'une voix à laquelle Baba n'aurait osé résister. Il en fut cependant interdit, et paraissait assez disposé à y contredire : il implora donc la grâce de connaître, dans la crainte d'une nouvelle erreur, de quels esclaves (il les connaissait bien) sa hautesse avait voulu parler.

113. « De la Géorgienne et de son amant, » répliqua l'impériale épouse, — et elle ajouta : « Que » la barque soit tenue prête devant le secret portail ; » tu connais le reste. » La parole expira sur ses lèvres, en dépit de son orgueil furieux et de son amour outragé. Baba, le remarquant avec empressement, la conjura aussitôt, par chaque poil de la barbe de Mahomet, de vouloir bien révoquer l'ordre qu'il avait entendu. . . . .

114. « Entendre, c'est obéir, dit-il ; mais cependant, ô sultane, pesez bien les résultats ; ce n'est » pas que j'hésite jamais à accomplir vos ordres, et » même dans toute l'étendue de leurs conséquences ; » mais une pareille précipitation peut être fatale à » votre impériale personne. Je n'entends parler ici » ni de votre ruine ni de votre position dans le cas » où l'affaire viendrait à se découvrir ; . . . .

115. » Mais seulement de votre sensibilité per-

» sonnelle. — Quand tout le reste de l'univers se-
» rait enseveli sous les vagues rapides qui recou-
» vrent déjà dans leurs mortelles cavernes tant de
» cœurs jadis remplis d'amour, — vous aimeriez en-
» core cet enfant, nouvel hôte du sérail ; et — si vous
» essayez d'un aussi violent remède, — excusez ma
» franchise, mais je vous assure que le moyen de
» vous guérir ne sera pas de le tuer.

116. » — Eh ! que connais-tu de l'amour ou de la
» sensibilité ? — Misérable ! sors ! cria-t-elle avec
» des yeux irrités, et exécute mes ordres ! » Baba
disparut ; car, en poussant plus loin ses observations,
il se serait exposé à devenir son propre bourreau. Il
aurait, sans doute, bien ardemment souhaité mettre
à fin cette affaire critique, sans porter préjudice à
son prochain ; mais encore préférait-il sa tête à celle
des autres.

117. Mais tout en se disposant à obéir, il ne se fit
pas scrupule de grogner et de grommeler en bons
mots turcs contre les femmes de toutes les conditions,
et spécialement contre les sultanes, leurs habitudes,
leur opiniâtreté, leur orgueil, leur indécision, la
mobilité de leurs désirs d'un instant à l'autre, les
tourmens qu'elles donnaient, enfin leur immoralité,
qui chaque jour lui faisait mieux sentir les avantages
de sa *neutralité*.

118. Il appela donc ses collègues à son aide, et
il chargea l'un d'eux d'aller sur-le-champ avertir le
couple de s'habiller soigneusement, surtout de bien

mettre en ordre leurs chevelures, pour se rendre ensuite auprès de l'impératrice, qui s'était informée ce matin d'elles avec la plus aimable sollicitude. Dudù trouva cela étrange, et Juan en parut interdit; mais il fallait obéir, et bon gré — malgré.

119. Nous les laisserons ici se préparer à soutenir la présence impériale. Gulleyaz va-t-elle montrer de la compassion à leur égard, ou doit-elle se défaire de l'une et de l'autre, à l'exemple d'autres dames irritées de son pays? — Voilà des choses que peut déterminer la chute d'un cheveu ou d'une plume; mais à Dieu ne plaise que j'anticipe sur le résultat d'un caprice féminin.

120. Je les laisse donc avec mes vœux sincères, mais sans espérer beaucoup de leur accomplissement, pour m'occuper d'une autre partie de notre histoire; car nous sommes obligés de varier un peu les mets de ce banquet poétique. Espérons que Juan échappera à la gloutonnerie des poissons : cependant, malgré les difficultés et l'incertitude de sa situation, comme le lecteur prend goût à mes digressions, ma muse va toucher pour lui quelques mots de *guerre*.

Chant Septième.

1. Comment vous définir, ô Gloire, ô Amour? Toujours vous voltigez sur nos têtes sans jamais vous abaisser, et dans le ciel polaire il n'est pas un météore aussi brillant ou plus fugitif que vos deux flambeaux. Enchaînés sur une terre glaciale, nous élevons nos regards vers leur trace fortunée, et nous les voyons revêtir mille et mille couleurs; puis tout d'un coup nous laisser isolés sur notre froide planète.

2. Tels ils sont, et telle est ma présente histoire: un poème indéterminé, toujours mobile; une aurore boréale versifiée qui flambe sur une terre glaciale et déserte. Qu'on se désole en apprenant le secret de l'univers, rien de mieux; mais encore n'est-ce pas un crime, je l'espère, de rire de *toutes* choses; car, après *tout*, qu'est-ce que *toutes* choses, — sinon de la *vanité*?

3. Ils m'accusent, — moi, — le présent auteur du présent poème, — et cela en termes fort durs, de — je ne sais quelle tendance à mépriser et tourner en ridicule les facultés, les vertus et toutes les choses humaines. Bon Dieu! je ne conçois pas ce qui les scandalise là-dedans! Je n'écris rien qui n'ait été dit avant moi par Dante, Salomon et Cervantes;

4. Par Swift, par Machiavel, par La Rochefoucauld, Fénelon, Luther, Platon, Tillotson, Wesley et Rousseau, qui tous n'auraient pas donné une patate de la vie. Si les choses sont telles, ce n'est pas à eux ni à moi qu'il faut s'en prendre, — et, pour ma part, je ne songe nullement à faire le Caton ou le Diogène; — mais enfin nous vivons, nous mourons, et vous en êtes encore à savoir, aussi bien que moi, lequel des deux vaut le mieux.

5. Socrate dit que notre seule science est *de savoir qu'on ne peut rien savoir*. Belle science, en vérité, qui replace sur le niveau de l'âne tous les sages futurs, présens ou passés. Et Newton (cet axiome de l'intelligence) déclarait bien, hélas! qu'avec toutes ses grandes découvertes récentes il n'était qu'*un enfant ramassant des coquillages sur les rives du grand océan de la vérité*[1].

6. L'Ecclésiaste dit que tout est vanité; — les plus modernes prédicateurs répètent ou démontrent la même chose, avec leurs citations toutes chrétiennes : en un mot, tout le monde, ou du moins le

[1] « Je ne sais, disait-il, ce que le monde pensera de mes travaux, » mais pour moi il me semble que je n'ai pas été autre chose qu'un en- » fant jouant sur le bord de la mer, et tantôt trouvant un caillou un » peu plus poli, tantôt une coquille un peu plus agréablement variée » qu'une autre, tandis que le grand océan de la vérité s'étendait au-delà » de ma faible vue. » (*Mémoires authentiques de S. Isaac Newton*, publiés pour la première fois en 1806, d'après les MSS. originaux.) De nos jours, M. Azaïs a trouvé l'*explication universelle*; il la révèle à qui veut l'entendre, et trois fois par semaine, à Paris, rue du Colombier, n° 9.

plus grand nombre en a la conviction, et moi seul, au milieu de ce vide également reconnu par les saints, les sages, les poètes et les prédicateurs, je ne pourrai, sans m'exposer à des querelles, confesser le néant de la vie!

7. Permis à vous, dogues ou plutôt hommes (car je vous flatterais en vous confondant avec les dogues qui valent bien mieux), de lire ou de ne pas lire le tableau que j'essaie de tracer de votre naturel. Les hurlemens des loups n'interrompent pas le char de la lune; les vôtres n'arrêteront pas ma radieuse muse dans sa course céleste. —Hâtez-vous d'assouvir votre rage, tandis qu'elle verse encore son éclat sur vos pas ténébreux.

8. *Amours sanglans*, *perfides guerres* (je ne sais pas au juste si je cite fidèlement; —peu importe, les faits resteront les mêmes, j'en suis sûr), c'est vous que je chante, et en ce moment je me dispose à battre une ville qui supporta un siége fameux et qui fut attaquée, du côté de la terre et de la mer, par Suvaroff, en anglais Suwarow, lequel aimait autant le sang qu'un alderman la moelle succulente.

9. Le nom de la forteresse est Ismaïl [1]; elle est située sur le bras et la rive gauche du Danube : ses constructions, quoique dans le genre oriental, ne l'empêchent pas d'être une place du premier rang, ou d'*avoir été*, si maintenant elle est démantelée,

[1] Ou *Smihel*, en Bessarabie, à trois lieues au-dessus de l'endroit où le Danube, avant de se jeter à la mer, se sépare en deux branches.

conformément à l'usage assez suivi de vos conquérans du jour. Elle est à quatre-vingts verstes environ de la mer [1], et peut offrir une enceinte de trois mille toises.

10. Dans cette enceinte fortifiée doit être compris un bourg placé sur une hauteur à gauche, et qui, de son point le moins élevé, commandait encore la ville ; un Grec avait imaginé de dresser à l'entour du sommet une quantité de palissades ; mais il les avait justement placées de manière à *empêcher* le feu des assiégés et à *servir* celui de l'ennemi.

11. Cette circonstance pourra faire apprécier les grands talens de ce nouveau Vauban. Quant aux fossés de la ville, ils étaient profonds comme l'Océan, et les remparts étaient plus hauts que vous ne pourriez demander à être pendu ; mais ensuite il y avait (excusez, je vous prie, cette inspiration d'ingénieur) un grand manque de précaution : nul ouvrage avancé, nul chemin couvert, rien en un mot qui eût seulement l'air de dire : *Ici l'on ne passe pas.*

12. Un bastion de pierre avec une gorge étroite [2],

[1] Huit lieues.

[2] Quelques lecteurs peu familiarisés avec le nom des ouvrages de fortification ne seront peut-être pas fâchés d'en retrouver ici l'explication. Le *bastion* est un ouvrage ordinairement angulaire et en saillie hors du corps de la place. — La *gorge* est l'entrée d'une pièce de fortification du côté de la place. — *Casemate*, plate-forme pour couvrir le canon. — *Barbette*, plate-forme de laquelle on peut tirer le canon à découvert. — *Cavalier*, terre élevée où l'on place du canon.

des murs aussi épais que la plupart de vos cervelles, et deux batteries défendues, comme le bienheureux saint Georges de pied en cap, l'une par une casemate et l'autre par une *barbette*, protégeaient vigoureusement la rive du Danube [1], et, du côté opposé de la ville, vingt-deux pièces de canon bien pointées étaient hérissées sur un cavalier de quarante pieds de haut.

13. Mais, du côté du fleuve, la ville était entièrement ouverte, parce que les Turcs ne pouvaient se laisser persuader qu'un vaisseau russe pût jamais s'offrir en vue. Ils ne reconnurent même leur erreur qu'à l'instant où ils furent surpris, mais alors il était trop tard pour se raviser; et comme le Danube n'offrait pas un facile abordage, ils se contentèrent de suivre des yeux la flottille moscovite et de crier: « Allah! et Bismillah [2]! »

14. Cependant les Russes se préparèrent à l'attaque; mais ici, déesses de la guerre et de la gloire, instruisez-moi à épeler tous ces noms de cosaques qui deviendraient immortels, si l'univers apprenait jamais leurs actions. Que reprocherait-on, en effet, à leur mémoire? Achille lui-même n'eut jamais un visage plus refrogné ou plus couvert de sang qu'un

[1] Sans doute la rive droite. Comme le poète va le dire plus bas, les Turcs n'avaient pas prévu l'arrivée d'une flotte ennemie; ils n'avaient donc défendu que la rive opposée à celle sur laquelle s'élevait la ville, et cela dans la crainte que l'armée de terre n'essayât de traverser le fleuve.

[2] *Dieu!* et *au nom de Dieu!* Tous les chapitres du Coran, toutes les prières et actions de grâces des musulmans commencent par *Bismillah!*

millier de héros de cette nation nouvelle et policée, aux noms desquels il ne manqué vraiment que la prononciation.

15. J'en rappellerai cependant quelques-uns, ne fût-ce que pour enrichir l'euphonie de notre langue. — On voyait parmi eux Strongenoff et Strokonoff, Meknop, Serge Lwow, le moderne grec Arséniew, puis Tschitsshakoff, Roguenoff, Chokenoff et d'autres pareilles pièces de douze consonnes. J'en dirais un bien plus grand nombre si je pouvais fouiller plus à fond dans les gazettes; mais la renommée est une capricieuse prostituée, qui semble autant se servir de ses oreilles que de sa trompette.

16. Et elle refuse de monter au ton de la poésie ces syllabes discordantes dont on a fait, à Moscow, des noms propres. Cependant, parmi ces derniers, plusieurs méritaient d'être loués autant que jamais vierge le jour de son mariage: ils finissaient en *ischkin*, *ousckin*, *iffskchy*, *ouski*, mots suaves et fort bons pour les péroraisons temporisantes de Londonderry. Nous ne pouvons encore en citer que Rousamouski, —

17. Scherematoff et Chrematoff, Koklophti, Koclobski, Kousakin et Mouskin-Pouskin, tous les meilleurs guerriers qui eussent jusqu'alors marché contre un ennemi, ou enfoncé le sabre dans une peau. Peu se souciaient-ils du mufti ou de Mahomet, sinon pour faire de leur cuir une peau nouvelle à leurs timbales, dans le cas où le parchemin

viendrait à renchérir, et à défaut de tout autre objet pour le remplacer.

18. Parmi eux se trouvaient des étrangers de grand renom et de diverses contrées; simples volontaires, ils ne songeaient pas à servir leur patrie ou son gouvernement, mais à devenir un jour brigadiers; et quelque peu aussi à se trouver au sac d'une ville, car c'est une occasion fort douce aux jeunes gens de leur âge. Il y avait plusieurs généraux anglais, dont seize s'appelaient *Thomson* et dix-neuf *Smith*[1].

19. Jack Thomson, Bill Thomson. — Tous les autres, comme le grand poète, s'appelaient Jemmy[2]. J'ignore s'ils avaient un cimier ou des armoiries, mais un tel parrain vaut sans doute bien un quartier. Quant aux Smith, ils étaient trois Pierre; mais le premier d'entre eux tous, le plus habile à donner ou parer un coup, était celui-là devenu depuis si célèbre *dans les environs d'Halifax*, mais qui était alors au service des Tartares[3].

20. Les autres étaient des Jacks, des Gills, des Wills et des Bills; mais quand j'aurai ajouté que le plus vieux des Jacks Smith était né dans les montagnes de Cumberland, et que son père était un hon-

[1] *Smith* en anglais, *Schmitt* en allemand, et *Lefebvre*, *Fabre* en français, sont des noms propres extrêmement *communs*. Ils répondent à celui d'ouvrier forgeron sur toute espèce de métaux. — *Thomson*, fils de Thomas.

[2] Ou *James*. — James Thompson, l'auteur des *Saisons*.

[3] Peut-être sir Sidney-Smith, qui, huit ans plus tard, commandait les troupes anglaises en Turquie.

nête forgeron, j'aurai dit tout ce que je sais d'un nom qui remplit trois lignes de la dépêche sur la prise de *Schmacksmith*; ainsi nomme-t-on le village de la déserte Moldavie, où mourut cet homme immortel — dans un bulletin [1].

21. Je ne sais (malgré tout le cas que je fais de Mars) si l'insertion d'un nom dans le *bulletin* peut compenser parfaitement celle d'un *boulet* dans le corps. On ne me fera pas, je l'espère, un crime de ce doute; car je me souviens, tout simple que je suis, d'avoir vu la même idée dans un certain Shakspeare, dont il suffit aujourd'hui de citer les pièces déréglées pour acquérir le titre de bel-esprit.

22. Là se trouvaient aussi des Français, vifs, jeunes et vaillans; mais je suis trop ardent patriote pour mentionner, dans un jour de gloire, des noms gaulois. Plutôt dire vingt mensonges qu'un seul mot de vérité; — celles de ce genre sont des trahisons; elles compromettent la patrie, et l'on déteste comme traître quiconque a l'audace de nommer un Français en langue anglaise, quand ce n'est pas afin de prouver à John Bull que la paix doit ajouter à sa haine pour la France.

23. Les Russes avaient, pour deux motifs, placé

[1] M. A. P., après avoir traduit assez infidèlement cette strophe, ajoute en note : « La *consonnance* des *ith* semble le seul *motif* de cette » strophe. » Il eût peut-être été plus *français* et plus juste de dire : « L'envie de bafouer les faiseurs de bulletins *semble* le seul motif, etc., » ou bien de ne rien dire du tout : j'aurais suivi son exemple.

deux batteries dans une île située près d'Ismaïl. Le premier était de bombarder la ville et de faire écrouler les édifices publics et particuliers, sans se soucier des pauvres ames qui allaient tomber victimes. La forme de la place devait réellement suggérer ce projet : elle était bâtie en amphithéâtre, et chaque maison semblait offrir à la bombe un but assuré.

24. Le second objet était de profiter de l'instant d'une consternation générale pour attaquer la flottille turque, qui reposait près de là à l'ancre dans une parfaite sécurité. Mais un troisième motif était encore sans doute de les amener au désir de capituler : fantaisie qui s'empare quelquefois des guerriers, quand ils ne sont pas acharnés comme des chiens terriers ou des boules-dogues.

25. Une habitude très-blâmable, celle de mépriser les ennemis que l'on doit combattre, commune dans tous les cas, fut dans celui-ci la cause de la mort de Tchitchitzkoff et de Smith. Il nous faut donc rayer ce dernier de la liste des dix-neuf vaillans Smith qui m'ont déjà fourni une rime. Mais heureusement ce nom est ajouté à tant de *sir* et de *madam*, qu'on serait tenté de croire que le *premier* qui le porta fut *Adam* lui-même[1].

26. Les batteries russes étaient défectueuses, pour avoir été construites avec trop de précipitation. Ainsi, la même raison qui prive un vers de son douzième

[1] Byron fait, dans cette saillie, allusion au nom du célèbre sir Adam Smith, l'auteur du livre *de la Richesse des nations*.

pied, et rembrunit le front de Longman et John Murray[1] quand la vente des livres n'est pas aussi rapide que le voudraient ceux qui les impriment, la même raison, dis-je, peut s'opposer pour un tems à ce que l'histoire appelle tantôt *meurtre*, et tantôt *gloire*.

27. Soit effet de l'ineptie, de la hâte ou du gaspillage des ingénieurs (et il m'importe peu de le savoir), soit plutôt celui de la cupidité personnelle du fournisseur qui aurait espéré sauver son âme en remplissant mal ses engagemens avec des homicides; il est certain que les batteries nouvellement dressées ne portaient aucun secours efficace. Elles manquaient toujours, elles n'étaient jamais manquées, et elles ajoutaient sans cesse à la liste des manquans[2].

28. Une malheureuse erreur dans le calcul des distances dérangea toutes leurs tentatives navales : trois brûlots perdirent leur courtoise existence avant de toucher l'endroit où ils auraient pu produire quelque effet. La mèche avait été allumée trop tôt, et rien ne put remédier à cette lourde faute : ils sautèrent au milieu de la rivière. Cependant, bien que l'aube fût levée, les Turcs dormaient aussi profondément que jamais.

[1] Libraires de Lord Byron, à Londres.

[2] C'est un devoir rigoureusement prescrit aux officiers, et surtout en tems de guerre, de relever chaque jour le nombre de soldats de leurs compagnies qui n'ont pas répondu à l'appel. C'est ce qu'on appelle, en Angleterre, *the missing list* (la liste des absens). — M. A. P. accable encore ici Lord Byron de son dédain superbe; « la répétition du même » mot, dit-il, *fait* tout *le sel* de cette strophe. »

29. Cependant, à sept heures, ils se réveillèrent et aperçurent la flottille des Russes qui se mettait en route. Il était neuf heures quand, ayant toujours avancé sans rencontrer d'obstacles, les vaisseaux arrivèrent à un câble de distance de la ville d'Ismaïl, et commencèrent une canonnade qui leur fut, j'ose le dire, rendue avec usure par un feu de mousqueterie, de bombes et de pièces de toutes les formes et de tous les calibres.

30. Les Russes soutinrent pendant six heures sans interruption le feu des Turcs; et, à l'aide des batteries de terre, ils entretinrent le leur avec une grande précision. Mais enfin ils sentirent qu'une canonnade seule ne pourrait jamais forcer la ville à se soumettre, et ils donnèrent le signal de la retraite. Une de leurs barques coula à fond; une seconde, étant venue échouer sous les retranchemens, tomba au pouvoir des Turcs.

31. Les musulmans perdirent aussi des vaisseaux et des soldats; mais aussitôt que l'ennemi parut s'éloigner, les delhis montèrent plusieurs barques, s'avancèrent à force de rames et fatiguèrent les Russes par un feu terrible. Ils tentèrent même d'opérer une descente sur l'autre bord, mais le comte Damas les rejeta dans l'eau pêle-mêle et leur fit tout un bulletin de morts [1].

[1] C'est-à-dire leur tua assez d'hommes pour qu'un bulletin pût être rempli de leurs noms seuls. — Il s'agit ici du comte Roger de Damas, qui se distingua effectivement au siége d'Ismaïl, et auquel Catherine II

32. « Si je voulais redire (dit ici l'historien) tout » ce que firent les Russes ce jour-là ; je crois que » plusieurs volumes ne me suffiraient pas et qu'il me » resterait encore beaucoup de choses à ajouter. » Après ce début, il ne dit pas un mot d'eux, — mais il cherche à faire sa cour à quelques étrangers de distinction qui assistaient au combat, au prince de Ligne, à Langeron, à Damas, noms aussi grands que jamais en ait inscrit la gloire dans ses fastes.

33. Ces grands frais de louanges nous montrent bien ce que c'est que la gloire. A l'exception de ces trois *preux chevaliers* eux-mêmes, combien peu de lecteurs savent s'ils ont réellement existé! (et peut-être existent-ils encore, car rien ne porte à croire le contraire). L'honneur est une loterie, et nous reconnaissons encore dans l'illustration un jeu de la fortune. Il est vrai que les mémoires du prince de Ligne ont à demi écarté de sa personne le rideau de l'oubli [1].

34. Mais combien d'hommes se conduisirent dans de brillantes actions aussi vaillamment que les plus fameux héros, et dont les noms, perdus dans la foule, ne sont jamais retrouvés et rarement cher-

conféra ensuite le grade de colonel et la croix de Saint-Georges. Le comte de Damas est rentré en France en 1814.

[1] L'extrait de ces Mémoires, publié en 1809 par Mme de Staël, en un volume, est tout ce qui recommande encore aujourd'hui la longue vie militaire et littéraire du prince de Ligne. La collection ignorée de ses œuvres complètes forme 40 vol. in-12. Il est mort à Vienne le 13 décembre 1814.

chés ! Ainsi la bonne renommée est-elle sujette à de tristes contractions et à des extinctions prématurées. Après toutes nos modernes batailles, je parie qu'il serait impossible de retrouver dix noms de connaissance dans aucune gazette.

35. Après tout, cette dernière attaque, toute glorieuse qu'elle fût, montra bien, *d'une manière où de l'autre*, qu'une faute avait été commise. L'amiral Ribas (connu dans les histoires russes) était fortement d'avis de tenter un assaut : mais il rencontra une vive opposition chez les vieillards et chez les jeunes ; et de vifs débats en furent la conséquence nécessaire. — Ici je dois m'arrêter ; car si j'écrivais tout au long les discours de chaque guerrier, je crois que mes lecteurs ne monteraient jamais sur la brèche.

36. Il y avait un homme, si toutefois c'était un homme ; — non que l'on puisse mettre en question son *humanité*, car, s'il n'avait pas été un Hercule, son histoire eût eu la brièveté de sa dernière maladie ; alors qu'oppressé d'une indigestion, le visage pâle et défait, il expirait maudit, sous un arbre de la belle province qu'il avait ravagée, comme la sauterelle, dans le champ dont elle a rongé le fruit.

37. C'était Potemkin [1], — personnage recomman-

[1] Né en 1736. Dès sa jeunesse ce fameux favori avait développé un dérèglement de mœurs sans exemple même en Russie. Il avait acheté la Crimée aux Tartares, et, pour donner aux peuples musulmans de cette vaste province les mœurs russes, il avait exercé les actes de barbarie les

dable dans un tems où l'homicide et la prostitution étaient les bases de la grandeur. Si les titres et les crachats pouvaient donner un renom durable, sa gloire égalerait encore aujourd'hui la moitié de sa fortune. Haut de six pieds, cet homme était bien digne d'inspirer à la souveraine de toutes les Russies un caprice proportionné à la grandeur de sa taille; car elle avait l'habitude de mesurer le mérite d'un homme comme on mesure un clocher.

38. Tandis qu'on était en proie à l'indécision, Ribas dépêcha un courrier au prince, et parvint ainsi à faire prévaloir son avis. Je ne pourrais vous dire comment il s'y prit pour plaider sa cause, mais enfin il eut tout sujet d'être satisfait. En attendant, les batteries faisaient leur devoir : quatre-vingts canons, pointés sur les bords du Danube, nourrissaient un feu continuel auquel on ne cessait de répondre de l'autre côté.

39. Mais le 13, quand une partie des troupes était déjà rembarquée et que le siége allait être levé, un courrier, arrivant de toute la vitesse de son che-

plus multipliés. Il mourut subitement en 1791, à quelques lieues de Kerson en Crimée, au moment où Catherine commençait à se lasser de lui. On croit que sa mort fut l'effet d'une indigestion; mais dans toute l'Europe on accusa d'abord la vengeance de Catherine. Ce que l'on rapporte de la gloutonnerie de ce courtisan russe est presque incroyable. Miné par une fièvre lente, il mangeait, à son déjeuner, une oie entière, buvait dix bouteilles de vin et de nombreux verres de liqueurs; puis, quelques heures après, se remettait à table et y dînait avec la même voracité. (Voyez la *Vie du prince Potemkin*, 1807, in-8°.)

val, vint ranimer l'espoir de tous les amans de la gloire *gazetière* et de tous les *dilettanti* de l'art militaire. Ses dépêches, rédigées en style magnifique, annonçaient la nomination au commandement de ce favori des batailles, le feld-maréchal Suwarow.

40. La lettre que le prince adressait par la même voie au maréchal eût été digne d'un Spartiate, s'il s'était agi d'une cause faite pour embraser un grand cœur, telle que la défense de la liberté, de la patrie ou des lois; mais comme elle n'était inspirée que par l'odieuse ambition de tout fouler aux pieds, elle n'a droit qu'à de faibles éloges, si ce n'est pour la précision de son style. « Vous prendrez Ismaïl, » contenait-elle, à quelque prix que ce soit. »

41. « Dieu dit : Que la lumière soit, et la lu- » mière fut faite! » Et l'homme : « Que le sang » coule, et il en jaillit une mer! » Ainsi le *fiat* de cet enfant dégénéré des ténèbres (car le jour ne prête guère sa lumière à ses exploits) produit en une heure plus de maux que n'en pourraient réparer trente beaux étés, fussent-ils ravissans comme ceux qui mûrissaient les fruits d'Éden. La guerre ne se contente pas de couper la branche, il faut qu'elle ronge encore la tige.

42. Nos amis les Turcs, qui déjà commençaient à signaler de leurs bruyans *Allahs!* la retraite des Russes, étaient dupes d'une méprise très-condamnable, non que l'on ne soit disposé facilement à croire des ennemis *vaincu* (ou *vaincus*, si vous in-

sistez sur la grammaire que j'oublie dans la chaleur de la composition). Mais ici les Turcs s'abusaient grossièrement en ce qu'ayant en horreur le porc ils espéraient cependant préserver leur lard du danger[1].

43. En effet, le 16, arrivèrent au galop deux cavaliers que de loin on prenait pour des cosaques. Ils n'avaient derrière eux qu'un mince bagage et trois chemises pour deux. On ne distinguait que les coursiers de l'Ukraine qui les transportaient, jusqu'au moment où l'on reconnut, dans ce couple, Suwarow lui-même et son guide.

44. *Grande joie à Londres aujourd'hui!* ne manque pas de s'écrier plus d'un sot, dès qu'à Londres une illumination est ordonnée. C'est là l'illusion première de tous les rêves de ce bon ivrogne de John Bull[2]. Sitôt que les rues sont garnies de lampions coloriés, ce prudent personnage (le susdit John) livre à discrétion sa bourse, son ame, sa raison, sa déraison, et tout cela pour payer ce divertissement insipide[3].

45. Il est étonnant qu'il *maudisse* encore aujour-

[1] Ce jeu de mots, détestable en français, est excellent en anglais, parce que l'expression proverbiale *to save one's bacon* s'emploie dans les conversations les plus élégamment familières, pour *préserver sa personne.*

[2] On sait que ce mot désigne le peuple anglais. Il signifie *Jean Taureau*, et c'est ainsi qu'autrefois le peuple français avait celui de *Jacques Bon-Homme*, qu'il mérite encore.

[3] En 1815, à l'occasion du voyage de l'empereur Alexandre et du roi de Prusse en Angleterre, le ministère ordonna des illuminations dont les frais s'élevèrent à plus de dix millions. L'allocation de cette somme causa de violens débats dans la chambre des communes.

d'hui *ses yeux* [1], car ils le sont depuis long-tems, et les diables ne doivent plus se soucier de ce serment, jadis fameux, depuis qu'il a entièrement perdu l'usage de la vue. A l'entendre, sa dette constitue sa richesse, les taxes son vrai paradis [2]; et quand la famine, escortée de sa livide et décharnée famille, apparaît devant lui, il ne la reconnaît pas, ou bien il s'écrie que la famine est fille de l'agriculture.

46. Mais laissons John Bull et revenons à notre conte. Grande joie dans le camp, pour les Russes, les Tartares, les Anglais, les Français et les Cosaques! Suwarow présageait de brillantes journées, et paraissait, à leurs yeux, semblable au gaz qui vient remplacer la paisible lumière de la lampe, ou comme ces feux follets toujours voisins de marais humides, et qui guident ceux qui les aperçoivent dans des chemins semés de fondrières. Le nouveau chef allait, venait, et tout le monde, à l'aspect de ce mobile flambeau, s'empressait de suivre aveuglément ses pas.

47. Mais ici les choses eurent un tout différent résultat. La flotte et le camp, pleins d'enthousiasme et de satisfaction, saluèrent Suwarow avec déférence, et tout annonça que la fortune était de retour. On s'avança de la place à une portée de canon; on cons-

[1] Allusion au jurement ordinaire des Anglais : *God damn your eyes.*

[2] « Le crédit, disent tous les politico-banquiers, est la base de la » richesse. — L'élévation des taxes est la mesure de la liberté et du » bonheur d'une nation. »

truisit des échelles ; on répara les dommages des premiers travaux, on en fit de nouveaux, on réunit des fascines et toutes sortes de machines commodes.

48. C'est ainsi que l'esprit d'un seul homme dirige les mouvemens d'une multitude : de même que les vagues obéissent à l'impulsion du vent, ou que le troupeau paît sous la conduite du taureau, de même que le petit chien dirige les pas de l'aveugle et que le mouton conducteur fait accourir derrière lui ses compagnons en agitant la sonnette pendue à son cou : ainsi nos grands hommes gouvernent-ils toujours les petits.

49. Tout le camp était dans la joie ; vous auriez cru qu'ils se préparaient à aller à la noce. (Je ne vois rien d'inexact dans cette métaphore ; du moins, dans les deux cas, le résultat est-il également la discorde.) Il n'était pas jusqu'au dernier soldat du train qui ne désirât les dangers et le pillage : pourquoi ? parce qu'un laid, vieux et petit homme, nu jusqu'à la chemise, était venu commander l'avant-garde.

50. Mais les choses en étaient ainsi. Tous les préparatifs furent faits avec vivacité : le premier détachement, formé de trois colonnes, ayant pris sa position, n'attendait plus que le signal pour fondre sur l'ennemi ; le second, également de trois colonnes, avait une soif de gloire qu'il aurait voulu apaiser dans une mer de sang ; le troisième, composé de deux colonnes, devait engager le combat sur le fleuve.

51. De nouvelles batteries furent encore dressées. On tint un conseil général, et, comme cela est quelquefois arrivé à la dernière extrémité, on y vit régner l'unanimité, cette déesse si étrangère à la plupart des conseils. Toutes les difficultés étant surmontées, la gloire commença à briller d'un vif éclat à tous les yeux, et cependant Suwarow, déterminé à la mériter, s'occupait à exercer ses recrues à l'emploi de la baïonnette [1].

52. C'est un fait bien reconnu que, malgré sa dignité de commandant en chef, il daignait en personne discipliner les soldats les moins exercés, et qu'il savait trouver le tems de faire auprès d'eux les fonctions de caporal. Comme on fait prendre à la salamandre l'habitude de sucer la flamme sans en être molestée, ainsi les accoutumait-il à monter sur une échelle (non pas celle de Jacob) ou bien à franchir un fossé.

53. Il fit habiller des fascines comme des hommes, avec des turbans, des dagues et des cimeterres; puis il fit charger à la baïonnette ces mannequins, pour donner à ses gens une leçon contre les véritables Turcs. Quand ils furent bien dressés à ce manége, il jugea qu'il était tems de commencer sérieusement l'attaque. Vos gens habiles se moquaient de sa conduite : — il ne leur répondit rien; mais il prit la ville.

[1] Ce fait est exact. Suwarow commandait lui-même l'exercice.

54. Tel était l'état de la plupart des choses la veille de l'assaut : tout le camp était dans le plus silencieux repos. Vous le croirez difficilement; mais les hommes décidés à braver tous les dangers redeviennent calmes sitôt que tout a été décidé. Les conversations étaient rares; car les uns se transportaient en pensée dans leur maison, auprès de leurs amis; les autres songeaient à eux-mêmes et à leur avenir — personnel.

55. Suwarow surtout était sur l'alerte; il examinait, dressait, ordonnait, plaisantait et réfléchissait; car, nous pouvons hardiment le dire, c'était un homme merveilleux, au-delà de toute merveille, Héros, bouffon, moitié ange et moitié diable, priant, instruisant, désolant et ravageant; aujourd'hui Mars, demain Momus; et quand il assiégeait une forteresse, véritable arlequin en uniforme.

56. Le jour qui précéda l'assaut, comme ce grand conquérant était retenu à l'exercice — par ses fonctions de caporal, — à la chute du crépuscule, quelques cosaques, maraudant comme des faucons autour d'une montagne, rencontrèrent un parti d'hommes, l'un desquels parlait leur langue, — bien ou mal, l'important était qu'il se fît entendre; mais, soit par son accent, ses discours ou ses manières, ils reconnurent qu'il avait autrefois servi sous les mêmes drapeaux.

57. Sur la demande de celui-ci, ils le conduisirent, avec ses compagnons, au quartier-général.

Leur costume était musulman; cependant vous auriez pu reconnaître en eux des Tartares déguisés, et un fond de christianisme sous leurs riches vêtemens turcs; mais en couvrant ainsi certaines grâces naturelles d'une pompe extérieure, ils rendaient d'autres étranges méprises très-difficiles à éviter.

58. Suwarow était en chemise, devant une compagnie de Calmoucks; il les exerçait, menaçait et amusait; il jurait après les moins alertes et faisait des sermons sur le grand art de la tuerie : — car c'est ainsi que ce grand philosophe, aux yeux duquel l'humaine argile n'était que de la boue ordinaire, inculquait ses nobles maximes; et à sa voix toutes les intelligences militaires sentaient parfaitement qu'il était indifférent de gagner dans les combats une pension ou la mort. —

59. Suwarow, à l'approche de cette compagnie de cosaques et de leur capture, tourna vers eux son front couvert et ses yeux perçans. — « D'où venez-» vous? — De Constantinople, où nous étions es-» claves [1]. — Qui êtes-vous? — Ce que vous voyez. » Telle était la concision de leur dialogue, celui qui se chargeait de répondre sachant à qui il parlait et songeant à épargner les mots.

60. — « Vos noms? — Le mien, Johnson, et ce-» lui de mon camarade, Juan : les deux autres sont » des femmes, et le troisième n'est ni homme ni

[1] M. A. P. a négligé de traduire cette réponse.

» femme. » Le général promena sur les autres un œil rapide, puis ajouta : « J'ai déjà entendu *votre* nom ; » celui du second m'est étranger. Il est absurde d'a- » voir conduit ici les trois autres ; mais passons. — » Je crois, vous, avoir entendu votre nom dans le » régiment Nicolaiew ? — Le mien même.

61. » — Vous avez servi à Widin ? — Oui. — Vous » conduisîtes l'attaque ? — Justement. — Et ensuite ? » — J'en sais à peine quelque chose. — Vous montâtes » le premier à la brèche ? — Au moins ne fus-je pas le » dernier à suivre celui qui en a pu donner l'exem- » ple. — Et qu'en résulta-t-il ? — Un coup de feu » me renversa sur le dos et je fus fait prisonnier. — » Vous serez vengé, car la ville assiégée est deux fois » aussi forte que celle où vous fûtes blessé.

62. » Où voulez-vous servir ? — Où vous voudrez. » — Je sais que vous aimez à être dans les enfans per- » dus ; sans doute vous voulez fondre le premier sur » l'ennemi, après les maux que vous avez déjà souf- » ferts. Et ce jeune garçon, que fera-t-il avec son » visage sans barbe et ses habits déchirés ? — Ah ! » général, s'il n'est pas plus mauvais pour la guerre » que pour l'amour, il montera le premier à l'assaut.

63. » — Il y sera, s'il l'ose. » — Ici Juan s'inclina profondément comme le compliment le méritait. « Par » un bienfait spécial de la Providence, continua Su- » warow, votre ancien régiment doit conduire ce » matin, peut-être même cette nuit, l'assaut. J'ai » fait vœu à plusieurs saints que dans peu le soc ou

» la charrue passeraient sur ce qui fut Ismaïl, et que » les plus superbes mosquées n'arrêteraient pas leur » tranchant.

64. » Ainsi, maintenant, à la gloire, mes enfans! » Après ces mots il se retourna et continua, dans les termes russes les plus classiques, à animer ses soldats, jusqu'à ce que tous ces grands cœurs de héros fussent impatiens de la victoire et du butin. On l'eût pris pour un prédicateur en chaire (de ceux qui regardent avec dédain tous les biens terrestres, sauf la dîme), en le voyant exhorter ses auditeurs à se ruer sur les païens et à massacrer ceux qui résisteraient aux armes de la chrétienne impératrice Catherine.

65. Johnson qui, d'après ce long colloque, se regardait comme le favori de Suwarow, se hasarda à s'adresser encore à lui, bien qu'il le vît retourné à ses chères occupations. « Je vous rends grâces, dit- » il, de m'avoir ainsi permis de mourir l'un des » premiers; mais si vous indiquiez plus positivement » notre poste, nous saurions mieux, mon ami et » moi, ce qu'il nous faudra faire.

66. » — Bien! j'étais occupé, et j'oubliais. Vous, » vous rejoindrez votre ancien régiment, qui est » déjà sous les armes. Holà! Katskoff (ici il appela » un Polonais), conduis-le à son poste; j'entends le » régiment Nicolaiew. Cet autre étranger restera » avec moi : c'est un beau garçon. Quant aux fem- » mes, elles peuvent se retirer dans les bagages ou » bien à l'ambulance. »

67. Mais ici commença une autre scène. Les dames, qui n'avaient pas l'habitude d'être traitées de la sorte (et cependant, élevées dans un harem, elles étaient bien pénétrées de la meilleure doctrine du monde, celle de l'obéissance passive); — les femmes alors soulevèrent la tête; leurs yeux brillans parurent humectés de larmes, et, comme la poule étend les ailes sur ses poussins, elles étendirent leurs bras

68. Sur les deux nouveaux braves qui venaient ainsi d'être honorés par le plus grand capitaine qui jamais eût peuplé l'enfer de héros tués, ou plongé dans le désespoir une province ou un royaume. Mortels extravagans et toujours vainement éprouvés! un laurier est donc une chose bien glorieuse, pour que vous croyiez devoir acheter une seule feuille de cet arbre, prétendu immortel, avec une mer toujours montante de sang et de larmes?

69. Suwarow faisait peu d'attention aux larmes, et n'était pas vivement attendri par le sang; cependant il ne put voir, sans une sorte d'émotion, des femmes, la tête échevelée, dont tous les traits exprimaient une agonie cruelle. Les hommes qui font leur métier de la tuerie ont le cœur cautérisé contre les angoisses de plusieurs millions d'hommes, mais une douleur isolée peut inspirer de la compassion, même aux héros, — et Suwarow en était un véritable.

70. Du ton calmouck le plus ému : — « Que dia-

» ble! Johnson, à quoi pensiez-vous donc en ame-
» nant des femmes? Elles obtiendront ici tous les
» égards possibles, et elles seront conduites jus-
» qu'aux fourgons, où elles peuvent seulement être
» hors de danger. Mais vous auriez dû savoir que ce
» genre de bagages est embarrassant. Je déteste les
» soldats mariés, quand ils ne renouvellent pas cha-
» que année leurs femmes.

71. » — Avec la permission de votre excellence,
» reprit alors notre Anglais, celles-ci ne sont pas à
» nous : elles ont d'autres maris. Je connais trop
» bien, par expérience, la discipline militaire, pour
» avoir conduit dans le camp ma propre femme ; rien
» ne retient dans une charge le cœur des héros
» comme la pensée d'une petite famille restée en
» arrière.

72. » Mais nous n'avons ici que deux dames tur-
» ques qui ont, avec leur domestique, favorisé notre
» fuite, et elles ont bravé mille dangers pour nous
» suivre dans cette dangereuse traversée. Pour un
» homme comme moi ce genre de vie n'a rien d'é-
» trange ; mais c'est un moment cruel pour de pau-
» vres êtres comme elles : ainsi, si vous voulez que
» je combatte de tout mon cœur, je vous prie de les
» faire traiter avec politesse. »

73. Cependant les deux pauvres femmes, les yeux toujours mouillés, regardaient leurs protecteurs comme si elles eussent hésité à les croire tels. — Leur surprise n'était pas moins grande (ni moins

juste) que leurs craintes, en voyant un vieillard, d'un aspect plutôt féroce qu'imposant, simplement vêtu, couvert de poussière, nu jusqu'à la camisole, et cette dernière elle-même fort sale, de le voir, dis-je, plus redouté que tous les sultans de leur connaissance.

74. En effet, comme le leur témoignaient tous les yeux, tout semblait attendre son signal. Habituées à voir, comme une espèce de divinité, le sultan couvert de pierreries, s'avançant avec la gravité impériale d'un paon (cet oiseau royal qui porte un diadème sur la queue), en un mot, entouré de toute la pompe du pouvoir, elles ne concevaient pas comment le pouvoir consentait une fois à se passer de pompe.

75. Johnson, voyant leur extrême déconvenue, leur donna, chemin faisant, et quoique peu initié dans les affections orientales, quelques légères consolations. Pour Don Juan, qui était bien autrement sentimental, il jura qu'avant l'aube du jour il les retrouverait, ou qu'alors il saurait bien en faire repentir l'armée russe. Ces paroles étaient extravagantes, mais pourtant les dames y trouvèrent un grand motif d'espérance; car toutes elles aiment l'exagération.

76. Avec des pleurs, des sanglots et quelques légers baisers, elles s'éloignèrent pour le moment, — en attendant ce que décideraient les coups de l'artillerie et ce que les hommes appellent hasard

destin, ou bien encore providence. — (L'incertitude est, en effet, l'un de nos nombreux bonheurs, c'est une espèce d'amortissement sur la condition de l'humanité.) — En même tems leurs doux amis saisissaient leurs armes et se préparaient à embraser une ville qui ne leur avait jamais fait le moindre mal.

77. Suwarow, — qui ne voyait les choses qu'en gros, trop gros lui-même pour les apprécier en détail; qui regardait la vie comme une souillure, et les gémissemens d'une nation expirante comme les murmures du vent; qui se souciait aussi peu de la perte de ses soldats (pourvu que leurs efforts prévalussent à la fin) que la femme et les amis de Job se souciaient de ses ulcères, — pouvait-il songer long-tems aux sanglots de deux femmes?

78. Non certainement. — L'œuvre de gloire se disposait; on allait entendre une canonnade aussi terrible que celle d'Ilion, en supposant qu'Homère eût eu à ses ordres des mortiers. Pour moi, au lieu de décrire la mort du fils de Priam, je serai forcé de parler escalades, bombes, tambours, poudre, bastions, batteries, boulets et baïonnettes, tous mots rudes et qui coulent difficilement dans l'harmonieux gosier des muses.

79. Immortel Homère! ô toi qui, malgré ta longueur, as charmé toutes les oreilles, et, malgré ton peu d'étendue, toutes les générations, en maniant de ton bras poétique ces armes auxquelles les hommes

n'auront plus jamais recours (à moins, cependant, que la poudre à canon n'ait pas la supériorité que lui supposent tous les potentats aujourd'hui ligués contre la jeune liberté.... Puissent-ils ne pas trouver en elle une nouvelle Troie !)

80. Immortel Homère ! j'ai maintenant à peindre un siége où furent tués plus de guerriers (avec des machines plus terribles et plus expéditives) que tu n'en as fait expirer dans ta gazette grecque. Je conviens volontiers, avec tout le monde, qu'il me serait aussi ridicule de vouloir marcher de pair avec toi, qu'au plus faible ruisseau de se comparer à l'Océan ; mais au moins, nous autres modernes, vous égalons-nous en matière de sang,

81. Sinon poétiquement, au moins effectivement ; et le fait, c'est la vérité, ce but de tous nos efforts ! Mais ici, bien que ma muse veuille décrire tout ce qui va se passer, elle sera forcée de s'écarter d'une trop rigoureuse fidélité. Dans un instant la ville sera attaquée ; de grandes actions vont avoir lieu ; — comment les raconterai-je ? Écoutez, ames immortelles de généraux ! Phébus se lève pour colorer vos dépêches de ses rayons.

82. Et vous, grands bulletins de Bonaparte ! vous, listes moins longues des morts et des blessés ! Ombre de Léonidas, qui combattis si vaillamment alors que, comme aujourd'hui, ma pauvre Grèce, hélas ! était envahie ! O commentaires de César, prêtez-moi (pour me soutenir) une parcelle de vos *pâlissans*

rayons de gloire, si beaux, si variés pour l'oreille des muses!

83. Quand j'appelle *pâlissante* votre immortalité guerrière, je veux seulement rappeler que, par une triste réalité, il n'est pas de siècle, d'année, et même de jour qui ne flétrisse le nom d'un héros dévastateur; je veux seulement dire que si nous venons à réunir tous ses droits à la reconnaissance des hommes, il devient aussitôt un boucher difforme, dont le nom n'abuse plus que les jeunes écervelés.

84. Les médailles, honneurs, rubans, galons ou broderies, n'appartiennent pas mieux à l'homme immortel, que le manteau de pourpre à la prostituée de Babylone. Les enfans sont passionnés pour un uniforme comme les femmes pour un éventail, et le dernier goujat, revêtu d'un habit rouge, se croit volontiers le favori de la gloire. Mais cette gloire, enfin...... voulez-vous savoir ce que c'est? — Demandez-le *au porc, dont les yeux aperçoivent le vent* [1].

85. Au moins le *sent-il*, et quelques-uns pensent qu'il le *voit*, parce qu'il court devant lui comme un verrat, ou, si cette explication vous paraît trop simple, dites qu'il se précipite sur ses pas comme un brick, un schooner, ou bien encore.... — Mais il est tems de terminer ce chant, avant que ma muse ne se sente fatiguée. Le suivant, pour réveiller l'atten-

[1] Expression du Psalmiste.

tion générale, va sonner en volée comme du haut d'un clocher de village.

86. Écoutez, dans le silence de la froide et épaisse nuit, le bourdonnement des armées se pressant rangs sur rangs! Là, de lourdes masses se glissent, dans l'obscurité douteuse, le long des murs assiégés et sur les bords du fleuve hérissé de défenses. Cependant les astres percent d'une faible lumière les vapeurs humides et condensées qui se roulent devant eux en bizarres guirlandes. — Bientôt la fumée de l'enfer doit étendre sur eux un plus impénétrable manteau.

87. Arrêtons-nous ici un moment. — Imitons cette pause terrible qui, séparant alors la vie de la mort, glaça pour un instant le cœur de ces hommes dont plusieurs milliers allaient rendre le dernier soupir. Un moment — et tout reparaîtra plein de vie! La marche! la charge! les cris religieux de chaque peuple! Houra! Allah! — Un moment encore, et les cris de la mort seront perdus dans les mugissemens de la bataille.

SUPPLÉMENT

AUX NOTES DU CHANT VII.

L'ouvrage qui contient les détails du siége d'Ismaïl étant fort peu répandu en France, où cependant il a été imprimé, nous en extrairons tous les passages que Byron a jugés dignes d'être paraphrasés. Il est intitulé : *Essai sur l'Histoire ancienne et moderne de la nouvelle Russie.* Le style en est beaucoup trop louangeur, mais la dédicace en étant adressée à l'empereur Alexandre, petit-fils de Catherine II, le lecteur est, par cela seul, averti de se tenir sur ses gardes. Malgré ce grave défaut, c'est un ouvrage fort remarquable. L'auteur (le marquis de Castelnau) a lui-même emprunté les circonstances du siége d'Ismaïl au manuscrit d'un lieutenant-général de Russie, qui avait fait cette campagne (le duc de Richelieu).

STROPHE 9.

« Ismaïl est située sur la rive gauche du bras gauche du » Danube, à peu près à quatre-vingts verstes de la mer. Elle » a trois mille toises de tour. » (*Manuscrit du duc de Richelieu.*)

STROPHE 10.

« On a compris dans ces fortifications un faubourg moldave, » situé à la gauche de la ville, sur une hauteur qui la do- » mine ; l'ouvrage a été terminé par un Grec. Pour donner » une idée des talens de cet ingénieur, il suffira de dire qu'il

» fit placer les palissades perpendiculairement sur le parapet, » de manière qu'elles favorisaient le feu des assiégeans et » arrêtaient le feu des assiégés. » (*Ibid.*)

STROPHE 11.

« Le rempart en terre est prodigieusement élevé, à cause » de l'immense profondeur du fossé. Il n'y a ni ouvrage » avancé ni chemin couvert. » (*Ibid.*)

STROPHE 12.

« Un bastion de pierres, ouvert par une gorge très-étroite » et dont les murailles sont fort épaisses, a une batterie case-» matée et une à barbette; il défend la rive du Danube. Du » côté droit de la ville est un cavalier de quarante pieds d'é-» lévation, à pic, garni de vingt-deux pièces de canon, et qui » défend la partie gauche. » (*Ibid.*)

STROPHE 13.

« Du côté du fleuve, la rive est absolument ouverte; les » Turcs ne croyaient pas que les Russes pussent jamais avoir » une flottille dans le Danube. » (*Ibid.*)

STROPHE 23.

On s'était proposé deux buts également avantageux par la construction de deux batteries sur l'île qui avoisine Ismaïl. Le premier, de bombarder la place, d'en abattre les principaux édifices avec du canon de quarante-huit, effet d'autant plus probable, que la ville étant bâtie en amphithéâtre, presque aucun coup ne serait perdu. (*Histoire de la Nouvelle Russie.*)

STROPHE 24.

Le second motif était de profiter de ce moment d'alarme pour que la flottille, agissant en même tems, pût détruire celle des Turcs. Un troisième motif, et vraisemblablement le

plus plausible, était de jeter la consternation parmi les Turcs et de les engager à capituler. (*Ibid.*)

STROPHES 25, 26 ET 27.

Une habitude blâmable, celle de mépriser son ennemi, fut la cause du défaut de perfection dans la construction des batteries. On voulait agir promptement, et on négligea de donner aux ouvrages la solidité qu'ils exigeaient. (*Ibid.*)

STROPHES 28 ET 29.

Le même esprit fit manquer l'effet de trois brûlots; on calcula mal la distance, on se pressa d'allumer la mèche, ils brûlèrent au milieu du fleuve, et quoiqu'il fût six heures du matin, les Turcs, encore couchés, n'en prirent aucun ombrage.

1er *décembre* 1790. Cette opération manquée, la flottille russe s'avança vers les sept heures; il en était neuf lorsqu'elle se trouva à cinquante toises de la ville. (*Ibid.*)

STROPHES 30 ET 31.

Elle souffrit avec une constance calme un feu de mitraille et de mousqueterie pendant près de six heures. Les batteries de terre secondaient la flottille. Mais on reconnut alors que les canonnades ne suffiraient pas pour réduire la place : on fit la retraite à une heure. A peine la retraite des Russes fut-elle remarquée, que les plus braves d'entre les ennemis se jetèrent dans de petites barques et essayèrent une descente. Le comte de Damas les mit en fuite, et leur tua plusieurs officiers et grand nombre de soldats. Un lançon sauta pendant l'action, un autre dériva par la force du courant et fut pris par l'ennemi. (*Ibid.*)

STROPHES 32 ET 33.

On ne tarirait pas si on voulait rapporter tout ce que les Russes firent de mémorable dans cette journée; pour compter

les hauts faits d'armes, pour particulariser toutes les actions d'éclat, il faudrait composer des volumes. Parmi les étrangers, le prince de Ligne se distingua de manière à mériter l'estime générale. De vrais chevaliers français, attirés par l'amour de la gloire, se montrèrent dignes d'elle. Les plus marquans étaient le jeune duc de Richelieu, les comtes de Langeron et de Damas. (*Ibid.*)

STROPHE 35.

L'amiral de Ribas déclara en plein conseil que ce n'était qu'en donnant l'assaut qu'on obtiendrait la place. Cet avis parut hardi; on lui opposa mille raisons auxquelles il répondit par de meilleures. (*Ibid.*)

STROPHES 36, 37 ET 38.

Il ne s'agissait que de déterminer le prince Potemkin; Ribas y réussit. Tandis qu'il se démenait pour l'exécution du projet agréé, on construisait de nouvelles batteries. On comptait, le 12 décembre, quatre-vingts pièces de canon sur le bord du Danube, et cette journée se passa en vives canonnades. (*Ibid.*)

STROPHE 39.

Le 13, une partie des troupes était embarquée; on allait lever le siége. Un courrier arrive; il est témoin des cris de joie du Turc, qui se croyait à la fin de ses maux. Ce courrier annonce, de la part du prince, que le maréchal Suwarow va prendre le commandement des forces réunies sous Ismaïl. (*Ibid.*)

STROPHE 40.

La lettre du prince Potemkin à Suwarow est très-courte; la voici dans toute sa teneur: « Vous prendrez Ismaïl à quel » prix que ce soit. » (*Ibid.*)

STROPHES 43 ET 44.

Le 16, on voit venir de loin deux hommes courant à toute bride : on les prit pour des Cosaques ; l'un était Suwarow et l'autre son guide, portant un paquet gros comme le poing et renfermant le bagage du général. (*Ibid.*)

STROPHE 46.

Les succès multipliés de Suwarow, sa bravoure, etc., produisirent un enthousiasme général. (*Ibid.*)

STROPHE 47.

Les choses prennent, le même jour, une autre tournure ; le camp se rapproche et s'établit à une portée de canon de la place ; on prépare des fascines, on construit des échelles, on établit des batteries nouvelles. (*Ibid.*)

STROPHES 48 ET 49.

L'ame de Suwarow s'est communiquée à l'armée ; il n'est pas jusqu'au dernier goujat qui ne désire d'obtenir l'honneur de monter à l'assaut. (*Ibid.*)

STROPHE 50.

La première attaque était composée de trois colonnes commandées par les lieutenans-généraux Paul Potemkin, Serge Lwow ; les généraux-majors Maurice Lascy, Théodore Meknop. Trois autres colonnes, destinées à la seconde attaque, avaient pour chefs le comte de Samoïlow, les généraux Élie de Bezborodko, Michel Kutusow ; les brigadiers Orlow, Platow, Ribeaupière. La troisième attaque, par eau, n'avait que deux colonnes sous les ordres des généraux-majors Ribas et Arseniew, des brigadiers Markoff et Tchepega. (*Histoire de la Nouvelle Russie.*)

STROPHES 51, 52 ET 53.

On construisit de nouvelles batteries le 18. On tint un conseil de guerre ; on y examina les plans pour l'assaut de M. de Ribas : ils réunirent tous les suffrages. Le 19 et le 20, Suwarow exerça les soldats ; il leur montra comment il fallait s'y prendre pour escalader ; il enseigna aux recrues la manière de donner le coup de baïonnette. Pour cet exercice d'un nouveau genre, il se servit de fascines disposées de manière à représenter un Turc. (*Ibid.*)

Chant Huitième.

1. Oh! sang et tonnerre! Blessures et sang[1]! Voilà des jurons bien vulgaires et des mots bien grossiers, allez-vous penser, aimable lecteur? Rien n'est plus vrai. Mais ils servent à interpréter le rêve de la gloire; et comme ma candide muse se propose d'offrir un tableau de ces objets, comme ils vont devenir son thême, il est juste de leur faire une invocation. Adressez-la à Mars, à Bellone, à ce que vous voudrez, — cela signifiera toujours la guerre.

2. Tout était préparé, — le feu, l'épée et les hommes qui allaient en faire un usage terrible. Comme un lion sortant de sa tannière, l'armée, les nerfs et les muscles tendus, s'avançait pour le carnage, — et, véritable hydre humaine, allait souffler partout sur ses pas la destruction. Ses têtes étaient autant de héros qui, à peine tombés, étaient remplacés par d'autres.

3. L'histoire est obligée de prendre les choses en gros; mais peut-être, si nous pouvions les considérer en détail et faire la balance des pertes et des gains, découvririons-nous que la guerre n'est pas

[1] Jurons fort à la mode dans les tavernes anglaises.

digne de tous les sacrifices d'or qu'on lui fait, pour n'en obtenir que de misérables conquêtes. Il y a plus de saine gloire à sécher une seule larme qu'à répandre des mers de sang.

4. Et la raison ? c'est que cette gloire produit une satisfaction intérieure, tandis que l'autre, à force de pompes, d'acclamations, de ponts et arcs de triomphe, de pensions (fournies par une nation à qui souvent il ne reste plus rien), d'honneurs ou de hautes dignités, peut bien exciter l'envie ou l'admiration des êtres corrompus; mais elle n'est, après tout, quand on ne l'a pas obtenue en combattant pour la liberté, que la crécelle d'un enfant de meurtre.

5. Telle est la gloire militaire, — et telle la jugera-t-on un jour. Il n'en est pas ainsi de Léonidas et de Washington, dont tous les champs de bataille sont devenus autant de terres sacrées, et qui n'ont pas désolé des mondes, mais assuré l'existence des nations. Oh ! que l'écho de ces noms semble doux à l'oreille ! et tandis que ceux des guerriers vulgaires surprennent ou étourdissent les hommes vains et serviles, les leurs serviront seuls de *mots d'ordre*, jusqu'à ce que l'avenir ait reconquis la liberté.

6. La nuit était obscure ; un épais brouillard ne permettait de distinguer que la flamme de l'artillerie partageant l'horizon en arcades de vapeurs embrasées, et reproduisant dans les eaux du Danube, comme dans un miroir, son image infernale. L'o-

reille était épouvantée par le ronflement continu des volées et par le long fracas de chaque détonation, bien autrement que par le bruit du tonnerre. En effet, les foudres du ciel nous épargnent, ou du moins nous frappent rarement; — celles de l'homme réduisent en cendres des millions d'hommes!

7. La colonne destinée à tenter l'assaut avait à peine devancé de quelques toises les batteries russes, que les musulmans s'éveillèrent en sursaut et répondirent, sur le même ton, à la foudre des chrétiens. Alors, un immense incendie couvrit les airs, la terre et l'eau; on eût cru, en voyant les élémens ainsi ébranlés, qu'ils se livraient un sublime combat, et cependant les remparts d'Ismaïl flambaient comme l'Etna, quand il prend fantaisie à l'inquiet Titan d'éternuer.

8. Et dans le même instant retentit comme le fracas des machines les plus homicides — l'énorme cri de *Allah!* portant défi à l'ennemi; fleuve, ville et rivages répétèrent *Allah!* et les nuages qui couvraient les combattans d'un dais épais vibrèrent eux-mêmes au nom de l'Éternel. Entendez-vous, au-dessus de tous les sons, percer *Allah! Allah! Hu*[1]!

9. Les colonnes s'ébranlaient toutes en même tems; mais déjà commençaient à tomber ceux qui, plus

[1] *Allah! Hu!* c'est proprement le cri de guerre des musulmans; ils appuient long-tems sur la dernière syllabe, ce qui produit un effet étrange et terrible.

(*Note de Lord Byron.*)

nombreux que les feuilles, conduisaient l'attaque du côté de l'eau. Ils étaient conduits par Arseniew, meurtrier fameux, aussi brave que jamais guerrier à l'épreuve de la bombe et du canon. Le carnage (ainsi que Wordsworth nous l'apprend) est la fille de Dieu [1]. *S'il* dit vrai, elle est la sœur de Christ, et ce jour-là on peut dire qu'elle se comporta comme en terre sainte.

10. Le prince de Ligne fut blessé au genou; le comte *Chapeau-Bras* aussi reçut une balle entre le chapeau et la tête, et la preuve que cette tête était aussi aristocratique que possible, c'est qu'elle demeura aussi intacte que le chapeau. Dans le fait, les balles ne peuvent vouloir aucun mal à une cervelle parfaitement légitime. *Cendres contre cendres*, dit-on; pourquoi pas : plomb contre plomb?

11. Et comme le général de brigade Marcow insistait pour qu'on séparât *le prince* de ces milliers de

[1] » Mais *ton* * plus terrible instrument, dans l'exécution de tes vues, » est l'homme armé pour un meurtre mutuel; — oui, le carnage est » ta fille. »

WORDSWORTH, *Ode d'action de grâces.*

* C'est-à-dire celui *de la Divinité*. Voilà, pour le meurtre, une généalogie préférable à toutes celles que l'on doit à notre premier héraut-d'armes. Qu'eût-on dit si quelque indépendant lui avait donné une pareille famille?

(*Note de Lord Byron.*)

M. A. P., scandalisé de ces derniers mots, ajoute : « Lord Byron » *affecte* d'ignorer ici jusqu'où remonte l'origine poétique de la guerre. » Je serais plutôt disposé à croire que M. A. P. *affecte* ici de connaître cette *origine poétique*, laquelle connaissance, après tout, n'a pas un rapport bien évident avec la réflexion sensée de Lord Byron.

plaintifs moribonds, — gens de naissance vulgaire, qui pouvaient fort bien hurler, se traîner et demander un peu d'eau à des oreilles sourdes; — le général Marcoff, dis-je, en prouvant ainsi son extrême sympathie pour les hommes de rang, eut lui-même la jambe emportée.

12. Trois cents canons jetaient leur émétique, et trente mille mousquets lançaient une grêle de pilules, afin d'obtenir un bon écoulement sanguin. O mortalité! tu as bien tes relevés mensuels de décès, tes pestes, tes famines, tes médecins, qui sans cesse, comme les grillots[1], bourdonnent à nos oreilles les maux passés, présens et futurs; — mais rien de cela n'est encore comparable à l'image exacte d'un champ de bataille.

13. Là se succèdent sans cesse de nouvelles angoisses, jusqu'à ce que la multiplicité des agonies endurcisse le cœur de quiconque vient à les contempler. — Hurler, se traîner dans la poussière, rouler dans leur orbite des yeux entièrement blancs, telle est la récompense de plusieurs milliers d'hommes de toutes les rangées et de toutes les files. Quant aux autres, il se peut faire qu'ils obtiennent le

[1] *Mortality*, en anglais, se dit pour l'*ensemble des mortels* et pour *maladie contagieuse :* c'est ce qu'il ne faut pas oublier en lisant ce passage. — Les *grillots* sont appelés en anglais *deathwatch* (annonce-mort), parce que le peuple regarde leur cri comme un présage de mort. Dans nos provinces, un oiseau est chargé de la même mission; c'est, je crois, la chouette, que pour cette raison on surnomme *oiseau de la mort*.

droit de porter, dans la suite, un ruban sur leur poitrine.

14. Cependant, j'aime la gloire : — la gloire est une grande chose ; — songez à l'avantage d'être, dans sa vieillesse, entretenu aux frais de *votre bon roi* ; une légère pension ébranle la philosophie de plus d'un sage, et, de plus, les héros sont seuls destinés à fournir aux poètes des inspirations, ce qui vaut encore mieux. Ainsi donc, l'espérance de voir la poésie redire éternellement vos campagnes, et celle d'obtenir une demi-solde viagère, font que le genre humain vaut bien la peine d'être détruit.

15. Les troupes déjà débarquées s'avancèrent pour prendre une batterie sur la droite, et les autres, qui avaient pris terre plus bas un instant après eux, firent aussitôt leurs efforts pour lutter d'activité avec leurs camarades ; ils étaient grenadiers. Ils grimpèrent un à un (et aussi gaiement que les enfans sur le sein de leur mère) sur les palissades et les retranchemens, conservant toujours autant d'ordre dans leurs rangs qu'au moment d'une parade.

16. Et rien de plus admirable ; car le feu était si vif, que si le rouge Vésuve eût avec ses laves renfermé toutes sortes de machines, de fers ou d'enfers, il n'aurait pu cependant déployer plus de furie. Un tiers des officiers fut terrassé ; cet incident n'était pas un présage de victoire pour ceux qui combattaient en avant. Quand les chasseurs sont renversés, les chiens sont bientôt en défaut.

17. Mais ici je laisserai le mouvement général pour m'attacher áux pas glorieux de notre héros. Il doit cueillir des lauriers séparés, et, pour ce qui est de mentionner par leurs noms cinquante mille héros, tous également dignes, il est vrai, d'inspirer un couplet ou de réclamer une élégie, ce détail formerait un assommant lexicon de gloire, et, ce qu'il y a de pis, une histoire beaucoup trop longue.

18. Nous en abandonnerons donc le plus grand nombre à la gazette, — qui sans doute en a bien agi avec ceux qui reposent d'un glorieux sommeil dans les fossés, les champs; partout enfin où leurs ames ont, pour la dernière fois, senti le poids de leur enveloppe matérielle. — Trois fois heureux celui dont le nom a été correctement écrit dans la dépêche. Je sais un homme dont on a rappelé la mort sous le nom de *Grove*, et qui réellement s'appelait *Grose* [1].

19. Juan et Johnson joignirent un certain corps et combattirent de toutes leurs forces, sans savoir quel était l'endroit où ils se trouvaient pour la première fois, ignorant encore mieux le point vers lequel ils se dirigeaient. Cependant, tout en marchant, ils foulaient aux pieds des cadavres; ils faisaient feu, étouf-

[1] C'est un fait: voyez les gazettes de Waterloo. Je me souviens de l'avoir fait remarquer, dans le tems, à un de mes amis: — « Voilà la » gloire, lui dis-je: un homme est tué, son nom est Grose, on l'imprime » Grove. » J'avais été au collége avec le défunt; c'était un homme spirituel et fort aimable, dont on recherchait la société à cause de sa finesse, de son enjouement et de ses *chansons à boire*.

(*Note de Lord Byron.*)

faient et donnaient assez de preuves de valeur pour mériter à eux deux seuls les frais d'un entier bulletin.

20. C'est ainsi qu'ils se vautraient dans cette fange sanguinaire de milliers d'hommes morts ou mourans : — tantôt gagnant quelques pieds de terrain plus rapprochés d'un vieil angle que toute l'armée s'efforçait d'emporter ; tantôt reculant devant le feu non interrompu qui tombait sur eux comme si tout l'enfer, au lieu du ciel, se fût écoulé en pluie : à chaque instant ils trébuchaient sur un compagnon blessé, qui se débattait au milieu de son sang.

21. C'était pour Don Juan le premier des combats, et bien que le tableau nocturne et la marche silencieuse des troupes dans la froide obscurité, alors que le cœur ne s'enflamme pas comme sous les voûtes d'un arc triomphal, fussent bien capables de le faire frémir, pâlir, ou contempler, en soupirant après le jour, les lourds nuages épaissis comme un empois sur l'immensité des cieux, cependant il eut le courage de ne pas prendre la fuite.

22. Il est vrai qu'il ne le pouvait pas ; mais quand il l'eût fait ? On a vu et l'on voit encore des héros qui n'ont guère commencé mieux, ou moins mal. Frédéric-le-Grand daigna se sauver de Molwitz pour la première et la dernière fois [1]. La plupart des mor-

[1] En 1741. La bataille de Molwitz fut cependant gagnée par les Prussiens, mais Frédéric ne fut pas témoin de sa victoire ; il s'était éloigné dès les premiers coups de canon.

tels sont comme un cheval, un faucon ou bien une jeune mariée; après une affaire chaude, ils s'habituent à leur nouvel état et combattent ensuite comme des diables pour leur solde ou pour les politiques.

23. Juan était ce qu'*Erin* appelle, dans son vieil et sublime idiome Erse, Irlandais ou peut-être *Punique* [1] (car les antiquaires, en fixant le niveau du tems lui-même qui nivelle toutes choses, les Romaines, les Runiques et les Grecques, jurent que le langage de Pat [2] sent le climat d'Annibal et conserve encore la tunique tyrienne de l'alphabet de Didon : or cette supposition en vaut bien une autre, mais elle n'a rien de national [3]),

24. Juan, dis-je, était un *consommé de jeunesse*, une créature incapable de résister à ses premières impulsions, un enfant de poésie. Aujourd'hui il nageait dans le sentiment ou (si vous l'aimez mieux) la sensation de la volupté, et demain, s'il s'agissait de détruire, on le voyait occuper ses loisirs avec la même activité, dans la bonne compagnie de ceux qui ne se livrent qu'à des batailles, des siéges et autres semblables parties de plaisir.

[1] *Erin* est le nom que les Irlandais donnent à leur île. On connaît les nombreuses hypothèses des Irlandais pour expliquer l'origine de leur langue : ils la font remonter aux Grecs, aux Carthaginois, aux Celtes, etc. Ils ont même été jusqu'à prétendre que le latin n'était qu'une corruption du vieil irlandais.

[2] Diminutif de *Patrick*, surnom des Irlandais.

[3] Voyez le major Vallencey et sir Lawrens Parsons.

(*Note de Lord Byron.*)

25. Mais il n'y mettait jamais de malice. Qu'il combattît ou qu'il aimât, c'était dans ce que nous appelons *les meilleures intentions*, espèce de *carte* que se propose bien de *retourner* tout le genre humain, quand il s'agira pour lui de rendre ses derniers comptes. Ainsi nous entendons l'homme d'état, le héros, la prostituée et l'homme de robe, quand le peuple s'inquiète de leurs projets, opposer à toutes les attaques *leurs intentions pures*; quel malheur que l'enfer soit pavé de ces intentions [1] !

26. Il m'est venu dernièrement en pensée que le pavé de l'enfer — (si toutefois il est ainsi fait) — devait être aujourd'hui bien usé, non parce qu'un grand nombre *des porteurs de bonnes intentions* aurait été sauvé, mais plutôt par la multitude de ceux qui, l'ayant traversé sans pouvoir en alléguer de semblables, ont balayé et emporté le ciment sulfurique de cette rue de l'enfer, dont nous retrouvons parfaitement l'image dans Pall-Mall [2].

27. Juan, par l'un de ces étranges hasards qui souvent séparent, dans leur hideuse carrière, le guerrier du guerrier, et comme les plus chastes épouses, quand, à la fin de la première année conjugale, elles quittent les plus constans maris du monde, Juan,

[1] Les Portugais disent en proverbe : *L'enfer est pavé de bonnes intentions*.

(*Note de Lord Byron.*)

[2] La plus grande et la mieux éclairée des rues de Londres ; celle dont les larges pavés sont le plus continuellement fatigués.

dis-je, par l'un de ces bizarres tours de la fortune, s'était trop imprudemment avancé, et après avoir, pendant un certain tems, chargé et déchargé son fusil, il s'aperçut qu'il était seul et que ses compagnons avaient disparu.

28. Je ne sais comment était arrivée la chose. — Peut-être le plus grand nombre avait-il été tué ou blessé, tandis que les autres avaient rétrogradé à droite. César lui-même fut jadis confondu par un pareil mouvement, quand, à la vue de toute son armée, pourtant si intrépide, il ramassa un bouclier et finit par ramener au combat ses fiers Romains.

29. Juan, n'ayant pas de bouclier à ramasser et d'ailleurs n'étant pas un César, mais un beau jeune homme qui se battait sans savoir pour qui, eut à peine remarqué son isolement qu'il s'arrêta une minute, et peut-être aurait-il dû s'arrêter plus longtems. Ensuite, tel qu'un âne (ici ne vous scandalisez pas, benoît lecteur, puisque le grand Homère lui-même n'a pas jugé cette similitude indigne d'Ajax, Juan la préférera peut-être à quelque autre plus nouvelle),

30. Ensuite, comme un âne, il poursuivit son chemin, et, ce qu'il y a de singulier, sans regarder derrière lui. Mais, voyant flamber, tel que le jour sur les montagnes, un feu assez éclatant pour aveugler ceux qui tremblent à la vue d'un combat, il s'égara en cherchant un sentier qui lui permît de réunir son bras et ses efforts à ceux du corps d'armée

dont la majeure partie n'était déjà plus que cadavres.

31. Mais il ne retrouvait toujours pas le commandant de son corps, ni le corps lui-même qui avait absolument disparu, — les dieux savent comment! (Je ne puis expliquer clairement tout ce qui semble louche dans mon histoire ; il me suffit de persuader qu'il n'est pas incroyable qu'un jeune garçon avide de gloire s'obstine à marcher en avant, et fasse de sa vie aussi peu de cas que d'une prise de tabac.)

32. N'apercevant ni commandant ni commandés, et laissé, comme un jeune héritier, libre d'aller — il ne savait où, — sans lisières ; de même que les voyageurs suivent à travers marais et fougères un *ignis fatuus* [1], ou que les naufragés se réfugient sous la première hutte qui se présente à leurs regards, Juan, suivant les inspirations de l'honneur et de son nez, se précipita vers l'endroit où le plus violent feu annonçait des ennemis plus nombreux.

33. Il ne savait où il allait, et s'en souciait fort peu ; il était éperdu, exaspéré ; la foudre coulait, pour ainsi dire, dans ses veines, — en un mot, son esprit était à la hauteur du moment, comme cela arrive aux têtes ardentes. Il courut où l'on voyait et entendait le feu le plus vif, où les plus énormes canons formaient les plus longues détonnations, tandis que la terre et les airs étaient également

[1] Feu follet.

ébranlés, ô frère Bacon, par ta découverte philanthropique [1].

34. Tout en s'avançant, il vint à se retrouver au milieu de ce qui avait été la seconde colonne, commandée par le général Lascy, et maintenant réduite, comme un lourd volume (mais avec moins d'extension), en un extrait agréable de héros. Il prit gravement sa place parmi les survivans qui tenaient encore leurs yeux hardis et leurs armes redoutables braqués contre le glacis.

35. Justement à ce moment de crise parut Johnson, qui avait *fait retraite*, comme on le dit de ceux qui font en arrière quelques pas au lieu de s'élancer par la gueule de la mort dans le fond des diaboliques cavernes. Johnson était, d'ailleurs, un garçon plein d'expérience; il savait quand et comment il était à propos de fuir et d'avancer, et jamais il ne s'éloignait que pour revenir à la charge avec plus d'avantage.

36. Ainsi, quand il vit morts, ou près de l'être, tous les hommes de son peloton, tous, excepté Don Juan, — franc novice, dont la valeur vierge encore ne pouvait pas se démentir, attendu son ignorance du danger (cette vertu, semblable à la tranquille innocence, inspire toujours une fermeté calme et intrépide), — Johnson recula un peu, afin de mieux

[1] C'est à ce moine qu'on attribue la découverte de la poudre à canon.
(*Note de Lord Byron.*)

rallier ceux dont le courage pouvait se refroidir *au milieu des ombres de cette vallée de mort* [1].

37. Là, un peu à l'abri des balles qui pleuvaient des bastions, batteries, parapets, remparts, murailles, fenêtres, maisons; — car, dans cette vaste ville, pressée par une chrétienne soldatesque, il n'était pas un pouce de terrain sur lequel on ne combattît comme le diable, — Johnson rencontra un certain nombre de chasseurs, épuisés complètement par des obstacles qu'ils avaient rencontrés dans leur battue.

38. Il les appela, et, ce qu'il y a de singulier, ils arrivèrent à son appel; bien différens en cela des *esprits du vaste abîme*, « que vous pourriez, dit » Hotspur, invoquer long-tems avant de les obliger » à quitter leur séjour [2]. » Leur motif était l'incertitude dans laquelle ils se trouvaient, ou la honte de reculer devant les boulets ou les bombes. Ils obéissaient encore à cette impulsion singulière, qu'en fait de guerre ou de religion tous les hommes reçoivent, comme un troupeau de moutons, de celui qui se trouve à la tête.

39. Par Jupiter! c'était un bon compagnon que Johnson, et bien que son nom ne soit pas aussi harmonieux que celui d'Ajax ou d'Achille, cependant nous ne sommes pas près de revoir, sous le soleil,

[1] Ces derniers mots sont une citation de Shakspeare.

[2] Shakspeare, *Henri IV*, première partie.

un homme qui lui soit comparable. Il pouvait rester, en expédiant son homme, inébranlable comme la constante mousson [1] quand elle souffle dans la même direction pendant plusieurs mois de suite. Il était bien rare qu'il changeât de traits, de couleur ou de mouvemens, ou qu'il fît le moindre embarras en terminant les affaires les plus critiques.

40. Ainsi, il ne s'était éloigné que par réflexion. Il savait qu'il allait trouver d'autres guerriers sur ses pas, disposés à repousser ces misérables appréhensions qui, comme le vent, troublent les estomacs les plus héroïques. Les héros, il est vrai, ferment souvent trop tôt leurs paupières; mais tous cependant ne sont pas aveugles, et quand ils considèrent la mort sans intermédiaire, ils se retirent un peu, uniquement pour reprendre haleine.

41. Pour Johnson, il ne se retira, comme nous l'avons dit, que pour revenir avec un plus grand nombre de guerriers sur ces *rives* tant soit peu brumeuses dont Hamlet nous dit que le passage est si terrible [2]. Mais ce mot ne fit sur notre ami qu'une impression fort légère; il agit (tel que le galvanisme sur les cadavres) sur ses compagnons encore vivans

[1] *The monsoon;* tout le monde connaît les vents moussons périodiques qui, sur les mers de l'Indostan et de l'Asie, se partagent l'année. Voici comment M. A. P. a rendu ce passage : « Il tuait son homme *aussi* » tranquillement *que le missoun,* quand il souffle des mois entiers. » Puis en note il dit : *Le missoun, vent de l'Arabie déserte.*

[2] Les rives de la mort, allusion au monologue d'*Hamlet*, acte III, scène 1re. « Mais la seule crainte de quelque chose après la mort — cette

comme sur un fil, et ils coururent à sa suite au milieu du feu le plus violent.

42. Hélas ! ils trouvèrent une seconde fois ce qui, la première, leur avait paru assez effrayant pour les décider à la fuite, malgré ce que le vulgaire nomme la gloire et toutes ces chimères d'immortalité qui stimulent un régiment (sans compter la solde quotidienne d'un schelling, qui fait bouillonner leur sang). Ils obtinrent donc, à leur retour, le même bon accueil, que les uns et les autres regardèrent comme un accueil *infernal* [1].

43. Ils tombèrent aussi nombreux que les moissons sous la grêle, les prés sous la faux et les blés sous la faucille; se chargeant ainsi de justifier cette vieille et triviale vérité, que la vie de l'homme a la fragilité de tous les plaisirs qui le captivent. Les batteries turques les criblaient comme un fléau, ou bien un bon boxeur, et les plus braves d'entre eux, réduits en capilotade, tombaient sur leur tête avant d'avoir pu lâcher un coup de fusil.

44. Placés derrière les traverses [2] et les flancs

» contrée non découverte, des rives de laquelle nul voyageur ne revient,
» arrête la volonté. »

« Sans l'effroi qu'il inspire et la *terreur* sacrée
» Qui défend son *passage* et siége à son entrée, etc. »

(Ducis.)

[1] Il y a ici un jeu de mots fort plaisant sur *wel-come*, bon accueil, et *hall-come*, infernal accueil, que l'on prononce à peu près de même en anglais.

[2] Retranchemens formés entre deux ouvrages de fortifications.

des bastions, les Turcs faisaient un feu d'enfer et balayaient des rangs entiers comme des flots d'écume frappés par le vent. Cependant (Dieu sait comment!) le destin, qui comprend les villes, les nations et les mondes dans ses capricieuses révolutions, permit qu'au milieu de tous ces divertissemens sulfuriques Johnson et quelques autres qui avaient tenu bon gagnassent le talus intérieur du rempart.

45. D'abord un, deux, puis cinq, six et une douzaine montèrent avec vivacité; car il fallait avancer de suite ou pas du tout, et la flamme, semblable à la poix ou la résine, pleuvait aussi bien en haut qu'en bas. Ainsi il eût été difficile de décider lesquels étaient plus prudens de ceux qui d'abord avaient hissé sur le parapet leurs figures martiales, ou de ceux qui croyaient, en attendant encore, faire un aussi bel acte de courage.

46. Mais ceux qui tentaient l'escalade s'aperçurent qu'un accident ou une bévue protégeait leur audace. En effet, l'ignorance du Cohorn grec ou turc avait disposé les palissades, comme vous seriez étonné de les observer, dans les forts des Pays-Bas ou de la France — (bien qu'ils soient inférieurs à nôtre Gibraltar). Ces palissades étaient justement plantées au milieu du parapet,

47. De sorte que sur tous les côtés il restait neuf ou dix pas où l'on pouvait, sans obstacle, marcher. Ce fut pour nos gens, ceux du moins qui vivaient

encore, un précieux avantage; ils purent former une seconde ligne et combattre de nouveau; et, ce qui les favorisa bien mieux, ils parvinrent à rompre les palissades, qui n'étaient guère plus hautes que des épis de blé [1].

48. Au nombre des premiers, — je ne dis pas le *premier*, car, en pareil cas, les prétentions à la primauté font souvent éclater de mortelles querelles entre amis comme entre alliés. Par exemple, il faudrait qu'un Anglais eût bien de l'audace, et qu'il ne craignît pas de mettre à une rude épreuve la patience partiale de John Bull, pour prétendre que Wellington s'était laissé battre à Waterloo; — cependant les Prussiens disent la même chose; —

49. Et si, ajoutent-ils, Blucher, Bulow, Gneisenau, et Dieu sait combien d'autres en *au* et en *ou*, n'étaient pas arrivés assez à tems pour jeter la terreur dans le cœur de ceux qui jusqu'alors avaient combattu comme des tigres affamés, le duc de Wellington aurait cessé de faire un étalage de ses ordres et de toucher ses pensions, les plus fortes dont fassent mention nos annales.

50. Mais n'y pensons jamais. — *Dieu sauve le roi!* et les rois! car s'*il* ne les garde, je doute que les hommes le veuillent long-tems encore. — Il me semble qu'un petit oiseau vient me chanter à l'oreille

[1] Elles n'étaient élevées qu'à deux pieds du talus.

(*Note de Lord Byron.*)

que les peuples, tôt ou tard, consentiront à être les plus forts. La plus méchante rosse finit par ruer contre le brutal conducteur qui l'a maladroitement attelée de manière à la blesser, — et la multitude se lasse de suivre toujours l'exemple de Job.

51. D'abord elle gromèle [1], puis elle jure, puis, comme David, elle lance de faibles cailloux contre le géant; enfin, elle saisit les armes auxquelles les hommes ont recours quand le désespoir ravit à leur cœur une partie de sa flexibilité, et alors *viennent les tiraillemens de la guerre*; — oui, je n'en doute pas, ils reviendront encore, et je leur dirais : « Fuyez » loin de nous, » si je n'avais pas prévu que cette révolution seule peut sauver la terre d'une souillure infernale [2].

52. Mais suivons. — Je ne disais pas *le premier*, mais au nombre des premiers s'était élancé sur les murs d'Ismaïl notre jeune ami Don Juan, comme s'il eût été élevé au milieu de pareilles scènes : — elles étaient cependant toutes nouvelles pour lui, et je voudrais pouvoir dire pour la *plupart* des autres. La soif de la gloire, quelquefois si dévorante, s'était emparée de lui, — bien qu'il eût une ame généreuse, le cœur sensible et les traits féminins.

[1] Cette expression est, je le sais, familière; mais elle est du bon vieux français : elle est bien autrement pittoresque que *murmurer*; enfin, elle est la traduction précise du mot anglais *it grumbles*.

[2] M. A. P. fait sur cette octave la note suivante : « *Ailleurs*, Lord » Byron *avait* quelque crainte sur cette prédiction. » Cela est méchant.

53. Il était donc sur la brèche, — lui qui, depuis son enfance, avait reposé comme un enfant sur le sein des femmes. Il pouvait bien montrer quelque chose d'homme en pareille circonstance; mais dans la première position était son Élysée. Il aurait pu facilement supporter la terrible épreuve à laquelle Rousseau engage les amantes inquiètes à nous soumettre. *Observez votre amant quand il sort de vos bras*. Il est vrai que Juan n'en sortait pas tant qu'elles conservaient leurs charmes,

54. A moins qu'il n'y fût contraint par la destinée, les flots, les vents ou la parenté, tous obstacles de la même espèce. Or maintenant, le voilà dans un endroit — où tous les liens formés par la société cèdent au fer et à la flamme : *lui* dont le corps même était tout âme, entraîné par les destins ou l'occasion, ce tyran des plus grands cœurs, exaspéré par le moment et les lieux, il se précipite dans la lice, comme un cheval de race frappé de l'éperon.

55. Et quand il trouve quelque résistance, son sang bouillonne comme celui du coursier devant une porte à cinq barres, une double défense ou une balustrade; alors que le jeune cavalier anglais ne doit plus compter que sur sa légèreté, pour se garantir d'une mort assurée. Juan, de loin, avait en horreur la cruauté; ainsi tous les hommes, avant d'être irrités, détestent-ils le sang; — mais Juan avait cela de plus, qu'il tressaillait même aussitôt qu'il entendait un plaintif gémissement.

56. Le général Lascy, qui, dans le même moment, était serré de près, ayant vu arriver le renfort d'une centaine de jeunes gens réunis qui tombaient, pour ainsi dire, de la lune, adressa tous ses remerciemens à Juan qui se trouvait le plus près de lui ; il ajouta même qu'il espérait prendre bientôt la ville. Car il croyait s'adresser non pas à quelque *pauvre maraud*, suivant l'expression de Pistol [1], mais bien à un jeune Livonien.

57. Mais Juan, auquel il s'adressait en langage germanique, entendait l'allemand ni plus ni moins que le sanscrit ; pour toute réponse il fit une inclination au général qui paraissait avoir le droit de lui commander. Or, en le voyant avec tous ses rubans noirs et blancs, ses étoiles, ses médailles et son épée ensanglantée, lui parler d'un air de reconnaissance, il supposa facilement qu'il avait affaire à un officier de haut rang.

58. L'entretien ne se prolonge guère entre deux hommes qui n'ont pas un commun langage ; et d'ailleurs, dans la chaleur d'une bataille ou d'un siége, une infinité de bruits interrompent le dialogue, et plusieurs crimes sont exécutés avant qu'un mot ait frappé l'oreille. Les cris d'horreur qui, tels que le tocsin des cloches, viennent vous saisir, les plaintes, les sanglots, les prières, les imprécations et les hur-

[1] Pistol, personnage de *Henri IV*, deuxième partie. Voyez acte 5, scène 3.

lemens, sont d'ailleurs autant d'obstacles à une conversation suivie.

59. Voilà comment tout ce que nous venons de rapporter en deux longues octaves se passa en moins d'une minute ; mais il n'est pas d'exécrables crimes qui n'aient cherché à se faire comprendre dans ce moins d'une minute. Le canon lui-même assourdi au milieu de cette scène d'horreur cessa de frapper l'oreille, et l'on eût aussi bien saisi le chant des linottes que les éclats de son tonnerre, tant était effroyable la voix générale de la nature humaine à l'agonie.

60. La ville est forcée. — Oh ! éternité ! — *Dieu fit les champs, et l'homme fit la ville*, a dit Cowper, — et je commence à me ranger de son opinion, en voyant tomber Rome, Babylone, Tyr, Carthage, Ninive, toutes les villes en un mot dont les hommes ont gardé le souvenir ou n'ont jamais entendu parler. Et quand je médite le présent et le passé, je m'imagine que les bois finiront par nous servir de retraite.

61. De tous les hommes, si l'on en excepte Sylla (le tueur d'hommes) dont on envie généralement la vie et la mort fortunées ; de tous les grands noms qui éblouissent nos regards, le plus heureux fut sans contredit le général Boon [1], devenu chasseur de Ken-

[1] « Boon, personnage historique, général américain, devenu sauvage « par choix, qui a fondé le premier établissement du Kentucky. »

(*Note de M. A. P.*)

tucky. Jamais il ne frappa que des ours et des daims, et il jouit d'une existence longue, solitaire, paisible, vigoureuse, au sein des plus profonds déserts.

62. Le crime n'approcha pas de lui : — il n'est pas fils de la solitude. La santé ne le quitta pas ; — son asile est dans les déserts rarement franchis ; et si, dans ces lieux, les hommes ne l'appellent pas, si la mort[1] même finit par être de leur choix plutôt que la vie, nous devons leur pardonner ; ils ne font que s'accoutumer aux scènes qui les environnent, en appelant de leurs vœux ce qu'ils avaient en horreur — dans la prison de nos villes. En ce moment, je dois me contenter de dire que Boon vécut en chasseur jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans,

63. Et que, chose plus étrange, il acquit ainsi de la renommée (pour laquelle les autres hommes se déciment vainement), et de cette *bonne* renommée, sans laquelle la gloire n'est plus qu'un refrain de taverne ; — simple, calme, véritable antipode de l'infamie, et qui n'a rien à redouter des coups de la haine ou de l'envie. Ermite actif, il resta jusque dans sa vieillesse l'enfant de la nature, ou bien encore l'homme de Ross, devenu sauvage[2].

[1] La mort, c'est la liberté. Tout, dans les villes, respire la vie ; il est donc naturel qu'on tienne, dans les villes, aux entraves de la vie ; mais dans les déserts, où tout rappelle la mort et la liberté, l'homme perd naturellement peu à peu la crainte de la mort. Telle est ici, je pense, la pensée de Byron.

[2] « Voyez Pope, sur l'homme de Ross. »

(*Note de M. A. P.*)

64. Il est vrai qu'il s'éloigna des hommes même de sa première patrie, quand ils vinrent bâtir sous l'obscurité de ses arbres, — qu'il alla chercher, à plusieurs centaines de milles au-delà, une terre moins surchargée de maisons et beaucoup plus commode. — La civilisation a cet inconvénient, qu'on ne peut jamais trouver quelqu'un à qui on plaise ou qui lui-même vous plaise; mais toutes les fois qu'il trouva l'homme individuel, il montra toute la sympathie dont jamais homme put être susceptible.

65. Et, d'ailleurs, il n'était pas seul : autour de lui s'élevait une tribu de champêtres [1] enfans de la chasse, dont les yeux non encore dessillés ne découvraient jamais de satiété dans le monde. Jamais l'épée ou le chagrin n'avaient imprimé leur passage sur leurs fronts sereins, et jamais le plus léger froncement ne voilait, en ces lieux, la beauté de la nature ou des hommes. — Les libres forêts garantissaient leur liberté et donnaient à toutes leurs sensations une fraîcheur comparable à celle que l'on respire sous un arbre ou aux bords d'un torrent.

66. Ils étaient bien autrement grands, agiles et robustes, que les pâles avortons de vos cités mesquines, parce que les soins ni les soucis n'avaient jamais flétri leurs pensées. Les arbres verts, tel était leur patrimoine. L'affaiblissement des organes intel-

[1] L'expression *sauvage* serait ici un contresens, comme le prouve la strophe suivante.

lectuels ne leur disait pas qu'ils devinssent vieux, la mode ne les réduisait pas à singer ses difformes caprices. Ils étaient simples, mais non sauvages, et leur butin (car ils en faisaient réellement) ne servait pas à payer des bagatelles.

67. Le mouvement présidait à leurs journées, le sommeil à leurs nuits, et l'enjouement à tous leurs travaux. Leur nombre n'était encore ni trop grand ni trop faible, et la corruption ne pouvait essayer de pénétrer dans leurs cœurs. La convoitise dévorante, la magnificence insatiable n'avaient aucune proie à saisir chez des indépendans forestiers; aussi les solitudes de cet heureux peuple des bois étaient-elles toujours sereines et paisibles.

68. Assez pour la nature. — Maintenant, afin de varier, je reviens à tes ineffables joies, ô civilisation! aux suaves conséquences des grandes sociétés, la guerre, la peste, le désolant despotisme, les royales oppressions, la soif du scandale, les soldats massacrant des millions d'hommes pour obtenir leurs rations; des épisodes comme le boudoir de Catherine par vingtaines, et pour embellir l'ensemble, des tableaux comme la prise d'Ismaïl.

69. La ville est forcée : d'abord, une colonne parvient à se frayer une route ensanglantée; — puis une seconde. La fumante baïonnette et l'épée flamboyante croisent les cimeterres; les cris, les prières des enfans et des mères semblent, à quelque distance, devoir monter jusqu'au ciel. — Des nuages sulfureux

plus épais étouffent le souffle du matin et celui des hommes; cependant les Turcs éperdus disputent encore pied à pied la possession de leur ville.

70. Kutusow, le même qui plus tard refoula (avec l'aide tant soit peu efficace de la neige et des glaces) Napoléon sur son chemin audacieux et ensanglanté, Kutusow était, justement alors, obligé de reculer. C'était un joyeux compagnon, qui trouvait toujours le mot pour rire en présence de ses amis comme de ses ennemis, quand même il s'agissait de la vie, de la mort ou de la victoire. Mais ici il paraît que ses saillies ne furent pas fort bien accueillies.

71. Il s'était jeté dans un fossé, dont la bourbe fut bientôt honorée par le sang de plusieurs grenadiers accourus sur ses traces: ils montèrent jusqu'au bord du parapet; mais là se terminèrent leurs succès: les musulmans les rejetèrent tous dans le fossé, et parmi les morts on eut surtout à regretter le général Ribaupierre.

72. Heureusement quelques troupes perdues, après avoir long-tems erré sur le fleuve, étaient descendues à terre, dans un endroit où elles se trouvaient entièrement égarées. Après avoir marché aveuglément çà et là dans l'obscurité, elles parvinrent, au lever du jour, devant ce parapet, qui parut à leurs yeux comme un portail. — Sans ce hasard, le gai et illustre Kutusow se serait couché où reposent encore les trois quarts de sa colonne.

73. Ces troupes s'étant donc avancées rapidement

sur le rempart, après la prise du *cavalier*, et tandis que la plupart des enfans désespérés[1] de Kutusow se nuançaient, comme les caméléons, d'une légère teinte de frayeur, ces troupes, dis-je, ouvrirent la porte appelée *Kilia* aux groupes de héros désappointés qui se tenaient à quelques pas dans la plus silencieuse circonspection, les genoux enfoncés dans une bourbe auparavant gelée, mais alors transformée en un marais de sang humain.

74. Les Kozaks, ou Cosaques, si vous l'aimez mieux (je me soucie peu de l'orthographe, pourvu que je ne tombe pas dans de grossières erreurs sur les faits, la statistique, la tactique, la géographie ou la politique), les Cosaques ont l'habitude de combattre à cheval, et, d'ailleurs, ils ne sont pas précisément des *dilettanti* en topographie de forteresse; s'étant donc précipités partout où il plut à leurs chefs de les envoyer, — ils furent tous taillés en pièces.

75. Leur colonne, malgré le feu continuel des batteries turques, était parvenue au haut des remparts, et dès-lors elle se croyait naturellement en situation de piller la ville sans rencontrer de nouveaux obstacles; mais, comme tous les braves, mes Cosaques s'abusaient. — Les Turcs n'avaient d'abord songé à la retraite que pour les attirer sous les angles de deux bastions, et de là ils revinrent à la charge sur les trop confians chrétiens.

[1] *Forlorn of hopes*, privés d'espérance. Cette expression répond aussi à celle d'*enfans perdus* de l'armée.

76. Se trouvant, par ce moyen, pris en queue, — prise aussi fatale aux évêques qu'aux soldats [1], — ces Cosaques, dès les premiers rayons du jour, furent tous accablés, et sans doute se plaignirent alors d'avoir reçu la vie à si courts termes. — Mais ils moururent sans frémir ou rétrograder, ayant même eu soin de disposer leurs carcasses amoncelées en échelles, sur lesquelles montèrent le lieutenant-colonel Yesouskoï, suivi du brave bataillon de Polouzki.

77. Ce vaillant homme tua tout ce qu'il rencontra de Turcs; mais il ne put rien en faire, attendu que lui-même fut frappé par certains musulmans qui ne voulaient pas encore consentir à la destruction de leur patrie. Les murailles étaient emportées, mais il était toujours impossible de deviner laquelle des deux armées serait vaincue. On répondait aux coups par des coups; on disputait le terrain pouce par pouce; les uns ne voulaient pas fuir et les autres refusaient de reculer.

78. Il y eut encore une autre colonne qui souffrit beaucoup, et nous remarquerons ici avec l'historien, qu'il est bon de ne donner que peu de cartouches aux soldats destinés à se couvrir de gloire. Quand l'affaire ne peut se décider qu'à la pointe de la brillante baïonnette, et qu'il est nécessaire de se préci-

[1] Allusion à l'anecdote de l'évêque Jocelyn qui, en 1821, fut surpris, à Londres, enfermé *flagrante delicto* avec un giton de la garde royale.

piter en avant, les soldats, n'écoutant que leur amour de la vie, se contentent de faire simplement feu à une folle distance.

79. Enfin s'opéra la jonction des gens qui essayaient de gravir une seconde fois le sommet fécond en trépas des remparts, avec ceux qui marchaient sous les ordres du général Meknop (mais ce dernier n'était pas avec eux; il avait, quelques instans auparavant, succombé pour avoir été mal secondé). Malgré la sublime résistance des Turcs, le bastion fut emporté, et le séraskir ne la défendit qu'à un prix extrêmement cher.

80. Juan, Johnson et quelques volontaires les plus avancés, lui offrirent quartier, mot qui sonne mal à l'oreille des séraskirs, ou qui, du moins, ne séduisit pas celles du généreux Tartare. Il mourut digne des pleurs de sa patrie, et comme un sauvage et guerrier martyr. Un officier anglais, s'étant approché pour le faire prisonnier, eut tout sujet de s'en repentir. —

81. Pour toute réponse à sa proposition, il reçut un coup de pistolet qui le renversa mort. Aussitôt, et sans le moindre retard, les autres firent intervenir le plomb et l'acier, bienfaisans métaux auxquels, en pareille circonstance, on a volontiers recours. Pas une tête ne fut épargnée; — trois mille musulmans perdirent la vie, et seize baïonnettes percèrent en même tems le séraskir.

82. La ville est prise, — mais pied à pied. —

Partout la mort s'enivre de sang ; il n'est pas une rue où ne lutte quelque cœur désespéré pour ceux qui, dans un instant, cesseront de le faire battre. Ici la guerre préfère à son art destructeur des expédiens plus destructeurs encore, et la chaleur du carnage, telle que la vase échauffée par le soleil sur les bords du Nil, engendre les formes variées des plus monstrueux crimes.

83. Un officier russe marchait hardiment sur un monceau de corps lorsqu'il sentit son talon mordu comme par la tête du serpent dont, grâce à Ève, tous les hommes sentent encore aujourd'hui les griffes. Vainement il se débattit, jura, frappa et demanda secours en criant comme les loups quand ils ont faim, — la dent, semblable aux serpens dont on parlait autrefois, ne lâcha pas son heureuse prise.

84. C'était celle d'un musulman qui, ayant senti son corps expirant oppressé par le pied d'un ennemi, l'avait saisi et s'était attaché au tendon de la plus délicate structure (celui qu'une muse ancienne ou quelque bel-esprit moderne a désigné, Achille, par ton nom) : la dent pénétra profondément, et ne l'abandonna pas même avec la vie ; — car (mais c'est peut-être un mensonge) on assure que la jambe vivante traîna long-tems encore après elle la tête séparée de son tronc.

85. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'officier russe resta boiteux pour la vie, et que cette musulmane dent, plus aiguë et plus longue qu'une bro-

chette, l'envoya grossir le nombre des invalides et des opérés. Le chirurgien du régiment ne put guérir cette blessure, et peut-être faut-il plutôt l'en blâmer que la tête de cet ennemi invétéré, qui avait à peine consenti à lâcher prise après avoir elle-même été divisée de son cadavre.

86. Mais les faits sont des faits, et c'est le devoir d'un véritable poète d'éviter, autant qu'il le peut, les fictions. Il y a, en effet, aussi peu d'art à sacrifier la vérité dans les vers que dans les ouvrages de prose, à moins qu'on n'y soit forcé par cette routine habituelle qu'on appelle diction poétique, et par cette odieuse ardeur du mensonge dont Satan se sert comme d'un hameçon pour pêcher les ames.

87. La ville est prise, mais non rendue! — Non, il n'est pas un musulman qui dépose encore son glaive. Que le sang ruisselle comme roulent autour des murs les flots du Danube, nul geste, nulle parole ne révélera la moindre crainte de la mort ou de l'ennemi. Vainement retentissent les hurlemens de victoire, poussés par les accourans Moscovites, — le dernier soupir du vaincu est encore répété par celui du vainqueur.

88. La baïonnette perce, le sabre taille et les vies humaines sont en tous lieux prodiguées. Telle, quand l'année, à son déclin, détache et roule la feuille écarlate des arbres, la forêt elle-même s'incline sous les coups de la pâle et mugissante atmosphère, ainsi déjà chancelle la cité privée de ses meilleurs et de

ses plus aimables soutiens; elle tombe, mais en éclats vastes et imposans, et telle que les chênes déracinés avec tous leurs mille hivers.

89. Un pareil sujet est fort imposant, — mais je n'ai pas l'intention d'être terrible. Telle qu'on la voit, la destinée humaine, parsemée de bon, de mauvais et de pire, est, Dieu merci! féconde en divertissemens mélancoliques, et n'en citer que d'une espèce serait s'exposer à endormir le lecteur. — Sous ou sans le bon plaisir de mes amis ou ennemis, j'ai résolu d'esquisser votre monde exactement tel qu'il est;

90. Et une bonne action, au milieu des crimes, a vraiment quelque chose de *rafraîchissant*, comme on affecte de dire en ces jours suaves et pharisaïques, si féconds en expédiens mielleux et insipides. Elle pourra donc arroser convenablement ces rimes, maintenant brûlées par le vent des conquêtes et de leurs conséquences, du reste si précieuses et si belles dans un poème épique.

91. Sur un bastion couvert de quelques milliers de soldats immolés, un groupe encore chaud de femmes égorgées (elles étaient venues chercher un asile en cet endroit) était capable d'attendrir ou de glacer les bons cœurs, et cependant, belle comme le mois de mai, une jeune fille de dix ans essayait de couvrir et de cacher son petit sein tremblant au milieu des corps endormis dans cette couche sanglante.

92. Les yeux et les glaives étincelans, deux horribles Cosaques poursuivaient cet enfant déplorable. Près d'eux, la bête féroce, qui remplit de ses hurlemens la sauvage Sibérie, avait des sentimens purs et polis comme le diamant taillé; — l'ours était civilisé, le loup rempli de commisération. Et qui devons-nous ici accuser? le naturel de ces hommes, ou leurs souverains qui emploient tous les moyens imaginables pour donner à leurs sujets la rage de *la destruction?*

93. Au-dessus de sa petite tête étincelaient déjà leurs sabres; ses beaux cheveux bouclés se redressaient d'épouvante, tandis que sa face restait cachée sur les corps morts qu'elle pressait. Juan aperçoit une lueur de ce triste tableau; je ne répéterai pas ce qu'il dit alors, afin de ne pas choquer les *oreilles bien élevées;* mais ce qu'il fit, ce fut de tomber sur le dos des brigands, — excellente manière de raisonner avec des Cosaques.

94. Il taillada la hanche de l'un, fendit l'épaule de l'autre, et les envoya chercher, en hurlant, quelque chirurgien pour cicatriser des blessures méritées à si juste titre, et pour calmer leur rage et leur férocité déçues. Mais bientôt sa colère s'apaisa en considérant les joues pâles et sanglantes de la jeune captive, et en la soulevant du funeste monceau qui devait lui servir de tombe.

95. Elle était froide comme ceux dont on la séparait; une légère trace de sang qui sillonnait son vi-

sage annonçait combien peu s'en était fallu qu'elle ne partageât le sort de sa famille. Le même coup qui avait immolé sa mère l'avait elle-même effleurée, et avait déposé sur son front une ligne de pourpre, seul lien qui l'unît encore à tout ce qu'elle aimait au monde. Mais elle n'avait pas reçu d'autre atteinte. Elle ouvrit ses grands yeux, et, avec un air d'effroi, les porta sur Juan.

96. Au même instant leurs regards se dilatèrent en se fixant l'un sur l'autre. Les yeux de Juan exprimaient un mélange de peine, de plaisir, d'espérance et de crainte; on y distinguait la joie d'avoir pu la sauver et la crainte de ne pouvoir toujours la défendre aussi heureusement : celle-ci ne le regardait encore qu'avec des transes et une terreur enfantine. Ses traits étaient purs, transparens, pâles, et cependant radieux tels qu'un vase d'albâtre quand on vient à l'éclairer.

97. Alors survint John Johnson (je ne veux pas l'appeler Jack, ce nom est trop vulgaire et trop prosaïque pour de grandes occasions, telles qu'une prise de ville), survint Johnson, à la tête d'une centaine d'hommes. « Juan! Juan! s'écria-t-il, allons, » mon enfant, arme au bras! Je gage Moscou contre un dollar que vous et moi allons gagner le collier de Saint-Georges [1].

98. » Le séraskir a la tête cassée, mais on n'est

[1] Ordre militaire de Russie.

(*Note de Lord Byron.*)

» pas encore maître du bastion de pierres, et le » vieux pacha, entouré de plusieurs centaines de » morts, y reste à fumer tranquillement sa pipe, » au milieu du feu de notre artillerie et de la sienne. » On dit que nos morts forment déjà autour de la » batterie une pile de cinq pieds de haut, mais elle » n'en continue pas moins ses décharges, et nos gens » reçoivent autant de boulets qu'il y a de grains de » raisin dans une vigne.

99. » Venez donc avec moi! » Juan répondit : « Regardez cette enfant; — c'est moi qui l'ai sauvée. » — Je ne veux pas laisser encore sa vie exposée. » Indiquez-moi quelque lieu de salut où elle ait » moins sujet de craindre et de s'effrayer, et je suis » à vous. » — Johnson alors regarda autour de lui, — leva les épaules, — se pinça la hanche, — la cravate de soie noire, et enfin répliqua : « Vous » avez raison. Pauvre créature! Comment faire? Je » n'en sais vraiment rien. »

100. Juan dit : « Quelque chose qu'il y ait à faire, » je ne la quitterai pas avant que sa vie ne me sem- » ble beaucoup plus assurée que la nôtre. — Ah! je » ne répondrais d'aucune des trois, dit Johnson, » mais *vous*, du moins, avez l'occasion de mourir » avec gloire. » Juan reprit : « Je suis prêt sans » doute à endurer tout ce qu'il faudra, — mais je » n'abandonnerai jamais cette enfant qui n'a plus de » père et qui, par conséquent, est désormais ma fille. »

101. Johnson dit : « Juan, nous n'avons pas de

» tems à perdre; cette enfant est un bel enfant, —
» un fort bel enfant; — je n'ai jamais vu de pareils
» yeux; mais, écoutez! il faut choisir entre votre
» honneur et votre sensibilité, votre gloire et votre
» compassion : écoutez comme le bruit augmente!
» — Il n'y a pas d'excuse dès qu'on fait le sac d'une
» ville. — Je serais fâché de marcher sans vous;
» mais, pardieu, nous n'arriverons pas assez tôt
» pour porter les premiers coups. »

102. Cependant Juan resta immobile jusqu'à ce que Johnson, qui réellement l'aimait à sa manière, se tourna vers quelques soldats de sa troupe, qu'il jugeait les moins avides de butin. Il jura que, s'il arrivait le moindre mal à l'enfant qu'il leur confiait, ils seraient tous fusillés le lendemain, et que, s'ils le représentaient sain et sauf, ils recevraient au moins cinquante roubles de récompense,

103. Et leur part dans les autres gratifications que recevraient leurs camarades sur la masse du butin. — Juan alors consentit à marcher au-devant du tonnerre qui diminuait à chaque pas leur nombre. Ceux qui restaient n'en avançaient pas avec moins d'ardeur, — et, n'allez pas vous en étonner, ils étaient animés par l'espoir du pillage, comme cela se voit tous les jours et en tous lieux. — Il n'est pas de héros qui puisse se contenter d'une demi-solde.

104. Et telle est la victoire, et tels sont les hommes, ou, du moins, les dix-neuf vingtièmes de ceux que nous appelons ainsi. — Mais Dieu sans doute

donne un autre nom à la moitié des créatures humaines, si ses voies ne sont pas tout-à-fait inconcevables. Pour revenir à notre sujet, il y eut un brave kan tartare, — ou bien un *sultan* (comme ce prince est appelé par l'auteur dont la prose historique guide en ce moment mon humble muse), qui ne voulait reculer à aucun prix.

105. Flanqué de cinq valeureux fils (un avantage de la polygamie, quand on ne poursuit pas la bigamie comme un prétendu crime, c'est qu'elle fraie des guerriers par vingtaines), il ne voulait pas convenir que la ville pût être emportée tant qu'il resterait un bâton dans les mains d'un homme courageux. — Ai-je donc ici à peindre un fils de Priam, de Pélée ou de Jupiter ? Nullement, — mais un froid, brave et vieux bonhomme qui était, avec ses cinq fils, à l'avant-garde.

106. Le point était de le *prendre*. Les véritables braves éprouvent volontiers le désir de protéger le brave quand il est opprimé sous le nombre. — Ils sont un mélange de bêtes féroces et de demi-dieux, tantôt furieux comme la vague montante, et tantôt attendris par la pitié. L'arbre altier se courbe sous les zéphirs de l'été ; ainsi quelquefois la compassion fait fléchir les cœurs les plus sauvages.

107. Mais il *ne* voulait *pas être pris*. A toutes les offres de merci que lui faisaient les chrétiens attendris, il répondait en les moissonnant à droite et à gauche, avec l'obstination du Suédois Charles à

Bender. Ses cinq braves enfans ne défiaient pas moins l'ennemi, aussi les cœurs russes se fermèrent-ils bientôt à la pitié, vertu qui, comme la patience humaine, ne résiste guère aux provocations hostiles.

108. Vainement Johnson et Juan, dépensant toute leur phraséologie orientale, le conjuraient-ils, au nom de Dieu, de montrer, en combattant, tout juste assez de tiédeur pour leur permettre sans honte de défendre sa vie; — il tranchait toujours devant lui, semblable à des docteurs en théologie quand ils disputent avec des sceptiques. Il frappait, en jurant, ses amis, ainsi que les enfans battent leurs nourrices.

109. Bien plus, il avait même déjà, quoique légèrement, blessé Juan et Johnson : alors ils se lancèrent aussitôt, le premier en soupirant et le second en jurant, sur sa furieuse majesté sultane. En même tems tous leurs compagnons, également irrités contre un infidèle aussi opiniâtre, se jetèrent pêle-mêle sur lui et sur ses fils; pendant quelque tems ils résistèrent à cette pluie comme une plaine sablonneuse

110. Qui pompe l'eau du ciel et reste encore desséchée. Mais enfin le moment de succomber était venu. — Le second fils fut renversé par un coup de fusil; le troisième fut sabré, et le quatrième, le plus chéri des cinq, trouva la mort sur les baïonnettes. Le cinquième, qui, nourri par une mère chrétienne,

avait été négligé, mal élevé et rebuté de toutes manières parce qu'il avait le corps tout difforme, mourut cependant sans regret en défendant un père qui rougissait de l'avoir pour fils.

111. L'aîné était un véritable et intrépide Tartare. Jamais Mahomet ne destina au martyre un plus grand contempteur des Nazaréens. Ses regards n'étaient fixés que sur les vierges aux noires paupières, qui, dans le paradis, préparent la couche de ceux qui n'ont pas accepté de quartier sur la terre; or, on pense bien que ces houris, comme toutes les autres belles créatures, font, avec leurs séduisans visages, tout ce qu'elles veulent de quiconque vient à les regarder.

112. Et pour ce qui est de leurs intentions sur le jeune kan, je ne les connais ni ne veux les présumer; mais sans doute préféreraient-elles un beau jeune homme à de vieux héros endurcis. Voilà pourquoi, si vous venez à parcourir le hideux désert d'un champ de bataille, trouverez-vous toujours pour un cadavre de vétéran ridé, laid, cuir-tanné, dix milliers de beaux et frais petits-maîtres expirans.

113. Les houris éprouvent encore un plaisir naturel à confisquer les nouveaux mariés, avant que les premières heures nuptiales soient écoulées, que la triste seconde lune ait chassé celle de miel, et qu'enfin le sombre repentir ait eu le tems d'oppresser le cœur de l'époux qui regrette en vain le bonheur des bacheliers. Il se peut fort bien que les houris

soient friandes des fleurs passagères dont elles disputent ainsi les premiers fruits.

114. Ainsi le jeune kan, l'œil fixé sur les houris, oubliait les charmes des quatre jeunes épouses, et s'avançait bravement vers sa première nuit céleste. Après tout, bien que notre excellente religion tourne en ridicule de pareilles croyances, ces vierges aux yeux noirs excitent les musulmans à combattre, comme s'il n'existait qu'un paradis; — malheureusement si tous les récits qu'on nous fait de l'enfer et du ciel sont dignes de foi, il doit y en avoir au moins six ou sept.

115. Les gracieux fantômes éblouissaient tellement ses yeux, que même, en sentant le fer entr'ouvrir son cœur, il s'écria: *Allah!* qu'il vit le paradis dérouler pour lui ses mystérieuses voiles, et la brillante éternité, comme un soleil toujours nouveau, se glisser dans son âme avec ses prophètes, ses houris, ses anges et autres saints, tous environnés du plus voluptueux éclat. — En ce moment-là même il mourait,

116. Mais avec un visage embrasé d'un ravissement céleste. — Pour le bon vieux kan, il y avait long-tems qu'il n'entrevoyait plus de houris; toute son espérance était dans la race florissante qui s'élevait glorieusement, comme autant de cèdres, autour de lui. — Quand il vit son dernier héros étendu sur la terre tel qu'un arbre déraciné, il fit un instant trêve à ses coups de cimeterre, et laissa tomber un

regard sur son fils, son premier, hélas! et son dernier fils!

117. Les soldats ne l'eurent pas plus tôt vu détourner sa pointe, qu'ils s'arrêtèrent également et parurent disposés à lui accorder quartier, pourvu qu'il ne recommençât pas ses attaques désespérées. Il n'aperçut ni leur pause ni leurs signaux; son cœur était brisé : jusqu'alors inflexible, il fléchissait enfin comme un jonc à l'aspect de ses enfans expirés; et, — bien qu'il eût fait le sacrifice de sa vie, — il sentait amèrement qu'il était seul.

118. Mais ce fut un frisson passager. — D'un élan, il enfonça sa poitrine dans le fer des Russes, avec l'impétuosité du moucheron quand il traverse la lumière qui doit brûler ses ailes. Il se frappa lui-même plutôt qu'il ne fut frappé, avec les baïonnettes qui venaient de percer ses enfans; puis, jetant encore sur ces derniers un demi-regard, son ame abandonna, par une large blessure, sa dépouille mortelle.

119. Chose assez étrange! — ces soldats furieux qui, dans leur soif de sang, ne pardonnaient au sexe ni à l'âge, à l'aspect de ce vieillard héroïque tombé sur le corps de ses enfans, ne purent résister à leur attendrissement. Ainsi, bien que nulle larme ne coulât de leurs yeux enflammés d'une sanglante rage, ils honorèrent dans ce héros le mépris qu'il avait montré pour la vie.

120. Mais les boulets partaient encore du bastion de pierres dont le premier pacha défendait tranquil-

lement l'approche. Déjà il avait fait plus de vingt fois reculer les Russes, et il avait rendu inutiles les assauts de l'armée entière [1]. A la fin il condescendit à s'informer si le reste de la ville était perdu ou gagné, et quand il apprit que les Russes étaient vainqueurs, il envoya un bey pour répondre aux sommations de Ribas.

121. Et, cependant, assis les jambes croisées sur un petit tapis, il continuait avec le plus grand sang-froid à fumer son tabac. — L'aspect du sac de Troie n'offrait rien de comparable à la scène qu'il avait devant les yeux; — rien ne fut capable de troubler son stoïque regard et son austère philosophie. Tout en caressant tranquillement sa barbe, il répandait autour de lui une vapeur ambrosiale, avec autant de sérénité que s'il eût eu trois vies aussi bien que trois queues.

122. La ville est emportée : — de ce moment, peu importe qu'il continue à défendre sa vie ou le bastion, sa valeur obstinée ne peut être d'aucun secours, Ismaïl n'est plus. Déjà l'arc argenté du croissant est tombé; sur la terre conquise s'élève une croix de pourpre, mais ce n'est pas un sang *rédempteur* qui la colore : de même que l'Océan reproduit dans son sein le disque de la lune, le sang qui ruisselle de toutes parts offre une seconde image de toutes les rues embrasées.

[1] Ici Lord Byron attribue au pacha ce que l'histoire met sur le compte du sultan. (Voyez le *Supplément aux notes du Chant* VIII.)

123. Tout ce que l'esprit peut imaginer d'excès; tout ce que les mortels peuvent exécuter de pire; tout ce que nous lisons, rêvons ou entendons raconter des misères humaines; tout ce que le diable ferait s'il devenait entièrement fou; tout ce qui surpasse les horreurs que pourrait tracer la plume; tout ce qui encombre les enfers, ou des lieux aussi affreux que les enfers (habités par des êtres qui abusent de leur force), se trouvait en ce moment réuni (comme cela est ailleurs plus d'une fois arrivé et arrivera encore) sur les décombres d'Ismaïl.

124. Si l'on peut citer de loin en loin quelque trait fugitif de pitié, s'il se rencontra quelques ames assez nobles pour faire trève un instant à leur furie et sauver quelque petit enfant ou quelque vieillard sans défense, — qu'est-ce que d'aussi rares exceptions dans une ville anéantie, où s'entremêlaient pour chaque citoyen un millier d'affections, de liens et de devoirs réciproques? Considérez maintenant, ô *cokneys* de Londres, et *muscadins* de Paris! quel pieux divertissement offre la guerre.

125. Décidez si le plaisir de lire une gazette compense parfaitement tant d'agonies et de crimes. Et, si vous restez insensibles à ces tableaux, n'oubliez pas que l'avenir vous réserve peut-être une semblable destinée. Mais pourquoi des sermons, pourquoi de la poésie? n'êtes-vous pas assez avertis par les taxes, Castlereagh, et la dette publique toujours croissante? Écoutez la voix de votre cœur et l'his-

toire actuelle de l'Irlande, puis venez nous dire si toute la gloire de Wellesley dissipera la famine.

126. Mais, du moins, pour un peuple aussi sensible au bien-être de la patrie et du roi, il existe un sublime motif d'exaltation et de sécurité. — Muses, c'est à vous qu'il convient de le porter sur vos brillantes ailes ! Oui, que la misère, cette immense sauterelle, dévore nos champs et absorbe nos moissons, jamais du moins la famine au visage décharné n'approchera du trône. — L'Irlandais peut mourir de faim, le grand Georges ne pèse-t-il pas deux cents livres ?

127. Mais il faut enfin achever mon thême. Ismaïl cessa d'exister. — Ville infortunée, tes tours embrasées étincelaient dans les eaux du Danube, et celles-ci coulaient rougies par le sang de tant de morts. On entendait encore l'affreux hurlement de guerre et les derniers cris aigus des victimes; mais les détonations devenaient de plus en plus rares; des quarante milles créatures qui animaient le jour précédent l'enceinte des murailles, quelques centaines respiraient encore : — tout le reste était silencieux.

128. Il faut cependant, sous un rapport, rendre hommage à l'armée russe; elle fit preuve d'une certaine vertu, fort en vogue de nos jours, et par conséquent fort digne d'être mentionnée. Le sujet est délicat, mes paroles le seront aussi. — Peut-être la rigueur des saisons, le long séjour des soldats dans leurs quartiers d'hiver, ou bien encore la privation de

repos ou de nourriture, ajoutèrent-ils à leur continence habituelle ; — mais il est certain qu'ils attentèrent fort peu à la pudeur des femmes.

129. Ils tuèrent, ils pillèrent beaucoup, et de loin en loin ils se permirent même des violences d'une autre espèce, — mais du moins avec bien plus de retenue que les *Français*, quand ces guerriers libertins entraient dans une ville prise d'assaut. Je ne puis en trouver d'autre cause que la glace de la saison et la compassion des cœurs ; mais il est certain que toutes les dames, à l'exception de quelques vingtaines, restèrent aussi vierges qu'auparavant.

130. Quelques méprises ridicules, commises dans l'obscurité, attestèrent aussi le défaut de lanternes ou de goût. — La fumée était si épaisse, qu'on avait de la peine à distinguer un ami d'un ennemi ; — et d'ailleurs la hâte justifie de semblables erreurs, alors même que quelques rayons de lumière semblent devoir garantir les plus vénérables chastetés. — Voilà comme différens grenadiers dévirginèrent six demoiselles, dont la plus jeune avait soixante-dix ans.

131. Mais, en somme, leur continence fut exemplaire ; il en résulta quelque désappointement pour les prudes chancelantes qui, éprouvant tous les inconvéniens de la vie célibataire, se seraient crues fort excusables (car il n'y aurait pas eu là de leur faute, le destin seul leur infligeait cette croix) de contracter, à l'exemple des Sabines, un mariage à la romaine, sans faire les frais d'une couche nuptiale.

132. Au milieu du bruit on distingua aussi certaines veuves égrillardes (espèce d'oiseaux depuis long-tems encagés), qui demandaient avec inquiétude, « pourquoi le rapt ne commençait pas. » Mais, dans la fureur du pillage et de la tuerie, pouvait-il rester quelque loisir pour des crimes superflus ? Si elles furent ou non soustraites au viol, c'est encore un mystère pour moi, — et je ne puis que laisser ici au lecteur la faculté d'espérer qu'elles en furent effectivement préservées.

133. Voilà donc Suwarow devenu conquérant, — un rival de Timur et de Gengis ! Les mosquées et les rues brûlaient encore comme la paille, sous ses yeux ; les mugissemens du canon retentissaient encore quand il écrivit, d'une main sanglante, sa première dépêche. Voici exactement son contenu : — « Gloire » à *Dieu* et à l'impératrice ! (Puissances du ciel ! » quelle alliance de noms !) Ismaïl est à nous [1]. »

134. Il me semble que voilà les plus terribles mots, depuis *Mané*, *Mane*, *Thécil et Upharsin*, que jamais ait tracés main ou plume de guerrier. — Ah ! grand Dieu, prenez compassion de moi ! je ne suis pas un ministre de paroisse ; ce que Daniel lut était l'écriture précise, sévère et sublime du Sei-

[1] Dans la dépêche russe originale :

Slava bogu ! slava vam !
Krepost vzala, y ia tam.

C'est une espèce de couplet. Suwarow était poète.

(*Note de Lord Byron.*)

gneur; quant au prophète, il n'eut jamais l'idée de plaisanter sur le sort des nations. — Et voilà ce Russe qui garde assez de présence d'esprit pour rimer, comme Néron, sur une ville enflammée!

135. Cette mélodie polaire, il la composa sous l'accompagnement des cris et des hurlemens d'une population massacrée; peu de gens, je l'espère, essaieront de la chanter, mais que du moins personne ne l'oublie! — Je voudrais, s'il était possible, apprendre aux pierres insensibles à se soulever contre les tyrans de la terre. Ah! que l'on ne dise plus que nous soyons encore sous le pied des trônes; — et vous, enfans de nos enfans, souvenez-vous que nous avons tracé l'image fidèle *des choses telles qu'elles étaient* avant que le monde ne fût libre!

136. Cette heure n'a pas encore sonné pour nous, mais vous l'entendrez, et comme dans l'extase de votre rénovation vous auriez peine à croire la vérité de ce qui se passe aujourd'hui, je juge à propos de l'écrire pour votre instruction. Mais plutôt en périsse entièrement la mémoire! — et si par hasard vous vous rappelez notre siècle, méprisez-nous plus profondément que nous ne méprisons les sauvages. Ceux-là *peignent*, il est vrai, leurs membres *nus*, mais ce n'est *pas* avec du sang.

137. Et quand vous entendrez les historiens parler de trônes et de ceux qui les remplissent, reportez-vous aux pensées qu'inspirent les os gigantes-

ques de Mammoth [1] ; demandez-vous ce que l'ancien monde pouvait faire de pareils objets, ou comparez-les aux hiéroglyphes égyptiens, ces piquantes énigmes offertes aux âges futurs, et sur lesquelles on fait tant de conjectures chimériques pour expliquer le but heureusement caché de la construction des pyramides.

138. Lecteur! j'ai tenu ma parole, — du moins tout ce que je vous avais promis dans le chant cinquième. Vous avez eu des esquisses d'amour, de tempête, de voyage et de guerre : — le tout, vous en conviendrez, dessiné avec soin et digne de l'épopée, si ma véracité n'était pas un motif d'exclusion. J'ai beaucoup moins délayé mon thême que mes prédécesseurs en poésie. Je chante avec négligence, mais Phébus daigne de tems en tems me présenter une corde

139. Qui tour à tour exprime sous mes doigts les accens de la harpe, du luth ou du violon [2]. Pour ce qui advint ensuite au héros de cette grande intrigue

[1] Voyez la note de la strophe 38 du chant IX.

[2] « Encore le *bon mot* trivial qui gâte l'idée noble.

(*Note de M. A. P.*)

Cette note du premier traducteur est fort injuste. Il n'y a dans le texte anglais ni *trivialité*, ni *bon mot*, ni prétention à l'*idée noble*; la pensée de Byron est claire, simple et vraie. Le mot *fiddle*, violon, est en anglais fort poétique, et l'on ne peut même expliquer pourquoi notre poésie en dédaigne l'emploi. Je remarquerai, à ce sujet, que chez nous presque tous les mots qui expriment des idées modernes ne sont pas admis dans la poésie noble. J'en citerai pour exemple *fusil*, *baïonnette*, *violon*, *canon*, etc. Rien ne montre mieux l'asservissement de notre prosodie aux routines de l'antiquité.

poétique, il ne tiendrait qu'à moi de vous le raconter tout au long; mais j'aime mieux faire une pause tout au beau milieu de ma course, après m'être fatigué à battre les opiniâtres murs d'Ismaïl. Et cependant Juan est chargé d'une dépêche dont on attend impatiemment l'arrivée à Pétersbourg.

140. Cet honneur lui fut conféré en récompense de son courage et de son humanité; — car les hommes finissent par rendre hommage à cette vertu, après avoir long-tems suivi, par vanité, leurs inspirations féroces. Juan reçut quelques complimens pour avoir sauvé d'un délire de carnage son innocente petite captive, et je suis sûr qu'il eut plus de joie de la voir préservée de la mort, que de son nouveau ruban de Saint-Vladimir.

141. L'orpheline musulmane suivit son protecteur, car elle n'avait plus d'asile, de maison, de ressources. Tous ceux qui l'avaient aimée, semblables à la triste famille d'Hector, avaient péri sur les murs ou dans l'enceinte de la ville, et sa patrie elle-même n'était que le spectre d'elle-même. Désormais le muezzin [1] ne devait plus appeler les citoyens à la prière; — Juan pleurait, et jurait de défendre sa jeune orpheline. Il ne fut pas parjure.

[1] Nom du prêtre qui tous les jours appelle les vrais croyans à la prière du haut de la galerie extérieure des minarets. « Quand le muezzin a une » belle voix, dit Byron, dans les notes du Giaour, l'effet produit par » les derniers mots qu'il prononce, *Allah! Hu!* est plus solennel et plus » imposant que celui des meilleures cloches chrétiennes. »

SUPPLÉMENT

AUX NOTES DU CHANT VIII.

STROPHE 6.

« La nuit était obscure ; un brouillard épais ne nous per» mettait de distinguer autre chose que le feu de notre artil» lerie, dont l'horizon était embrasé de tous côtés. Ce feu, » partant du milieu du Danube, se réfléchissait sur les eaux » et offrait un coup-d'œil très-singulier. » (*Manuscrit du duc de Richelieu.*)

STROPHE 7.

« A peine eut-on parcouru l'espace de quelques toises au» delà des batteries, que les Turcs, qui n'avaient point tiré » pendant toute la nuit, s'apercevant de nos mouvemens, » commencèrent, de leur côté, un feu très-vif, qui embrasa » le reste de l'horizon. Mais ce fut bien autre chose lorsque, » avancés davantage, le feu de la mousqueterie commença » dans toute l'étendue du rempart que nous apercevions. Ce » fut alors que la place parut à nos yeux comme un volcan » dont le feu sortait de toutes parts. » (*Ibid.*)

STROPHE 8.

« Un cri universel d'*Allah!* qui se répétait tout autour de » la ville, vint encore rendre plus extraordinaire cet instant, » dont il est impossible de se faire une idée. » (*Ibid.*)

STROPHE 9.

Toutes les colonnes étaient en mouvement ; celles qui attaquaient par eau, commandées par le général Arseniew,

essuyèrent un feu épouvantable et perdirent, avant le jour, un tiers de leurs officiers. (*Histoire de la Nouvelle Russie.*)

STROPHE 10.

Le prince de Ligne fut blessé au genou, le duc de Richelieu eut une balle entre le fond de son bonnet et sa tête. (*Ibid.*)

STROPHE 11.

Le brigadier Marcow, insistant pour qu'on enlevât le prince blessé, reçut un coup de fusil qui lui fracassa le pied. (*Ibid.*)

STROPHE 12.

Trois cents bouches à feu vomissaient sans interruption, et trente mille fusils alimentaient sans relâche une grêle de balles. (*Ibid.*)

STROPHE 15.

Les troupes déjà débarquées se portèrent à droite pour s'emparer d'une batterie, et celles débarquées plus bas, principalement composées des grenadiers de Fanagorie, escaladaient le retranchement et la palissade. (*Ibid.*)

STROPHE 31.

« N'apercevant plus le commandant du corps dont je fai-
» sais partie, et ignorant où je devais porter mes pas, je crus
» reconnaître le lieu où le rempart était situé : on y faisait
» un feu assez vif, que je jugeai être celui de la seconde co-
» lonne de terre, aux ordres du major général de Lascy. »
(*Manuscrit du duc de Richelieu.*)

STROPHE 37.

« Je me dirigeai du côté que je jugeai être celui de la se-
» conde colonne, et appelant ceux des chasseurs qui étaient
» autour de moi en assez grand nombre, je m'avançai..... »
(*Ibid.*)

STROPHE 44.

« Les Turcs, de derrière les travers et les flancs des bas- » tions voisins, faisaient un feu très-vif de canon et de mous- » queterie. Je gravis, avec les gens qui m'avaient suivi, le » talus intérieur du rempart. » (*Ibid.*)

STROPHES 46 ET 47.

« Ce fut dans cet instant que je reconnus combien l'igno- » rance du constructeur des palissades était importante pour » nous ; car, comme elles étaient placées au milieu du para- » pet, il y avait de chaque côté neuf à dix pieds sur lesquels » on pouvait marcher, et les soldats, après être montés, » avaient pu se ranger commodément sur l'espace extérieur » et enjamber ensuite les palissades, qui ne s'élevaient que » d'à peu près deux pieds au-dessus du niveau de la terre. » (*Ibid.*)

STROPHE 56.

Le général Lascy voyant arriver un corps si à propos à son secours, s'avança vers l'officier qui l'avait conduit, et le prenant pour un Livonien, lui fit, en allemand, les complimens les plus flatteurs. Le jeune militaire, qui parlait parfaitement cette langue, y répondit avec sa modestie ordinaire. (*Note de M. de Castelnau, Histoire de Russie.*)

STROPHE 70.

Parmi les colonnes, une de celles qui souffrirent le plus était commandée par le général Kutusow. Ce brave militaire... marche au feu avec la même gaîté qu'il va à une fête; il sait commander avec autant de sang-froid qu'il déploie d'esprit et d'amabilité dans le commerce habituel de la vie. (*Histoire de la Nouvelle Russie.*)

STROPHE 71.

Le brave Kutusow se jeta dans le fossé, fut suivi des siens

et ne pénétra jusqu'au haut du parapet qu'après avoir éprouvé des difficultés incroyables. Les Turcs accoururent en grand nombre : cette multitude repoussa deux fois le général jusqu'au fossé, qu'il ne repassa qu'après avoir perdu presque tous ses officiers et un grand nombre de soldats. — Le brigadier de Ribeaupierre perdit la vie dans cette occasion ; il avait fixé l'estime générale, et sa mort occasiona beaucoup de regrets. (*Ibid.*)

STROPHES 72 ET 73.

Quelques troupes russes, emportées par le courant, n'ayant pu débarquer sur le terrain qu'on leur avait prescrit, longèrent le rempart après la prise du cavalier, et ouvrirent la porte dite de *Kilia* aux soldats du général Kutusow. (*Ibid.*)

STROPHES 74, 75, 76 ET 77.

Il était réservé aux Cosaques de combler de leurs corps la partie du fossé où ils combattaient. La première partie de leur colonne fut foudroyée par le feu des batteries, et parvint néanmoins au haut du rempart. Les Turcs la laissèrent un peu s'avancer dans la ville et firent deux sorties par les angles saillans des bastions. Alors, se trouvant prise en queue, elle fut écrasée. Cependant, le lieutenant-colonel Yesouskoï, qui commandait la réserve, composée d'un bataillon du régiment de Polozk, traversa le fossé sur les cadavres des Cosaques, et extermina tous les Turcs qu'il eut en tête : ce brave homme fut tué pendant l'action. (*Ibid.*)

STROPHE 78.

C'est ici le lieu de placer une observation que nous prenons dans les Mémoires qui nous guident ; elle fait remarquer combien il est mal vu de donner beaucoup de cartouches aux soldats qui doivent emporter un poste de vive force, et, par conséquent, où la baïonnette doit principalement agir. Ils

pensent ne devoir se servir de cette dernière arme que lorsque les cartouches sont épuisées; dans cette persuasion, ils retardent leur marche, et restent plus long-tems exposés au canon et à la mitraille de l'ennemi. (*Histoire de la Nouvelle Russie.*)

STROPHES 79, 80 ET 81.

La jonction de la colonne de Meknop ne put s'effectuer avec celle qui l'avoisinait que lorsque celle-ci eut fait la plus grande partie du chemin : une fois réunies, ces colonnes attaquèrent un bastion et éprouvèrent une résistance opiniâtre. Le bastion est emporté; le séraskir défendait cette partie : un officier de marine anglais veut le faire prisonnier et reçoit un coup de pistolet qui l'étend roide mort. Les Russes passent trois mille Turcs au fil de l'épée; seize baïonnettes percent à la fois le séraskir. (*Ibid.*)

STROPHES 91, 92, 93, 94, 95 ET 96.

« Je ne puis m'empêcher, pour servir d'adoucissement au » souvenir de tant de malheurs, de raconter que je sauvai la » vie à une fille de dix ans, dont l'innocence et la candeur » formaient un contraste bien frappant avec la rage de tout » ce qui m'environnait.

» En arrivant sur le bastion où le combat cessa et où com» mença le carnage, j'aperçus un groupe de quatre femmes » égorgées, entre lesquelles cet enfant, d'une figure char» mante, cherchait un asile contre la fureur de deux Cosa» ques qui étaient sur le point de la massacrer. Ce spectacle » m'attira bientôt, et je n'hésitai pas, comme on peut le » croire, à prendre entre mes bras cette infortunée que les » barbares voulurent y poursuivre encore. J'eus bien de la » peine à me retenir et à ne pas percer ces misérables du » sabre que je tenais suspendu sur leur tête : je me contentai » cependant de les éloigner, non sans leur prodiguer les

» coups et les injures qu'ils méritaient, et j'eus le plaisir » d'apercevoir que ma petite prisonnière n'avait d'autre » mal qu'une coupure légère que lui avait faite au visage le » même fer qui avait percé sa mère. » (*Manuscrit du duc de Richelieu.*)

STROPHES 104 A 119.

Le sultan périt, dans l'action, en brave homme, digne d'un meilleur destin : ce fut lui qui rallia les Turcs lorsque l'ennemi pénétra dans la place ; ce fut lui qui marcha contre les Russes, trop avides de pillage, et qui, dans vingt occasions différentes, combattit en héros. Ce sultan, d'une valeur éprouvée, surpassait en générosité les plus civilisés de sa nation : cinq de ses fils combattaient à ses côtés, il les encourageait par son exemple ; tous cinq furent tués sous ses yeux, il ne cessa point de se battre, répondit par des coups de sabre aux propositions de se rendre, et ne fut atteint du coup mortel qu'après avoir abattu de sa main beaucoup de Cosaques des plus acharnés à sa prise. Le reste de sa troupe fut massacré. (*Histoire de Russie.*)

STROPHES 120, 121 ET 122.

Quoique les Russes fussent répandus dans la ville, le bastion de pierre résistait encore : il était défendu par un vieillard, pacha à *trois queues*, et commandant les forces réunies à Ismaïl. On lui proposa une capitulation : il demanda si le reste de la ville était conquis ; sur cette réponse, il autorisa quelques-uns de ses officiers à capituler avec M. de Ribas, et, pendant ce colloque, il resta étendu sur des tapis placés sur les ruines de la forteresse, fumant sa pipe, avec la même tranquillité et la même indifférence que s'il eût été étranger à tout ce qui se passait. (*Ibid.*)

FIN DU PREMIER VOLUME.

